
LLI





ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament* DE CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

AVIS

DES ÉDITEURS.

Les diverſes éditions de l'Hiſtoire de miſs Clarisse Harlove, *qui ont paru juſqu'à préſent, n'étoient pas, à proprement parler, complettes; le teſtament & les lettres poſthumes paroiſſoient néceſſaires pour terminer cet ouvrage. L'édition que nous préſentons aujourd'hui au public, renferme, de plus que les précédentes, le teſtament, les lettres poſthumes de miſs Clariſſe, & les lettres du colonel Morden, qui raconte les ſuites qu'eut la mort de Clariſſe dans ſa famille.*

On lira avec plaiſir, à la tête de cet

ouvrage, l'éloge de RICHARDSON, *où tous les cœurs ſenſibles reconnoîtront l'eſpèce d'enthouſiaſme dont ils ont été affectés en liſant Clariſſe, Grandiſſon & Paméla.*



INTRODUCTION.

JE commence par un aveu qui doit faire quelque honneur à ma bonne foi, quand il pourroit en faire moins à mon discernement. De tous les ouvrages d'imagination, sans que l'amour-propre me fasse excepter les miens, je n'en ai lu aucun avec plus de plaisir que celui que j'offre au public; & je n'ai pas eu d'autre motif pour le traduire.

Si cette déclaration m'oblige de justifier un peu mon goût, j'ajouterai, avec la même franchise, que je ne connois, dans aucun livre du même genre, plus de ces aimables qualités qui font le charme d'une lecture où l'esprit & le cœur sont également attachés.

Quoique je le mette au rang des ouvrages d'imagination, parce que l'éditeur anglois n'exige pas qu'on en prenne une autre idée, plusieurs personnes respectables de la même nation m'assurent que c'est l'histoire d'une famille connue; & peut-être sera-t-on porté à se le persuader, en apprenant, dans le dernier tome, par quelle voie tant de lettres ont été rassemblées.

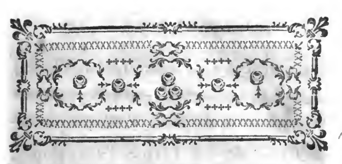
Ce n'est pas dans les cinq ou six premières qu'il faut s'attendre à trouver un intérêt fort vif. Elles ne contiennent proprement que l'exposition du sujet. On ne demande pas qu'un feu brûle, s'il n'est allumé. Mais ensuite la chaleur se fait sentir à chaque page, dans les trois premiers tomes, & croît sans cesse jusqu'au dernier.

PAR le droit ſuprême de tout écrivain qui cherche à plaire dans ſa langue naturelle, j'ai changé ou ſupprimé ce que je n'ai pas jugé conforme à cette vue. Ma crainte n'eſt pas qu'on m'accuſe d'un excès de rigueur. Depuis vingt ans que la littérature angloiſe eſt connue à Paris, on ſait que, pour s'y faire naturaliſer, elle a ſouvent beſoin de ces petites réparations. Mais je me ſuis fait un devoir de conſerver, aux caractères & aux uſages, leur teinture nationale. Les droits d'un traducteur ne vont pas juſqu'à transformer la ſubſtance d'un livre, en lui prêtant un nouveau langage. D'ailleurs, quel beſoin? L'air étranger n'eſt pas une mauvaiſe recommandation en France.

SI j'étois dans l'uſage de mettre un nom célèbre à la tête de mes livres, mon

choix ne feroit pas incertain. Grandeurs, richeſſes, vous n'obtiendriez pas mon hommage. Je ſupplierois l'illuſtre auteur de Cénie & des Lettres Péruviennes, d'adopter CLARISSE HARLOVE. L'aimable famille! Un lieu chéri du ciel, qui raſſembleroit ZILIA, CÉNIE & CLARISSE, ſous les ailes de cette excellente mère, feroit le temple de la VERTU & du SENTIMENT.





ÉLOGE
DE
RICHARDSON.

PAR un roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuse pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de RICHARDSON, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent par-tout l'amour du bien, & qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardson,

refait la plupart des ſentences des moraliſtes; & avec toutes ces ſentences, il ne reféroit pas une page de Richardſon.

Une maxime eſt une règle abſtraite & générale de conduite, dont on nous laiſſe l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image ſenſible dans notre eſprit; mais celui qui agit, on le voit, on ſe met à ſa place ou à ſes côtés; on ſe paſſionne pour ou contre lui; on s'unit à ſon rôle, s'il eſt vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il eſt injuſte & vicieux. Qui eſt-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinſon, n'a pas fait frémir? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui eſt-ce qui ne s'eſt pas dit, au fond de ſon cœur, qu'il faudroit fuir de la ſociété, & ſe réfugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille diſſimulation?

O Richardſon! on prend, malgré qu'on

en ait, un rôle dans tes ouvrages, on se mêle à la conversation; on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfans qu'on avoit menés aux spectacles pour la première fois, criant: *Ne le croyez pas, il vous trompe......si vous allez là, vous êtes perdu.* Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuëlle. Combien j'étois bon! Combien j'étois juste! que j'étois satisfait de moi! J'étois, au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru, dans l'intervalle de quelques heures, un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans sa durée. J'avois entendu les vrais discours des passions; j'avois vu les ressorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverses; j'étois devenu spectateur d'une multitude d'incidens; je sentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet auteur ne fait point couler le ſang le long des lambris; il ne vous égare point dans des forêts; il ne vous tranſporte point dans des contrées éloignées; il ne vous expoſe point à être dévoré par des ſauvages; il ne ſe renferme point dans des lieux clandeſtins de débauche; il ne ſe perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons eſt le lieu de ſa ſcène; le fond de ſon drame eſt vrai; ſes perſonnages ont toute la réalité poſſible; ſes caractères ſont pris du milieu de la ſociété; ſes incidens ſont dans les mœurs de toutes les nations policées; les paſſions qu'il peint ſont telles que je les éprouve en moi; ce ſont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connois; les traverſes & les afflictions de ſes perſonnages ſont de la nature de celles qui me menacent ſans ceſſe; il me montre le cours général des choſes qui m'environnent. Sans cet art, mon ame ſe pliant avec peine à des biais chimériques, l'illuſion ne feroit que momentanée, & l'impreſſion foible & paſſagère.

Qu'eſt-ce que la vertu ? C'eſt, ſous quelque face qu'on la conſidère, un ſacrifice de ſoi-même. Le ſacrifice que l'on fait de ſoi même en idée, eſt une diſpoſition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardſon ſème dans ſes cœurs des germes de vertus qui y reſtent d'abord oiſifs & tranquilles : ils y ſont ſecrètement juſqu'à ce qu'il ſe préſente une occaſion qui les remue & les faſſe éclorre. Alors ils ſe développent ; on ſe ſent porter au bien avec une impétuoſité qu'on ne ſe connoiſſoit pas. On éprouve, à l'aſpect de l'injuſtice, une révolte qu'on ne ſauroit s'expliquer à ſoi-même. C'eſt qu'on a fréquenté Richardſon ; c'eſt qu'on a converſé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame déſintéreſſée étoit ouverte à la vérité.

Je me ſouviens encore de la première fois que les ouvrages de Richardſon tombèrent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieuſement ! A chaque inſtant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page.

Bientôt j'éprouvai la même ſenſation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu enſemble pendant long-tems, & qui ſeroient ſur le point de ſe ſéparer. A la fin il me ſembla tout à coup que j'étois reſté ſeul.

Cet auteur vous ramène ſans ceſſe aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on ſe plait à le lire.

C'eſt lui qui porte le flambeau au fond de la caverne; c'eſt lui qui apprend à diſcerner les motifs ſûbtils & déshonnêtes qui ſe cachent & ſe dérobent ſous d'autres motifs qui ſont honnêtes & qui ſe hâtent de ſe montrer les premiers. Il ſouffle ſur le fantôme ſublime qui ſe préſente à l'entrée de la caverne, & le more hideux qu'il maſquoit s'apperçoit.

C'eſt lui qui fait faire parler les paſſions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorſqu'elles ne peuvent plus ſe contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occaſions.

C'eſt lui qui fait tenir aux hommes de

tous

tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonſtances de la vie, des diſcours qu'on reconnoît. S'il eſt, au fond de l'ame du perſonnage qu'il introduit, un ſentiment ſecret, écoutez bien, & vous entendrez un ton diſſonnant qui le décélera. C'eſt que Richardſon a reconnu que le menſonge ne pouvoit jamais reſſembler parfaitement à la vérité; parce qu'elle eſt la vérité, & qu'il eſt le menſonge.

S'il importe aux hommes d'être perſuadés qu'indépendamment de toute conſidération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel ſervice Richardſon n'a-t-il pas rendu à l'eſpèce humaine? Il n'a point démontré cette vérité, mais il l'a fait ſentir : à chaque ligne il fait préférer le ſort de la vertu opprimée au ſort du vice triomphant. Qui eſt-ce qui voudroit être Lovelace, avec tous ſes avantages? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas être Clariſſe, malgré toutes ſes infortunes?

Souvent j'ai dit, en le lisant : Je donnerois volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je fais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mais amis, relisez-le, & vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, & nous dirons : si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans le monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent & ceux qui souffrent. C'est toujours à ceux-ci

qu'il m'aſſocie; &, ſans que je m'en apperçoive, le ſentiment de la commiſération s'exerce & ſe fortifie.

Il m'a laiſſé une mélancolie qui me plaît & qui dure; quelquefois on s'en apperçoit, & l'on me demande : qu'avez-vous? vous n'êtes pas dans votre état naturel? que vous eſt-il arrivé? On m'interroge ſur ma ſanté, ſur ma fortune, ſur mes parens, ſur mes amis O mes amis! Paméla, Clariſſe & Grandiſſon ſont trois grands drames. Arraché à cette lecture par des occupations ſérieuſes, j'éprouvois un dégoût invincible; je laiſſois là le devoir, & je reprenois le livre de Richardſon. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs lorſque vous aurez quelques devoirs à remplir. Qui eſt-ce qui a lu les ouvrages de Richardſon ſans déſirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frère ou pour ami? Qui eſt-ce qui ne lui a pas ſouhaité toutes ſortes de bénédictions.

O Richardſon, Richardſon! homme unique à mes yeux! tu ſeras ma lecture

dans tous les tems. Forcé par des beſoins preſſans, ſi mon ami tombe dans l'indigence, ſi la médiocrité de ma fortune ne ſuffit pas pour donner à mes enfans les ſoins néceſſaires à leur éducation, je vendrai mes livres, mais tu me reſteras; tu me reſteras ſur le même rayon avec Virgile, Homère, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour à tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on eſtime les ouvrages de Richardſon.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ſes détails, qu'on appeloit des longueurs: combien ces reproches m'ont impatienté!

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'uſage & le tems ont preſcrites aux productions des arts, & qui foule aux pieds le protocole & ſes formules! Il ſe paſſera de longues années après ſa mort, avant que la juſtice qu'il mérite lui ſoit rendue.

Cependant ſoyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille diſtractions,

où le jour n'a pas assez de ses vingt-quatre heures pour les amusemens dont il s'est accoutumé de les remplir, les livres de Richardson doivent paroître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déjà plus d'opéra, & qu'incessamment on ne jouera sur ses autres théatres que des scènes détachées de comédie & de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paroissent longs, que ne les abrégez-vous? Soyez conséquens. Vous n'allez guère à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de suite aux vingt dernières pages de Clarisse.

Les détails de Richardson déplaisent & doivent déplaire à un homme frivole & dissipé; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivoit, c'est pour l'homme tranquille & solitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amusemens du monde, & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, & à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs!

Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de ſoins, de mouvemens, pour faire réuſſir la moindre entrepriſe, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Penſez de ces détails ce qu'il vous plaira; mais ils ſeront intéreſſans pour moi, s'ils ſont vrais, s'ils ſont ſortir les paſſions, s'ils montrent les caractères.

Ils ſont communs, dites-vous; c'eſt ce qu'on voit tous les jours. Vous vous trompez : c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux, & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous faites le procès aux plus grands poëtes, ſous le nom de Richardſon. Vous avez vu cent fois le coucher du ſoleil, & le lever des étoiles; vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiſeaux; mais qui de vous a ſenti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le ſilence de la nuit plus touchant? Eh bien! il en eſt pour vous des phénomènes moraux ainſi que des phénomènes phyſiques : les éclats des paſſions ont ſouvent frappé vos oreilles; mais

vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de ſecret dans leurs accens & dans leurs expreſſions. Il n'y en a aucune qui n'ait ſa phyſionomie ; toutes ces phyſionomies ſe ſuccèdent ſur un viſage, ſans qu'il ceſſe d'être le même ; & l'art du grand poëte & du grand peintre eſt de vous montrer une circonſtance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, liſez Richardſon, liſez-le ſans ceſſe.

Sachez que c'eſt à cette multitude de petites choſes que tient l'illuſion : il y a bien de la difficulté à les imaginer, il y en a bien encore à les rendre. Le geſte eſt quelquefois auſſi ſublime que le mot, & puis ce ſont toutes ces vérités de détail qui préparent l'ame aux impreſſions fortes des grands événemens. Lorſque votre impatience aura été ſuſpendue par ces délais momentanés qui lui ſervoient de digues, avec quelle impétuoſité ne ſe répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poëte de les rompre ? C'eſt alors qu'af-

faiſſés de douleur, ou tranſportés de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, & de vous dire à vous-mêmes : *mais peut-être que cela n'eſt pas vrai.* Cette penſée a été éloignée de vous peu à peu, & elle eſt ſi loin qu'elle ne ſe préſentera pas.

Une idée qui m'eſt venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardſon, c'eſt que j'avois acheté un vieux château; qu'en viſitant un jour ſes appartemens, j'avois apperçu dans un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-tems; & que, l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clariſſe & de Paméla. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empreſſement ne les aurois-je pas rangées par ordre de dates? Quel chagrin n'aurois-je pas reſſenti, s'il y avoit eu quelque lacune entr'elles? Croit-on que j'euſſe ſouffert qu'une main téméraire (j'ai preſque dit ſacrilège) en eût ſupprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardſon que dans votre élégante tra-

duction françoiſe, & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoiſſez pas Lovelace, vous ne connoiſſez pas Clémentine, vous ne connoiſſez pas l'infortunée Clariſſe, vous ne connoiſſez pas miſs Howe, ſa chère & tendre miſs Howe, puiſque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue ſur le cercueil de ſon amie, ſe tordant les bras, levant ſes yeux noyés de larmes vers le ciel, rempliſſant la demeure des Harlove de ſes cris aigus, & chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonſtances, que votre petit goût ſupprimeroit, puiſque vous n'avez pas entendu le ſon lugubre des cloches de la paroiſſe, porté par le vent ſur la demeure des Harlove, & réveillant dans ces ames de pierre le remords aſſoupi; puiſque vous n'avez pas vu le treſſaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le ſilence morne qui règnoit au milieu d'eux,

fut rompu par les ſanglots du père & de la mère; ce fut alors que le vrai ſupplice de ces méchantes ames commença, & que les ſerpens ſe remuèrent au fond de leurs cœurs, & les déchirèrent. Heureux ceux qui purent pleurer!

J'ai remarqué que, dans une ſociété où la lecture de Richardſon ſe faiſoit en commun ou ſéparément, la converſation en devenoit plus intéreſſante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occaſion de cette lecture, les points les plus importans de la morale & du goût diſcutés & approfondis.

J'ai entendu diſcuter ſur la conduite de ſes perſonnages, comme ſur des événemens réels; louer, blâmer Paméla, Clariſſe, Grandiſſon, comme des perſonnages vivans qu'on auroit connus, & auxquels on auroit pris le plus grand intérêt. Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé, & qui avoit amené la converſation, ſe feroit imaginé, à la vérité & à la chaleur de l'entretien, qu'il

s'agiſſoit d'un voiſin, d'un parent, d'un ami, d'un frère, d'une ſœur.

Le dirai-je? .... J'ai vu, de la diverſité des jugemens, naître des haînes ſecrètes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes diviſions entre des perſonnes unies, que s'il eût été queſtion de l'affaire la plus ſérieuſe. Alors je comparois l'ouvrage de Richardſon à un livre plus ſacré encore, à un évangile apporté ſur la terre pour ſéparer l'époux de l'épouſe, le père du fils, la fille de la mère, le frère de la ſœur; & ſon travail rentroit ainſi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous ſortis d'une main toute puiſſante, & d'une intelligence infiniment ſage, il n'y en a aucun qui ne péche par quelque endroit. Un bien préſent peut être dans l'avenir la ſource d'un grand mal; un mal, la ſource d'un grand bien.

Mais, qu'importe? ſi, grâces à cet auteur, j'ai plus aimé mes ſemblables, plus aimé mes devoirs; ſi je n'ai eu pour les méchans que de la pitié; ſi j'ai conçu

plus de commiſération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonſpection dans l'uſage des choſes préſentes, plus d'indifférence ſur les choſes futures, plus de mépris pour la vie, & plus d'amour pour la vertu, le ſeul bien que nous puiſſions demander au ciel, & le ſeul qu'il puiſſe nous accorder, ſans nous châtier de nos demandes indiſcrètes.

Je connois la maiſon des Harlove comme la mienne : la demeure de mon père ne m'eſt pas plus familière que celle de Grandiſſon. Je me ſuis fait une image des perſonnages que l'auteur a mis en ſcène; leurs phyſionomies ſont là : je les reconnois dans les rues, dans les places publiques, dans les maiſons; elles m'inſpirent du penchant ou de l'averſion. Un des avantages de ſon travail, c'eſt qu'ayant embraſſé un champ immenſe, il ſubſiſte ſans ceſſe ſous mes yeux quelque portion de ſon tableau. Il eſt rare que j'aie trouvé ſix perſonnes raſſemblées, ſans leur attacher quelques-uns de ſes noms. Il m'a-

dreſſe aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans; il m'a appris à les reconnoître à des ſignes prompts & délicats. Il me guide quelquefois ſans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardſon plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en ſentiront tout le prix, ne ſera jamais grand: il faut un goût trop ſévère; & puis la variété des événemens y eſt telle, les rapports y ſont ſi multipliés, la conduite en eſt ſi compliquée, il y a tant de choſes préparées, tant d'autres ſauvées, tant de perſonnages, tant de caractères. A peine ai-je parcouru quelques pages de Clariſſe, que j'en compte déjà quinze ou ſeize; bientôt le nombre ſe double. Il y en a juſqu'à quarante dans Grandiſſon; mais ce qui confond d'étonnement, c'eſt que chacun a ſes idées, ſes expreſſions, ſon ton, & que ces idées, ces expreſſions, ce ton, varient ſelon les circonſtances, les intérêts, les paſſions, comme on voit, ſur un même viſage, les phyſionomies

diverſes des paſſions ſe ſuccéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clariſſe; la lettre d'une tante, pour celle d'une autre tante ou de madame Howe, ni un billet de madame Howe pour un billet de madame Harlove; quoiqu'il arrive que ces perſonnages ſoient dans la même poſition, dans les mêmes ſentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printems, on ne trouve point deux feuilles qui ſoient d'un même vert. Quelle immenſe variété de nuances! S'il eſt difficile à celui qui lit de les ſaiſir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver & de les peindre?

O Richardſon! j'oſerai dire que l'hiſtoire la plus vraie eſt pleine de menſonges, & que ton roman eſt plein de vérité. L'hiſtoire peint quelques individus, tu peins l'eſpèce humaine: l'hiſtoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait; tout ce que tu attri-

bues à l'homme, il l'a dit & fait : l'hiſtoire n'embraſſe qu'une portion de la durée, qu'un point de la ſurface du globe; tu as embraſſé tous les lieux & tous les tems. Le cœur humain, qui a été, eſt, & ſera toujours le même, eſt le modèle d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur hiſtorien une critique ſévère, y en a-t-il aucun qui la ſoutînt comme toi? Sous ce point de vue j'oſerai dire que ſouvent l'hiſtoire eſt un mauvais roman, & que le roman, comme tu l'as fait, eſt une bonne hiſtoire. O peintre de la nature! c'eſt-toi qui ne mens jamais.

Je ne me laſſerai point d'admirer la prodigieuſe étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante perſonnages, qui tous conſervent ſi rigoureuſement les caractères que tu leur as donnés; l'étonnante connoiſſance des loix, des coutumes, des uſages, des mœurs, du cœur humain, de la vie; l'inépuiſable fonds de morale, d'expériences, d'obſervations qu'ils te ſuppoſent.

L'intérêt & le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardſon à ceux qui ſont le plus faits pour l'appercevoir. Pluſieurs fois j'ai commencé la lecture de Clariſſe pour me former, autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page; j'ai ſeulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de ſageſſe & de prudence, qui ne fait pas une ſeule démarche qui ne ſoit fauſſe, ſans qu'on puiſſe l'accuſer, parce qu'elle a des parens inhumains, & un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raiſonnable, ſans que la vraiſemblance en ſoit bleſſée; à celle-ci, un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empeſé & ridicule, que ſa maîtreſſe déſole, malgré l'agrément & la protection d'une mère qui l'appuie; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la baſſeſſe avec la généroſité, la profondeur

profondeur & la frivolité, la violence & le ſang froid, le bon ſens & la folie; à en avoir fait un ſcélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on mépriſe, qui vous étonne, ſous quelque forme qu'il ſe préſente, & qui ne garde pas un inſtant la même. Et cette foule de perſonnages ſubalternes, comme ils ſont caractériſés! combien il y en a! & ce Belfort avec ſes compagnons, & madame Howe & ſon Hickman, & madame Norton, & les Harlove, père, mère, frère, ſœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauches! Quels contraſtes d'intérêts & d'humeurs! Comme tous agiſſent & parlent! Comment une jeune fille, ſeule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas ſuccombé? Et, encore, quelle eſt ſa chûte!

Ne reconnoît-on pas qu'on aime, ſur un fond tout divers, la même variété de caractères, la même force d'événemens & de conduite dans Grandiſſon?

Paméla eſt un ouvrage plus ſimple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or, ces trois ou-

vrages, dont un ſeul ſuffiroit pour immortaliſer, un ſeul homme les a faits.

Depuis qu'ils me ſont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaiſent, ſont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'eſtimaſſe, ſans trembler que ſon jugement ne ſe rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré perſonne qui partageât mon enthouſiaſme, que je n'aie été tenté de le ſerrer entre mes bras & de l'embraſſer.

Richardſon n'eſt plus. Quelle perte pour les lettres & pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frère. Je le portois en mon cœur, ſans l'avoir vu, ſans le connoître que par ſes ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ſes compatriotes, un des miens, qui eût voyagé en Angleterre, ſans lui demander: avez-vous vu le poëte Richardſon! Enſuite: avez-vous vu le philoſophe Hume?

Un jour une femme d'un goût & d'une ſenſibilité peu commune, fortement préoccupée de l'hiſtoire de Grandiſſon, qu'elle venoit de lire, dit à un de ſes

amis qui partoit pour Londres : je vous prie de voir de ma part miſs Émilie, M. Belford, & ſur-tout miſs Howe, ſi elle vit encore.

Une autre fois, une femme de ma connoiſſance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du ſort de Clariſſe, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Eſt-ce que deux amies ne ſe ſont pas brouillées, ſans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réuſſi, parce que l'une mépriſoit l'hiſtoire de Clariſſe, devant laquelle l'autre étoit proſternée ?

J'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de ſa réponſe.

« *La piété de Clariſſe l'impatiente!* Et quoi! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parens vertueux & chrétiens, timide, malheureuſe ſur la terre, n'ayant guère d'eſpérance de voir améliorer ſon ſort que dans une autre vie, ſoit ſans religion & ſans foi ? Ce ſentiment eſt ſi grand, ſi doux, ſi touchant

en elle! ses idées de religion sont si saines & si pures! ce sentiment donne à son caractère une nuance si pathétique! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette façon de penser soit d'une ame bien née ».

« *Elle rit, quand elle voit cette enfant désespérée de la malédiction de son père!* Elle rit! & c'est une mère! Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez si la malédiction d'un père respecté, une malédiction qui semble s'être déjà accomplie en plusieurs points importans, ne doit pas être une chose terrible pour un enfant de ce caractère : & qui sait si dieu ne ratifiera pas dans l'éternité, la sentence prononcée par son père » ?

« *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes!* Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand j'en suis aux derniers instans de cette innocente, c'est que les pierres, les murs, les carreaux insensibles & froids sur lesquels je marche, ne s'émeuvent pas & ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout

s'obfcurcit autour de moi, mon ame fe remplit de ténèbres, & il me femble que la nature fe voile d'un crêpe épais ».

» *A fon avis, l'efprit de Clariffe confifte à faire des phrafes; & lorfqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà confolée.* C'eft, je vous l'avoue, une grande malédiction que de fentir & penfer ainfi; mais fi grande, que j'aimerois mieux tout à l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que de l'en favoir frappée. Ma fille!...... Oui, j'y ai penfé, & je ne m'en dédis pas ».

« Travaillez à préfent, hommes merveilleux, travaillez, confumez-vous; voyez la fin de votre carrière à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvres des jugemens pareils! Nature, prépare pendant des fiècles un homme tel que Richardfon; pour le douer, épuife toi; fois ingrate envers tes autres enfans : ce ne fera que pour un petit nombre d'ames comme la mienne que tu l'auras fait naître; & les larmes qui tomberont de mes yeux feront l'unique récompenfe de fes veilles ».

Et par pofcrit elle ajoute : « Vous me

demandez l'enterrement & le testament de Clarisse, & je vous les envoie; mais je ne vous pardonnerois de ma vie d'en avoir fait part à cette femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces deux morceaux, & ne manquez pas de m'apprendre que ses ris ont accompagné Clarisse jusque dans sa dernière demeure, afin que mon aversion pour elle soit parfaite ».

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espèce d'intolérance que je blâme, mais dont je ne me garantirois que par un effort de raison.

J'étois avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement & le testament de Clarisse; deux morceaux que le traducteur françois a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi (1). Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connoisse, & un des plus ardens fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un

(1) On les trouvera dans cette édition.

coin & qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs; bientôt il s'interrompt; il ſanglotte; tout à coup il ſe lève; il marche ſans ſavoir où il va; il pouſſe des cris comme un homme déſolé, & il adreſſe les reproches les plus amers à toute la famille des Harlove.

Je m'étois propoſé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardſon; mais le moyen? il y en a tant!

Je me rappelle ſeulement que la cent vingt-huitième lettre, qui eſt de madame Hervey à ſa nièce, eſt un chef-d'œuvre : ſans apprêt, ſans art apparent, avec une vérité qui ne ſe conçoit pas, elle ôte à Clariſſe toute eſpérance de réconciliation avec ſes parens; ſeconde les vues de ſon raviſſeur; la livre à ſa méchanceté; la détermine au voyage de Londres, à entendre des propoſitions de mariage, &c. Je ne ſais ce qu'elle ne produit pas : elle accuſe la famille en l'excuſant; elle démontre la néceſſité de la fuite de Clariſſe, en la blâmant. C'eſt un des endroits, entre beaucoup d'autres, où je me ſuis écrié : *divin Richardſon!* Mais, pour éprouver

ce transport, il faut commencer l'ouvrage, & lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrième lettre, qui est de Lovelace à son complice Léman, comme un morceau charmant : c'est là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique! *C'est le bon, c'est l'honnête Léman.* Comme il lui peint la récompense qui l'attend! *Tu seras monsieur l'hôte de l'Ours Blanc; on appelera ta femme madame l'hôtesse.* Et puis, en finissant : *je suis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues, sont amis.

Il n'y avoit qu'un grand maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur & de débauches, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, & l'enhardissent au crime. Si Belford s'élève seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur!

Qu'il

Qu'il falloit de génie pour introduire & pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés!

Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette impétuosité de caractère, cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue & de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités & de vices?

Poëtes, apprenez de Richardson à donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la partageant; &, par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace se dégrade & se relève! Voyez la lettre cent soixante-quinzième. Ce sont les sentimens d'un Cannibale; c'est le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de postcrit le transforment tout à coup en un homme de bien, ou peu s'en faut.

Grandisson & Paméla sont aussi deux beaux ouvrages, mais je leur préfère Cla-

risse. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du lord le vieux père de Paméla, qui a marché toute la nuit; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de Clémentine, dans Grandisson, est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où Clémentine & Clarisse deviennent deux créatures sublimes? Le moment où l'une a perdu l'honneur, & l'autre la raison.

Je ne me rappelle point, sans frissonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mère, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras, & dégoûtant du bout de ses doigts, & son discours: *maman, voyez, c'est le vôtre*. Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressante dans sa folie? C'est que, n'étant plus maîtresse des pensées de son esprit, ni des mouvemens de son cœur, s'il se passoit en elle quelque chose de honteux, cela lui échapperoit. Mais elle ne

dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & ſon état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardſon avoit paſſé pluſieurs années dans la ſociété, preſque ſans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle paſſion que l'envie! C'eſt la plus cruelle des euménides; elle ſuit l'homme de mérite juſqu'au bord de la tombe; là elle diſparoît, & la juſtice des ſiècles s'aſſied à ſa place.

O Richardſon! ſi tu n'as joui, de ton vivant, de toute la réputation que tu méritois, combien tu ſeras grand chez nos neveux, lorſqu'ils te verront à la diſtance d'où nous voyons Homère! Alors qui eſt-ce qui oſera arracher une ligne de ton ſublime ouvrage? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siècles, hâtez-vous de couler & d'amener avec vous les honneurs qui ſont dûs à Richardſon! J'en atteſte tous ceux qui m'écoutent: je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui j'étois

incliné au pied de ta ſtatue ; je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expreſſions qui répondiſſent à l'étendue de l'admiration que je te portois ; & je n'en trouvois point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient inſpirées dans le tumulte de mon cœur, ſi vous avez reçu du ciel une ame plus ſenſible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardſon a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent ſans ceſſe dans mon imagination : ſi je veux écrire, j'entends les plaintes de Clémentine ; l'ombre de Clariſſe m'apparoît ; je vois marcher devant moi Grandiſſon ; Lovelace me trouble, & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, ſpectres plus doux, Emilie, Charlotte, Paméla, chère miſs Howe, tandis que je converſe avec vous, les années du travail & de la moiſſon des lauriers ſe paſſent, & je m'avance vers le dernier terme, ſans rien tenter qui puiſſe me recommander auſſi aux tems à venir.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE PREMIÈRE.

Miss ANNE HOWE, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

10 Janvier.

Vous ne doutez pas, ma très-chère amie, que je ne prenne un extrême intérêt aux troubles qui viennent de s'élever dans votre famille. Je sais combien vous devez vous trouver blessée de devenir le sujet des discours du public. Cependant il est impossible que, dans une aventure si éclatante, tout ce qui concerne une jeune personne

fur qui fes qualités diftinguées ont fixé l'attention générale, n'excite pas la curiofité & les réflexions de tout le monde : je brûle d'en apprendre les circonftances de vous-même, & celles de la conduite qu'on a tenue avec vous à l'occafion d'un accident que vous n'avez pu empêcher, & dans lequel, autant que j'ai pu m'en éclaircir, c'eft l'agreffeur qui fe trouve maltraité.

M. Diggs (1) que j'ai fait appeler, à la première nouvelle de ce fâcheux évènement, pour m'informer de l'état de votre frère, par le feul intérêt que je prends à ce qui vous touche, m'a dit qu'il n'y avoit rien à craindre de la bleffure, s'il ne furvenoit aucun danger de la fièvre qui femble augmenter par le trouble de fes efprits. M. Wyerley prit hier le thé avec nous; & quoique fort éloigné, comme on le fuppofe aifément, de prendre parti pour M. Lovelace, lui & M. Symes blâmèrent votre famille du traitement qu'elle lui a fait lorfqu'il eft allé en perfonne s'informer de la fanté de votre frère, & marquer le chagrin qu'il reffent de ce qui s'eft paffé. Ils difent que M. Lovelace n'a pu éviter de tirer l'épée; & que, foit défaut d'habileté, foit excès de violence, votre frère s'eft livré dès le premier coup. On affure même que M. Lovelace lui a dit,

(1) Le chirurgien.

en s'efforçant de se retirer: « prenez garde à vous,
» M. Harlove, votre emportement vous met
» hors de défense; vous me donnez trop d'avan-
» tage. En faveur de votre sœur, j'en passerai
» par où vous voudrez, si...... Mais ce dis-
» cours ne l'ayant rendu que plus furieux, il s'est
» précipité si témérairement, que son adversaire,
» après lui avoir fait une légère blessure au bras,
» lui a pris son épée ».

Votre frère s'est fait des ennemis par son humeur impérieuse, & par une fierté déraisonnable qui ne peut souffrir qu'on lui conteste rien. Ceux qui ne sont pas bien disposés pour lui, racontent qu'à la vue de son sang, qui couloit assez abondamment de sa blessure, la chaleur de sa passion s'est beaucoup refroidie; & que son adversaire s'étant empressé de le secourir, jusqu'à l'arrivée du chirurgien, il a reçu ces généreux soins avec une patience qui devoit le faire croire très-éloigné de regarder comme une insulte la visite que M. Lovelace lui a voulu rendre pour s'informer de sa santé.

Laissons raisonner le public; mais tout le monde vous plaint. Une conduite si solide & si uniforme! tant d'envie, comme on vous l'a toujours entendu dire, de *glisser* jusqu'à la fin de vos jours sans être observée, & je puis ajouter sans désirer même qu'on remarque vos vœux

ſecrets pour le bien ! *plutôt utile que brillante* ; ſuivant votre deviſe, que je trouve ſi juſte! cependant livrée aujourd'hui, malgré vous, comme il eſt aiſé de le voir, aux diſcours & aux réflexions ; & blâmée, dans le ſein de votre famille, pour les fautes d'autrui! quels tourmens de tous côtés pour une vertu telle que la votre! Après tout, il faut convenir que cette épreuve n'eſt que proportionnée à votre prudence.

Comme la crainte de tous vos amis eſt qu'un démêlé auſſi violent, dans lequel il ſemble que les deux familles ſont à préſent engagées, ne produiſe quelque ſcène encore plus fâcheuſe, je dois vous prier de me mettre en état, par l'autorité de votre propre témoignage, de vous rendre juſtice dans l'occaſion. Ma mère, & toutes nos parentes & amies, nous ne nous entretenons, comme le reſte du monde, que de vous & des ſuites qu'on peut craindre du reſſentiment d'un homme auſſi vif que M. Lovelace, qui ſe plaint ouvertement d'avoir été traité par vos oncles avec la dernière indignité. Ma mère ſoutient que vous ne pouvez plus, avec décence, ni le voir, ni entretenir de correſpondance avec lui. Elle s'eſt laiſſé préoccuper l'eſprit par votre oncle Antonin, qui nous accorde quelquefois, comme vous le ſavez, l'honneur de ſa viſite, & qui lui a repréſenté, dans cette occaſion, quel crime ce ſeroit

pour une sœur d'encourager un homme qui ne peut plus (c'eſt ſon expreſſion) *aller à gué* juſqu'à elle qu'au travers du ſang de ſon frère.

Hâtez-vous donc, ma chère amie, de m'écrire toutes les circonſtances de votre hiſtoire, depuis que M. Lovelace s'eſt introduit dans votre famille. Étendez-vous particulièrement ſur ce qui s'eſt paſſé entre votre ſœur & lui. On en fait des récits différens, juſqu'à ſuppoſer que la ſœur cadette, par la force du moins de ſon mérite, a dérobé le cœur d'un amant à ſon aînée; & je vous demande en grâce de vous expliquer aſſez nettement pour ſatisfaire ceux qui ne ſont pas auſſi-bien informés que moi du fond de votre conduite. S'il arrivoit quelque nouveau malheur, par la violence des eſprits à qui vous avez affaire, une expoſition naïve de tout ce qui l'aura précédé, ſera votre juſtification.

Voyez à quoi vous oblige la ſupériorité que vous avez ſur toutes les perſonnes de votre ſexe. De toutes les femmes qui vous connoiſſent, ou qui ont entendu parler de vous, il n'y en a pas une qui ne vous croie reſponſable de votre conduite à ſon tribunal, ſur des points ſi délicats & ſi intéreſſans. En un mot, tout le monde a les yeux attachés ſur vous, & ſemble vous demander un exemple. Plût au ciel, que vous euſſiez la liberté de ſuivre vos principes! Alors, j'oſe le

dire, tout prendroit un cours naturel, & n'auroit pas d'autre terme que l'honneur. Mais je redoute vos directeurs & vos directrices. Votre mère, avec des qualités admirables pour conduire, est condamnée à suivre elle-même la conduite d'autrui: votre sœur, votre frère, vous pousseront certainement hors du chemin qui vous est propre.

Mais je touche un article sur lequel vous ne me permettez pas de m'étendre. Pardon, je n'ajoute rien. Cependant, pourquoi vous demander pardon, lorsque vos intérêts sont les miens? lorsque j'attache mon honneur au vôtre, lorsque je vous aime, comme une femme n'en aima jamais une autre; & lorsqu'agréant cet intérêt & cette tendresse, vous m'avez placée, depuis un tems qu'on peut nommer long pour des personnes de notre âge, au premier rang de vos amies. ANNE HOWE.

P. S. Vous me feriez plaisir de m'envoyer une copie du préambule de votre grand père, aux articles du testament qu'il a fait en votre faveur, & de permettre que je la communique à ma tante Harman. Elle me prie instamment de lui en procurer la lecture. Cependant elle est si charmée de votre caractère, que, sans vous connoître personnellement, elle approuve les dispositions de votre grand père, avant que de connoître les raisons de cette préférence.

LETTRE II.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Au château d'Harlove, 13 Janvier.

Que vous m'embarrassez, très-chère amie, par l'excès de votre amitié! Je ne saurois douter de votre sincérité, mais prenez garde aussi de me donner lieu, par votre obligeante partialité, de me défier un peu de votre jugement. Vous ne faites pas attention que j'ai pris de vous quantité de choses admirables, & que j'ai l'art de les faire passer à vos yeux pour des biens qui me sont propres; car, dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous dites, & jusques dans vos regards, où votre ame est si bien peinte, vous donnez des leçons, sans le savoir, à une personne qui a pour vous autant de tendresse & d'admiration que vous m'en connoissez. Ainsi, ma chère, soyez désormais un peu moins prodigue de louanges, de peur qu'après l'aveu que je viens de faire, on ne vous soupçonne de prendre un plaisir secret à vous louer vous-même, en voulant qu'on ne vous croie occupée que de l'éloge d'autrui.

Il est vrai que la tranquillité de notre famille a souffert beaucoup d'altération, pour ne pas dire

que tout y est comme en tumulte, depuis le malheureux évènement auquel l'amitié vous rend si sensible. J'en ai porté tout le blâme. Ceux qui me veulent du mal, n'avoient qu'à laisser mon cœur à lui-même. J'aurois été trop touchée de ce fatal accident, si j'avois été épargnée avec justice par tout autre que moi; car, soit par un coupable sentiment d'impatience, qui peut venir de ce qu'ayant toujours été traitée avec beaucoup d'indulgence, je ne suis point endurcie aux reproches, soit par le regret d'entendre censurer à mon occasion des personnes dont mon devoir est de prendre la défense, j'ai souhaité plus d'une fois qu'il eût plu au ciel de me retirer à lui dans ma dernière maladie, lorsque je jouissois de l'amitié & de la bonne opinion de tout le monde: mais plus souvent encore de n'avoir pas reçu de mon grand-père une distinction qui, suivant les apparences, m'a fait perdre l'affection de mon frère & de ma sœur, ou du moins, qui, ayant excité leur jalousie & des craintes pour d'autres faveurs de mes deux oncles, fait disparoître quelquefois leur tendresse.

La fièvre ayant quitté heureusement mon frère, & sa blessure étant en bon état, quoi qu'il n'ait pas encore risqué de sortir, je veux vous faire la petite histoire que vous désirez, avec toute l'exactitude que vous m'avez recommandée. Mais

puiſſe le ciel nous préſerver de tout nouvel évènement, qui vous obligeât de la publier dans les vues pour leſquelles votre bonté vous fait craindre qu'elle ne devienne néceſſaire!

Ce fut en conſéquence de quelques explications entre milord M... & mon oncle Antonin, que du conſentement de mon père & de ma mère, M. Lovelace rendit ſa première viſite à ma ſœur Arabelle. Mon frère étoit alors en Ecoſſe, occupé à viſiter la belle terre qui lui a été laiſſée par ſa généreuſe marraine, avec une autre dans Yorkshire, qui n'eſt pas moins conſidérable. J'étois, de mon côté, à ma ménagerie (1), pour donner quelques ordres dans cette terre, que mon grand-père m'a léguée, & dont on me laiſſe une fois l'an l'inſpection, quoique j'aie remis tous mes droits entre les mains de mon père.

Ma ſœur m'y rendit viſite le lendemain du jour qu'on lui avoit amené M. Lovelace. Elle me parut extrêmement contente de lui. Elle me

(1) Le mot anglois *Day-Rouſe*, qui eſt dans l'original, ſignifie *Laiterie* : le grand-père de Clariſſe, pour l'attirer chez lui, lorſqu'on vouloit bien ſe priver d'elle ailleurs, lui avoit laiſſé la liberté de faire dans ſa terre une ménagerie de ſon goût. Elle y avoit réuni toutes les commodités poſſibles, avec une élégante ſimplicité, & la terre en avoit pris le nom de *Day-Rhouſe*, par le déſir même du grand-père, quoiqu'on la nommât auparavant *The grove*, c'eſt-à-dire, le boſquet.

vanta sa naissance, la fortune dont il jouissoit déjà, qui étoit de deux mille livres sterling de rente en biens clairs (1), comme milord M.... en avoit assuré mon oncle, la riche succession de ce seigneur, dont il étoit héritier présomptif, & ses grandes espérances du côté de ladi Sara Sadleir, & de ladi Betti Lawrance, qui ne souhaitoient pas moins que son oncle de le voir marié, parce qu'il est le dernier de leur ligne. « Un si » bel homme! O sa chère Clary (2) »! car dans l'abondance de sa bonne humeur, elle étoit prête alors à m'aimer. « Il n'étoit que trop bel » homme pour elle. Que n'étoit-elle aussi ai- » mable que quelqu'un de sa connoissance! Elle » auroit pu espérer de conserver son affection : » car elle avoit entendu dire qu'il étoit dissipé, » fort dissipé; qu'il étoit léger, qu'il aimoit les » intrigues. Mais il étoit jeune. Il étoit homme » d'esprit. Il reconnoîtroit ses erreurs, pourvu » qu'elle eût seulement la patience de supporter » ses foiblesses, si ses foiblesses n'étoient pas » guéries par le mariage ». Après cette excursion, elle me proposa de voir ce charmant homme; c'est le nom qu'elle lui donna. Elle retomba dans

(1) Environ cinquante mille francs.

(2) C'est un diminutif de Clarisse, & un petit nom de tendresse; comme *Nanette* au lieu d'Anne.

ſes réflexions ſur la crainte de n'être pas aſſez belle pour lui. Elle ajouta qu'il étoit bien fâcheux qu'un homme eût de ce côté là tant d'avantage ſur ſa femme. Mais, s'approchant alors d'une glace, elle commença bientôt à ſe complimenter elle-même; à trouver « qu'elle étoit aſſez bien; » que quantité de femmes, qu'on eſtimoit paſ- » ſables, lui étoient fort inférieures. On avoit » toujours jugé ſa figure agréable. Elle vouloit » bien m'apprendre que l'agrément, n'ayant pas » tant à perdre que la beauté, étoit ordinaire- » ment plus durable; & ſe tournant encore vers » le miroir : certainement ſes traits n'étoient » pas irréguliers, ſes yeux n'étoient pas mal ». Je me ſouviens en effet que, dans cette occaſion, ils avoient quelque choſe de plus brillant qu'à l'ordinaire. Enfin elle ne ſe trouva aucun défaut, quoiqu'elle ne fût pas ſûre, ajouta-t-elle, d'avoir rien d'extrêmement engageant. Qu'en dites-vous, Clary?

Pardon, ma chère. Il ne m'eſt jamais arrivé de révéler ces petites misères; jamais, pas même à vous : & je ne parlerois pas aujourd'hui ſi librement d'une ſœur, ſi je ne ſavois, comme vous le verrez bientôt, qu'elle ſe fait un mérite auprès de mon frère de déſavouer qu'elle ait jamais eu du goût pour M. Lovelace. Et puis vous aimez le détail dans les deſcriptions, & vous ne

voulez pas que je passe sur l'air & la manière dont les choses sont prononcées, parce que vous êtes persuadée, avec raison, que ces accompagnemens expriment souvent plus que les paroles.

Je la félicitai de ses espérances. Elle reçut mes complimens avec un grand retour de complaisance sur elle-même. La seconde visite de M. Lovelace parut faire sur elle encore plus d'impression. Cependant il n'eut pas d'explication particulière avec elle, quoiqu'on n'eût pas manqué de lui en ménager l'occasion. Ce fut un sujet d'étonnement; d'autant plus qu'en l'introduisant dans notre famille, mon oncle avoit déclaré que ses visites étoient pour ma sœur. Mais, comme les femmes qui sont contentes d'elles-mêmes, excusent facilement une négligence dans ceux dont elles veulent obtenir l'estime, ma sœur trouva une raison fort à l'avantage de M. Lovelace, pour expliquer son silence; c'étoit pure timidité : de la timidité, ma chère, dans M. Lovelace! Assurément, tout vif & tout enjoué qu'il est, il n'a pas l'air impudent : mais je m'imagine qu'il s'est passé beaucoup, beaucoup d'années, depuis qu'il étoit timide.

Cependant ma sœur s'attacha fort à cette idée. « Réellement, disoit-elle, M. Lovelace ne méritoit pas la mauvaise réputation qu'on lui » faisoit du côté des femmes. C'étoit un homme

» modeste. Elle avoit cru s'appercevoir qu'il » avoit voulu s'expliquer. Mais une ou deux » fois, lorsqu'il avoit paru prêt d'ouvrir la » bouche, il avoit été retenu par une si agréable » confusion! il lui avoit témoigné un si profond » respect! C'étoit, à son avis, la plus parfaite » marque de considération. Elle aimoit extrê- » mement qu'en galanterie un homme fût tou- » jours respectueux pour sa maîtresse ». Je crois, ma chère, que nous pensons toutes de même; & avec raison: puisque, si j'en dois juger parce que j'ai vu dans plusieurs familles, le respect ne diminue que trop après le mariage. Ma sœur promit à ma tante Hervey d'user de moins de réserve la première fois que M. Lovelace se présenteroit devant elle. « Elle n'étoit point de » ces femmes qui se font un amusement de » l'embarras d'autrui. Elle ne comprenoit pas » quel plaisir on peut prendre à chagriner une » personne qui mérite d'être bien traitée, sur » tout lorsqu'on est sûre de son estime ». Je souhaite qu'elle n'eût point en vue quelqu'un que j'aime tendrement. Cependant sa censure ne seroit-elle pas injuste? Je la crois telle; n'est-il pas vrai, ma chère? à l'exception, peut-être, de quelques mots un peu durs (1).

(1) Ces quatre lignes paroîtroient obscures, si l'on n'étoit

Dans la troisième visite, Bella (1) se conduisit par un principe si plein de raison & d'humanité ; de sorte que, sur le récit qu'elle en fit elle-même, M. Lovelace devoit s'être expliqué. Mais sa *timidité* fut encore la même. Il n'eut pas la force de surmonter un respect si peu de saison. Ainsi cette visite n'eut pas d'autres succès que les premières.

Ma sœur ne dissimula plus son mécontentement. Elle compara le caractère général de M. Lovelace, avec la conduite particulière qu'il tenoit avec elle ; & n'ayant jamais fait d'autre épreuve de galanterie, elle avoua qu'un amant si bizarre lui causoit beaucoup d'embarras. « Quelles » étoient ses vues ? Ne lui avoit-il pas été pré- » senté comme un homme qui prétendoit à sa » main ? Ce ne pouvoit être timidité, à présent » qu'elle y pensoit ; puisqu'en supposant que le » courage lui manquât pour s'ouvrir à elle- » même, il auroit pu s'expliquer avec son oncle. » Non que d'ailleurs elle s'en souciât beaucoup ; » mais n'étoit-il pas juste qu'une femme apprît les » intentions d'un homme de sa propre bouche, » lorsqu'il pensoit à l'épouser ? Pour ne rien dé- » guiser, elle commençoit à croire qu'il cher-

averti d'avance qu'elles regardent la conduite de miss *Howe* à l'égard d'un *homme* qui la recherchoit en mariage.

(1) C'est un petit nom, qui est le diminutif d'*Arabella*.

» choit moins à cultiver son estime, que celle » de sa mère. A la vérité, tout le monde admiroit » avec raison la conversation de sa mère : mais » si M. Lovelace croyoit avancer ses affaires » par cette voie, il étoit dans l'erreur : & pour » son propre avantage, il devoit donner des » raisons d'en bien user avec lui, s'il parvenoit » à faire approuver ses prétentions. Sa conduite, » elle ne faisoit pas difficulté de le dire, lui pa- » roissoit d'autant plus extraordinaire, qu'il con- » tinuoit ses visites en marquant une passion » extrême de cultiver l'amitié de toute la fa- » mille, & que si elle pouvoit prendre sur elle » de se joindre à l'opinion que tout le monde » avoit de lui, il ne pouvoit douter qu'elle » n'eût assez desprit pour l'entendre à demi- » mot, puisqu'il avoit remarqué quantité d'assez » bonnes choses qui étoient sorties de sa bouche, » & qu'il avoit paru les entendre avec admira- » tion. Elle étoit obligée de le dire, les réserves » coutoient beaucoup à un caractère aussi ouvert » & aussi libre que le sien. Cependant elle étoit » bien aise d'assurer ma tante (à qui tout ce dis- » cours étoit adressé) qu'elle n'oublieroit jamais » ce qu'elle devoit à son sexe & à elle-même ; » M. Lovelace fût-il aussi exempt de reproche » par sa morale que par sa figure, & devint-il » beaucoup plus pressant dans ses soins ».

Je n'étois pas de son conseil. J'étois encore absente. La résolution fut prise, entre ma tante & elle, que s'il n'arrivoit rien, dans sa première visite, qui parût lui promettre une explication ; elle prendroit un air froid & composé. Mais il me semble que ma sœur n'avoit pas bien considéré le fond des choses. Ce n'étoit pas cette méthode, comme l'expérience l'a fait voir, qu'il falloit employer avec un homme de la pénétration de M. Lovelace, sur des points de pure omission, ni même avec tout autre homme ; car, si l'amour n'a pas jeté des racines assez profondes pour en faire naître la déclaration, sur-tout lorsque l'occasion en est offerte, il ne faut pas attendre que le chagrin & le ressentiment puissent servir à l'avancer. D'ailleurs, ma chère sœur n'a pas naturellement la meilleure humeur du monde. C'est une vérité que je m'efforcerois inutilement de cacher, sur-tout à vous. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'en voulant paroître un peu plus difficile qu'à l'ordinaire, elle ne se montra pas fort à son avantage.

J'ignore comment cette conversation fut ménagée. On seroit tenté de croire, par l'événement, que M. Lovelace fut assez généreux, non-seulement pour saisir l'occasion qu'on lui offroit, mais encore pour l'augmenter. Cependant il jugea aussi qu'il étoit à propos de toucher la question ;

question; mais ce ne fut, dit-elle à ma tante, qu'après l'avoit jetée, par divers degrés, dans un tel excès de mauvaise humeur, qu'il lui fut impossible de se remettre sur le champ. Il reprit son discours en homme qui attend une réponse décisive, sans lui laisser le tems de revenir à elle-même, & sans faire aucun effort pour l'adoucir; de sorte qu'elle se vit dans la nécessité de persister dans son refus. Cependant elle lui donna quelques raisons de croire qu'elle ne désapprouvoit pas sa recherche, & qu'elle n'étoit dégoûtée que de la forme; en se plaignant qu'il adressât ses soins à sa mère, plus qu'à elle-même, comme s'il eût été sûr de son consentement dans toutes sortes de circonstances. J'avoue qu'un tel refus pouvoit être pris pour un encouragement; & tout le reste de sa réponse fut dans le même goût : « peu d'inclination pour un changement » d'état, souverainement heureuse comme elle » étoit, pouvoit-elle être jamais plus heureuse »? & d'autres négatives, que je crois pouvoir nommer un consentement, sans faire tomber néanmoins mes réflexions sur ma sœur : dans ces circonstances, que peut dire une jeune fille, lorsqu'elle a lieu de craindre qu'un consentement trop prompt ne l'expose au mépris d'un sexe qui n'estime le bonheur qu'il obtient qu'à proportion des difficultés qu'il lui coûte? La réponse de miss

Bidulphe à quelques vers d'un homme qui reprochoit à notre sexe d'aimer le déguisement, n'est pas trop mauvaise, quoique vous la puissiez trouver un peu libre de la part d'une femme.

« (1) Sexe peu généreux, de prendre droit » de notre facilité pour nous mépriser, & de » nous accabler de reproches si nous paroissons » trop sévères! Voulez vous nous encourager à » vous faire lire dans notre cœur? Jetez le » masque vous-mêmes, & soyez sincères. Vous » parlez de coquetterie; c'est votre fausseté qui » force notre sexe à la dissimulation ».

Je suis obligée de quitter ici la plume; mais je compte la reprendre bientôt.

LETTRE III.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

13 & 14 Janvier.

TELLE fut la réponse de ma sœur, & M. *Lovelace* eut la liberté de l'interpréter comme il le jugeoit à propos. Ce fut avec les apparences d'un vif regret, qu'il prit le parti de se rendre à des raisons si fortes. Je suis bien trom-

(1) C'est la traduction de six vers anglois

pée, ma chère, si cet homme n'est un franc hypocrite. « Tant de résolution dans une jeune
» personne ! Une fermeté si noble ! Il falloit
» donc renoncer à l'espérance de faire changer
» des sentimens qu'elle n'avoit adoptés qu'après
» une mûre délibération ? Il soupira, nous a dit
» ma sœur, en prenant congé d'elle. Il soupira
» profondément. Il se saisit de sa main. Il y atta-
» cha ses lèvres avec ardeur ! Il se retira d'un
» air si respectueux ! Elle l'avoit encore devant
» les yeux ; toute piquée qu'elle étoit, il s'en
» fallut peu qu'elle ne fût sensible à la pitié ».
Bonne preuve de ses intentions, que cette pitié ; puisque dans ce moment il y avoit peu d'apparence qu'il vînt lui renouveller ses offres. Après avoit quitté *Bella*, il passa dans l'appartement de ma mère, pour lui rendre compte de sa mauvaise fortune, mais dans des termes si respectueux pour ma sœur & pour toute la famille, & s'il faut en croire les apparences, avec tant de chagrin de perdre l'espoir de notre alliance, qu'il laissa dans l'esprit de tout le monde des impressions en sa faveur, & l'idée que cette affaire ne manqueroit pas de se renouer. Je crois vous avoir dit, que mon frère étoit alors en Ecosse. M. Lovelace reprit le chemin de Londres, où il passa quinze

jours entiers. Il y rencontra mon oncle *Antonin*, auquel il se plaignit fort amèrement de la malheureuse résolution que sa niéce avoit formée de ne pas changer d'état. On reconnut bien alors que c'étoit une affaire tout-à-fait rompue.

Ma sœur ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle se fit une vertu de la nécessité, & l'amant fugitif parut devenir un tout autre homme à ses yeux. » Un personnage rempli de vanité, connoissant trop ses » propres avantages, bien différens néanmoins » de l'idée qu'elle en avoit conçue. Froid & » chaud par caprice & par accès. Un amant » intermittent comme la fièvre. Combien ne préféroit elle pas un caractère solide, un homme » vertueux, un homme de bonnes mœurs ? » Sa sœur Clary pouvoit regarder comme une » entreprise digne d'elle, d'engager un homme » de cette espèce. Elle étoit patiente. Elle avoit » le talent de la persuasion, pour le ramener » de ses mauvaises habitudes ; mais pour elle, » il ne lui falloit pas un mari sur le cœur duquel elle ne pourroit pas compter un moment. » Elle n'en auroit pas voulu pour tout l'or du » monde ; & c'étoit dans la joie de son cœur, » qu'elle s'applaudissoit de l'avoir rejeté ».

Lorsque M. Lovelace fut revenu à la campagne, il lui prit envie de rendre visite à mon

père & à ma mère, dans l'eſpérance, leur dit-il, que, malgré le malheur qu'il avoit eu de manquer une alliance qu'il avoit ardemment déſirée, il obtiendroit l'amitié d'une famille pour laquelle il conſerveroit toujours du reſpect. Malheureuſement, ſi je puis le dire, j'étois au logis, & préſente à ſon arrivée. On obſerva que ſon attention fut toujours fixée ſur moi.

Auſſi-tôt qu'il fut parti, ma ſœur, qui n'avoit pas été la dernière à faire cette remarque, déclara, par une ſorte de bravade, que ſi ſes inclinations ſe tournoient vers moi, elle le favoriſeroit volontiers. Ma tante *Hervey* ſe trouvoit avec nous. Elle eut la bonté de dire que nous ferions le plus beau couple d'Angleterre, ſi ma ſœur n'y mettoit pas d'oppoſition. Un, *non aſſurément*, accompagné d'un mouvement dédaigneux, fut la réponſe de ma ſœur. Il auroit été bien étrange, qu'après un refus *mûrement délibéré*, il lui fut reſté des prétentions. Ma mère, déclara que ſon unique ſujet de dégoût pour une alliance avec l'une ou l'autre de ſes deux filles, étoit le reproche qu'on avoit à lui faire ſur ſes mœurs. Mon oncle Jules *Harlove* répondit avec bonté que ſa fille *Clary*, c'eſt le nom qu'il a pris plaiſir à me donner depuis mon enfance, ſeroit plus propre que toute autre femme à le réformer. Mon oncle *Antonin* donna hautement

son approbation ; mais en la soumettant, comme ma tante, aux résolutions de ma sœur. Alors, elle affecta de répéter les marques de son mépris. Elle protesta que, fût-il le seul de son sexe en Angleterre, elle ne voudroit pas de lui, & qu'elle étoit prête à résigner par écrit toutes ses prétentions, si miss Clary s'étoit laissée éblouir par son clinquant, & si tout le monde approuvoit les vues qu'il avoit sur elle.

Mon père, après avoir gardé long-tems le silence, étant pressé par mon oncle Antonin, d'expliquer son sentiment, apprit à l'assemblée que dès les premières visites de M. Lovelace, il avoit reçu une lettre de son fils *James*, qu'il n'avoit montrée qu'à ma mère, parce que le traité pour ma sœur étoit déjà rompu : que dans cette lettre, son fils témoignoit beaucoup d'éloignement pour une alliance avec M. Lovelace, à cause de ses mauvaises mœurs ; qu'à la vérité, il n'ignoroit pas qu'ils étoient mal ensemble depuis long-tems ; que, voulant prévenir toute occasion de mésintelligence & d'animosité dans sa famille, il suspendroit la déclaration de ses sentimens, jusqu'à l'arrivée de mon frère, pour se donner le tems d'entendre toutes ses objections ; qu'il étoit d'autant plus porté à cette condescendance pour son fils, qu'en général le caractère de M. Lovelace n'étoit pas trop bien

établi ; qu'il avoit appris, & qu'il ſuppoſoit tout le monde informé que c'étoit un homme ſans conduite, qui s'étoit fort endetté dans ſes voyages ; & dans le fond, lui plut-il d'ajouter, il a tout l'air d'un diſſipateur.

J'ai ſu toutes ces circonſtances, en partie, de ma tante Hervey, en partie de ma ſœur ; car on m'avoit dit de me retirer lorſqu'on étoit entré en matière. A mon retour, mon oncle Antonin me demanda ſi j'aurois du goût pour M. Lovelace. Tout le monde, ajouta-t-il, s'étoit apperçu que j'avois fait ſa conquête. Je répondis à cette queſtion : point du tout, M. Lovelace paroît avoir trop bonne opinion de ſa perſonne & de ſes qualités, pour être jamais capable de beaucoup d'attentions pour ſa femme. Ma ſœur témoigna particulièrement qu'elle étoit ſatisfaite de ma réponſe : elle la trouva juſte, & loua fort mon jugement, apparemment parce qu'il s'accordoit avec le ſien. Mais, dès le jour ſuivant, on vit arriver milord M...... au château d'Harlove. J'étois alors abſente. Il fit ſa demande dans les formes, en déclarant que l'ambition de ſa famille étoit de s'allier avec la nôtre, & qu'il ſe flattoit que la réponſe de la cadette ſeroit plus favorable à ſon parent que celle de l'aînée. En un mot, les viſites de M. Lovelace furent admiſes, comme celles d'un

homme qui n'avoit pas mérité que notre famille manquât de considération pour lui. Mais, à l'égard de ses vues sur moi, mon père remit à se déterminer après l'arrivée de son fils ; & pour le reste, on s'en reposa sur ma discrétion. Mes objections contre lui étoient toujours les mêmes. Le tems nous rendit plus familiers; mais je ne voulus jamais entendre de lui que des discours généraux, & je ne lui donnai aucune occasion de m'entretenir en particulier.

Il supporta cette conduite avec plus de résignation qu'on en devoit attendre de son caractère naturel, qui passe pour vif & ardent ; ce qui lui vient sans doute de n'avoir jamais été contrarié dès l'enfance, erreur trop ordinaire dans les grandes familles où il n'y a qu'un seul fils. Sa mère n'a jamais eu d'autre enfant que lui. Mais sa patience, comme je vous l'ai déjà dit, ne m'empêchoit pas de remarquer que, dans la bonne opinion qu'il a de lui-même, il ne doutoit pas que son mérite ne le fît parvenir insensiblement à m'engager ; & s'il y parvenoit une fois, dit-il un jour à ma tante Hervey, il se promettoit que l'impression seroit durable dans un caractère aussi solide que le mien. Pendant ce tems-là, ma sœur expliquoit sa modération dans un autre sens, qui auroit peut-être eu plus de force, de la part d'un esprit moins prévenu. » C'étoit un homme

» qui n'avoit point de paſſion pour le mariage,
» & qui étoit capable de s'attacher à trente maî-
» treſſes. Ce délai convenoit également à ſon
» humeur volage & au rôle d'indifférence que
» je jouois parfaitement «. Ce fut ſon obligeante expreſſion.

Quelque motif qu'il pût avoir pour ne pas ſe laſſer d'une patience ſi oppoſée à ſon naturel, & dans une occaſion où l'on ſuppoſoit qu'au moins du côté de la fortune, l'objet de ſes recherches devoit exciter ſa plus vive attention, il eſt certain qu'il évita par-là quantité de mortifications; car pendant que mon père ſuſpendoit ſon approbation juſqu'à l'arrivée de mon frère, il reçut de tout le monde les civilités qui étoient dues à ſa naiſſance, & quoique de tems en tems il nous vînt des rapports qui n'étoient pas à l'honneur de ſa morale, nous ne pouvions l'interroger là-deſſus, ſans lui donner plus d'avantage que la prudence ne le permettoit dans la ſituation où il étoit avec nous; puiſqu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que ſa recherche ſeroit refuſée, qu'il n'y en avoit qu'elle pût être acceptée. Il ſe trouva ainſi preſque le maître du ton qu'il voulut prendre dans notre famille. Comme on ne remarquoit rien dans ſa conduite qui ne fût extrêmement reſpectueux, & qu'on n'avoit à ſe plaindre d'aucune importunité

violente, on parut prendre beaucoup de goût aux agrémens de sa conversation. Pour moi, je le considérois sous le même jour que nos compagnies ordinaires ; & lorsque je le voyois entrer ou sortir, je ne croyois pas avoir plus de part à ses visites que le reste de la famille.

Cependant cette indifférence de ma part servit à lui procurer un fort grand avantage. Elle devint comme le fondement de cette correspondance par lettres qui suivit bientôt, & dans laquelle je ne serois pas entrée avec tant de complaisauce, si elle n'eût été commencée lorsque les animosités éclatèrent. Il faut vous en apprendre l'occasion. Mon oncle Hervey est tuteur d'un jeune homme de qualité, qu'il se propose de faire partir dans un an ou deux, pour entreprendre ce qu'on appelle *le grand tour*. M. Lovelace lui paroissant capable de donner beaucoup de lumières sur tout ce qui mérite les observations d'un jeune voyageur, il le pria de lui faire, par écrit, une description des cours & des pays qu'il avoit visités, avec des remarques sur ce qu'il y avoit vu de plus curieux. Il y consentit, à condition que je me chargerois de la direction & de l'arrangement de ce qu'il nommoit les sujets. On avoit entendu vanter sa manière d'écrire. On se figura que ses relations pourroient être un amusement agréable pendant les soirées d'hiver, &

que, devant être lues en pleine assemblée, avant que d'être livrées au jeune voyageur, elle ne lui donneroient aucune occasion de s'adresser particulièrement à moi. Je ne fis pas scrupule d'écrire, pour lui proposer quelquefois des doutes, ou pour lui demander des éclaircissemens qui tournoient à l'instruction commune ; j'en fis peut-être d'autant moins, que j'aime à me servir de ma plume ; & ceux qui sont dans ce goût, comme vous savez, se plaisent beaucoup à l'exercer. Ainsi, avec le consentement de tout le monde, & les instances de mon oncle Hervey, je me persuadai que faire seule la scrupuleuse, ç'eût été une affectation particulière, dont un homme vain pouvoit tirer avantage, & sur laquelle ma sœur n'auroit pas manqué de faire des réflexions.

Vous avez vu quelques-unes de ces lettres, qui ne vous ont pas déplu, & nous avons cru reconnoître, vous & moi, que M. Lovelace étoit un observateur au-dessus du commun. Ma sœur convint elle-même qu'il avoit quelque talent pour écrire, & qu'il n'entendoit pas mal les descriptions. Mon père, qui a voyagé dans sa jeunesse, avoua que ses observations étoient curieuses, & qu'elles marquoient beaucoup de lecture, de jugement & de goût.

Telle fut l'origine d'une sorte de correspondance qui s'établit entre lui & moi, avec l'ap-

probation générale ; tandis qu'on ne cessoit pas d'admirer, & qu'on prenoit plaisir à voir sa *patiente vénération* pour moi ; c'est ainsi que tout le monde la nommoit. Cependant on ne doutoit pas qu'il ne se rendît bientôt plus importun, parce que ses visites devenoient plus fréquentes, & qu'il ne déguisa point à ma tante Hervey, une vive passion pour moi, accompagnée, lui dit-il, d'une crainte qu'il n'avoit jamais connue, à laquelle il attribuoit ce qu'il nomma sa soumission apparente aux volontés de mon père, & la distance où je le tenois de moi. Au fond, ma chère, c'est peut-être sa méthode ordinaire avec notre sexe ; car n'a-t-il pas eu d'abord les mêmes respects pour ma sœur ; En même-tems, mon père qui s'attendoit à se voir importuné, tenoit prêt tous les rapports qu'on lui avoit faits à son désavantage, pour lui en faire autant d'objections contre ses vues. Je vous assure que ce dessein s'accordoit avec mes désirs. Pouvois-je penser autrement ? & celle qui avoit rejeté M. *Wyerley*, parce que ses opinions étoient trop libres, n'auroit-elle pas été inexcusable de recevoir les soins d'un autre, dont les actions l'étoient encore plus ?

Mais je dois avouer que, dans les lettres qu'il m'écrivoit sur le sujet général, il en renferma plusieurs fois une particulière, où il me décla-

toit les ſentimens paſſionnés de ſon eſtime, en ſe plaignant de ma réſerve avec aſſez de chaleur. Je ne lui marquai pas que j'y euſſe fait la moindre attention. Ne lui ayant jamais écrit que ſur des matières communes, je crus devoir paſſer ſur ce qu'il m'écrivoit de particulier, comme ſi je ne m'en étois point apperçue; d'autant plus que les applaudiſſemens qu'on donnoit à ſes lettres, ne me laiſſoient plus la liberté de rompre notre correſpondance ſans en découvrir la véritable raiſon. D'ailleurs, au travers de ſes reſpectueuſes aſſiduités, il étoit aiſé de remarquer, quand ſon caractère auroit été moins connu, qu'il étoit naturellement hautain & violent; & j'avois aſſez ſouffert de cet eſprit intraitable dans mon frère, pour ne pas l'aimer beaucoup dans un homme qui eſpéroit m'appartenir encore de plus près.

Je fis un petit eſſai de cette humeur, dans l'occaſion même dont je parle. Après avoir joint, pour la troiſième fois, une lettre particulière à la lettre générale, il me demanda, dans ſa première viſite, ſi je ne l'avois pas reçue. Je lui dis que je ne ferois jamais de réponſe aux lettres de cette nature, & que j'avois attendu l'occaſion qu'il m'offroit pour l'en aſſurer. Je le priai de ne m'en plus écrire, & je lui déclarai que, s'il le

faisoit encore, je lui renverrois les deux lettres, & qu'il n'auroit plus une ligne de moi.

Vous ne sauriez vous imaginer l'air d'arrogance qui se peignit dans ses yeux, comme si ç'eût été lui manquer que de n'être plus sensible à ses soins, ni ce qu'il lui en coûta, lorsqu'il se fut un peu remis, pour faire succéder un air plus doux à cet air hautain. Mais je ne lui fis pas connoître que je me fusse apperçue de l'un ni de l'autre. Il me sembla que le meilleur parti, c'étoit de le convaincre, par la froideur & l'indifférence avec laquelle j'arrêtois des espérances trop promptes, sans affecter néanmoins d'orgueil ni de vanité, qu'il n'étoit pas assez considérable à mes yeux pour me faire trouver facilement un sujet d'offense dans son air & dans ses discours; ou, ce qui revient au même, que je ne me souciois point assez de lui pour m'embarrasser de lui faire connoître mes sentimens par des apparences de chagrin ou de joie. Il avoit été assez rusé pour me donner comme sans dessein, une instruction qui m'avoit appris à me tenir sur mes gardes. Un jour, en conversation, il avoit dit que lorsqu'un homme ne pouvoit engager une femme à lui avouer qu'elle eût du goût pour lui, il avoit une autre voie, plus sûre peut-être & plus utile à ses vues, qui étoit de la mettre en colère contre lui.

Je ſuis interrompue par des raiſons preſſantes. Mais je reprendrai le même ſujet à la première occaſion.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE IV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

15 Janvier.

VOILA, ma chère, où j'en étois avec M. Lovelace, lorſque mon frère arriva d'Ecoſſe.

Auſſi-tôt qu'on lui eut parlé des viſites de M. Lovelace, il déclara nettement & ſans explication qu'il les déſapprouvoit. En général, il trouvoit de grands ſujets de reproche dans ſon caractère. Mais bientôt, meſurant moins ſes expreſſions, il prit la liberté de dire, en propres termes, qu'il avoit peine à comprendre que ſes oncles euſſent été capables de propoſer un homme de cette ſorte pour l'une ou l'autre de ſes ſœurs : & ſe tournant en même tems vers mon père, il le remercia d'avoir évité de conclure juſqu'à ſon retour ; mais du ton, à mon avis, d'un ſupérieur qui loue un inférieur d'avoir rempli ſon devoir dans ſon abſence. Il juſtifia ſon averſion invétérée, par l'opinion publique, & par la connoiſſance qu'il avoit acquiſe de ſon caractère au

collége. Il déclara qu'il l'avoit toujours haï, qu'il le haïroit toujours, & qu'il ne le reconnoîtroit jamais pour son frère, ni moi pour sa sœur, si je l'épousois.

Voici l'origine que j'ai entendue donner à cette antipathie de collége. M. Lovelace s'est toujours fait remarquer par sa vivacité & son courage, & ne se distinguoit pas moins, à ce qu'il semble, par la rapidité surprenante de ses progrès dans toutes les parties de la littérature. Aux heures de l'étude, il n'y avoit pas d'activité égale à la sienne. Il paroît qu'on avoit généralement cette idée de lui à l'université, & qu'elle lui avoit fait un grand nombre d'amis entre les plus habiles de ses compagnons; tandis que ceux qui ne l'aimoient pas, le redoutoient, à cause de sa vivacité, qui le disposoit trop facilement à les offenser, & du courage avec lequel il soutenoit l'offense après l'avoir faite. Il se faisoit par-là autant de partisans qu'il lui plaisoit, parmi ceux qui n'étoient pas les plus estimés par leur conduite; caractère, à tout prendre, qui n'est pas fort aimable.

Mais celui de mon frère n'étoit pas plus heureux. Sa hauteur naturelle ne pouvoit supporter une supériorité si visible. On n'est pas éloigné de la haine, pour ceux qu'on craint plus qu'on ne les aime. Comme il avoit moins d'empire que l'autre

l'autre sur ses passions, il s'exposoit plus souvent à ses railleries, qui étoient peut-être indécentes, de sorte qu'ils ne se rencontroient jamais sans se quereller; & tout le monde, soit par crainte ou par amitié, prenant le parti de son adversaire, il essuya quantité de mortifications pendant le tems qu'ils passèrent au même collége. Ainsi, on ne doit pas trouver bien surprenant qu'un jeune homme, dont on ne vante pas la douceur, ait repris une ancienne antipathie, qui a jeté autrefois des racines si profondes.

Il trouva ma sœur, qui n'attendoit que l'occasion, prête à se joindre à lui dans ses ressentimens contre l'homme qu'il haïssoit. Elle désavoua hautement d'avoir jamais eu la moindre estime pour M. Lovelace, » jamais aucun goût » pour lui. Son bien devoit être fort chargé. Livré » au plaisir, comme il l'étoit, il étoit impossi- » ble qu'il ne fût pas abimé de dettes. Aussi » n'avoit-il point de maison, ni même d'équipage. » Personne ne lui disputoit de la vanité. La » raison, par conséquent, étoit aisée à deviner». Là-dessus elle se vanta sans ménagement de l'avoir refusé; & mon frère lui en fit un sujet d'éloge. Ils se réunirent, dans toutes les occasions, pour le rabaisser; & souvent ils cherchèrent à les faire naître. Leur animosité rame-

noit là toutes les converſations, ſi elles n'avoient pas commencé par un ſujet ſi familier.

Je ne m'embarraſſois pas beaucoup de le juſtifier, lorſque je n'étois pas mêlée dans leurs réflexions. Je leur dis que je ne faiſois pas aſſez de cas de lui pour cauſer le moindre différent dans la famille à ſon occaſion; & comme je ſuppoſois qu'il n'avoit donné que trop de ſujet à la mauvaiſe opinion qu'on avoit de lui, je jugeois qu'il devoit porter la peine de ſes propres fautes. Quelquefois, à la vérité, lorſque leur chaleur me paroiſſoit les emporter au-delà des bornes de la vraiſemblance, je me ſuis crue obligée, par la juſtice, de dire un mot en ſa faveur; mais on me reprochoit alors une prévention dont je ne voulois pas convenir: de ſorte que, ſi je ne pouvois pas faire changer de ſujet à la converſation, je me retirois à mon claveſſin ou dans mon cabinet.

Leurs manières pour lui, quoique très-froides, & même déſobligeantes lorſqu'ils ne pouvoient éviter de le voir n'avoient rien encore d'abſolument injurieux. Ils ſe flattoient d'engaget mon père à lui défendre ſes viſites. Mais, comme il n'y avoit rien dans ſa conduite qui pût juſtifier ce traitement à l'égard d'un homme de ſa naiſſance & de ſa fortune, leurs

eſpérances furent trompées. Alors ils s'adreſsèrent à moi. Je leur demandai quelle étoit mon autorité pour une démarche de cette nature dans la maiſon de mon père, ſur-tout lorſque ma conduite tenoit M. Lovelace ſi éloigné de moi, qu'il ne paroiſſoit pas que j'euſſe plus de part à ſes viſites que le reſte de la famille, à l'exception d'eux. Pour ſe venger, ils me dirent que c'étoit un rôle concerté entre lui & moi, & que nous nous entendions mieux, tous deux, que nous ne voulions qu'on le crût. A la fin, ils s'abandonnèrent tellement à leur paſſion, que tout d'un coup (1), au lieu de ſe retirer, comme ils y étoient accoutumés, lorſqu'ils le voyoient paroître, ils ſe jetèrent comme dans ſon chemin, avec le deſſein formé de l'inſulter.

Vous vous imaginez bien que M. Lovelace le prit très-mal. Cependant il ſe contenta de m'en faire des plaintes, en termes fort vifs à la vérité, & me faiſant entendre que, ſans la conſidération qu'il avoit pour moi, le procédé de mon frère n'étoit pas ſupportable. Je fus très-fâchée du mérite que cet incident lui faiſoit près de moi dans ſes propres idées, d'autant plus qu'il avoit reçu quelques affronts trop ouverts pour être excuſés. Cependant je lui dis que dans

(1) On verra dans la lettre XIII les raiſons de ce changement.

quelques fautes que mon frère pût tomber, j'étois déterminée à ne pas rompre avec lui, si je pouvois l'éviter; & que, puisqu'ils ne pouvoient se voir tranquillement l'un & l'autre, je serois bien aise qu'il ne se jetât point au-devant de mon frère, parce que j'étois sûre que mon frère ne s'empresseroit pas de le chercher. Il parut fort piqué de cette réponse. La sienne fut qu'il devoit souffrir des outrages, puisque c'étoit ma volonté. On l'avoit accusé lui-même de violence dans son caractère; mais il espéroit de faire connoître, dans cette occasion, qu'il savoit prendre sur ses passions un ascendant dont peu de jeunes gens auroient été capables avec un si juste sujet de ressentiment; & il ne doutoit pas qu'une personne aussi généreuse & aussi pénétrante que moi, n'attribuât cette modération à ses véritables motifs.

Il n'y avoit pas long-tems que mon frère, avec l'approbation de mes oncles, avoit employé un ancien intendant de milord M.... renvoyé par son maître, & qui avoit eu quelque part à l'administration des affaires de M. Lovelace, qui l'avoit remercié aussi de ses services, pour s'informer de ses dettes, de ses sociétés, de ses amours, & de tout ce qui pouvoit intéresser sa conduite. Ma tante Hervey me communiqua secrètement les lumières qu'on avoit

tirées par cette voie. « L'intendant reconnois-
» soit que c'étoit un maître généreux ; qu'il
» n'épargnoit rien pour l'amélioration de ses
» terres ; qu'il ne s'en rapportoit pas aux soins
» d'autrui pour ses affaires, & qu'il y étoit fort
» entendu ; que, pendant ses voyages, il avoit
» fait beaucoup de dépense, & contracté des
» dettes considérables ; mais que, depuis son
» retour, il s'étoit réduit à une somme annuelle,
» & qu'il avoit réformé son train, pour éviter
» d'avoir obligation à son oncle & à ses tantes,
» qui lui auroient donné sans doute tout l'argent
» dont il auroit eu besoin ; mais qu'il n'aimoit pas
» à les voir entrer dans sa conduite, & qu'ayant
» souvent des querelles avec eux, il les traitoit
» si librement qu'il s'en faisoit redouter ; que
» cependant ses terres n'avoient jamais été
» engagées, comme mon frère croyoit l'avoir
» appris ; que son crédit s'étoit toujours soutenu,
» & qu'à présent même il n'étoit pas loin d'être
» quitte, s'il ne l'étoit déjà, avec tous ses
» créanciers ».

» A l'égard des femmes, on ne l'épargnoit
» pas. C'étoit un homme étrange. Si ses fermiers
» avoient des filles un peu jolies, ils se gardoint
» bien de les laisser paroître à ses yeux. On ne
» croyoit pas qu'il eût de maîtresse entretenue.
» La nouveauté étoit tout pour lui ; c'est l'ex-

» pression de l'intendant. On doutoit que toutes » les persécutions de son oncle & de ses tantes » pussent le faire penser au mariage. Jamais on » ne l'avoit vu pris de vin. Mais il entendoit » merveilleusement l'intrigue, & on le trou- » voit toujours la plume à la main. Depuis son » retour, il avoit mené à Londres une vie fort » déréglée. Il avoit six ou sept compagnons aussi » méchans que lui, qu'il amenoit quelquefois » dans ses terres; & le pays se réjouissoit tou- » jours quand ils les voyoit partir. Quoique pas- » sionné, on avouoit qu'il avoit l'humeur agréa- » ble : il recevoit de bonne grace une plaisan- » terie; il vouloit qu'on prît bien les siennes, » il ne s'épargnoit pas lui-même dans l'occa- » sion, enfin, c'étoit, suivant le récit de l'in- » tendant, l'homme le plus libre qu'il eût jamais » connu ».

Ce portrait venoit d'un ennemi; car suivant l'observation de ma tante, chaque mot que cet homme disoit à son avantage étoit accompagné d'un *il faut convenir*, *on ne peut pas lui refuser cette justice*, &c. pendant que tout le reste étoit prononcé avec plénitude de cœur. Ce caractère néanmoins, quoiqu'assez mauvais, ne répondant point assez aux intentions de ceux qui l'avoient demandé, parce qu'ils l'auroient souhaité encore plus odieux, mon frère & ma sœur craignirent

plus que jamais, que la recherche de M. Lovelace ne fût encouragée, puisque la plus fâcheuse partie de leurs informations étoit connue ou supposée lorsqu'il avoit été présenté d'abord à ma sœur. Mais, par rapport à moi, je dois observer que, malgré le mérite qu'il vouloit se faire à mes yeux de sa patience à supporter les mauvais traitemens de mon frère, je ne lui devois aucun compliment pour le porter à se réconcilier. Non qu'à mon avis il lui eût servi beaucoup de faire cette espèce de cour à mon frère ou à ma sœur; mais on auroit pu attendre de sa politesse, & même de ses prétentions, comme vous en conviendrez, qu'il eût marqué de la disposition à faire quelque tentative dans cette vue. Au lieu de ce sentiment, il ne témoigna qu'un profond mépris pour l'un & pour l'autre, sur-tout pour mon frère, avec un soin affecté d'aggraver le sujet de ses plaintes. De mon côté, lui insinuer qu'il devoit changer quelque chose à cette conduite, c'eût été lui donner un avantage dont il se seroit prévalu, & que j'aurois été bien fâchée de lui avoir accordé sur moi. Mais je ne doutai pas que, ne se voyant soutenu de personne, son orgueil n'en souffrît bientôt, & qu'il ne prît le parti de discontinuer lui-même ses visites, ou de se rendre à Londres, qui avoit été son séjour ordinaire avant qu'il se fût lié avec notre fa-

mille. Et dans ce dernier cas, il n'avoit aucune raison d'espérer que je voulusse recevoir ses lettres, & bien moins y répondre, lorsque l'occasion de ce commerce seroit tout-à-fait supprimée.

Mais l'antipathie de mon frère ne me permit point d'attendre cet événement. Après divers excès, auxquels M. Lovelace n'opposa que le mépris, avec un air de hauteur qui pouvoit passer pour une attaque, mon frère s'emporta un jour jusqu'à lui barrer l'entrée de la porte, comme s'il eût voulu s'opposer à son passage; & l'entendant parler de moi au portier, il lui demanda ce qu'il avoit à démêler avec sa sœur. L'autre, d'un air de défi, comme mon frère l'a raconté, lui dit qu'il n'y avoit pas de question à laquelle il ne fût prêt de répondre, mais qu'il prioit M. *James Harlove*, qui s'étoit donné depuis peu d'assez grands airs, de se souvenir qu'ils n'étoient plus au collége. Heureusement le bon docteur *Lewin*, qui m'honore souvent de ce qu'il appelle une visite de conversation, & qui sortoit en ce moment de mon *parloir* (1) se trouva près de la porte. N'ayant que trop entendu leurs discours, il se mit entr'eux, dans le tems qu'ils

(1) On donne ce nom, en Angleterre, à quelques pièces d'entrée où l'on reçoit compagnie.

portoient tous deux la main ſur leurs épées. M. Lovelace, à qui il apprit où j'étois, paſſa bruſquement devant mon frère, qu'il avoit laiſſé, me dit-il, dans l'état d'un ſanglier échauffé que la chaſſe a mis hors d'haleine.

Cet incident nous alarma tous. Mon père inſinua honnêtement à M. Lovelace, & moi, par l'ordre de mon père, je lui dis beaucoup plus ouvertement, que pour la tranquillité de notre famille, on ſouhaitoit qu'il diſcontinuât ſes viſites. Mais M. Lovelace n'eſt pas un homme à qui l'on faſſe abandonner ſi facilement ſes deſſeins, ſur tout ceux dans leſquels il prétend que ſon cœur eſt engagé. N'ayant pas reçu de défenſe abſolue, il ne changea rien à ſes aſſiduités ordinaires. Je conçus parfaitement que refuſer ſes viſites, que j'évitai néanmoins auſſi ſouvent qu'il me fut poſſible, c'étoit les pouſſer tous deux à quelque action déſeſpérée, puiſque l'un ne paſſoit qu'à ma conſidération ſur une offenſe que l'autre lui avoit faite ſi volontairement. Ainſi le téméraire emportement de mon frère me jeta dans une obligation dont ma plus forte envie auroit été de me garantir.

Les propoſitions qu'on fit pour moi, dans l'intervalle, de M. *Symmes* & de M. *Mullins*, qui furent préſentés tous deux ſucceſſivement par mon frère, lui firent garder pendant quelque

tems, un peu plus de mesures. Comme il ne me supposoit pas beaucoup de penchant pour M. Lovelace, il se flatta de faire entrer mon père & mes oncles dans les intérêts de l'un ou l'autre de ces deux concurrens. Mais lorsqu'il eut reconnu que j'avois assez de crédit pour me délivrer d'eux, comme j'avois eu, avant son voyage d'Écosse & les visites de M. Lovelace, celui de faire remercier M. Wyerly, il ne connut plus de bornes capables de l'arrêter. Il commença par me reprocher une préoccupation supposée, qu'il traita comme s'il eût été question de quelque sentiment criminel. Ensuite il insulta personnellement M. Lovelace. Le hasard les avoit fait rencontrer tous deux chez M. *Edouard* Symmes, frère de l'autre Symmes qui m'avoit été proposé: & le bon docteur Lewin n'y étant pas pour les arrêter, leur rencontre eut le fâcheux effet que vous n'ignorez pas. Mon frère fut désarmé, comme vous l'avez su. Il fut rapporté au logis; & nous ayant donné lieu de croire que sa blessure étoit plus dangereuse qu'elle ne l'étoit réellement, sur-tout lorsque la fièvre fut survenue, chacun se livra à un chagrin dont le poids retomba sur moi.

Pendant trois jours entiers, M. Lovelace envoya demander, matin & soir, des nouvelles de la santé de mon frère. Ses messagers furent mal

reçus, & ne remportèrent même que des réponses piquantes; ce qui ne l'empêcha pas, le quatrième jour, de venir prendre les mêmes informations en personne. Mes deux oncles, qui se trouvoient au château, le reçurent encore moins civilement. Il fallut employer la force pour arrêter mon père, qui vouloit sortir sur lui l'épée à la main, quoiqu'il eût alors un accès de goutte.

Je tombai évanouie au bruit de tant de violence, & lorsque j'eus entendu la voix de M. Lovelace qui juroit de ne pas se retirer sans m'avoir vue, ou sans avoir obligé mes oncles à lui faire des réparations pour l'indigne traitement qu'il avoit reçu de leur part. On les avoit séparés, en fermant soigneusement une porte. Ma mère étoit dans une explication fort vive avec mon père. Ma sœur, après avoir adressé quelques injures piquantes à M. Lovelace, vint m'insulter, aussitôt qu'on m'eût rendu la connoissance. Mais lorsqu'il eût appris l'état où j'étois, il partit, en faisant vœu de se venger.

Il s'étoit fait aimer de tous nos domestiques. Sa bonté pour eux, & l'agrément de son humeur, qui lui faisoit toujours adresser à chacun quelque plaisanterie convenable à leur caractère, les avoit mis tous dans ses intérêts. Il n'y en eut pas un qui ne blâmât sourdement, dans cette occasion,

la conduite de tous les acteurs, excepté la sienne. Ils firent une peinture si favorable de sa modération & de la noblesse de ses procédés jusqu'à l'extrémité de l'offense, que ce récit, joint à mes craintes pour les conséquences d'une si fâcheuse aventure, me fit consentir à recevoir une lettre qu'il m'envoya la nuit suivante. Comme elle étoit écrite dans les termes les plus respectueux, avec l'offre de soumettre ses intérêts à ma décision, & de se gouverner entièrement par ma volonté, les mêmes raisons me portèrent quelques jours après à lui faire réponse.

C'est à cette fatale nécessité qu'il faut attribuer le renouvellement de notre correspondance, si je puis lui donner ce nom. Cependant je n'écrivis qu'après avoir su du frère de M. *Symmes*, qu'il avoit été forcé de tirer l'épée par les dernières insultes; & que, sur le refus qu'il en avoit fait à ma considération, mon frère s'étoit oublié jusqu'à le menacer plusieurs fois de le frapper au visage. Et, par toutes les informations que j'avois pu recueillir, je n'avois pas moins vérifié qu'il avoit été maltraité par mes oncles avec plus de violence que je ne l'ai rapporté. Mon père & mes oncles furent informés des mêmes circonstances. Mais ils s'étoient trop avancés, en se rendant parties dans la querelle, pour se rétracter

ou pour lui pardonner. Je reçus défenſe d'entretenir la moindre correſpondance avec lui, & de me trouver un moment dans ſa compagnie.

Cependant je puis vous faire un aveu, mais en confidence, parce que ma mère m'a recommandé le ſecret. En me témoignant ſes craintes ſur les ſuites de l'indigne traitement qu'on a fait à M. *Lovelace*, elle m'a dit qu'elle laiſſeroit à ma prudence de prévenir, par les moyens les plus propres, le malheur qui menace une des parties.

Je ſuis obligée de finir. Mais je crois en avoir dit aſſez, pour ſatisfaire pleinement à ce que vous avez ſouhaité de moi. Il ne convient point à un enfant de juſtifier ſon caractère & ſes actions aux dépens de ce qu'il révère le plus. Cependant, comme je ſuis bien ſûre que les évènemens qui ne peuvent manquer de venir à la ſuite, ſeront intéreſſans pour une amie telle que vous, qui d'ailleurs n'en communiquera pas plus qu'il ne convient, je continuerai de vous écrire ſuivant les occaſions, avec le détail des circonſtances que nous aimons toutes deux dans nos lettres. Je vous le dis ſouvent, il n'y a point de plaiſir qui égale pour moi celui de converſer avec vous, par lettres du moins, quand je ne le puis de bouche.

Je dois vous avouer auſſi que je ſuis extrêmement affligée d'être devenue le ſujet des diſcours

publics, jusqu'au point où vous me le dites, & comme tout le monde m'en assure. Vos obligeantes, vos sages précautions pour ma réputation, & l'occasion que vous m'avez donnée de vous raconter mon histoire, avant les nouveaux malheurs qui peuvent arriver, & dont je prie le ciel de nous garantir, sont des attentions si dignes de la tendre & ardente amie que j'ai toujours trouvée dans ma chère *miss Howe*, qu'elles me lient à vous par de nouvelles obligations.

CLARISSE HARLOVE.

COPIE du préambule aux articles du testament fait en faveur de miss CLARISSE HARLOVE, *qu'elle envoya dans la lettre précédente.*

« COMME les biens dont j'ai fait mention, & » que j'ai décrits ci-dessus sont des biens que » j'ai acquis moi-même; comme mes trois fils » ont été extraordinairement heureux, & qu'ils » se trouvent fort riches; l'aîné, par les avan- » tages imprévus qu'il tire de ses nouvelles » mines; le second, par ceux qui lui sont arri- » vés, sans s'y être attendu, après la mort de » plusieurs parens de sa présente femme, sortie, » des deux côtés, de très-honorables familles, » au-delà des biens considérables qu'elle lui a » apportés en mariage; mon fils *Antonin*, par

» son trafic des Indes orientales, & par ses heu-
» reux voyages : en outre, comme mon petit-
» fils *James* sera suffisamment pourvu par l'affec-
» tion que sa marraine *Lovell* a pour lui, sachant
» d'elle-même qu'elle lui laisse, par acte de do-
» nation & par testament, ses terres d'Écosse &
» d'Angleterre (car il n'y a jamais eu, de quoi
» dieu soit béni ! une famille plus heureuse dans
» toutes ses branches) ; & comme mon second
» fils James est disposé à traiter favorablement
» mon petit-fils, & aussi ma petite-fille Arabelle,
» pour laquelle je ne prétens aucunement man-
» quer d'égards, n'ayant aucune raison pour cela,
» car c'est un enfant respectueux & qui promet
» beaucoup : comme mes fils Jules & Antonin
» ne témoignent pas d'inclination pour le ma-
» riage, de sorte que mon fils James est le seul
» qui ait des enfans ou qui ait l'apparence d'en
» avoir ; par toutes ces raisons, & parce que ma
» bien-aimée petite-fille miss *Clarisse Harlove* a été
» depuis son enfance une jeune personne incom-
» parable dans son respect pour moi, & qu'elle
» a été admirée de toutes les personnes qui l'ont
» connue, comme un enfant d'un mérite extra-
» ordinaire ; je dois prendre plaisir à la con-
» sidérer comme mon propre enfant particulier,
» & cela sans donner d'offense, & dans l'espé-
» rance qu'on n'en prendra aucune, puisque

» mon fils *James* peut répandre ses faveurs à » proportion, & en plus grande proportion, sur » ma petite-fille Arabelle & mon petit-fils James: » ces raisons, dis-je, sont celles qui me portent » à disposer des biens ci-dessus décrits, en faveur » de ce précieux enfant, qui a fait les délices » de ma vieillesse, & qui, par son aimable » soumission, & par ses soins tendres & déli- » cats, a contribué, comme je le crois véri- » tablement, à la prolongation de ma vie.

» Ainsi c'est ma volonté expresse & mon com- » mandement, & j'enjoins à mes trois fils, » *Jules*, *James*, & *Antonin*, & à mon petit-fils » James, & à ma petite-fille Arabelle, autant » qu'ils respectent ma bénédiction & ma mé- » moire, qu'ils souhaitent que leurs dernières » volontés & leurs désirs soient exécutés par » leurs survivans, qu'aucun d'eux n'attaque & » ne conteste les legs & dispositions suivantes » en faveur de madite petite-fille Clarisse, » quand elles ne seroient pas conformes à la loi » ou à quelque formalité de la loi; & qu'ils ne » souffrent pas qu'elles soient attaquées ou con- » testées par qui que ce soit, sous quelque pré- » texte que ce puisse être.

» Et dans cette confiance, &c. &c. »

LETTRE V.

LETTRE V.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

20 Janvier.

JE n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui la liberté de continuer mon dessein. Mes nuits & mes matinées n'ont point été à moi. Ma mère s'est trouvée fort mal, & n'a pas voulu d'autres soins que les miens. Je n'ai pas quitté le bord de son lit, car elle l'a gardé depuis ma dernière lettre ; & pendant deux nuits, j'ai eu l'honneur de le partager avec elle.

Sa maladie étoit une violente colique. Les contentions de ces esprits fiers & mâles, la crainte de quelque désastre qui peut arriver de l'animosité qui ne fait qu'augmenter ici contre M. Lovelace, & de son caractère intrépide & vindicatif, qui n'est que trop connu, sont des choses qu'elle ne peut supporter. Et puis les fondemens qui lui paroissent jetés avec trop de vraisemblance pour des jalousies & des aigreurs, dans une famille jusqu'à présent si heureuse & si unie, affligent excessivement une ame douce & sensible, qui a toujours sacrifié à la paix sa propre satisfaction. Mon frère & ma sœur, qui étoient rarement d'accord, paroissent tellement

unis, & font fi fouvent enfemble, (*cabalent* eft le terme qui eft échappé à ma mère, comme fans y penfer) qu'elle tremble pour les conféquences. Ses tendres alarmes tombent peut-être fur moi, parce qu'elle remarque à tout moment qu'ils me regardent avec plus de froideur & de réferve. Cependant, fi elle vouloit prendre fur elle-même d'employer cette autorité que lui donne la fupériorité de fes lumières, toutes ces femences de divifions domeftiques pourroient être étouffées dans leur naiffance; fur-tout étant auffi fûre qu'elle peut l'être d'une foumiffion convenable de ma part, non-feulement parce qu'ils font mes aînés, mais encore pour l'amour d'une fi tendre & fi excellente mère. Car fi je puis vous dire, ma chère, ce que je ne dirois pas à toute autre au monde, je fuis perfuadée que fi elle avoit été d'un caractère à vouloir fouffrir moins, elle n'auroit pas été expofée à la dixième partie de fes peines. Ce n'eft pas faire l'éloge, me direz-vous, de la générofité de ceux qui font capables de faire tourner à fon propre tourment tant de bonté & de condefcendance de fa part.

En vérité, je fuis quelquefois tentée de croire qu'il eft en notre pouvoir de nous faire accorder ce que nous défirons, & refpecter autant qu'il nous plaît, en prenant feulement des manières brufques pour déclarer nos volontés. On en eft

quitte pour être moins aimé; voilà le pis-aller : & si l'on se trouve en état d'obliger ceux à qui l'on peut avoir à commander, on ne s'appercevra pas même qu'ils nous refusent ce sentiment. Nos flatteurs ne nous reprocheront rien moins que nos fautes.

S'il n'y avoit pas de vérité dans cette observation, est-il possible que mon frère & ma sœur pussent rendre, jusqu'à leurs torts & leurs emportemens, d'une si grande importance pour toute la famille? « Comment cela sera-t-il pris » par mon fils, par mon neveu? Que dira-t-il » là-dessus? Il faut savoir ce qu'il en pense ». Ce sont des réflexions qui précèdent chaque démarche de ses supérieurs, dont les volontés devroient être une règle pour les siennes. Il peut fort bien se croire en droit d'attendre cette déférence de tout le monde, lorsque mon père, qui est d'ailleurs si absolu, veut bien s'y assujettir constammant, sur-tout depuis que la bonté de sa marraine a mis dans l'indépendance un esprit qui n'a jamais trop connu la soumission. Mais où ces réflexions peuvent-elles me conduire? Je sais que, de toute notre famille, vous n'aimez que ma mère & moi; & supérieure au déguisement comme vous l'êtes, vous me le faites sentir plus souvent que je ne le souhaiterois. Dois-je donc augmenter vos dégoûts pour ceux en faveur

desquels je voudrois vous voir mieux disposée? Je parle sur-tout pour mon père; car, s'il ne peut souffrir la moindre contradiction, il est excusable. Il n'est pas naturellement de mauvaise humeur : & lorsqu'il n'est pas dans la torture de ses accès de goutte, on reconnoit aisément dans son air, dans ses manières & dans son entretien, l'homme de naissance & d'éducation.

Notre sexe, peut-être, doit s'attendre à souffrir, si j'ose le dire, un peu de rudesse de la part d'un mari, à qui on laisse voir, comme à un amant, la préférence, qu'on lui donne dans son cœur, sur tous les autres hommes. Qu'on fasse passer tant qu'on voudra la générosité pour une vertu des hommes. Mais dans le fond, ma chère, j'ai observé jusqu'aujourd'hui qu'une fois sur dix, on n'en trouve pas dans ce sexe autant que dans le nôtre. A l'égard de mon père, son humeur naturelle a été un peu altérée par sa cruelle maladie, dont les atteintes ont commencé à la fleur de son âge, avec une violence capable de faire perdre à la plus active de toutes les ames, telle qu'étoit la sienne, tout exercice de ses facultés; & cela, suivant les apparences, pour le reste de sa vie. Une si triste situation a comme resserré dans lui-même la vivacité de ses esprits, & leur a fait tourner leur pointe contre son

propre repos : ſans compter qu'une proſpérité extraordinaire ne fair qu'ajouter à ſon impatience; car ceux, je m'imagine, qui ont le plus de ces biens terreſtres en partage, doivent regretter qu'il y en ait quelqu'un qui leur manque.

Mais mon frère! quelle excuſe peut-on donner à ſon humeur bruſque & hautaine ? Je ſuis fâchée d'avoir ſujet de le dire, mais c'eſt réellement, ma chère, un jeune homme de mauvais naturel. Il traite quelquefois ma mère........ En vérité, il n'eſt pas reſpectueux. La fortune ne lui laiſſant rien à déſirer, il a tous les vices de l'âge, mêlés avec l'ambition de la jeuneſſe, & il ne jouit de rien que de ſa fierté; j'allois dire auſſi de ſon mauvais cœur. Encore une fois, ma chère, je fortifie votre dégoût pour quelques perſonnes de notre famille. Je me ſouviens d'un tems, chère amie, où il a peut-être dépendu de vous de le former à votre gré. Que n'êtes-vous devenue ma belle-ſœur? C'eût été alors que, dans une ſœur; j'aurois trouvé une véritable amie. Mais il n'eſt pas étonnant qu'il n'ait plus de tendreſſe pour vous, qui preniez plaiſir à le piquer au vif; & cela, trouvez bon que je le diſe, avec un dédain trop aſſorti à ſa hauteur; ſa paſſion qui n'auroit pas manqué en lui d'une chaleur digne de ſon objet, l'en auroit peut-être rendu digne lui-même.

Mais finiſſons ſur cet article: J'exécuterai mon deſſein dans ma première lettre, que je me propoſe d'écrire immédiatement après le déjeûner. Je remets celle-ci au meſſager que vous avez envoyé demander des nouvelles de notre ſanté, avec une inquiétude de mon ſilence, qui eſt un témoignage ordinaire de votre amitié.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE VI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à miſs HOWE.

20 Janvier.

REVENONS à l'hiſtoire de ce qui ſe paſſe ici. La guériſon de mon frère étant fort avancée, quoique vous puiſſiez compter que ſes reſſentimens ſont plutôt échauffés que refroidis par ſa petite diſgrace, mes amis (du moins mon père & mes oncles, ſi mon frère & ma ſœur ne veulent pas être du nombre) commencent à croire que j'ai été traitée durement. Ma mère a eu la bonté de me le dire, depuis que ma dernière lettre eſt partie.

Cependant je les crois tous perſuadés que je reçois des lettres de M. Lovelace. Mais, comme ils ont appris que milord M....... eſt plus

porté à soutenir son neveu qu'à le blâmer, ils le redoutent si fort, que loin de me faire des questions là-dessus, ils paroissent fermer les yeux sur le seul moyen d'adoucir un esprit violent qu'ils ont si vivement irrité; car il insiste sur une satisfaction de la part de mes oncles; & ne manquant point d'adresse, il regarde peut être cette méthode comme la plus sûre, pour se rétablir avec quelque avantage dans notre famille. Ma tante Hervey a déjà demandé à ma mère, s'il ne seroit pas convenable d'engager mon frère à faire un tour dans ses terres d'Yorkshire, où il avoit dessein d'aller auparavant, & à s'y arrêter jusqu'à la fin de ces troubles.

Mais rien ne paroît si éloigné de ses intentions. Il commence à faire entendre qu'il ne sera jamais tranquille ou satisfait, s'il ne me voit mariée; & jugeant que M. Symmes ni M. Mullins ne seront pas acceptés, il a renouvellé la proposition de M. Wyerley, en faveur, dit-il, de la passion extrême que cet homme a pour moi. J'ai paru peu sensible à ce compliment. Mais, hier seulement, il parla d'un autre, qui s'est adressé à lui par une lettre, & qui fait des offres très-considérables. C'est M. Solmes, le riche Solmes, comme vous savez qu'on l'appelle. Cependant ce beau nom ne s'est attiré l'attention de personne.

S'il voit qu'aucun de ses plans de mariage ne réussisse, il pense, m'a-t-on dit, à me proposer de le suivre en Ecosse, sous prétexte, comme j'entends, d'y établir dans sa maison le même ordre qui est ici dans la nôtre. Mais le dessein de ma mère est de s'y opposer, pour suivre son propre intérêt; parce qu'ayant la bonté de me croire utile à la soulager un peu des soins domestiques, dans lesquels vous savez que ma sœur n'entre pas, elle dit que tout lui retomberoit sur les bras dans mon absence. Si d'autres raisons l'empêchoient de s'y opposer, je le ferois moi-même; car je ne suis pas tentée, je vous assure, de devenir la femme de charge de mon frère; & je suis persuadée que, si je consentois à ce voyage, il me traiteroit moins comme sa sœur, que comme sa servante; d'autant moins bien peut-être, que je suis sa sœur. Et si M. Lovelace alloit se mettre dans la fantaisie de me suivre, le mal deviendroit encore pire.

Mais j'ai prié ma mère, qui appréhende beaucoup les visites de M. Lovelace, sur-tout à la veille du départ de mon frère, qui commence à se trouver assez bien pour être bientôt en état de partir, de me procurer la permission d'aller passer chez vous une quinzaine de jours. Croyez-vous, ma chère, que votre mère le trouve bon?

Je n'ose pas demander, dans ces circonstances,

la liberté d'aller à ma *Ménagerie*. Je craindrois qu'on ne me soupçonnât d'aspirer à l'indépendance à laquelle je suis autorisée par le testament de mon grand-père ; & ce désir ne manqueroit pas d'être expliqué comme une marque de faveur pour l'homme qu'on honore à présent d'une si grande aversion. Au fond, si je pouvois être aussi tranquille & aussi heureuse ici que je l'ai toujours été, je défierois & cet homme & tout son sexe, & je ne regretterois jamais d'avoir abandonné la disposition de ma fortune entre les mains de mon père.

MA mère vient de me causer beaucoup de joie, en m'apprenant que ma demande est accordée. Tout le monde l'approuve, à l'exception de mon frère; mais on lui a déclaré qu'il ne doit pas s'attendre à donner toujours la loi. On m'a fait avertir de descendre dans la grande salle, où mes deux oncles & ma tante Hervey se trouvent actuellement, pour y recevoir ma permission dans les formes. Vous savez, ma chère, qu'il règne un grand ton de cérémonie parmi nous. Mais jamais famille ne fut plus unie dans ses différentes branches. Nos oncles nous regardent comme leurs propres enfans. Ils déclarent que c'est en notre faveur qu'ils vivent dans le célibat ; de sorte qu'ils sont consultés sur

tout ce qui peut nous toucher. Ainſi, dans un tems où ils apprennent que M. Lovelace eſt déterminé à nous rendre une viſite, qu'il appelle d'amitié, mais qui ne finira pas, je crois, dans de ſi bons termes, il n'eſt pas ſurprenant qu'on prenne leur avis ſur la permiſſion que j'ai demandée d'aller paſſer quelques jours chez vous.

Il faut vous rendre compte de ce qui vient de ſe paſſer dans l'aſſemblée. Je prévois que vous n'en aurez pas plus d'amitié pour mon frère; mais je ſuis fâchée moi-même contre lui, & je ne puis m'en empêcher. D'ailleurs il eſt à propos que vous ſachiez les conditions qu'on m'impoſe, & les motifs par leſquels on s'eſt déterminé à me ſatisfaire.

Clary, m'a dit ma mère en me voyant paroître, on a pris en conſidération la demande que vous faites d'aller paſſer quelques jours chez miſs Howe. Elle vous eſt accordée.

Contre mon avis, je vous proteſte, a dit mon frère, en l'interrompant d'un ton bruſque.

Mon fils! c'eſt le ſeul mot qu'a dit mon père, & il a froncé le ſourcil. Cet ordre muet a fait peu d'impreſſion. Mon frère a le bras en écharpe, & il a ſouvent la petite ruſe d'y jeter les yeux, lorſqu'on propoſe quelque ouverture qui peut tendre à une réconciliation avec M. Lovelace:



Vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace, quoique . . . .

qu'on empêche donc *cette petite fille* (je suis souvent *cette petite fille* pour lui) de voir un méprisable libertin.

Personne n'a ouvert la bouche.

Entendez-vous, ma sœur Clarisse ? prenant le silence de tout le monde pour une approbation. Vous ne devez pas recevoir les visites du neveu de milord M.....

Chacun a continué de garder le silence. Il m'a interrogée : entendez-vous dans ce sens, miss Clary, la permission qu'on vous accorde ?

Monsieur, lui ai-je répondu, je voudrois pouvoir entendre que vous êtes mon frère, & que vous voulussiez entendre vous-même que vous n'êtes que mon frère.

O cœur, cœur trop prévenu ! en levant les mains avec un souris insultant.

Je me suis tournée vers mon père. Monsieur, j'en appelle à votre justice. Si j'ai mérité ces réflexions, je demande de n'être pas épargnée. Mais si je ne suis pas responsable de la témérité....

Qu'on finisse, a dit mon père, qu'on finisse de part & d'autre. Vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace, quoique..... & vous, mon fils, vous ne devez laisser rien échapper au désavantage de votre sœur. C'est un digne enfant.

Monsieur, je n'ajoute rien, a-t-il répliqué. Mais j'ai son honneur à cœur, comme celui de toute la famille.

Et c'est de là, monsieur, ai-je repris, que viennent des réflexions si peu fraternelles!

Fort bien, m'a t il dit; mais observez, s'il vous plaît, miss, que ce n'est pas moi, & que c'est votre père, qui vous dit que vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace.

Mon neveu! lui a dit ma tante Hervey, permettez-moi de remarquer qu'on peut se fier à la prudence de ma nièce Clary.

Je suis convaincue qu'on le peut, a continué ma mère.

Mais, ma tante, mais, madame, a représenté ma sœur Arabelle, il me semble qu'il n'y a point de mal à informer ma sœur sous quelles conditions elle va chez miss Howe, puisque s'il a l'adresse de s'ouvrir l'entrée de cette maison.........

Vous pouvez compter, a interrompu mon oncle Jules, qu'il cherchera toutes sortes de moyens pour la voir.

L'impudent ne les trouveroit pas moins ici, a dit mon oncle Antonin, & il vaut mieux que ce soit là qu'ici.

Le mieux, a reprit mon père, est que ce ne soit nulle part; & se tournant vers moi, je vous

ordonne, ſous peine de me déplaire, de ne le pas voir du tout.

Soyez ſûr, monſieur, lui ai-je dit, que je ne le verrai pas dans la vue de l'encourager, & que je ne le verrai pas du tout, ſi je puis éviter de le voir avec décence.

Vous ſavez, a dit ma mère, avec quelle indifférence elle l'a vu juſqu'à préſent. On peut, comme l'a remarqué ma ſœur Hervey, ſe fier hardiment à ſa prudence.

Avec quelle apparente indifférence..... a murmuré mon frère d'un ton moqueur.

Mon fils! a interrompu ſévèrement mon père.

Je n'ajoute pas un mot, a repris mon frère. Mais s'adreſſant à moi, d'un air piquant, il m'a recommandé de ne pas oublier la défenſe.

Telle a été la fin de cette conférence.

Vous engagez-vous, ma chère, à ne pas ſouffrir que l'homme déteſté approche de votre maiſon? Mais quelle contradiction n'y a-t-il pas à conſentir que je parte, dans l'idée que c'eſt le ſeul moyen d'éviter ici ſes viſites? S'il vient, je vous charge du moins de ne me jamais laiſſer ſeule avec lui.

Comme je n'ai aucune raiſon de douter que mon arrivée ne ſoit agréable à votre mère, je vais mettre tout en ordre, pour me procurer le plaiſir de vous embraſſer dans deux ou trois jours.

CL. HARLOVE.

LETTRE VII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Au château d'Harlove, 20 Février.

Je commence par des excuses, de ne vous avoir pas plutôt écrit. Hélas! ma chère, il s'ouvre une triste perspective devant mes yeux. Tout succède au gré de mon frère & de ma sœur. Ils ont trouvé un nouvel amant pour moi. Quel amant! Cependant il est encouragé par tout le monde. Ne soyez plus surprise qu'on m'ait rappelée au logis avec tant de précipitation. On ne m'a donné qu'une heure; sans autre avis, comme vous savez, que celui qui m'est venu avec la voiture qui devoit me ramener. Je n'en ignore plus la raison. C'étoit la crainte, indigne crainte! que si j'eusse pénétré les motifs qui me faisoient rappeler, je ne fusse entrée dans quelque complot avec M. Lovelace, parce qu'ils ne peuvent douter de mon dégoût pour celui qu'ils me proposent.

Ils pouvoient bien y compter; car sur qui vous imaginez-vous qu'est tombé leur choix? Ce n'est pas sur un autre que M. Solmes. L'auriez-vous cru? Ils sont tous déterminés, & ma mère avec les autres. Chère, chère & excellente mère!

Comment s'eſt-elle ainſi laiſſé ſéduire! Elle, comme je l'ai ſu de bonne part, qui eut la bonté de dire, lorſque M. Solmes fut propoſé la première fois, que, quand il ſeroit en poſſeſſion de toutes les richeſſes des Indes, & qu'il me les offriroit avec ſa main, elle ne le croiroit pas digne de ſa chère Clariſſe.

L'accueil qu'on m'a fait après une abſence de trois ſemaines, ſi différent de celui que j'étois accoutumée de recevoir après les moindres abſences, ne m'a que trop convaincue que je devois payer cher le bonheur que j'ai goûté dans la compagnie & la converſation de ma chère amie, pendant cet agréable intervalle. Apprenez-en les circonſtances.

Mon frère vint au devant de moi juſqu'à la porte, & me donna la main pour deſcendre du carroſſe. Il me fit une profonde révérence. Je vous prie, miſs, faites-moi la grace....... je le crus dans un accès de bonne humeur; mais je reconnus enſuite que c'étoit un reſpect ironique. Il me conduiſit ainſi avec des cérémonies affectées, tandis que, ſuivant le mouvement de mon cœur, je m'informois en chemin de la ſanté de tout le monde, comme ſi je n'euſſe pas touché au moment de les voir tous; nous entrâmes dans la grande ſalle, où je trouvai mon père, ma mère, mes deux oncles & ma ſœur.

En entrant, je fus frappée de voir, ſur le viſage de mes plus chers parens, un air apprêté, auquel je n'ai jamais été accoutumée dans les mêmes occaſions. Il étoient tous aſſis. Je courus vers mon père, & j'embraſſai ſes genoux. Je rendis les mêmes reſpects à ma mère. Ils me reçurent tous deux d'un air froid. Mon père ne me donna qu'une bénédiction à demi-prononcée. Ma mère, à la vérité, me nomma ſa chère enfant; mais elle ne m'embraſſa point avec l'ardeur ordinaire de ſa tendreſſe.

Après avoir rendu mes devoirs à mes oncles, & fait mon compliment à ma ſœur, qui m'écouta d'un air ſérieux & contraint; je reçus ordre de m'aſſeoir. Je me ſentois le cœur chargé, & je répondis que ſi je n'avois pas un accueil moins effrayant & moins extraordinaire à eſpérer, il me convenoit mieux de demeurer debout. Mon embarras m'obligea de tourner le viſage & de tirer mon mouchoir.

Auſſi-tôt mon frère, ou mon accuſateur, prit la parole, & me reprocha de n'avoir pas reçu moins de cinq ou ſix viſites chez miſs Howe, de la perſonne qu'ils avoient tous de ſi fortes raiſons de haïr: ce fut ſon expreſſion; & cela, malgré l'ordre que j'avois reçu de ne le pas voir. Niez, me dit-il, ſi vous l'oſez.

Je lui répondis que mon caractère ne m'avoit jamais

jamais permis de nier la vérité, & que je n'étois pas disposée à commencer. Dans l'espace de mes trois semaines, j'avouai que j'avois vu plus de cinq ou six fois la personne dont il vouloit parler. De grace, mon frère, lui dis-je, permettez que j'achève ; car je le voyois prêt à s'emporter. Lorsqu'il est venu, il a toujours demandé madame Howe & sa fille. J'avois quelques raisons de croire, continuai-je, qu'elles auroient employé tous leurs efforts pour se dispenser de le recevoir; mais elles m'ont apporté plus d'une fois pour excuse, que, n'ayant pas les mêmes raisons que mon père, pour lui interdire l'entrée de leur maison, sa naissance & sa fortune les obligeoient à la civilité.

Vous voyez, ma chère, que j'aurois pu faire une autre apologie. Mon frère paroissoit sur le point de lâcher la bride à sa passion. Mon père prenoit la contenance qui annonce toujours un violent orage. Mes oncles parloient bas, d'un ton grondeur, & ma sœur levoit les mains d'un air qui n'étoit pas propre à les adoucir, lorsque je demandai en grace d'être entendue. Il faut écouter cette pauvre enfant, dit ma mère. C'est le terme que sa bonté lui fit employer.

Je me flattois, leur dis-je, qu'il n'y avoit rien à me reprocher. Il ne m'auroit pas convenu de prescrire à madame & à miss Howe de qui elles

devoient recevoir des visites. Madame Howe se faisoit un amusement du ton de plaisanterie qui régnoit entre sa fille & lui. Je n'avois aucune raison de leur reprocher que les visites qu'elles recevoient de lui me fussent adressées, & c'est ce que j'aurois paru faire, si j'avois refusé de leur tenir compagnie, lorsqu'il étoit avec elles. Je ne l'avois jamais vu hors de leur présence; & je lui avois déclaré une fois, lorsqu'il m'avoit demandé quelques momens d'entretien particulier, qu'à moins qu'il ne fût réconcilié avec ma famille, il ne devoit pas s'attendre que je souffrisse ses visites, bien moins encore que je consentisse à ce qu'il désiroit.

Je leur dis de plus, que miss Howe, entrant parfaitement dans mes intentions, ne m'avoit jamais quittée un moment tandis qu'il étoit chez elle; que, lorsqu'il y venoit, si je n'étois pas déjà dans la salle, je ne souffrois pas qu'on m'appelât pour lui; mais que j'aurois regardé comme une affectation, dont il auroit cru pouvoir tirer quelque avantage, de me retirer lorsqu'il arrivoit, ou de m'obstiner à ne pas paroître, lorsque sa visite duroit long-tems.

Mon frère m'écoutoit avec une sorte d'impatience, à laquelle il étoit aisé de connoître qu'il vouloit me trouver coupable, avec quelque force que je pusse me justifier. Les autres, autant que

j'en puis juger par l'évènement, auroient été satisfaits de mes explications, s'ils n'avoient pas eu besoin de m'intimider pour me vaincre sur d'autres points. Ce qu'il en faut conclure, c'est qu'ils ne s'attendoient point de ma part à une complaisance volontaire. C'étoit une confession tacite de ce qu'il y avoit de révoltant dans la personne qu'ils avoient à me proposer. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, que, sans être retenue par la présence de mon père ni par ses regards, mon frère jura que, pour lui, jamais il ne vouloit entendre parler de réconciliation avec ce libertin, & qu'il me renonceroit pour sa sœur si j'encourageois les espérances d'un homme si odieux à toute la famille. Un homme qui a failli d'être le meurtrier de mon frère! interrompit ma sœur, avec un visage tendu, de la contrainte même qu'elle faisoit à sa passion. La pauvre *Bella*, comme vous savez, a le visage potelé, & un peu *surnourri*, si je puis employer cette expression. Je suis sûre que vous me pardonnerez plus facilement un langage si libre, que je ne me le pardonne à moi-même. Mais qui pourroit être assez *reptile*, pour ne pas du moins se tourner lorsqu'il est foulé aux pieds?

Mon père, dont vous savez que la voix est terrible lorsqu'il est en colère, me dit avec une action & un ton d'une égale violence, qu'on

m'avoit traitée avec trop d'indulgence, en me laissant la liberté de refuser ce parti & les autres; & que c'étoit à présent son tour à se faire obéir. C'est la vérité, ajouta ma mère, & j'espère que vous ne trouverez point d'opposition à vos volontés de la part d'un enfant si favorisé. Pour faire connoître qu'ils étoient tous du même sentiment, mon oncle Jules dit qu'il étoit persuadé que sa nièce bien aimée n'avoit besoin que de savoir la volonté de son père pour s'y conformer, & mon oncle Antonin, dans son langage un peu plus rude, qu'il ne me croyoit pas capable de leur donner raison d'appréhender que la faveur qui m'avoit été accordée par mon grand-père, me fît aspirer à l'indépendance; qu'au reste, si c'étoit mon idée, il vouloit bien m'apprendre que le testament pouvoit être cassé, & qu'il le seroit.

Je demeurai dans un étonnement tel que vous pouvez vous l'imaginer. De quelle proposition, pensai-je en moi-même, ce traitement est-il le prélude? Seroit-il encore question de M. Vyerley? Enfin, de qui va-t-on m'entretenir? Et comme les hautes comparaisons se présentent plutôt que les basses à l'esprit d'une jeune personne, lorsque son amour propre y est intéressé, que ce soit qui l'on voudra, pensai-je encore: c'est faire l'amour comme les Anglois le firent pour l'héritière d'E-

coffe, au tems d'Edouard VI. Mais pouvois-je ſoupçonner qu'il fût queſtion de Solmes ?

Je ne croyois pas, leur dis-je, avoir donné occaſion à tant de rigueur. J'eſpérois de conſerver toujours un juſte ſentiment de reconnoiſſance pour leurs faveurs, joint à celui de mon devoir en qualité de fille & de nièce. Mais j'étois ſi ſurpriſe, ajoutai-je, d'un accueil ſi extraordinaire & ſi imprévu, que je [illegible]rois de la bonté de mon père & de ma mère la permiſſion de me retirer, pour me remettre un peu de mon embarras. Perſonne ne s'y oppoſant, je fis la révérence & je ſortis. Mon frère & ma ſœur demeurèrent fort contens, je m'imagine, & ne manquèrent pas de ſe féliciter mutuellement d'avoir engagé les autres à commencer avec moi d'un ton ſi ſévère.

Je montai dans ma chambre; & là, ſans autre témoin que ma fidelle *Hannah*, je déplorai les apparences trop certaines de la nouvelle propoſition à laquelle il étoit clair que je devois m'attendre. A peine m'étois-je un peu remiſe, qu'on me fit avertir de deſcendre pour le thé. Je fis demander par ma femme de chambre la liberté de m'en diſpenſer. Mais, ſur un ſecond ordre, je deſcendis, en prenant le meilleur viſage qu'il me fût poſſible, & j'eus à me purger d'une nouvelle accuſation. Mon frère, tant la mauvaiſe

E iij

volonté eſt ſubtile en inventions, fit entendre, par des expreſſions également claires & choquantes, qu'il attribuoit le déſir que j'avois eu de me diſpenſer de deſcendre, au chagrin d'avoir entendu parler librement d'une certaine perſonne pour laquelle il me ſuppoſoit prévenue. Peut-être, il me feroit permis, lui dis-je, de vous faire une réponſe digne de cette réflexion. Mais je m'en garderai bien. Si je ne vous trouve pas les ſentimens d'un frère, vous ne me trouverez pas moins ceux d'une ſœur. Le joli petit air de modération! dit tout bas ma ſœur, en regardant mon frère, & levant la lèvre avec mépris. Lui, d'un air impérieux, me dit de mériter ſon affection, & que je ſerois toujours ſûre de l'obtenir.

Lorſque nous fûmes aſſis, ma mère, avec cette grace admirable que vous lui connoiſſez, s'étendit ſur l'amitié qui doit régner entre un frère & des ſœurs, & blâma doucement ma ſœur & mon frère d'avoir conçu trop légèrement du chagrin à mon occaſion. Elle ajouta, dans une vue que je crois un peu politique, qu'elle répondoit de ma ſoumiſſion aux volontés de mon père. Alors, dit mon père, *tout iroit à merveille.* L'expreſſion de mon frère fut : *alors nous l'aimerions tous à la folie.* Ma ſœur dit : *nous l'aimerions comme auparavant.* Et mes oncles : *elle*

feroit l'idole de notre cœur. Mais hélas! fuis-je donc expofée à la perte de tant de biens?

Voilà, ma chère, la réception qu'on m'a faite à mon retour. M. Solmes parut avant la fin du déjeûner. Mon oncle Antonin me le préfenta comme un de fes amis particuliers. Mon oncle Jules, à peu près dans les mêmes termes. Mon père me dit: Sachez, Clariffe, que M. Solmes eft mon ami. Comme il s'affit près de moi, ma mère le regarda beaucoup, & me regardoit enfuite d'un air qui me fembloit attendri. Mes yeux fe tournoient auffi vers elle, pour implorer fa pitié; & fi je lançois un coup d'œil fur lui, c'étoit avec un dégoût qui approchoit beaucoup de l'effroi. Pendant ce tems-là, mon frère & ma fœur l'accabloient de civilités. Tant de careffes & d'attentions pour un homme de cette efpèce! Mais je n'ajouterai aujourd'hui que mes humbles remerciemens à votre chère & refpectable mère, à qui je marquerai, par une lettre particulière, la vive reconnoiffance que je lui dois pour toutes fes bontés.

CL. HARLOVE.



LETTRE VIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

24 Février.

L'AFFAIRE est pouſſée avec une furieuſe chaleur. Ce Solmes, je crois, couche ici. Il ne ceſſe de leur faire ſa cour, & ſa faveur augmente à chaque moment. Des termes ſi avantageux! Un ſi riche établiſſement! On n'entend pas d'autre cri.

O ma chère amie! faſſe le ciel que je n'aie pas ſujet de déplorer la faute d'une famille auſſi riche que la mienne. Je puis vous le dire, avec d'autant moins de réſerve, que nous avons joint cent fois nos regrets, vous pour une mère, moi pour un père & des oncles, auxquels il n'y a point d'autre reproche à faire que leur excès d'eſtime pour ce fantôme de bien qu'on appelle richeſſe.

Juſqu'à préſent, je ſuis comme livrée à mon frère, qui prétend avoir pour moi autant de tendreſſe que jamais. Vous pouvez compter que je me ſuis expliquée fort ſincèrement avec lui. Mais il affecte de prendre un ton railleur, & de ne pouvoir ſe perſuader qu'une fille auſſi diſcrette & auſſi attachée à ſon devoir que ſa ſœur Clary, ſoit jamais capable de déſobliger tous ſes amis.

En vérité, je tremble de mille choses que l'avenir présente à mon imagination ; car il est évident pour moi qu'ils sont étrangement déterminés.

Mon père & ma mère évitent adroitement de me donner l'occasion de les entretenir en particulier. Ils ne me demandent point mon approbation, parce qu'ils feignent apparemment de supposer que j'entre dans leurs vues. Cependant c'est auprès d'eux que j'espère de prévaloir, ou je n'ai cette espérance sur personne. Ils n'ont pas d'intérêt, comme mon frère & ma sœur, à forcer mes inclinations. Cette raison me rend moins empressée à leur parler. Je réserve toute ma force pour une audience que je veux obtenir de mon père, s'il a la bonté de m'entendre avec patience. Qu'il est difficile, ma chère, de n'être pas du sentiment de ceux à qui le devoir & l'inclination nous font souhaiter de ne pas déplaire !

J'ai déjà essuyé le choc de trois visites particulières de ce Solmes, outre ma part à ses visites générales ; & je trouve qu'il est impossible que je puisse jamais le supporter. Il n'a qu'une portion de sens fort commune, sans aucune teinture de savoir. Il n'entend que la valeur des terres, la manière d'augmenter son revenu, & tout ce qui appartient au ménage & à l'agriculture. Mais je

ſuis devenue comme ſtupide. Ils ont commencé avec moi d'une manière ſi cruelle, que la force me manque pour prendre le parti de la réſiſtance.

Avant mon retour, ils ſe ſont efforcés de faire entrer dans leurs vues la bonne madame *Norton*, tant ils ſont réſolus de l'emporter; & ſon opinion n'ayant point été de leur goût, on lui a dit qu'elle feroit bien, dans les circonſtances, de ſupprimer ſes viſites. Cependant c'eſt la perſonne du monde, après ma mère, qui feroit la plus propre à me perſuader, ſi leurs projets étoient raiſonnables, ou tels qu'elle pût les approuver.

Ma tante s'étant échappée à dire auſſi qu'elle ne croyoit pas que ſa nièce pût jamais prendre de goût pour M. Solmes, on l'a obligée d'apprendre une autre leçon. J'attends demain une viſite d'elle. Comme j'ai refuſé d'entendre de la bouche de mon frère & de ma ſœur les articles du noble établiſſement, elle eſt chargée de m'informer de ce détail, & de recevoir ma détermination : car on m'a dit que mon père n'a pas même la patience de ſuppoſer que je puiſſe former la moindre oppoſition à ſa volonté.

En même tems, on m'a ſignifié que, ſi je voulois faire plaiſir à tout le monde, je n'irois pas à l'égliſe dimanche prochain. On m'avoit fait la même déclaration dimanche dernier, & je

m'y conformai. On appréhende que M. Lovelace ne se trouve à l'église, dans le dessein de me ramener au logis.

Communiquez-moi, chère miss Howe, un peu de votre charmant esprit; jamais je n'en eus tant de besoin.

Vous supposez bien que ce Solmes n'a pas raison de vanter ses progrès auprès de moi. Il n'a pas le sens de dire un mot qui convienne aux circonstances. C'est à eux qu'il fait la cour. Mon frère prétend me la faire pour lui, comme son procureur; & je refuse absolument d'écouter mon frère. Mais, sous prétexte qu'un homme si bien reçu & si bien recommandé par toute ma famille, a droit à mes civilités, on affecte d'attribuer ce refus à ma modestie; & lui, qui ne sent pas ses propres défauts, s'imagine que ma réserve, & le soin que j'apporte à l'éviter, ne peuvent venir d'une autre cause; car toutes ses attentions, comme je l'ai déjà dit, sont pour eux, & je n'ai pas même l'occasion de dire non, à un homme qui ne me demande rien. Ainsi, avec la supériorité affectée de son sexe, il semble moins embarrassé du succès, que de sa pitié pour la timidité d'une petite personne de mon âge.

25 Février.

J'AI eu la conférence qu'on m'avoit annoncée

avec ma tante. Il a fallu entendre d'elle les propositions de l'homme, & les motifs qui leur donnent tant de chaleur pour ses intérêts. C'est à contre-cœur que j'observe seulement combien il y a d'injustice de sa part à faire de telles offres, &, de la part de ceux que je respecte, à les accepter. Je le hais plus qu'auparavant. On a déjà obtenu une terre considérable aux dépens des héritiers naturels, quoique fort éloignés; je parle de celle que la marraine de mon frère lui a laissée; & l'on se flatte à présent de l'espérance chimérique de s'en procurer d'autres, ou de voir du moins retourner la mienne à la famille. Cependant le monde, dans mes idées, n'est qu'une grande famille. Etoit-ce autre chose dans l'origine? Qu'est-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux siens dans un cercle si étroit, si ce n'est favoriser une parenté dont on se souvient, au préjudice d'une parenté oubliée?

Mais ici, sur le refus absolu que j'ai fait de lui, à quelques conditions qu'il puisse se présenter, on m'a fait une déclaration qui me blesse jusqu'au cœur. Comment puis-je vous l'apprendre? Mais il le faut. C'est, ma chère, que d'un mois entier, ou jusqu'à nouvel ordre, je ne dois entretenir de correspondance avec personne hors de la maison. Mon frère, sur le rapport de ma tante, qu'elle a fait néanmoins,

comme j'en ſuis bien informée, dans les termes les plus doux, & même en donnant des eſpérances éloignées, quoiqu'elle n'eût pas reçu de moi cette commiſſion; mon frère eſt venu m'apporter la défenſe, d'un ton d'autorité. Pas même avec miſs Howe? lui ai-je dit. Pas même avec miſs Howe, d'un air moqueur; car n'avez-vous pas avoué, miſs, que Lovelace eſt traité en favori dans cette maiſon? Voyez, ma chère amie! Et croyez vous, mon frère que ce ſoit là le moyen .... Il m'a interrompue malignement: vos idées ſe tournent-elles de ce côté-là? je vous avertis qu'on interceptera vos lettres. Là-deſſus, il m'a quittée en courant.

Ma ſœur eſt entrée un moment après. A ce que j'entends, ma ſœur Clary, voilà un beau chemin dans lequel vous vous engagez; mais comme on ſuppoſe que ce n'eſt pas ſans ſecours que vous vous endurciſſez contre votre devoir, je ſuis chargée de vous dire qu'on vous ſaura bon gré d'éviter, pendant l'eſpace de huit ou quinze jours, de rendre ou de recevoir des viſites.

Quoi! lui ai-je dit, cet ordre peut-il venir de ceux à qui je dois du reſpect?... Demandez-le, demandez-le, mon enfant, en faiſant deux tours en rond du bout du doigt. J'ai rempli ma commiſſion. Votre papa veut être obéi. Il eſt porté

à croire que vous ne manquerez pas d'obéissance; & il voudroit prévenir ce qui pourroit vous exciter à la révolte. J'ai répondu à ma sœur que je connoissois mon devoir, & que j'espérois qu'on n'y attacheroit pas des conditions impossibles. Elle m'a dit que j'étois une hardie petite créature, remplie de vanité & d'une folle opinion de moi-même, que, dans mes sages raisonnemens, je me croyois seule capable de juger du bien & du mal; que, pour elle, il y avoit longtems qu'elle avoit pénétré toutes ces spécieuses apparences, mais que j'allois montrer à tout le monde ce que j'étois dans le fond.

Chère Bella! lui ai-je dit, les mains & les yeux levés, pourquoi tous ces étranges propos? Chère, chère Bella! pourquoi .... Tous ces *chère Bella*, m'a-t-on répondu, n'ont aucun effet sur moi. Je vous déclare que je perce au travers de toutes vos *sorcelleries*. Ma chère! c'est une expression bien terrible. Elle est sortie brusquement, en ajoutant, dans sa fuite, & tout le monde y percera bientôt aussi, j'ose le dire.

Hélas! me suis-je dit à moi-même, quelle sœur ai-je donc là? Qu'ai-je fait pour mériter ce traitement? Ensuite mes regrets sont tombés sur la bonté de mon grand-père, qui m'a distinguée avec trop de faveur.

25 Février au soir.

J'IGNORE ce que mon frère & ma sœur ont pu dire à mon désavantage; mais je suis extrêmement mal dans l'esprit de mon père. On m'a fait avertir à l'heure du thé. Je suis descendue avec un visage ouvert. Les circonstances m'ont bientôt forcée d'en changer.

C'étoit une contenance si grave & si composée, dans chaque personne de la compagnie! Ma mère avoit les yeux fixés sur les vases de la table; & lorsqu'elle les levoit, c'étoit pesamment, comme si ses paupières eussent été chargées d'un grand poids, & sans les jeter de mon côté. Mon père étoit à demi-assis dans son fauteuil, pour n'avoir pas la tête tournée vers moi; les mains l'une sur l'autre, & les doigts en mouvement, comme si sa colère s'étoit communiquée jusqu'au bout. Ma sœur étoit sur une chaise, avec l'air d'une personne qui enfle. Mon frère a paru me regarder avec mépris, après m'avoir mesurée des yeux, à mon arrivée, depuis la tête jusqu'aux pieds. Ma tante, qui étoit aussi de l'assemblée, a jeté sur moi quelques regards contraints, & s'est baissée froidement vers moi pour répondre à ma révérence. Ensuite, d'un coup d'œil, adressé successivement à mon frère & à ma sœur, elle m'a semblé leur rendre compte de cette rigueur

affectée. Bon dieu! ma chère, pourquoi vouloir employer la voie de la crainte, plutôt que celle de la douceur, avec un esprit qui n'a pas été regardé jusqu'à présent comme incapable de persuasion & de générosité?

J'ai pris ma chaise. Ferai-je le thé, madame; ai-je demandé à ma mère. Vous savez, ma chère, que j'ai toujours été dans l'usage de faire le thé. Un, non, prononcé de la manière la plus courte, a été la seule réponse; & ma mère s'est mise elle-même à faire le thé. Betty, la femme de chambre de ma sœur, étoit là pour servir. Mon frère lui a dit de se retirer, & qu'il serviroit l'eau lui-même. Je me sentois le cœur dans un désordre extrême, & l'on devoit s'en appercevoir à l'embarras de mes mouvemens. Quelle sera donc la suite, disois-je en moi-même. Bientôt ma mère s'est levée, & prenant ma tante par la main: un mot, ma sœur; & sous ce prétexte, elles sont sorties ensemble. Ma sœur s'est dérobée aussi-tôt. Mon frère a suivi son exemple. En un mot, je suis demeurée seule avec mon père.

Il a pris un regard si sévère, que le cœur m'a manqué autant de fois que j'ai voulu ouvrir la bouche pour lui parler. Je crois avoir oublié de vous dire que tout le monde avoit gardé jusqu'alors un profond silence. A la fin, j'ai demandé à mon père s'il désiroit encore une tasse

de

de thé. Il m'a répondu, par le même monosyllabe qui avoit été la réponse de ma mère; & s'étant levé, il s'est mis à se promener dans la chambre. Je me suis levée aussi, dans l'intention de me jeter à ses pieds; mais j'étois trop consternée par la sévérité de son visage, pour hasarder ce témoignage même des sentimens dont mon cœur étoit comme étouffé. Il s'est approché du dos d'une chaise, où sa goutte l'a forcé de s'appuyer: j'ai repris un peu plus de courage. Je me suis avancée vers lui, & je l'ai supplié de m'apprendre en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser.

Il a détourné la tête; & d'une voix forte, il m'a dit: Clarisse, Clarisse, apprenez que je veux être obéi.

Dieu me préserve, monsieur, de manquer jamais à l'obéissance que je vous dois! Je ne me suis jamais opposée à vos volontés.... Ni moi, Clarisse, à vos fantaisies, a-t-il interrompu. Ne me mettez point dans le cas de ceux qui ont marqué trop d'indulgence à votre sexe, en me contredisant pour prix de la mienne.

Vous savez, ma chère, que mon père, non plus que son fils, n'a pas une opinion trop favorable de notre sexe, quoi qu'il n'y ait pas sur la terre de femme plus complaisante que ma mère.

J'allois lui faire des protestations de respect...;

Je ne veux point de proteſtations, je n'écoute point de paroles, on ne m'amuſe point par des diſcours, je veux être obéi. Je n'ai point d'enfant, je n'en aurai point qui ne m'obéiſſe.

Monſieur, vous n'avez jamais eu ſujet, j'oſe le dire.....

Ne me dites point ce que j'ai eu, mais ce que j'ai, & ce que j'aurai.

Monſieur! faites-moi la grace de m'écouter. Je crains bien que mon frère & ma ſœur.....

Gardez-vous, petite fille, de parler contre votre frère & votre ſœur. Ils ont à cœur, comme ils le doivent, l'honneur de ma famille.

Et j'eſpère, monſieur......

N'eſpérez rien. Ne me parlez point d'eſpérances, mais de réalités. Je n'exige rien de vous que vous ne puiſſiez accomplir, & que votre devoir ne vous oblige d'accomplir.

Eh bien, monſieur, je l'accomplirai. Mais j'eſpère néanmoins de votre bonté.....

Point de plaintes. Point de *mais*, petite fille; point de retranchemens. Je veux être obéi, & de bonne grace, ou je vous renonce pour ma fille.

Je me ſuis miſe à pleurer. Je me ſuis jetée à ſes genoux. Souffrez que je vous conjure, mon très-cher & très-honoré père, de ne me pas donner d'autre maître que vous & ma mère

Que je ne sois pas forcée d'obéir aux volontés de mon frère ..... J'allois continuer, mais il est sorti. Il m'a laissée dans la posture où j'étois, en disant qu'il ne vouloit pas m'entendre chercher, par subtilité & par adresse, à mettre des distinctions dans mon devoir, & répétant qu'il vouloit être obéi. J'ai le cœur trop plein, si plein, ma chère, que je ne puis le décharger ici sans mettre mon devoir en danger. J'aime mieux quitter la plume .... Cependant j'ai peine .... Mais absolument je quitte la plume.

LETTRE IX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

26 Février au matin.

MA tante, qui a passé ici la nuit, m'a fait une visite ce matin dès la pointe du jour. Elle m'a dit qu'on m'avoit laissée hier exprès avec mon père, pour lui donner la liberté de me déclarer qu'il s'attend à l'obéissance; mais qu'il convenoit de s'être emporté au-delà de son dessein, en se rappelant quelque chose que mon frère lui avoit dit à mon désavantage, & par son impatience à supposer seulement qu'un esprit aussi doux que je l'avois paru jusqu'aujourd'hui,

entreprît de disputer ses volontés, sur un point où ma complaisance devoit être d'un si grand avantage pour toute la famille.

Je comprends, par quelques mots qui sont échappés à ma tante, qu'ils comptent entièrement sur la flexibilité de mon caractère. Mais ils pourroient bien se tromper; car, en m'examinant moi-même avec beaucoup de soin, je pense réellement que je tiens autant de la famille de mon père, que de celle de ma mère.

Mon oncle Jules n'est pas d'avis, à ce qu'il semble, qu'on me pousse à l'extrémité. Mais son neveu, que je ne dois pas trop nommer mon frère, engage sa parole, que les égards que j'ai pour ma réputation & pour mes principes, m'amèneront *rondement* au devoir; c'est son expression. Peut-être aurois-je raison de souhaiter qu'on ne m'eût point informée de cette circonstance.

Le conseil de ma tante est que je dois me soumettre, pour le présent, à la défense qu'on m'a signifiée, & recevoir les soins de M. Solmes. J'ai refusé absolument le dernier de ces deux points au hasard, lui ai-je dit, de toutes les conséquences. A l'égard de la défense des visites, je suis résolue de m'y conformer. Mais pour celle qui regarde notre correspondance, il n'y a que la menace d'intercepter nos lettres qui puisse me la faire observer. Ma tante est persuadée que

cet ordre vient de mon père, ſans que ma mère ait été conſultée ; & qu'il ne s'y eſt déterminé que par conſidération pour moi, dans la crainte à ce qu'elle ſuppoſe, que je ne l'offenſe mortellement, pouſſée par les conſeils d'autrui (c'eſt de vous ſans doute, & de miſs Loyd, qu'elle veut parler) plutôt que par ma propre inclination; car elle m'aſſure qu'il parle encore de moi avec bonté, & même avec éloge.

Voilà de la tendreſſe! Voilà de l'indulgence! Et cela, pour empêcher une fille opiniâtre de ſe précipiter dans la révolte, & de ſe perdre entièrement, comme feroit un bon prince, pour des ſujets mal affectionnés. Mais toutes ces ſages meſures, viennent de la prudence de mon jeune homme de frère. Un conſeiller ſans tête, & un frère ſans cœur!

Que je pourrois être heureuſe avec tout autre frère que M. James Harlove, & avec toute autre ſœur que ſa ſœur! Ne vous étonnez pas, ma chère, que moi, qui vous reprochois ces ſortes de libertés à l'égard de mes parens, je ſois aujourd'hui plus rebelle que vous n'avez été déſobligeante. Je ne puis ſupporter l'idée d'être privée du plus doux plaiſir de ma vie; car c'eſt le nom que je donne à votre converſation, de bouche ou par lettres. Et qui pourroit ſoutenir d'ailleurs de ſe voir la dupe de tant de bas arti-

fices, qui opèrent avec tant de hauteur & d'arrogance.

Mais vous sentez-vous capable, ma chère miss Howe, de condescendre à une correspondance secrète avec moi? Si vous le pouvez, je me suis avisée d'un moyen qui m'y paroît fort propre.

Vous devez vous souvenir de l'allée verte (c'est ainsi que nous la nommons) qui règne le long du bûcher, & de la basse-cour où je nourris mes *bantams*, mes faisans & mes paons; ce qui m'y conduit ordinairement deux fois le jour, parce que ces animaux me sont d'autant plus agréables que mon grand père les a recommandés à mes soins! & cette raison me les a fait transporter ici depuis sa mort. L'allée est plus basse que le rez-de-chaussée du bûcher; & du côté de cet édifice, les ais sont pourris en plusieurs endroits jusqu'à deux ou trois pieds de terre. Hannah peut se rendre dans l'allée, & faire une marque de craie au-dessus du lieu où l'on pourra placer une lettre ou un paquet sous quelques pieces de bois. Il ne sera pas difficile de ménager un endroit propre à recevoir nos dépôts de part & d'autre.

Je viens moi-même de visiter le lieu, & je trouve qu'il répond à mes vues. Ainsi votre

fidelle Robert peut, sans s'approcher du château, & feignant de passer seulement par l'allée verte, qui conduit à deux ou trois métairies, (sans livrée, s'il vous plaît) prendre aisément mes lettres, & laisser aussi facilement les vôtres. Cet endroit est d'autant plus commode, qu'il n'est guere fréquenté que de moi-même ou d'Hannah, par le motif que j'ai dit. C'est le magasin général du bois, car le bûcher d'usage ordinaire est plus proche de la maison. Comme on en a séparé un coin, pour servir de juchoir à mes oiseaux, Hannah ou moi, nous ne manquerons jamais de prétexte pour y entrer. Essayez, ma chère, le succès d'une lettre par cette voie, & donnez-moi votre avis sur la fâcheuse situation où je me trouve, car je ne puis lui donner un meilleur nom. Marquez-moi quelle opinion vous avez de l'avenir, & ce que vous feriez si vous étiez dans le même cas.

Mais je vous avertis d'avance que votre sentiment ne doit pas être favorable à M. Solmes. Il est néanmoins très-vraisemblable que, sachant le pouvoir que vous avez sur moi, ils s'efforceront de faire entrer votre mère dans leurs intérêts pour vous engager vous-même à les favoriser.

Cependant, sur une seconde réflexion, je souhaite que, si vous penchez de son côté,

vous m'écriviez naturellement tout ce que vous pensez. Déterminée comme je crois l'être, & comme je ne puis m'en empêcher, je voudrois du moins lire ou écouter avec patience ce qu'on peut dire pour le parti opposé. Mes attentions ne sont pas aussi engagées (non, elles ne le sont pas..... je ne sais pas moi-même si elles le sont) en faveur d'un autre, que quelques-uns de mes amis le supposent, & que vous même, donnant l'essor à votre vivacité après ses dernières visites, vous avez affecté de le supposer. Si j'ai quelque préférence pour lui, il la doit moins à des considérations personnelles, qu'au traitement qu'il a souffert par rapport à moi.

J'écris quelques lignes de remerciement à votre mère, pour toutes ses bontés dans les heureux momens que j'ai passés chez vous. Que je crains de ne les voir jamais renaître ! Elle voudra bien me pardonner de ne lui avoir pas écrit plutôt.

Si le porteur étoit soupçonné, & qu'on allât jusqu'à l'examiner, il n'auroit qu'à montrer cette lettre, comme la seule dont il seroit chargé. A combien d'inventions & d'artifices un injuste & inutile contrainte ne donne-t-elle pas occasion ? J'aurois en horreur ces correspondances clandestines, si je n'y étois pas forcée. Elles ont une si basse, une si pauvre apparence

à mes propres yeux, que j'ai peine à m'imaginer que vous vouliez y prendre part.

Mais pourquoi se hâte-t-on, comme j'en ai fait aussi mes plaintes à ma tante, de me précipiter dans un état, que je respecte, mais pour lequel j'ai peu de penchant ? Pourquoi mon frère, qui est plus vieux que moi de tant d'années, & qui a tant d'impatience de me voir engagée, ne s'engage-t-il pas le premier ? Pourquoi du moins ne pense t-on pas à pourvoir ma sœur avant moi ? Je finis par ces inutiles exclamations.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE X.

Miss HOWE, à miss CLARISSE HARLOVE.

27 Février.

QUELLE est la bisarrerie de certaines gens ! Miss Clarisse Harlove sacrifiée en mariage à M. Roger Solmes ! En vérité, je ne reviens pas de mon étonnement.

Mon avis, dites-vous, *ne doit pas être favorable à cet homme-là.* Me voilà convaincue à demi, ma chère, que vous tenez un peu de la famille qui a pu former l'idée d'un mariage si bien

afforti ; fans quoi il ne vous feroit jamais entré dans l'efprit, que je puffe vous parler en faveur de Solmes.

Demandez-moi fon portrait. Vous favez que j'ai la main bonne pour tirer des reffemblances hideufes. Mais je veux être un peu sûre de mon fait auparavant ; car, qui fait ce qui peut arriver, puifque l'affaire eft en fi bon train, & que vous n'avez pas le courage de vous oppofer au torrent qui vous entraîne ?

Vous me priez de vous communiquer un peu de mon efprit. Parlez-vous férieufement ? Mais je crains qu'il ne vous fût déjà fort inutile. Vous êtes la fille de votre mère, penfez-en ce qu'il vous plaît, & vous avez à combattre des efprits violens. Hélas ! ma chère, il falloit emprunter plutôt un peu du mien ; plutôt, c'eft-à-dire, avant que vous euffiez abandonné le maniement de votre bien à ceux qui croyoient y avoir droit avant vous. Qu'importe que ce foit à votre père ? N'a-t-il pas deux autres enfans ? Et ne portent-ils pas plus que vous fon empreinte & fon image ? De grace, ma chère, ne me demandez pas compte d'une queftion fi libre, de peur que mon explication ne fût auffi libre que la queftion même.

A préfent que je me fuis un peu échappée ; paffez-moi un mot de plus dans le même goût.

Je ferai décente, je vous le promets. J'aurois cru que vous n'ignoriez pas que l'*avarice* & l'*envie* font deux paffions qu'il eft impoffible de fatisfaire, l'une en donnant, l'autre en continuant d'exceller & de mériter de l'admiration. Huile au feu, qui produit, fur toute la face de la terre, des flammes dévorantes & infatiables.

Mais puifque vous me demandez mes avis, vous devez m'apprendre tout ce que vous favez ou tout ce que vous vous imaginez de leurs motifs. Si vous ne me défendez pas de faire des extraits de vos lettres, pour l'amufement de ma coufine, qui meurt d'envie d'être mieux informée de vos affaires dans fa petite île (1), on vous fera fort obligé de cette complaifance. Vous êtes fi tendre fur les intérêts de certaines perfonnes qui n'ont de tendreffe que pour elles-mêmes, qu'il faut vous conjurer de parler librement. Souvenez-vous qu'une amitié telle que la nôtre n'admet aucune réferve. Vous pouvez vous fier à mon impartialité. Ce feroit faire injure à votre jugement que d'en douter; car ne me demandez-vous pas mon avis? Et ne m'avez-vous pas appris vous-même que l'amitié ne doit jamais infpirer de prévention contre la juftice? Il eft donc queftion de juftifier vos amis, fi vous le

(1) Dans l'île de Wight, comme on le verra plus bas.

pouvez. Voyons s'il y a du bon ſens dans leur choix, ou s'il peut être ſoutenu du moins avec quelque apparence de raiſon. A préſent, quoique je connoiſſe beaucoup votre famille, je ne puis m'imaginer comment tous, autant qu'ils ſont, votre mère en particulier & votre tante Hervey, peuvent ſe joindre avec le reſte contre des jugemens portés. A l'égard de quelques-uns des autres, rien ne peut me ſurprendre de leur part dans tout ce qui concerne leur intérêt propre.

Vous me demandez pourquoi votre frère ne s'engage pas le premier dans les liens du mariage ? Je vous en apprendrai la raiſon. Son humeur emportée & ſon arrogance ſont ſi connues, que, malgré ſes grandes acquiſitions indépendantes, & ſes eſpérances encore plus conſidérables, aucune des femmes auxquelles il pourroit aſpirer n'eſt diſpoſée à recevoir ſes ſoins. Souffrez que je vous le diſe, ma chère, ces acquiſitions lui ont donné plus d'orgueil que de réputation. A mes yeux, c'eſt la plus inſupportable créature que je connoiſſe. La manière dont vous me blâmez de l'avoir traité, il la méritoit de la part d'une perſonne à laquelle il croyoit plutôt faire une faveur qu'il n'eſpéroit d'en recevoir. J'ai toujours pris plaiſir à mortifier les orgueilleux & les inſolens. Pourquoi vous imaginez-vous que je ſouffre Hickman ? C'eſt parce qu'il

est humble & qu'il sait se tenir à la distance qui convient.

Vous voulez savoir aussi pourquoi votre sœur aînée n'est pas pourvue la première ? Je réponds : parce qu'elle est faite pour épouser un homme fort riche ; première raison ; la seconde, parce qu'elle a une sœur cadette. Faites-moi la grace de me dire, ma chère, où est l'homme fort riche qui voulût penser à cette sœur aînée, tandis que la cadette est à marier.

Apprenez de moi, mon enfant, que vous êtes trop riches pour être heureux. Chacun de vous, par les maximes fondamentales de votre famille, ne doit-il pas se marier pour le devenir encore plus ? Laissez-les s'agiter, gronder, se chagriner & accumuler ; s'étonner de n'être pas heureux avec leurs richesses ; croire que le mal vient de ce qu'ils n'en ont pas davantage, & continuer ainsi d'entasser, jusqu'à ce que la mort, qui entasse & qui accumule avec autant d'avidité qu'eux, vienne les moissonner pour grossir son magasin.

Ma chère, encore une fois, apprènez-moi ce que vous savez de leurs motifs ; & je vous donnerai plus de lumières sur leurs fautes que je n'en puis recevoir de vous. Votre tante Hervey, dites-vous, ne vous les a pas cachés. Mais

pourquoi faut-il que je vous les demande, lorsque vous me pressez de vous en dire mon avis.

Qu'ils veuillent s'opposer à notre correspondance, c'est un acte de sagesse qui ne me surprend point, & dont je suis fort éloignée de les blâmer. J'en conclus qu'ils connoissent leur folie; & s'ils la connoissent, est il étrange qu'ils craignent de l'exposer au jugement d'autrui ?

Je suis fort aise que vous ayez trouvé un moyen d'entretenir notre commerce. Je l'approuve beaucoup, & je l'approuverai encore plus, si les premiers essais sont heureux ; mais ne le fussent-ils pas, & ma lettre tombât-elle entre leurs mains, je n'en serois fâchée que par rapport à vous.

Nous avions entendu dire, avant que vous m'eussiez écrit, qu'il y avoit eu quelque différent dans votre famille à votre arrivée, & que M. Solmes vous avoit rendu une visite, avec quelque espérance de succès. Mais j'avois jugé que l'erreur tomboit sur les personnes ; & que ses prétentions étoient pour miss Arabelle. Au fond, si elle étoit d'aussi bon naturel que vos joufflues le sont ordinairement, je l'aurois crue trop bonne de moitié pour lui. Voilà le mystère, pensois-je en moi-même ; & l'on aura fait revenir ma chère amie pour aider sa sœur dans les

préparatifs de la noce. Qui sait, disois-je à ma mère, si cet homme-là, lorsqu'il aura supprimé sa perruque jaune à petites boucles, & son grand chapeau bordé, que je suppose avoir été du meilleur goût sous le regne du protecteur, ne fera pas une figure supportable à l'église, pendu au côté de miss Arabelle? La femme, suivant l'observation de ma mère, aura quelque chose de mieux que le mari dans les traits. Et quel meilleur choix pourroit-elle faire pour en tirer du lustre.

Je m'étois livrée à cette imagination, malgré les bruits publics, parce que je ne pouvois me persuader que les plus sottes gens d'Angleterre le fussent assez pour vous proposer un homme de cette trempe.

On nous avoit dit aussi que vous ne receviez aucune visite. Je ne pouvois expliquer cette circonstance, qu'en supposant que les préparatifs pour votre sœur ne devoient pas être publics, & qu'on vouloit brusquer la cérémonie. Miss Loyd & miss Biddulph vinrent me demander ce que j'en savois, & pourquoi vous n'aviez pas paru à l'église le dimanche qui a suivi votre retour, au grand chagrin, pour répéter leurs expressions, d'une centaine de vos admirateurs. Sur ce point, il me fut aisé de juger que la raison étoit celle que vous me confirmez, c'est-

à-dire, la crainte qu'on avoit que Lovelace ne s'y trouvât, & qu'il n'entreprît de vous reconduire chez vous.

Ma mère est fort sensible aux témoignages de votre amitié. Miss Clarisse Harlove, m'a-t-elle dit, après avoir lu votre lettre, est une jeune personne qui mérite l'admiration de tout le monde. Va-t-elle quelque part ? sa visite est une faveur. Sort-elle d'une maison ? elle n'y laisse que du regret. Et puis un mot de comparaison : ô ma Nancy ! (1) que n'avez-vous un peu de son obligeante douceur ?

N'importe ; l'éloge vous regardoit. J'en ai joui, parce que vous êtes moi-même. D'ailleurs... vous dirai-je la vérité ? je me trouve aussi bien comme je suis ; ne fût-ce que par cette raison, que, si j'avois vingt frères James & vingt sœurs Arabelles, aucun d'eux, & tous ensemble, n'oseroient me traiter comme vous êtes traitée par les vôtres. Celui qui a la patience de souffrir beaucoup, s'apprête à beaucoup souffrir. C'est votre propre maxime, fondée sur le plus grand exemple qu'on en puisse donner, dans le sein même de votre famille, quoique vous en ayez tiré si peu de profit.

Le résultat, ma chère, c'est que je suis plus

(1) Petit non pour Anne.

propre que vous pour ce bas monde, & que vous l'êtes plus que moi pour l'autre. Voilà la différence qui eſt entre nous. Mais pour mon bonheur & pour celui de mille autres, puiſſiez-vous nous demeurer bien, bien long-tems, avant que de joindre une compagnie de votre eſpèce, & plus digne de vous!

J'ai communiqué à ma mère, le récit que vous me faites de votre étrange réception. Je lui ai dit auſſi quel horrible animal on veut vous donner, & le traitement qu'on emploie pour vous forcer de le prendre. Elle s'eſt miſe uniquement à relever ſon indulgence pour ma conduite tyrannique (c'eſt le nom qu'elle lui donne, & comme vous ſavez, il faut laiſſer parler les mères) à l'égard de l'homme qu'elle me recommande avec tant de chaleur, & contre lequel, à l'entendre, il n'y a point de juſte objection. Delà elle s'eſt étendue ſur la complaiſance que je lui dois pour tant de bonté. Ainſi, je crois qu'il faut ne lui rien communiquer de plus, ſur-tout, parce que je ſais qu'elle condamneroit notre correſpondance, & la vôtre avec Lovelace, comme clandeſtine & contraire au devoir; car *obéiſſance implicite* eſt ſon cri. D'ailleurs elle ouvre aſſez volontiers l'oreille aux ſermons de ce vieux garçon empeſé, votre oncle Antonin; & pour donner un exemple à ſa fille, elle ne

prendroit pas aisément votre parti, quelque justice qu'il y eût dans votre cause. C'est pourtant une assez mauvaise politique; car on refuse tout à ceux qui n'accordent rien. En d'autres termes, ceux qui demandent trop de choses à la fois n'en obtiennent aucune.

Mais pourriez-vous deviner, ma chère, ce que ce bon vieux *prédicateur*, votre oncle Antonin, se propose ici par ses fréquentes visites? Je remarque tant de mystères & de sourires entre ma mère & lui! Ce sont des louanges mutuelles de leur économie! ce sont tant de petits propos! Et, *voilà ma méthode*. Et, *voilà ce que je fais toujours*. Et, *je suis bien aise, monsieur, d'avoir votre approbation*. Et, *votre attention s'étend à tout, madame*. Hélas! monsieur, *rien ne seroit bien, si je ne le faisois moi-même*. Ce sont des éloges d'eux-mêmes! des exclamations sur les domestiques! Et des hélas continuels, & des regards, & des expressions si tendres! Quelquefois, le ton de leur entretien s'abaisse jusqu'à ne pouvoir être entendu, lorsque je viens les troubler. Je vous déclare, ma chère, que je n'approuve tout cela qu'à demi. Si je ne savois que l'usage de ces vieux garçons est de prendre autant de tems pour se résoudre au mariage qu'ils peuvent espérer raisonnablement d'en avoir à vivre, je ferois du vacarme sur ces visites, & je recommanderois

M. Hickman à ma mère, comme un homme qui lui convient beaucoup mieux. Ce qui lui manque du côté de l'âge est compensé par sa gravité. Et, si vous voulez ne me pas gronder, je vous dirai qu'il y a un air de minauderie entr'eux, sur-tout lorsque cet homme s'est un peu émancipé avec moi, par le fond qu'il fait sur la faveur de ma mère, & que je le tiens en bride à cette occasion, qui me fait trouver beaucoup de ressemblance dans leur caractère. Alors tombant comme dans l'admiration de mon arrogance & de ce qu'ils en ont tous deux à souffrir, ils se mettent à soupirer; & leur compassion paroît si vive l'un pour l'autre, que, si la pitié est une préparation à l'amour, je ne suis pas fort en danger, tandis qu'ils y sont extrêmement, sans le savoir.

A présent, ma chère, n'allez-vous pas tomber sur moi avec vos airs graves? Qu'y faire? Mais ce dernier trait a plus de rapport à vous que vous ne pensez. Prenez garde à ce qui se passe autour de vous; c'est une secousse que j'ai voulu vous donner, pour me faire un mérite de vous avoir avertie d'avance. Annibal, ai-je lu quelque part, attaquoit toujours les Romains sur leurs propres terres.

Vous avez bien voulu me dire, & même *en vérité*, que « vos *attentions*, (joli mot & bien

» expressif pour celui d'*affections*) ne sont pas » aussi engagées pour une autre personne, que » quelques-uns de vos amis le supposent ». Qu'étoit-il besoin, ma chère, de me donner à penser que le mois passé, ou les deux derniers, ont été un tems extrêmement favorable pour cette autre personne, en mettant la nièce dans le cas de lui avoir quelque obligation pour sa patience à l'égard des oncles ?

Mais passons là-dessus. Aussi engagées! Combien donc, ma chère ? suis-je en droit de demander. *Quelques-uns de vos amis supposent qu'elles le sont beaucoup.* Vous avouez, ce me semble, qu'elles le sont un peu. Ne vous fâchez point. Vous ne risquez rien avec moi. Mais ce *peu*, pourquoi me l'avoir voulu déguiser ? Je vous ai entendu dire qu'en affectant du secret, on excite toujours de la curiosité.

Vous continuez néanmoins, avec une espèce de retractation, comme s'il vous étoit survenu quelque doute en y pensant : *vous-même, vous ne savez pas si elles le sont ;* autant qu'on le suppose, voulez-vous dire? Quelle nécessité de me tenir ce langage, à moi ? & d'y joindre même, *en vérité ?* Mais vous en savez plus que vous ne dites. Ou plutôt, je m'imagine en effet que vous ne le savez pas ; car les commencemens de l'amour sont l'ouvrage d'un *esprit subtil*, & se

découvrent souvent aux yeux d'un spectateur, tandis que la personne *possédée* (ce mot me plaît assez) ignore elle-même quel démon l'agite.

Mais vous ajoutez que « si vous aviez effec-» tivement quelque préférence pour lui, il l'a » devroit moins à des considérations person-» nelles, qu'au traitement qu'il a reçu & qu'il » a souffert par rapport à vous ».

Rien de plus généreux. Je reconnois là du caractère. Mais, ô chere amie! comptez que vous êtes en danger. Que vous vous en apperceviez ou non, comptez que vous n'y êtes pas moins. C'est votre générosité naturelle & la grandeur de votre ame qui vous y jettent. Tous vos amis sont de mauvais politiques, qui, en l'attaquant avec cette violence, combattent réellement pour lui; & j'engage ma vie que Lovelace, malgré toute sa vénération & ses assiduités, a vu plus loin que ses assiduités & cette vénération, si bien *calculée à votre méridien*, ne lui permettent de l'avouer. En un mot, il a vu que sa conduite opère plus efficacement pour lui, qu'il ne pourroit le faire directement lui-même. Ne m'avez-vous pas dit autrefois que rien n'est si pénétrant que la vanité d'un amant, puisqu'elle lui fait voir souvent en sa faveur ce qui n'est point, & qu'elle manque rarement de

lui faire découvrir ce qui eſt. Et qui accuſe Lovelace de manquer de vanité ?

Enfin, ma chère, c'eſt mon opinion, fondée ſur l'air dégagé que j'apperçois dans ſes manières & dans ſes ſentimens, qu'il a vu plus loin que moi, plus loin que vous ne vous imaginez qu'on le puiſſe, & plus loin, je crois, que vous ne voyez vous-même ; car vous n'auriez pas manqué de me le dire.

Déjà, dans la vue de contenir ſon reſſentiment pour les indignités qu'il a reçues, & qui ſe renouvellent tous les jours, vous vous êtes laiſſée engager dans une correſpondance particulière. Je ſais que dans tout ce que vous lui avez écrit, il n'y a rien dont il puiſſe ſe vanter. Mais n'eſt-ce pas un grand point que de vous avoir fait conſentir à recevoir ſes lettres & à lui répondre? La condition que vous y avez attachée, que cette correſpondance ſera ſecrète, ne marque-t-elle pas qu'il y a un myſtère entre vous & lui, dont vous ne ſouhaitez pas que le monde ſoit informé ? Il eſt le maître de ce ſecret. Ce ſecret, en quelque ſorte, c'eſt lui-même. Dans quelle intimité cette faveur n'établit-elle pas un amant ? A quelle diſtance ne met-elle pas une famille ?

Cependant qui peut vous blâmer, dans la ſituation où ſont les choſes ? Il eſt certain que

votre condescendance a prévenu, jusqu'à présent, de grands malheurs. Les mêmes raisons doivent la faire durer aussi long-tems que sa cause. C'est un destin pervers qui vous entraîne contre votre inclination. Mais, avec des vues si louables, l'habitude fera disparoître ce qui vous blesse, & donnera naissance au penchant. Ma chère, comme vous souhaitez, dans une occasion si critique, de vous conduire avec la prudence qui gouverne toutes vos actions, je vous conseille de ne pas craindre d'entrer dans un sévère examen des véritables motifs de votre générosité pour cet heureux mortel.

En vous examinant bien, je vous le dis franchement, il se trouvera que c'est de l'amour. Ne vous évanouissez pas, ma chère. Votre homme lui-même n'a-t-il pas assez de philosophie naturelle pour avoir déjà observé que l'amour pousse ses plus profondes racines dans les ames les plus fermes? Au diantre la lenteur de sa pénétration! c'est une remarque qu'il faisoit il y a six ou sept semaines.

J'ai eu, vous le savez, ma bonne part de la même teinture; & dans mes plus froides réflexions, je n'aurois pu dire comment, ni quand cette jaunisse avoit commencé. Mais j'en aurois eu, comme l'on dit, par-dessus les yeux & les oreilles, sans le secours de quelques-uns de vos

avis, que je vous rends aujourd'hui de bonne grace. Cependant l'homme qui m'avoit fait tourner la tête, n'étoit pas de la moitié si.... si quoi? ma chère. Assurément Lovelace est un homme charmant, & s'il ne lui manquoit pas.... Mais je ne veux pas vous faire monter de la chaleur au visage en lisant cet endroit de ma lettre. Non, non, j'en serois bien fâchée. Cependant, ma chère, ne sentez-vous pas ici que le cœur vous bat? Si je devine juste, n'ayez pas honte de me l'avouer. C'est générosité, chère amie; voilà tout. Mais, comme disoit l'augure romain: César, gardez-vous des Ides de Mars.

Adieu, la plus chère de mes amies, & pardon. Hâtez-vous d'employer votre nouvel expédient, pour me dire que vous me pardonnez.

ANNE HOWE.

LETTRE XI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Mercredi, premier Mars.

VOUS me causez de l'embarras & vous m'alarmez, ma très-chère miss Howe, par la fin de votre lettre. A la première lecture, je n'avois pas cru, ai-je dit en moi-même, qu'il fût nécef-

faire de me tenir en garde contre la critique, en écrivant à une si chère amie. Mais ensuite, étant venue à me recueillir, n'y a-t il rien de plus ici, me suis-je demandé, que les saillies ordinaires d'un esprit naturellement vif? Il faut assurément que je me sois rendue coupable de quelque inadvertance. Entrons un peu dans l'examen de moi-même, comme ma chère amie me le conseille.

J'y suis entrée, & je ne puis convenir d'aucune chaleur qui me soit montée au visage, ni de ce battement de cœur dont vous me parlez. Non, en vérité, je ne le puis. Cependant je conviens que les endroits de ma lettre, sur lesquels vous vous exercez avec un mêlange d'enjouement & de sévérité, m'exposent naturellement à votre agréable raillerie; & je ne puis vous dire ce que j'avois dans l'esprit, lorsqu'il a conduit si bizarrement ma plume.

Mais enfin, est-ce une expression trop libre, dans une personne qui n'a point de considération fort particulière pour aucun homme, de dire qu'il y a quelques hommes qui lui paroissent préférables à d'autres? Est-il blâmable de dire qu'on croit dignes de quelque préférence ceux qui, n'ayant pas été bien traités par les parens d'une personne, lui font le sacrifice de leurs ressentimens? Ne m'est-il pas permis, par exemple, de dire que

M. Lovelace eſt un homme qui mérite d'être préféré à M. Solmes, & que je lui donne en effet la préférence? Il me ſemble que cela peut ſe dire, ſans qu'il y ait à conclure néceſſairement qu'on ait de l'amour pour lui.

Il eſt certain que pour tout au monde je ne voudrois pas avoir pour lui ce qu'on appelle de l'amour; premièrement, parce que j'ai mauvaiſe opinion de ſes mœurs, & que je regarde comme une faute, à laquelle toute notre famille a eu part, excepté mon frère, de lui avoir permis de nous voir, avec des eſpérances qui, étant néanmoins fort éloignées, n'autoriſoient aucun de nous, comme je l'ai déjà obſervé, à lui demander compte de ce que nous apprenions de ſa conduite. En ſecond lieu, parce que je le crois un homme vain, & capable de ſe faire un triomphe, du moins en ſecret, de l'avantage qu'il auroit ſur une perſonne dont il croiroit avoir engagé le cœur. Troiſièmement, parce que les aſſiduités & la vénération que vous lui attribuez, paroiſſent accompagnées d'un air de hauteur; comme ſi le mérite de ſes ſoins étoit un équivalent pour le cœur d'une femme. En un mot, dans les momens où il s'obſerve le moins, ſa conduite me paroît celle d'un homme qui ſe croit au-deſſus de la politeſſe même que ſa naiſſance & ſon éducation (plutôt peut-être que ſon

propre choix) l'obligent de marquer. En d'autres termes, je trouve que sa politesse est contrainte, & qu'avec les personnes les plus douces & du commerce le plus aisé, il a toujours quelque chose en arrière, qu'il tient comme en réserve. Et puis, la bonté qu'on lui croit pour les domestiques d'autrui, & qui va jusqu'à la familiarité, (quoiqu'elle ait un air de dignité, comme vous l'avez remarqué, & qu'elle sente l'homme de qualité), n'empêche pas qu'il ne soit sujet à s'emporter contre les siens. Un jurement ou une imprécation suit aussi-tôt. Leur terreur se manifeste assez dans leurs yeux, & j'ai cru voir plus d'une fois qu'ils se tenoient fort heureux que je fusse à portée de l'entendre. Les regards même du maître ne me confirmoient que trop dans cette opinion.

Non, ma chère, cet homme n'est pas *mon homme*. J'ai de grandes objections à faire contre lui. Non, mon cœur ne bat point à son occasion. S'il me monte de la chaleur au visage, c'est d'indignation contre moi-même, pour avoir donné lieu à cette imputation. Il ne faut pas, ma très-chère amie, transformer un sentiment commun de reconnoissance en amour. Je ne puis souffrir que vous en ayez cette idée. Mais si j'étois jamais assez malheureuse pour m'appercevoir que ce fût de l'amour, je vous engage ma parole,

c'eſt comme ſi je diſois mon honneur, que je ne manquerai pas de vous en avertir.

Vous m'ordonnez de vous écrire promptement que votre agréable raillerie ne m'a pas indiſpoſée contre vous. Je me hâte de vous ſatisfaire, & je remets à ma première lettre le récit des motifs qui engagent mes amis à favoriſer, avec tant de chaleur, les intérêts de M. Solmes. Soyez donc bien perſuadée, ma chère, que je n'ai rien dans le cœur contre vous. Non, rien, rien abſolument. Au contraire, je reconnois dans vos avis une tendreſſe d'affection qui excite mes plus vifs remerciemens. Et ſi vous obſerviez, dans ma conduite, quelque faute aſſez conſidérable pour vous mettre dans le cas d'employer en ma faveur les palliatifs d'une amitié partiale, je vous recommande, comme je l'ai fait ſouvent, de ne pas faire difficulté de m'en informer; car il me ſemble que je voudrois me conduire d'une manière qui ne donnât aucune priſe à la cenſure. A mon âge, & foible comme je ſuis, quel moyen de l'éviter, ſi ma fidelle amie ne tient pas le miroir devant mes yeux pour me faire découvrir mes imperfections?

Jugez-moi donc, ma chère, comme feroit une perſonne indifférente qui ſauroit de moi tout ce que vous ſavez. D'abord, j'en pourrai reſſentir un peu de peine. Il me montera peut-être un

peu *de chaleur au visage*, de me trouver moins digne de votre amitié que je ne le voudrois. Mais soyez sûre que vos corrections obligeantes me feront faire des réflexions qui me rendront meilleure. Si elles ne produisent pas cet effet, vous aurez droit de me reprocher une faute inexcusable, une faute, dont vous ne pourriez vous dispenser de m'accuser, sans cesser d'être autant mon amie que je suis la vôtre, puisque vous savez bien, ma chère, que je ne vous ai jamais épargnée dans les mêmes occasions.

Je finis ici, mais c'est dans le dessein de commencer bientôt une autre lettre.

CL. HARLOVE.

LETTRE XII.

Miss HOWE, à miss CLARISSE HARLOVE.

Jeudi 2 Mars.

IL est donc certain que, pour tout au monde, vous ne voudriez pas avoir pour lui ce qu'on nomme de l'amour? Votre servante, ma chère. Je ne voudrois pas non plus que vous en eussiez : car je pense qu'avec tous les avantages du mérite personnel, de la fortune & de la naissance, il n'est pas digne de vous. Et cette opinion me vien

autant des raiſons que vous m'apportez & que je confirme, que de ce que j'ai appris depuis quelques heures, de la bouche de madame Forteſcue, qui, étant la favorite de ladi Betty Lawrance, doit le connoître parfaitement. Mais, à tout haſard, je veux vous féliciter d'abord d'être la première de notre ſexe, dont j'aie entendu parler, qui ait été capable de changer à ſon gré, ce *lion d'amour* en un bichon de toilette.

Eh bien, ma chère, ſi vous ne ſentez pas de battemens de cœur & de chaleur au viſage, il demeure certain que vous n'en ſentez pas, & que vous n'avez pas d'amour pour lui, dites-vous; pourquoi? bonne raiſon, parce que vous ne voudriez pas en avoir. Il n'y a rien à dire de plus. Seulement, ma chère, je tiendrai la vue ferme ſur vous, & j'eſpère que vous l'y tiendrez vous même; car ce n'eſt pas bien raiſonner que de conclure qu'on n'a point d'amour, parce qu'on ne voudroit pas en avoir. Avant que de quitter entièrement ce ſujet, permettez que je vous diſe un mot à l'oreille, ma charmante amie : ce ſera ſeulement par voie de précaution, & par déférence pour l'obſervation générale, qu'un ſpectateur juge quelquefois mieux du jeu, que ceux qui tiennent les dés. Ne ſe peut-il pas que vous ayiez eu, & que vous ayiez à faire à des gens de

si mauvaise humeur, à des têtes si bizarres, que vous n'ayiez pas eu le tems de faire attention aux battemens de cœur; ou que, si vous en avez senti quelques-uns par intervalles, ayant deux objets auxquels ils pouvoient être appliqués, vous les ayiez tournés, par méprise, du côté qu'il ne falloit pas?

Mais, soit que vous ayiez du penchant ou non pour ce Lovelace, je suis sûre que vous êtes impatiente de savoir ce que madame Fortescue m'a dit de lui. Je ne veux pas vous tenir plus long-tems en suspens.

Elle raconte cent histoires folâtres de son enfance & de sa première jeunesse; car elle observe que, n'ayant jamais été contredit, il a toujours été aussi malicieux qu'un singe. Mais je passerai sur ces petites misères, quoiqu'elles signifient quelque chose, pour m'arrêter à plusieurs points que vous n'ignorez pas tout-à-fait, & à d'autres que vous ignorez, & pour faire quelques observations sur son caractère.

Madame Fortescue avoue ce que tout le monde sait très-bien, que, notoirement & même de son propre aveu, il est homme de plaisir. Cependant elle dit que, pour tout ce qu'il prend à cœur, ou qu'il se propose d'exécuter, c'est le plus industrieux & le plus persévérant de tous les mortels. Il ne donne, comme vous, que six

heures des vingt-quatre au ſommeil. Il fait ſes délices d'écrire. Qu'il ſoit chez ſon oncle, où chez ladi Betty, ou chez ladi Sara, il ne ſe retire jamais que pour prendre une plume. Elle ſait, d'un de ſes compagnons qui lui a confirmé ce goût pour l'écriture, que ſes penſées coulent rapidement de ſa plume; & vous & moi, ma chère, nous avons obſervé qu'avec une fort belle main, il ne laiſſe pas d'écrire très-vîte. Il doit avoir eu de bonne heure un génie fort docile, puiſqu'un homme ſi paſſionné pour le plaiſir & d'un eſprit ſi actif n'auroit jamais pu s'aſſujettir au travail long & pénible, ſans lequel on n'acquiert pas ordinairement les qualités qu'il poſsède; qualités aſſez rares parmi les jeunes gens riches & de haute naiſſance, ſur-tout parmi ceux qui, comme lui, n'ont jamais ſu ce que c'eſt que d'être contrariés.

Un jour qu'on le complimentoit ſur ſes talens, & ſur une diligence qui paroît ſurprenante dans un homme de plaiſir, il eut la vanité de ſe comparer à Jules Céſar, qui exécutoit de grandes choſes pendant le jour, & qui employoit la nuit à les écrire. Il ajouta qu'avec bien d'autres qualités qu'il ſe connoiſſoit, il n'auroit eu beſoin que de l'eſſor de Céſar pour faire une figure éclatante dans ſon ſiècle.

Ce diſcours, à la vérité, étoit accompagné d'un

d'un air de plaiſanterie; car madame Forteſcue obſerve, comme nous l'avons obſervé auſſi, qu'il a l'art de reconnoître ſa vanité avec tant d'agrément, qu'il s'élève en quelque ſorte au-deſſus du mépris qui eſt dû à la préſomption, & qu'en même tems il perſuade à ceux qui l'entendent qu'il mérite réellement les louanges qu'il ſe donne.

Mais, ſuppoſant qu'en effet il emploie une partie de ſes heures de nuit à écrire, quelle peut être ſa matière? S'il écrit ſes propres actions, comme Céſar, ce doit être ſans doute un très-méchant homme & d'un caractère très-entreprenant, puiſqu'on ne le ſoupçonne pas d'avoir l'eſprit tourné au ſérieux; &, quoique décent dans la converſation, je gagerois que ſes écrits ne ſont pas d'une nature à lui faire honneur, ni à ſervir non plus à l'utilité d'autrui. Il faut qu'il le ſente bien lui-même, car madame Forteſcue aſſure que, dans le grand nombre de ſes correſpondances, il eſt auſſi ſecret & auſſi ſoigneux, que s'il étoit queſtion de haute trahiſon. Cependant il ne ſe mêle guère de politique, quoique perſonne ne connoiſſe mieux les intérêts des princes & l'état des cours étrangères.

Que vous & moi, ma chère, nous prenions beaucoup de plaiſir à écrire, il n'y a rien de ſurprenant. Depuis que nous ſommes capables de

tenir une plume, nous avons fait notre amusement des correspondances épistolaires. Nos occupations sont domestiques & sédentaires, & nous pouvons jeter sur le papier cent choses innocentes, dont cette qualité même fait le prix à nos yeux, quoiqu'elles eussent peut-être aussi peu d'agrément que d'utilité pour autrui. Mais qu'un jeune homme de cette humeur, gai, vif, qui aime la chasse, les chevaux, les voyages, qui ne manque pas une fête publique & qui a mille goûts particuliers, puisse être assis quatre heures entières pour écrire, c'est ce qui doit causer de l'étonnement.

Madame Fortescue dit qu'il entend parfaitement la méthode des abréviations. Je vous demande, en passant, quel peut avoir été le motif d'un homme qui écrit aussi vîte que lui, pour apprendre l'art d'abréger.

Elle dit, & nous le savons aussi bien qu'elle, qu'il a la mémoire surprenante, & l'imagination d'une vivacité extraordinaire.

Quels que soient ses autres vices, tout le monde rend témoignage, comme madame Fortescue, que c'est un homme sobre; & parmi toutes ses mauvaises qualités, le jeu, ce grand ennemi du bon emploi du tems & de la fortune, n'a jamais été son vice; de sorte qu'il doit avoir la tête aussi froide & la raison aussi nette que la

fleur de l'âge & sa gaieté naturelle le permettent; & l'habitude qu'il a de se lever de bonne heure lui donne beaucoup de tems pour écrire, ou pour faire pis.

Madame Fortescue parle d'un de ses amis, avec lequel il est lié plus étroitement qu'avec tous les autres. Vous vous souvenez de ce que l'intendant congédié a dit de lui & de ses associés en général. Le portrait que cet homme a fait de lui me paroît assez juste. Madame Fortescue confirme ce qui regarde la frayeur où il tient toute sa famille. Elle croit aussi qu'il est quitte de toutes ses dettes, & qu'il n'en fera pas de nouvelles; par le même motif, apparemment, qui lui fait éviter d'avoir obligation à ses proches.

Quelqu'un qui seroit porté à juger favorablement de lui, se persuaderoit volontiers qu'un homme brave, un homme éclairé & diligent, ne sauroit être naturellement un méchant homme. Mais s'il vaut mieux que ses ennemis le prétendent (il seroit bien méchant en effet, s'il étoit pire), on ne peut le laver d'une faute inexcusable, qui est d'avoir trop d'indifférence pour sa réputation. Ce défaut ne peut venir, à mon avis, que de l'une ou l'autre de ces deux raisons; ou de ce qu'il sent au fond du cœur qu'il mérite tout le mal qu'on dit de lui; ou de ce qu'il fait

gloire de paſſer pour pire qu'il n'eſt : deux mauvais ſignes, & d'un augure effrayant, puiſque le premier marque un caractère tout à fait abandonné ; & que ce qu'on peut conclure naturellement de l'autre, c'eſt qu'un homme qui n'a pas honte de ce qu'on lui impute, ne fera pas ſcrupule de s'en rendre coupable dans l'occaſion.

Enfin, ſur tout ce que j'ai pu recueillir de madame Forteſcue, M. Lovelace me paroît un homme rempli de défauts. Vous & moi, nous l'avons cru trop vif, trop inconſidéré, trop téméraire, trop incapable d'hypocriſie, pour être profond. Vous voyez que, dans ſes démêlés avec votre frère, il n'a jamais voulu déguiſer ſon caractère naturel, qui eſt aſſurément fort hautain. Lorſqu'il croit devoir du mépris, il le pouſſe à l'excès. Il n'a pas même la complaiſance d'épargner vos oncles.

Mais, fût-il profond, & le fût-il beaucoup, vous l'auriez bientôt pénétré, ſi vous étiez livrée à vous même. Sa vanité vous ſerviroit à le démêler. Jamais homme n'en eut plus que lui. Cependant, ſuivant l'obſervation de madame Forteſcue, jamais on n'en tira parti plus heureuſement. Elle eſt ſoutenue par un ſingulier mélange de vivacité & d'enjouement. La moitié de ce qui lui échappe à ſon avantage, lorſqu'il

est dans ses accès d'amour propre, rendroit tout autre homme insupportable.

PARLER DU LOUP, est un vieux proverbe. L'agréable fripon m'a fait une visite & ne fait que sortir d'ici. Ce n'est qu'impatience & ressentiment de la conduite qu'on tient avec vous, & crainte aussi qu'on ne parvienne à surmonter vos résolutions.

Je lui ai dit, comme je le pense, qu'on ne vous fera jamais consentir à prendre un homme tel que Solmes; mais que l'affaire se terminera probablement par une composition, qui sera de renoncer à l'un & à l'autre.

Jamais homme, dit-il, avec une fortune & des alliances si considérables, n'a obtenu si peu de faveurs d'une femme pour laquelle il ait tant souffert.

Je lui ai demandé, avec ma franchise ordinaire, à qui en est la faute, & je l'en ai fait juge lui-même. Il s'est plaint que votre frère & vos oncles ont des espions à gages, pour observer sa conduite & ses mœurs. Je lui ai répondu que cela étoit fâcheux pour lui, d'autant plus que, de l'un & de l'autre côté, je ne le croyois pas à l'épreuve des observations; il a souri, en me disant qu'il étoit mon serviteur, & qu'il convenoit que l'occasion étoit trop belle

pour miſs Howe, qui ne l'avoit jamais épargné. Dieu me pardonne! ma chère, je ſuis tentée de croire que ces petits cerveaux veulent employer la ruſe contre lui. Ils feroient mieux de prendre garde qu'il ne les paie de leur propre monnoie. Ils ont le cœur plus propre que la tête à ce manège. Je parle d'après lui.

Je lui ai demandé s'il s'en eſtimoit beaucoup davantage, d'avoir plus d'habileté qu'eux pour ces belles opérations. Il a changé de diſcours, & le reſte n'a été qu'une profuſion des plus parfaits ſentimens de reſpect & d'affection pour vous. L'objet en étant ſi digne, qui peut douter de la verité de ces proteſtations?

Adieu, ma chère, ma noble amie : la généreuſe concluſion de votre dernière lettre me donne pour vous plus de tendreſſe & d'admiration que je ne puis l'exprimer. Quoique j'aie commencé celle-ci par une raillerie impertinente, parce que je ſais que vous avez toujours eu de l'indulgence pour mes folles ſaillies, il n'y a jamais eu de cœur qui ait ſenti plus vivement la chaleur d'une véritable amitié que celui de votre fidelle,

ANNE HOWE.

LETTRE XIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Mercredi, premier Mars.

JE prends la plume pour vous expliquer les motifs qui engagent si ardemment mes amis dans les intérêts de M. Solmes.

Je n'éclaircirois pas bien cette matière, si je ne retournois un peu sur mes pas, au risque de vous répéter quelques circonstances dont je vous ai déjà informée. Regardez cette lettre, si vous voulez, comme une espèce de supplément à celles du 15 & du 20 Janvier dernier. Dans ces deux lettres, dont j'ai conservé des extraits, je vous ai fait une peinture de la haine implacable de mon frère & de ma sœur pour M. Lovelace, & des moyens qu'ils avoient employés, de ceux du moins qui étoient venus à ma connoissance, pour le ruiner dans l'estime de mes autres amis. Je vous ai raconté qu'après avoir pris à son égard des manières très-froides, qui ne pouvoient passer néanmoins pour une offense directe, ils s'étoient emportés tout d'un coup à la violence & à des insultes personnelles, qui avoient produit à la fin la malheureuse rencontre que vous savez, entre mon frère & lui.

Il faut vous dire à préfent que dans la dernière conversation que j'ai eue avec ma tante, j'ai découvert que cet emportement foudain, de la part de mon frère & de ma fœur, avoit une caufe plus puiffante qu'une ancienne antipathie de collège, & qu'un amour méprifé. C'étoit la crainte que mes oncles ne penfaffent à fuivre en ma faveur l'exemple de mon grand-père; crainte fondée, à ce qu'il femble, fur une converfation entre mes oncles, & mon frère & ma fœur, que ma tante m'a communiquée en confidence, comme un argument capable de me faire accepter les grandes offres de M. Solmes, en me repréfentant que ma complaifance alloit renverfer les vues de mon frère & de ma fœur, & m'établir pour jamais dans les bonnes graces de mon père & de mes deux oncles.

Je vous rapporterai en gros cette confidence de ma tante, après une ou deux obfervations, que je crois moins néceffaires pour vous, qui nous connoiffez tous fi parfaitement, que pour mettre de l'ordre & une fuite raifonnable dans mon récit.

Je vous ai entretenue plus d'une fois du projet favori de quelques perfonnes de notre famille, qui eft de former ce qu'on appelle une *maifon*; deffein qui n'a rien de révoltant d'aucun des deux côtés, particulièrement de celui de ma

mère. Ce sont des idées qui naissent assez ordinairement dans les familles opulentes, auxquelles leurs richesses même font sentir qu'il leur manque un rang & des titres.

Mes oncles avoient étendu cette vue à chacun des trois enfans de mon père, dans la persuasion que, renonçant eux-mêmes au mariage, nous pouvions être tous trois assez bien partagés & mariés assez avantageusement pour faire, par nous-mêmes ou par notre postérité, une figure distinguée dans notre pays. D'un autre côté, mon frère, en qualité de fils unique, s'étoit imaginé que deux filles pouvoient être fort bien pourvues, chacune avec douze ou quinze mille livres sterling; & que tout le bien réel de la famille, c'est-à-dire, celui de mon grand-père, de mon père, & de mes deux oncles, avec leurs acquisitions personnelles, & l'espérance qu'il avoit du côté de sa marraine, pouvoient lui composer une fortune assez noble, & lui donner assez de crédit, pour l'élever à la dignité de pair. Il ne falloit pas moins pour satisfaire son ambition.

Avec cette idée de lui-même, il commença de bonne heure à se donner de grands airs. On lui entendoit dire que son grand-père & ses oncles étoient ses intendans : que jamais personne n'avoit été dans une plus belle situation que la sienne : que les filles ne sont qu'un em-

barras, un *attirail* dans une famille. Cette baſſe expreſſion étoit ſi ſouvent dans ſa bouche, & toujours prononcée avec tant de ſuffiſance, que ma ſœur, qui ſemble regarder aujourd'hui une ſœur cadette comme un *embarras*, me propoſoit alors de nous liguer, pour notre commun intérêt, contre les vues *rapaces* de mon frère; c'eſt le nom qu'elle leur donnoit : tandis que j'aimois mieux regarder des libertés de cette nature ou comme autant de plaiſanteries paſſagères, que je voyois même avec plaiſir dans un jeune homme qui n'étoit pas naturellement de bonne humeur, ou comme un foible qui ne méritoit que de la raillerie.

Mais lorſque le teſtament de mon grand-père, dont j'ignorois les diſpoſitions comme eux avant qu'il fût ouvert, eût coupé une branche des eſpérances de mon frère, il marqua beaucoup d'indiſpoſition pour moi. Et perſonne, au fond, n'en parut content. Quoique je fuſſe aimée de tout le monde, comme j'étois la dernière des trois enfans, père, oncles, frère, ſœur, tous ſe crurent maltraités ſur le point du droit & de l'autorité. Qui n'eſt pas jaloux de ſon autorité? Mon père même ne put ſupporter de me voir établie dans une ſorte d'indépendance; car ils convenoient tous que telle étoit la force du teſtament par rapport au legs qui me regarde,

que j'étois même dispensée de rendre aucun compte.

Cependant, pour aller au-devant de toutes les jalousies, j'abandonnai, comme vous savez, à l'économie de mon père, non-seulement la terre, mais encore une somme considérable qui m'étoit léguée. C'étoit la moitié de l'argent comptant que mon grand-père s'étoit trouvé à sa mort, & dont il laissa l'autre moitié à ma sœur. Je me bornai à la petite somme qu'on avoit toujours eu la bonté de m'accorder pour mes menus plaisirs, sans désirer qu'elle fût augmentée, & je me flattai que cette conduite m'avoit mise à couvert de l'envie; mais comme elle fit croître pour moi l'amitié de mes oncles & la bonté de mon père, mon frère & ma sœur ne cessèrent pas de me rendre sourdement, dans l'occasion, toutes sortes de mauvais offices; & la cause en est claire aujourd'hui. A la vérité, j'y faisois peu d'attention, parce que je me reposois sur l'idée que mon devoir étoit rempli, & j'attribuois ces petits travers à la pétulance qu'on leur reproche à tous deux.

L'acquisition de mon frère ayant bientôt succédé, ce fut un changement de scène qui nous rendit tous fort heureux. Il alla prendre possession des biens qu'on lui laissoit; & son absence, sur-tout pour une si bonne cause, augmenta

notre bonheur. Elle fut ſuivie de la propoſition de milord M..... pour ma ſœur. Autre ſurcroît de félicité pour un tems. Je vous ai raconté dans quel excès de bonne humeur ma ſœur fut pendant quelques jours.

Vous ſavez comment cette affaire s'évanouit. Vous ſavez ce qui vint à la place.

Mon frère arriva d'Ecoſſe, & la paix fut bientôt troublée. Bella, comme je me ſouviens de vous l'avoir fait obſerver, eut l'occaſion de dire hautement qu'elle avoit refuſé M. Lovelace par mépris pour ſes mœurs. Cette déclaration porta mon frère à s'unir avec elle dans une même cauſe. Ils entreprirent tous deux de rabaiſſer M. Lovelace & même ſa famille, qui ne mérite aſſurément que du reſpect; & leurs diſcours donnèrent naiſſance à la converſation où je veux vous conduire, entre mes oncles & eux. Je vais vous en expliquer les circonſtances, après avoir remarqué qu'elle précéda la rencontre, & qu'elle ſuivit preſque immédiatement les informations qu'on ſe procura ſur les affaires de M. Lovelace, & qui furent moins déſavantageuſes que mon frère & ma ſœur ne l'avoient eſpéré, ou qu'ils ne s'y étoient attendus.

Ils s'étoient emportés contre lui avec leur violence ordinaire, lorſque mon oncle Antonin, qui les avoit écoutés patiemment, déclara « qu'à

» son avis ce jeune homme s'étoit comporté en » galant homme, & sa nièce Clary avec pru- » dence; & qu'on ne pouvoit désirer, comme il » l'avoit dit souvent, une alliance plus hono- » rable pour la famille, puisque M. Lovelace » jouissoit d'un fort bon patrimoine, en biens » clairs & nets, suivant le témoignage même » d'un ennemi : que d'ailleurs il ne paroissoit » pas qu'il fût aussi méchant qu'on l'avoit repré- » senté; qu'il y avoit à la vérité de la dissipa- » tion à lui reprocher, mais qu'il étoit dans la » vivacité de l'âge; que c'étoit un homme de » sens; & qu'il falloit compter que sa nièce ne » voudroit pas de lui, si elle n'avoit de bonnes » raisons de le croire déjà réformé, ou disposé » à la réformation par son exemple ».

Ensuite (je parle d'après ma tante), pour donner une preuve de la générosité de son caractère, qui marquoit assez, leur dit-il, qu'il n'étoit pas méchant par nature, & qu'il avoit dans l'ame, eut-il la bonté d'ajouter, un fond de ressemblance avec moi; il leur raconta qu'un jour, lui ayant représenté lui-même, sur ce qu'il avoit entendu de milord M...., qu'il pouvoit tirer de son bien trois ou quatre cens livres sterlings de plus, chaque année, sa réponse avoit été « que ses fermiers le payoient fort bien; » que dans sa famille c'étoit une maxime dont

» il ne s'écarteroit jamais, de ne pas trop ran-
» çonner les anciens fermiers ou leurs deſcen-
» dans, & qu'il ſe faiſoit un plaiſir de leur voir
» de l'embonpoint, des habits propres, & l'air
» content ».

Il eſt vrai que, moi-même, je lui ai entendu raconter quelque choſe d'approchant, & que je ne lui ai jamais vu le viſage plus ſatisfait que dans cette occaſion, excepté néanmoins dans celle qui avoit amené le récit dont je parle. La voici. Un malheureux fermier vint demander à mon oncle Antonin quelque diminution, en préſence de M. Lovelace. Lorſqu'il fut ſorti, ſans avoir rien obtenu, M. Lovelace plaida ſi bien ſa cauſe, que l'homme fut rappelé, & que ſa demande lui fut accordée. M. Lovelace le ſuivit ſecrètement, & lui fit préſent de deux guinées, comme un ſecours preſſant; parce que cet homme avoit déclaré, entre ſes plaintes, qu'il ne poſſédoit pas actuellement cinq ſchellings. A ſon retour, après avoir beaucoup loué mon oncle, il lui raconta, ſans aucun air d'oſtentation, qu'étant un jour dans ſes terres, il avoit remarqué à l'égliſe un vieux fermier & ſa femme en habits fort pauvres, & que, leur ayant fait le lendemain diverſes queſtions là-deſſus, parce qu'il ſavoit que leur marché étoit fort bon; il avoit appris d'eux qu'ils avoient fait quelques

entreprises qui leur avoient mal réussi ; ce qui les avoit mis tellement en arrière, qu'ils n'auroient pas été en état de payer sa rente s'ils s'étoient donné des habits plus propres. Il leur avoit demandé de combien de tems ils croyoient avoir besoin pour rétablir leurs affaires. Peut-être deux ou trois ans, lui avoit dit le fermier. Hé bien, leur dit-il, je vous fais une diminution de cinq guinées par an, pendant l'espace de sept années, à condition que vous mettrez cette somme sur vous & sur votre femme, pour paroître le dimanche à l'église, comme il convient à mes fermiers : en même tems, prenez ce que je vous donne ici (portant la main à sa poche & tirant cinq guinées) pour vous mettre présentement en meilleur ordre ; & que je vous voie dimanche prochain à l'église, la main de l'un dans celle de l'autre, comme d'honnêtes & fidelles moitiés : après quoi je vous retiens tous deux, pour dîner le même jour avec moi.

Quoique ce récit me plût beaucoup, parce que j'y trouvai assurément un témoignage de générosité, & tout à la fois de prudence, puisque, suivant la remarque de mon oncle, la valeur annuelle de la ferme n'étoit pas diminuée ; cependant, ma chère, je ne sentis point de *battemens de cœur*, ni de *chaleur* au visage. Non, en vérité, je n'en sentis point. Seulement, je

ne pus m'empêcher de dire en moi-même : « si
» le ciel me destinoit cet homme, il ne s'oppo-
» feroit point à bien des choses auxquelles je
» prends tant de plaisir. Je dis aussi : quelle pitié
» qu'un tel homme ne soit pas universellement
» bon » !

Pardonnez-moi cette digression.

Mon oncle ajouta, suivant le récit de ma tante
« qu'outre son patrimoine, il étoit l'héritier im-
» médiat de plusieurs fortunes brillantes ; que,
» pendant le traité pour sa nièce Arabelle, mi-
» lord M.... s'étoit expliqué sur ce que lui-
» même & ses deux belles-sœurs étoient résolus
» de faire en sa faveur, pour le mettre en état
» de soutenir un titre qui devoit s'éteindre à la
» mort de milord ; mais qu'on espéroit de lui
» procurer, ou peut-être un plus considérable
» encore, qui étoit celui du père de ces deux
» dames, éteint depuis quelque tems faute d'hé-
» ritiers mâles : que c'étoit dans cette vue qu'on
» désiroit si ardemment de le voir marié : que,
» ne voyant point où M. Lovelace pourroit
» trouver mieux lui-même, il croyoit vérita-
» blement qu'il y avoit assez de biens dans notre
» famille pour former trois maisons considé-
» rables : que, pour lui, il ne faisoit pas diffi-
» culté d'avouer qu'il souhaitoit d'autant plus
» cette alliance, qu'avec la naissance & les ri-
» chesses

» cheſſes de M. Lovelace, il y avoit la plus forte » apparence que ſa nièce Clariſſe ſe verroit un » jour *paireſſe* de la Grande-Bretagne ; & que, » dans une ſi belle eſpérance (voici, ma chère, » le trait mortifiant), il ne croiroit rien faire » de mal à propos, s'il contribuoit par ſes diſ- » poſitions au ſupport de cette dignité ».

Il paroît que mon oncle Jules, loin de déſapprouver ſon frère, déclara « qu'il ne voyoit » qu'une objection contre l'alliance de M. Lo- » velace, qui étoit ſes mœurs ; d'autant plus que » mon père pouvoit faire les avantages qu'il » voudroit à miſs Bella & à mon frère, & que » mon frère étoit actuellement en poſſeſſion d'un » gros bien, par la donation & le teſtament de » ſa marraine Lovell ».

Si j'avois eu plutôt toutes ces lumières, j'aurois été moins ſurpriſe d'un grand nombre de circonſtances qui me paroiſſoient inexplicables dans la conduite que mon frère & ma ſœur ont tenue avec moi, & j'aurois été plus ſur mes gardes que je ne m'y ſuis crue obligée.

Vous pouvez vous figurer aiſément quelle impreſſion ces diſcours firent alors ſur mon frère. Il ne fut pas content, comme vous vous en doutez bien, d'entendre *deux de ſes intendans*, qui lui tenoient ce langage.

Dès ses premières années, il a trouvé le secret de se faire craindre & comme respecter de toute la famille, par la violence de son humeur. Mon père lui-même, long-tems avant que son acquisition eût encore augmenté son arrogance, s'y prêtoit fort souvent, par indulgence pour un fils unique, qu'il regardoit comme le soutien de sa famille. Il ne doit pas être fort porté à se corriger d'un défaut qui lui a procuré tant de considération.

Voyez, ma sœur, dit-il alors à Bella, d'un ton passionné, & sans faire attention à la présence de mes oncles, voyez où nous en sommes. Il ne nous reste qu'à prendre garde à nous. Cette petite sirène pourroit bien nous supplanter dans le cœur de nos oncles, comme dans celui de notre grand-père.

C'est depuis ce tems-là, comme je le vois clairement aujourd'hui en rapprochant toutes les circonstances, que mon frère & ma sœur ont commencé à se conduire avec moi, tantôt comme avec une personne qu'ils trouvoient dans leur chemin, tantôt comme avec une fille malnée à laquelle ils supposent de l'amour pour leurs ennemis communs, & qu'ils ont commencé à vivre ensemble, comme n'ayant plus qu'un même intérêt, dans la résolution d'employer

toutes leurs forces pour rompre le projet d'une alliance qui les obligeroit vraisemblablement à resserrer leurs propres vues.

Mais comment pouvoient-ils se promettre d'y réussir, après la déclaration de mes deux oncles ?

Mon frère en trouva le moyen. Ma sœur, comme j'ai dit, ne vit plus que par ses yeux. Cette union produisit bientôt de la mésintelligence dans le reste de la famille. M. Lovelace fut vu plus froidement de jour en jour. Comme il n'étoit pas homme à se rebuter de leurs grimaces, les affronts personnels succédèrent; ensuite les défis, qui aboutirent à la malheureuse rencontre. Cet évènement acheva de tout rompre. Aujourd'hui, si je n'entre dans toutes leurs vues, on se propose de me contester l'héritage de mon grand-père; & moi, qui n'ai jamais pensé à tirer le moindre avantage de l'indépendance où l'on « m'a mise, je dois être aussi dépendante de la » volonté de mon père, qu'une fille qui ne sait » pas ce qui lui est bon ». C'est à présent le lan» gage de la famille.

Mais si je me rends à leurs volontés, combien ne prétendent-ils pas que nous serons tous heureux ? Que de présens, que de bijoux ne dois-je pas recevoir de chacun de mes amis ? Et puis la fortune de M. Solmes est si considérable, & ses

offres ſi avantageuſes, que j'aurai toujours le moyen de m'élever au deſſus d'eux, quand les intentions de ceux qui veulent me favoriſer demeureroient ſans effet. Dans cette vue, on me trouve à préſent un mérite & des qualités qui ſeront d'elles-mêmes un équivalent pour les grands avantages qu'il doit me faire, & qui mettront les obligations de ſon côté, comme ils feront profeſſion de m'en avoir beaucoup du leur. On m'aſſure que c'eſt la manière dont il penſe lui-même; ce qui ſignifie qu'il doit être auſſi abject à ſes propres yeux, qu'à ceux de mes chers parens. Ces charmantes vues une fois remplies, que de richeſſes, que de ſplendeur dans toute notre famille! Et moi, quels droits n'aurai-je pas ſur leur reconnoiſſance? Et pour faire tant d'heureux à la fois, que m'en coûtera-t-il? Un ſeul acte de devoir, conforme à mon caractère & à mes principes; du moins ſi je ſuis cette fille reſpectueuſe & cette généreuſe ſœur pour laquelle j'ai toujours voulu paſſer.

Voilà le côté brillant qu'on préſente à mon père & à mes oncles, pour captiver leur eſprit. Mais j'appréhende bien que le deſſein de mon frère & de ma ſœur ne ſoit de me perdre abſolument auprès d'eux. S'ils avoient d'autres intentions, n'auroient-ils pas employé, lorſque je ſuis revenue de chez vous, tout autre moyen que

celui de la crainte, pour me faire entrer dans leurs mesures ? C'est une méthode qu'ils n'ont pas cessé de suivre depuis.

En même tems, l'ordre est donné à tous les domestiques de témoigner à M. Solmes le plus profond respect. Le *généreux M. Solmes* est un nom que la plupart commencent à lui donner. Mais ces ordres ne sont-ils pas un aveu tacite qu'on ne le croit pas propre à s'attirer du respect par lui-même ? Dans toutes ses visites, il est non-seulement carressé des maîtres, mais révéré comme une idole par tout ce qu'il y a de gens au service de la maison ; & le *noble établissement* est un mot qui court de bouche en bouche, & qui se répète comme par échos.

Quelle honte, de trouver de la noblesse dans les offres d'un homme dont l'ame est assez basse pour avouer qu'il hait sa propre famille, & assez méchante pour former le dessein de ravir de justes espérances à tous ses proches, qui n'ont que trop besoin de son secours, dans la vue non-seulement de mettre tous ses biens sur ma tête ; mais, si je meurs sans enfans, & s'il n'en a pas d'un autre mariage, de les abandonner à une famille qui en regorge déjà ! Car telles sont en effet ses offres. Quand je n'aurois pas d'autres raisons de le mépriser, en faudroit-il davantage que cette cruelle injustice qu'il fait à sa famille ? Un homme de

rien ! je ne crains pas de le dire; car il n'étoit pas né pour les immenses richesses qu'il possède: & croyez-vous que je ne fusse pas aussi coupable de les accepter, qu'il l'est de me les offrir, si je pouvois gagner sur moi de les partager avec lui, ou si l'attente d'une reversion encore plus criminelle étoit capable d'influer sur mon choix ? Soyez persuadée que ce n'est pas un médiocre sujet d'affliction pour moi, que mes amis aient pu trouver dans leurs principes, de quoi justifier des offres de cette nature.

Mais c'est la seule méthode qu'on croie capable de rebuter M. Lovelace & de répondre à toutes les vues qu'on a sur chacun de nous. On est persuadé que je ne tiendrai pas contre les avantages qui doivent revenir à la famille, de mon mariage avec M. Solmes, depuis qu'on a découvert à présent de la possibilité (qu'un esprit aussi avide que celui de mon frère change aisément en probabilité) à faire revenir la terre de mon grand-père, avec des biens plus considérables encore du côté de cet homme là. On insiste sur divers exemples de ces reversions dans des cas beaucoup plus éloignés; & ma sœur cite le vieux proverbe, qu'*il est toujours bon* d'avoir quelque rapport à une grosse succession : pendant que Solmes, souriant sans doute en lui-même de ses espérances, tout éloignées qu'elles sont,

obtient toute leur assistance par de simples offres, & se promet de joindre à son propre bien celui qui m'attire tant d'envie ; d'autant plus que, par sa situation entre deux de ses terres, il paroît valoir pour lui le double de ce qu'il vaudroit pour un autre. Comptez qu'à ses yeux ce motif a plus de force que le mérite d'une femme.

Il me semble, ma chère, que voilà les principales raisons qui engagent avec tant de chaleur mes parens dans ses intérêts. Permettez ici que je déplore encore une fois les principes de ma famille, qui donnent à toutes ces raisons une force à laquelle il me sera bien difficile de résister.

Mais, de quelque manière que l'affaire puisse tourner entre Solmes & moi, il demeure vrai du moins que mon frère a réussi dans toutes ses vues ; c'est-à-dire, premièrement, qu'il a déterminé mon père à faire sa propre cause de la sienne, & à exiger mon consentement comme un acte de devoir.

Ma mère n'a jamais entrepris de s'opposer à la volonté de mon père, lorsqu'il a déclaré une fois ses résolutions.

Mes oncles, qui sont, vous me permettrez de le dire, de vieux garçons impérieux, absolus, enflés de leurs richesses, quoique d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde, portent fort haut l'idée qu'ils ont des devoirs d'un enfant,

& de l'obéiſſance d'une femme. La facilité de ma mère les a confirmés dans la ſeconde de ces deux idées, & ſert à fortifier la première.

Ma tante Hervey, qui n'eſt pas des plus heureuſes dans ſon mariage, & qui a peut-être quelques petites obligations à la famille, s'eſt laiſſée gagner, & n'aura pas la hardieſſe d'ouvrir la bouche en ma faveur contre la volonté déterminée de mon père & de mes oncles. Je regarde même ſon ſilence & celui de ma mère, ſur un point ſi contraire à leur premier jugement, comme une preuve trop forte que mon père eſt abſolument décidé.

Le traitement qu'on a fait à la digne madame Norton en eſt une confirmation fort triſte. Connoiſſez-vous une femme dont la vertu mérite plus de conſidération ? Ils lui rendent tous cette juſtice; mais, comme il lui manque d'être riche, pour donner un juſte poids à ſon opinion ſur un point contre lequel elle s'eſt déclarée, & qu'ils ont réſolu d'emporter, on lui a interdit ici les viſites; & même toute correſpondance avec moi, comme j'en ſuis informée d'aujourd'hui.

Haine pour Lovelace, agrandiſſement de famille, & ce grand motif de l'autorité paternelle! Combien de forces réunies! lorſque chacune de ces conſidérations en particulier ſuffiroit pour emporter la balance.

Mon frère & ma sœur triomphent. Ils m'ont abattue; c'eſt leur expreſſion, qu'Hannah dit avoir entendue. Ils ont raiſon de le dire, (quoique je ne croie pas m'être jamais élévée trop inſolemment) car mon frère peut à préſent me forcer de ſuivre ſes volontés, pour le malheur de ma vie; & me rendre ainſi l'inſtrument de ſa vengeance contre M. Lovelace, ou me perdre dans l'eſprit de toute ma famille, ſi je refuſe d'obéir.

On s'étonnera que des courtiſans emploient l'intrigue & les complots pour s'entre-détruire? lorſque, dans le ſein d'une maiſon particulière, trois perſonnes, les ſeules qui puiſſent avoir quelque choſe à démêler enſemble, & dont l'une ſe flatte d'être aſſez ſupérieure à toutes ſortes de baſſeſſes, ne peuvent pas vivre plus unies.

Ce qui me cauſe à préſent le plus d'inquiétude, c'eſt la tranquillité de ma mère, qui me paroît fort en danger. Comment le mari d'une telle femme, qui eſt lui-même un excellent homme: (mais cette qualité d'homme a de ſi étranges prérogatives)! comment, dis-je, peut-il être ſi abſolu, ſi obſtiné à l'égard d'une perſonne qui a jeté dans la famille des richeſſes, dont ils connoiſſent tous ſi bien le prix, que cette raiſon ſeule devroit leur inſpirer plus de conſidération pour elle? Ils la reſpectent à la vérité; mais je ſuis fâchée de

dire qu'elle achète ce respect par ses complaisances. Cependant un mérite aussi distingué que le sien, devroit lui attirer de la vénération; & sa prudence mériteroit que tout fût confié à son gouvernement.

Mais où s'égare ma plume? Comment une fille perverse ose-t-elle parler avec cette liberté, de ceux à qui elle doit tant de respect, & pour lesquels elle n'en a pas moins qu'elle ne doit? Malheureuse situation, que celle qui l'oblige d'exposer leurs défauts pour sa propre défense! Vous qui savez combien j'aime & je respecte ma mère, vous devez juger quel est mon tourment, de me trouver forcée de rejeter un système dans lequel elle s'est engagée. Cependant je le dois. M'y soumettre est une chose impossible; & si je ne veux m'exposer à voir croître les difficultés, il faut que je déclare promptement mon opposition, puisque je viens d'apprendre qu'aujourd'hui même on a consulté les avocats sur les articles. Auriez-vous jamais pu vous le persuader?

Si j'étois née d'une famille catholique romaine, combien ne serois-je pas plus heureuse de n'avoir à craindre que la retraite perpétuelle d'un couvent, qui répondroit parfaitement à toutes leurs vues? Que je regrette aussi qu'une certaine personne ait été méprisée par une autre! Tout auroit été conclu avant que le retour de mon frère pût

y apporter de l'oppofition. J'aurois aujourd'hui une fœur que je n'ai plus, & deux frères, tous deux afpirans à ce qu'il y a de plus relevé, titrés tous deux peut-être; quoique je n'euffe jamais eftimé, dans l'un & l'autre, que ce qui eft plus noble & plus précieux que tous les titres.

Mais que l'amour propre de mon frère eft gouverné par des efpérances éloignées! A quelle diftance étend-il fes vues? des vues qui peuvent être anéanties par le moindre accident, tel, par exemple, qu'une fièvre, dont il porte toujours la femence prête à germer dans un tempérament auffi impétueux que le fien, ou tel que le coup provoqué des armes d'un ennemi.

Cette lettre devient trop longue. Avec quelque liberté que je puiffe m'expliquer fur la conduite de mes amis, je compte de votre part fur une interprétation favorable; & je ne fuis pas moins fûre que vous ne communiquerez à perfonne les endroits où je paroîtrois dénoncer trop librement certains caractères; ce qui pourroit m'expofer au reproche d'oublier quelquefois le devoir ou la décence.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Jeudi au soir, 2 Mars.

En portant au lieu du dépôt ma lettre précédente, qui étoit commencée d'hier, mais que diverses interruptions ne m'ont permis d'achever qu'aujourd'hui, Hannah vient de trouver celle que vous m'avez écrite ce matin. Je vous rends graces, ma chère, de cette diligence obligeante. Quelques lignes, que je me hâte de jeter sur le papier, arriveront peut-être assez-tôt pour vous être portées avec les autres. Cependant elles ne contiendront que mes remercimens, & quelques réflexions sur le redoublement de mes craintes.

Il faut que je demande ou que je cherche l'occasion d'entretenir ma mère, pour l'engager à m'accorder sa médiation; car, si je souffre plus long-tems qu'on donne le nom de timidité à mon antipathie, je suis en danger de me voir fixer le jour. Des sœurs ne devroient elles pas avoir l'une pour l'autre des sentimens de sœur? Ne devroient-elles pas faire cause commune, dans une occasion de cette nature, & la regarder comme la cause de leur sexe? Cependant on

m'informe que la mienne, pour entrer dans les intentions de mon frère, & de concert ſans doute avec lui, a propoſé en pleine aſſemblée, avec une chaleur qui lui eſt particulière lorſqu'elle s'eſt mis quelque choſe en tête, de me fixer abſolument un jour, & de me déclarer que, ſi je refuſe de me ſoumettre, ma punition ne ſera rien moins que la perte de mon bien & de l'affection de tous mes proches.

Elle n'a pas beſoin d'être ſi officieuſe. Le crédit de mon frère ſuffit, ſans le ſecours du ſien; car il a trouvé le moyen de liguer contre moi toute la famille. A l'occaſion apparemment de quelque nouvelle plainte, ou de quelque découverte qui concerne M. Lovelace, (j'ignore à l'occaſion de quoi) ils ſe ſont engagés tous, ou doivent s'engager l'un à l'autre, par un écrit ſigné (hélas! ma chère, que vais-je devenir?) de l'emporter en faveur de M. Solmes, pour le ſoutien, diſent-ils, de l'autorité de mon père; & contre Lovelace, en qualité de libertin, & d'ennemi de la famille, c'eſt-à-dire auſſi, ma chère, contre moi. Politique bien mal entendue, qui leur fait joindre dans un même intérêt deux perſonnes qu'ils veulent éloigner pour jamais l'une de l'autre.

Le témoignage de l'intendant n'a pas été trop

à son avantage, & se trouve non-seulement confirmé, mais aggravé même par le récit de madame Fortescue. Aujourd'hui mes amis ont acquis de nouvelles lumières, & d'une nature si odieuse (s'il faut en croire ce que la femme de chambre de ma sœur a dit à la mienne) qu'il demeure prouvé que c'est le plus méchant de tous les hommes. Mais que m'importe à moi qu'il soit bon ou méchant? Quelle part y prendrois-je, si je n'étois pas tourmentée par ce Solmes? O ma chère! que je le hais du côté sous lequel il m'est proposé. Pendant ce tems-là, ils sont tous effrayés de M. Lovelace; &, ce qu'il y a d'étrange, ils ne craignent point de l'irriter! Quel est mon embarras, de me trouver dans la nécessité de correspondre avec lui pour leur intérêt! Me préserve le ciel d'être poussée si loin par leur violence obstinée, que cette correspondance devienne jamais nécessaire pour le mien! Mais croyez-vous, ma chère, qu'ils ne puissent pas revenir de leur résolution? De ma part, c'est une chose impossible. Je commence à sentir que les esprits les plus doux sont les plus déterminés, lorsqu'ils se voyent persécutés avec tant de cruauté & d'injustice: la raison, sans doute, c'est que, n'ayant pas pris leur parti légèrement, leur délibération même les rend inébranlables. Lors-

qu'on a l'évidence pour soi, on ne souffre pas sans impatience de se voir rappelé aux contentions & aux disputes.

Une interruption m'oblige de finir avec un peu de précipitation, & même avec une sorte d'effroi.

CL. HARLOVE.

LETTRE XV.

Miss HOWE, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 3 Mars.

Vos deux lettres me sont remises ensemble. Il est bien malheureux pour vous, ma chère, puisque vos amis veulent vous voir mariée, qu'un mérite tel que le vôtre soit recherché par une succession d'indignes sujets, qui n'ont que leur présomption pour excuse.

Voulez-vous savoir pourquoi ces présomptueux ne paroissent pas aussi indignes qu'ils le sont, aux yeux de vos amis? C'est que vos amis ne sont pas aussi frappés de leurs défauts que d'autres le pourroient être; & pourquoi? hasarderai-je de vous le dire? c'est qu'ils leur trouvent plus de ressemblance avec eux-mêmes. La modestie, après tout, peut y avoir aussi quelque

part; car le moyen, pour eux, de se figurer que leur nièce ou leur sœur (je ne remonte pas plus haut, dans la crainte de vous déplaire) soit un ange? Mais où est l'homme à qui je suppose une juste défiance de lui-même, qui ose lever les yeux sur miss Clarisse Harlove, avec quelques espérances, ou avec d'autres sentimens que le désir? Ainsi les téméraires & les présomptueux, qui ne s'apperçoivent point de leurs défauts, ont la hardiesse d'aspirer, tandis que le mérite modeste est trop respectueux pour ouvrir la bouche. De là les persécutions de vos *Symes*, de vos *Byrons*, de vos Mullins, de vos Wyerleys, & de vos Solmes; autant de misérables, qui, après avoir examiné le reste de votre famille, n'ont pas dû désespérer de lui faire agréer leur alliance. Mais, d'eux à vous, quelle insupportable présomption?

Cependant j'appréhende que toutes vos oppositions ne soient inutiles. Vous serez sacrifiée à cet odieux personnage. Vous y consentirez vous-même. Je connois votre famille; elle ne résistera point à l'amorce qui lui est présentée. O ma chère, ma tendre amie! Tant de charmantes qualités, un mérite si supérieur, seront donc ensévelis dans ce détestable mariage! Votre oncle répète à ma mère que vous devez être soumise à leur autorité. Autorité! n'est-ce pas

un

un terme bien imposant dans la bouche d'un petit esprit, qui n'a d'autre avantage que d'être né trente ans plutôt qu'un autre! Je parle de vos oncles; car l'autorité paternelle doit être sacrée. Mais les pères même ne devroient-ils pas mettre de la raison dans leur conduite?

Cependant ne vous étonnez pas de la barbarie avec laquelle votre sœur en use dans cette affaire. J'ai une particularité curieuse à joindre aux motifs qui gouvernent votre frère, qui éclaircira les dispositions de votre sœur. Ses yeux, comme vous l'avez avoué, furent éblouis d'abord de la recherche de l'homme qu'elle prétend mépriser, & qui l'honore certainement d'un souverain mépris. Mais vous ne nous avez pas dit qu'elle en est encore amoureuse. Bell a quelque chose de bas, jusque dans son orgueil; & rien n'est si orgueilleux que Bell (1). Elle a fait confidence de son amour, du trouble qui la suit pendant le jour, qui l'empêche de dormir la nuit, & qui est pour elle un éguillon de vengeance, à sa favorite Betty Barnes. S'abandonner à la langue d'une servante! Pauvre créature! Mais les petites ames, qui se ressemblent, ne manquent point de se rencontrer & de se mêler comme les grandes. Cependant elle a recommandé le silence à cette

(1) Diminutif de Bella, comme Bella Arabella.

fille ; &, par le moyen de la *circulation femelle* (comme Lovelace a eu l'impertinence de l'appeler dans une autre occasion, pour jeter du ridicule sur notre sexe), Betty, qui a voulu se faire honneur d'avoir été jugée digne d'un secret, ou qui a pris plaisir à s'emporter contre ce qu'elle nomme la perfidie de Lovelace, l'a dit à une de ses confidentes ; cette confidente la rapporté à la femme de chambre de miss Loyd, qui l'a dit à sa maîtresse. Miss Loyd me l'a dit ; & moi, je vous l'apprends, pour en faire l'usage qu'il vous plaira. A présent vous ne serez pas surprise de trouver dans miss Bella, une implacable rivale, plutôt qu'une sœur affectionnée ; & vous expliquerez à merveille les termes de *sorcellerie*, de *sirène*, & d'autres expressions qu'on a lâchées contre vous, aussi bien que l'empressement de fixer un jour pour vous sacrifier à Solmes ; en un mot, toutes les duretés & les violences que vous avez essuyées. Quelle plus douce vengeance, & contre Lovelace & contre vous, que de faire marier sa rivale à l'homme que sa rivale hait, & de l'empêcher par-là d'être à l'homme dont elle est amoureuse elle-même, & qu'elle soupçonne sa rivale d'aimer ! On a vu souvent employer le poison & le poignard dans les fureurs de la jalousie & de l'amour méprisé. Vous étonnerez-vous que les liens du sang soient sans force dans

la même occaſion, & qu'une ſœur puiſſe oublier qu'elle eſt ſœur?

C'eſt ce motif ſecret, (d'autant plus puiſſant que l'orgueil y eſt trop intéreſſé pour l'avouer) joint à d'anciens ſentimens d'envie, & à tous les autres motifs généraux que vous m'avez expliqués, qui, depuis que je le connois, me remplit d'appréhenſion pour vous. Ajoutez qu'il eſt ſecondé par un frère qui a pris l'aſcendant ſur toute votre famille, & qui eſt engagé par ſes deux paſſions dominantes, l'intérêt & la vengeance, à vous perdre dans l'eſprit de tous vos proches; qu'ils ont tous deux l'oreille de votre père & de vos oncles; qu'ils ne ceſſent pas de leur interpréter mal toutes vos actions & tous vos diſcours, & qu'ils ont, dans la rencontre & dans les mœurs de M. Lovelace un champ continuel pour s'étendre. O ma chère! comment pourriez-vous réſiſter à tant d'attaques réunies? Je ſuis ſûre, hélas! trop ſûre qu'ils terraſſeront un caractère auſſi doux que le vôtre, peu accoutumé à la réſiſtance; &, je vous le dis triſtement, vous ſerez *madame Solmes.*

Il vous ſera aiſé de deviner en même tems d'où eſt venu le bruit dont je vous ai touché quelque chose dans une de mes lettres, que la ſœur cadette avoit dérobé le cœur d'un amant à ſon aînée. C'eſt Betty qui a dit auſſi que, ni vous

ni M. Lovelace, vous n'en aviez pas usé fort honnêtement avec sa maîtresse. N'êtes-vous pas bien cruelle, ma chère, d'avoir dérobé à la pauvre Bella le seul amant qu'elle ait jamais eu, & cela dans l'instant qu'elle s'applaudissoit d'avoir enfin l'occasion, non seulement de suivre le penchant d'un cœur si susceptible, mais encore de donner un exemple aux personnes renchéries de son sexe (entre lesquelles elles me faisoit sans doute l'honneur de me mettre au premier rang), pour leur apprendre à gouverner un homme avec des rênes de soie.

Mais reprenons ; il ne me reste aucun doute de leur persévérance en faveur de ce méprisable Solmes, non plus que du fond qu'ils croient pouvoir faire sur la douceur de votre caractère, & sur les égards que vous aurez pour leur amitié & pour votre propre réputation. C'est à présent que je suis plus convaincue que jamais de la sagesse du conseil que je vous ai donné autrefois, de conserver tous vos droits sur la terre que votre grand-père vous a léguée. Si vous m'aviez écoutée, vous vous seriez assuré du moins une considération extérieure de la part de votre sœur & de votre frère, qui les auroit forcés de renfermer dans leur cœur l'envie & la mauvaise volonté qu'ils font éclater avec si peu de ménagement.

Il faut que je touche encore un peu cette corde. N'obfervez-vous pas combien le crédit de votre frère l'a emporté fur le vôtre, depuis qu'il pofsède une fortune confidérable, & depuis que vous avez fait naître à quelques-uns d'entr'eux le défir de conferver la jouiffance de votre terre, fi vous ne vous foumettez pas à leurs volontés? Je connois tout ce qu'il y a de louable dans vos motifs : & qui n'auroit pas cru que vous pouviez donner votre confiance à un père dont vous étiez fi tendrement aimée? Mais fi vous aviez été dans la poffeffion actuelle de cette terre; fi vous y aviez fait votre demeure avec votre fidelle Norton, dont la compagnie auroit fervi de protection à votre jeuneffe, croyez-vous que votre frère ne vous eût pas ménagée davantage? Je vous difois, il n'y a pas long-tems, que vos épreuves ne me paroiffoient que proportionnées à votre prudence; cependant vous ferez plus qu'une femme, fi vous vous dégagez d'un côté, des efprits violens & fordides qui vous affiègent; & de l'autre, de l'autorité tyrannique qui vous en impofe. A la vérité, vous pouvez finir tout d'un coup, & le public admirera votre aveugle foumiffion, fi vous vous déterminez à devenir madame Solmes.

J'ai lu avec plaifir ce que vous me racontez de la bonté de M. Lovelace pour fes fermiers,

& du petit présent qu'il fit à celui de votre oncle. Madame Fortescue lui accorde la qualité du meilleur de tous les maîtres. J'aurois pu vous le dire, si j'avois cru qu'il fût nécessaire de vous donner un peu d'estime pour lui. En un mot, il a des qualités qui peuvent rendre un homme supportable au-dessous de cinquante ans; mais, jusqu'à cet âge, je plains la pauvre femme à laquelle il pourra tomber en partage, & je devrois dire les *femmes*, car il en tuera peut-être une douzaine avant ce tems-là. Ne nous écartons pas: croyez-vous que le fermier de votre oncle ne mérite pas bien des éloges, s'il est vrai, comme on le dit, que, dans la joie d'avoir reçu les deux guinées de M. Lovelace, il fit appeler aussi-tôt son maître, auquel il paya, de cette petite somme, une partie de sa dette? Mais que doit-on penser du maître, qui eut le courage de la prendre, quoiqu'il n'ignorât pas que son fermier manquoit de tout, & qui ne fit pas difficulté de le dire aussi-tôt que M. Lovelace fut parti, en se contentant de louer l'honnêteté du fermier? Si ce récit étoit certain, & que le maître n'appartînt pas de si près à ma chère amie, quel mépris n'aurois-je pas pour un misérable de cette espèce? Mais on a peut-être grossi les circonstances: Tout le monde est mal disposé pour les avares; & ils ne méritent pas d'autres senti-

mens, parce qu'ils ne pensent qu'à la conservation de ce qu'ils préférent au bien de tout le monde.

J'attends votre première lettre avec une vive impatience. Ne vous lassez pas du détail. Je ne suis occupée que de vous & de ce qui a rapport à votre situation.

ANNE HOWE.

LETTRE XVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE (1).

Vendredi, 3 Mars.

O Ma chère amie! quel combat j'ai eu à soutenir! Epreuve sur épreuve, conférences sur conférences. Mais connoissez-vous des loix ou des cérémonies qui puissent donner quelque droit à un homme sur un cœur qui le déteste!

J'espère encore que ma mère obtiendra quelque chose en ma faveur. Mais je vous dois la peinture de mes peines. J'y ai déjà employé toute la nuit; car j'ai tant de choses à vous écrire! Et je veux être aussi exacte que vous le désirez.

Dans ma dernière lettre, je vous ai prévenue

(1) Clarisse n'avoit point encore reçu la lettre précédente.

fur mes craintes. Elles étoient fondées fur une converfation entre ma mère & ma tante, dont Hannah a trouvé le moyen d'entendre une partie Il feroit inutile de vous en raconter les circonftances, parce qu'elles fe trouvent renfermées dans le compte que j'ai à vous rendre de différentes converfations que j'ai eues avec ma mère dans l'efpace de quelques heures.

Je fuis defcendue ce matin à l'heure du déjeûner, le cœur affez oppreffé de tout ce qu'Hannah m'avoit rapporté hier après midi. J'efpérois de trouver l'occafion d'en parler à ma mère, dans l'efpérance de lui infpirer un peu de pitié pour moi; & mon deffein étoit de la joindre lorfqu'elle pafferoit dans fon appartement. Malheureufement cet odieux Solmes étoit affis entr'elle & ma fœur, avec un air d'affurance qui m'a choquée dans fes regards; vous favez, ma chère, que rien ne plaît de la part d'une perfonne qu'on n'aime point.

S'il étoit demeuré à fa place, tout fe feroit paffé tranquillement; mais cette épaiffe créature s'eft avifée de fe lever, & de venir droit vers une chaife qui étoit près de celle qu'on avançoit pour moi. Je me fuis hâtée de l'éloigner comme pour faire place à la mienne, & je me fuis affife, peut-être un peu brufquement, parce que tout ce que j'avois appris me revenoit à la tête. Rien n'a paru capable de

l'arrêter. Cet homme eſt plein de confiance en lui-même. Il eſt hardi ; il a le regard effronté. J'ai été ſurpriſe de lui voir pouſſer ſa chaiſe ſi près de moi, en établiſſant ſa laide & peſante figure, qu'il touchoit à mon panier. Tout ce que j'avois entendu ſe préſentant, comme j'ai dit, à mon imagination, ce procédé m'a tellement piquée, que je ſuis allée me placer ſur une autre chaiſe. J'avoue que je n'ai pas pris aſſez d'empire ſur moi-même. C'étoit donner trop d'avantage à mon frère & à ma ſœur. Auſſi n'ont-ils pas manqué de le prendre. Mais c'eſt une faute qui n'a pas été volontaire ; je n'ai pu faire autrement ; en vérité, je ne ſavois ce que je faiſois.

Je me ſuis apperçue que mon père étoit extrêmement irrité. Lorſqu'il eſt en colère, il n'y a perſonne qui le faſſe lire plus aiſément ſur ſon viſage. Clariſſe! m'a-t il dit d'une voix forte, ſans ajouter un ſeul mot. Monſieur! ai-je répondu en lui faiſant une profonde révérence. Je tremblois. Mon premier mouvement a été d'approcher ma chaiſe plus près de celle du miſérable & je me ſuis aſſiſe. Je me ſentois le viſage tout en feu.

Faites le thé, chère fille, m'a dit mon excellente mère ; aſſeyez-vous près de moi, mon amour, & faites le thé.

Je ſuis allée prendre bien volontiers la chaiſe

dit, en quittant aussi sa chaise : ma sœur, j'ai une rareté à vous faire voir ; je vais la chercher : & sortant, il a fermé la porte après lui.

J'ai commencé à voir où tous ces préparatifs devoient aboutir ; je me suis levée. L'homme, cherchant à prononcer quelques paroles, s'est levé aussi, & s'est mis à remuer *ses jambes cagneuses* pour s'avancer vers moi. En vérité, ma chère, tout m'est odieux dans sa personne. Je vais épargner à mon frère, lui ai-je dit, la peine de m'apporter sa rareté ; votre servante, monsieur. Il a crié deux ou trois fois : mademoiselle, mademoiselle, & son air étoit celui d'un homme égaré. Mais je suis sortie pour chercher mon frère, comme vous jugez, & pour voir ce qu'il avoit à me montrer. A la vérité, je l'avois vu passer dans le jardin avec ma sœur, quoique le tems fût assez mauvais ; preuve qu'il avoit laissé sa rareté avec moi, & qu'il n'en avoit pas d'autre à me faire voir.

A peine étois-je montée à mon propre appartement, où je méditois d'envoyer Hannah demander une audience à ma mère, avec d'autant plus de confiance, que sa bonté relevoit beaucoup mon courage, que Chorey, sa femme de chambre, est venue m'apporter de sa part l'ordre de me rendre dans son cabinet. Hannah m'a dit en même tems que mon père ne faisoit que

d'en sortir, avec un visage irrité ; alors j'ai commencé à craindre l'audience autant que je l'avois souhaitée.

Cependant je suis descendue ; mais, ne me défiant que trop du sujet qui me faisoit appeler, je ne me suis approchée qu'en tremblant, & le cœur dans une palpitation visible.

Ma mère s'est apperçue de mon désordre ; elle a tenu les bras ouverts en s'asseyant. Venez, chère fille, venez m'embrasser, m'a-t-elle dit avec un tendre sourire. Pourquoi ma chère enfant paroit-elle si agitée ? Cette douce préparation, jointe à la bonté qu'elle m'avoit marquée auparavant, a confirmé mes craintes ; ma mère vouloit adoucir l'amertume de ses déclarations.

O ma chère mère ! C'est tout ce que j'ai eu la force de lui dire, & j'ai jeté les bras autour son cou, en cachant mon visage dans son sein.

Ma fille ! ma fille ! retenez, m'a-t-elle dit, ce charme que vous avez pour m'attendrir : autrement je n'ose m'exposer avec vous. Mes larmes ruisseloient sur son sein, & je me sentois le cou mouillé des siennes. Quelle tendresse n'a-t-elle pas mis dans ses expressions ? Levez le visage, ma précieuse enfant, mon aimable Clarisse ! O chère fille, fille de mon cœur, levez ce visage qui aura toujours tant de charmes pour mes yeux. D'où viennent ces sanglots ? Un de-

voir redouté cause-t-il tant d'émotion, qu'avant que je puisse parler . . . . . Mais je suis bien aise, mon amour, que vous puissiez deviner ce que j'ai à vous dire: vous m'épargnez la peine de vous faire une ouverture dont je ne me suis pas chargée sans beaucoup de répugnance.

Ensuite s'étant levée, elle a tiré une chaise près de la sienne, & m'y a fait asseoir, abymée comme j'étois dans mes larmes, & dans la crainte de ce que j'allois entendre, autant que dans les sentimens de reconnoissance que je devois à cette bonté maternelle; mes soupirs étoient mon seul langage. Elle a poussé sa chaise encore plus près de la mienne; elle a passé le bras autour de mon cou, & serrant mon visage contre le sien, laissez moi parler, chère fille, puisque vous voulez garder le silence; écoutez-moi.

Vous savez, ma fille, ce que j'ai la patience d'endurer tous les jours pour le bien de la paix. Votre père est un homme rempli de bonté, qui n'a que d'excellentes intentions; mais il ne veut pas être contredit. J'ai cru vous voir quelquefois de la compassion pour moi, lorsque je suis obligée de lui céder sur tout. Ce foible ne lui fait pas une meilleure réputation, & la mienne en augmente: mais, si je pouvois l'empêcher, je ne voudrois pas d'un avantage qui nous coûte si cher à tous deux. Vous êtes une fille respectueuse,

sage, prudente, (elle a bien voulu m'attribuer toutes ces qualités, pour m'encourager, sans doute, à les acquérir) vous ne voudriez pas, j'en suis sûre, augmenter mes embarras; vous ne voudriez pas troubler de plein gré cette paix que votre mère a tant de peine à conserver. L'obéissance vaut mieux que les sacrifices. O chère Clary! répandez la joie dans mon cœur, en me disant que mes craintes ont été trop loin. Je vois combien le votre est touché: je vois ses perplexités: je vois qu'il s'y passe de rudes combats, a-t-elle ajouté en retirant le bras, & se levant, pour m'empêcher de voir combien elle étoit touchée elle-même. Je veux vous laisser un moment: ne me répondez pas (car j'essayois d'ouvrir la bouche, & je n'avois pas plutôt été libre, que je m'étois jetée à genoux, les bras levés & les mains étendues): je ne suis pas préparée à vos plaintes irrésistibles: (c'est le mot qu'elle a bien voulu employer) je vous donne le tems de vous recueillir, & je vous recommande de ne pas rendre inutile cette effusion d'une tendresse véritablement maternelle.

Elle est passée aussi-tôt dans une autre chambre en essuyant ses larmes. J'étois noyée dans les miennes, & les douloureux mouvemens de mon cœur répondoient à tout ce qu'elle m'avoit fait pressentir.

Elle est revenue, après avoir repris plus de

fermeté. J'étois encore à genoux, le visage collé sur la chaise où elle avoit été assise. Regardez-moi, chère Clarisse : je me flatte de ne pas vous trouver de l'humeur. Non, ma très-chère & très-honorée mère, non...... Je me suis levée pour continuer, & j'ai plié un genou devant elle. Mais elle m'a relevée aussi-tôt, en m'interrompant, il n'est pas question de cette posture, il faut obéir : c'est le cœur, & non pas les genoux, qu'il faut fléchir, l'affaire est absolument décidée : préparez-vous par conséquent à recevoir la visite de votre père comme il doit souhaiter qu'elle soit reçue : songez que d'un seul quart d'heure dépend le repos de ma vie, la satisfaction de toute une famille, & votre propre sûreté de la part d'un homme violent. Enfin, je vous ordonne, autant que vous respectez ma bénédiction, de penser à devenir madame Solmes.

C'étoit m'enfoncer le poignard au fond du cœur : je suis tombée sans connoissance, & lorsque je suis revenue à moi, je me suis trouvée dans les bras de nos femmes, mes lacets coupés, & mon linge infecté d'odeurs fortes. Ma mère s'étoit retirée. Il est certain que, si j'avois été traitée avec moins de douceur, & si l'odieux nom avoit été épargné à mes oreilles, ou présenté du moins avec un peu plus de préparation & de réserve, j'aurois pu soutenir ce nom horrible avec moins

d'émotion. Mais entendre de la bouche d'une mère si chère & si respectée, que je dois penser à devenir madame Solmes, ou renoncer à sa bénédiction, quel moyen d'y résister?

Chorey est venue avec un autre message; qu'elle m'a déclaré de l'air grave que vous lui connoissez: Votre maman, miss, est fort inquiète de l'accident qui vous est arrivé: elle vous attend dans une heure, & elle m'ordonne de vous dire qu'elle espère tout de votre soumission. Je n'ai fait aucune réponse: qu'aurois-je pu dire? Et m'appuyant sur le bras d'Hannah, je suis remontée dans mon appartement. Là, vous pouvez vous imaginer comment la plus grande partie de l'heure a été employée.

Dans l'intervalle, ma mère est montée chez moi. Je prends plaisir, a-t-elle eu la bonté de dire en entrant, à venir dans cet appartement. Point d'émotion, Clary, point d'inquiétude: ne suis je pas votre mère? une mère tendre & indulgente? Ne m'affligez point, en vous affligeant vous-même: ne cherchez point à me causer du chagrin, lorsque je voudrois ne vous procurer que du plaisir. Venez, ma chère; voulez-vous passer dans votre cabinet de livres?

Elle m'a prise par la main, & m'a fait asseoir près d'elle. Après s'être informée de ma santé, elle s'est mise à me parler, comme dans la sup-

position

position que j'avois fait usage du tems qu'elle m'avoit laissé pour surmonter toutes mes objections. Elle m'a dit que, pour épargner ma modestie naturelle, mon père & elle s'étoient chargés de tout ce qui regardoit les arrangemens. Ecoutez-moi, a-t-elle interrompu lorsque j'allois ouvrir la bouche, & je vous laisserai la liberté de parler : vous n'ignorez pas quel est l'objet des visites de M. Solmes.

O Madame !....

Ecoutez-moi, & vous parlerez ; il n'a pas toutes les qualités que je lui souhaiterois ; mais c'est un homme de probité, qui n'a aucun vice....

Aucun vice, madame !

Ma fille, écoutez-moi. Vous ne vous êtes pas mal conduite à son égard. Nous avons vu avec plaisir....

O madame ! ne m'est-il pas permis à présent de parler ?

Clarisse, j'aurai fini dans un instant. Une jeune fille, aussi vertueuse que vous, ne sauroit aimer un libertin. Vous aimez trop votre frère, pour souhaiter d'épouser un homme qui a manqué de lui donner la mort, qui a menacé vos oncles, & qui défie toute la famille. Après vous avoir laissé cinq ou six fois la liberté de choisir, on est bien aise aujourd'hui de vous garantir d'un homme si méprisable. Répondez-moi,

j'ai droit de vous faire cette question : préférez vous cet homme à tous les autres ? Mais à dieu ne plaise ! car vous nous rendriez tous misérables. Cependant dites-moi si vos affections lui sont engagées.

J'ai compris quelles seroient les conséquences de ma réponse, si je disois qu'elles ne l'étoient pas.

Vous hésitez, vous ne me répondez pas ; vous n'osez me répondre : & se levant : non, je ne vous regarderai jamais d'un œil de faveur.

O madame ! madame ! ne m'ôtez pas la vie par le changement de votre cœur. Je n'hésiterois pas un moment, si je ne redoutois ce qu'on ne manquera pas d'inférer de ma réponse. Mais quelque usage qu'on en puisse faire, la menace de vous déplaire me force de parler. Je vous proteste que je ne connois pas mon propre cœur, s'il n'est absolument libre. Eh ! de grace, ma très-chère mère, qu'il me soit permis de vous demander en quoi ma conduite a mérité quelque reproche, lorsqu'on veut me forcer au mariage, comme une créature sans jugement, pour me garantir .... hélas ! de quoi ? Je vous conjure, madame, de prendre ma réputation sous votre garde. Ne souffrez pas que votre fille soit précipitée dans un état qu'elle ne désire avec

aucun homme du monde ; & cela, parce qu'on suppose qu'autrement elle se marieroit elle-même au déshonneur de toute la famille.

Eh bien, Clary, (sans faire attention à la force de ma demande) s'il est vrai que votre cœur soit libre....

O ma chère mère ! ne consultez en ma faveur que la générosité ordinaire du vôtre ; n'insistez pas sur une conclusion dont la crainte m'a fait hésiter.

Je ne veux pas être interrompue, Clary. Vous avez vu, dans la conduite que j'ai tenue en cette occasion, toute la tendresse d'une mère; vous avez dû observer que je me suis chargée, avec quelque répugnance, de la commission que j'exécute, parce que l'homme qu'on vous donne n'a pas tout ce que je lui souhaiterois, & parce que je sais que vous portez trop haut vos idées de perfection dans un homme.

Chère madame ! pardonnez-moi cette fois seulement, de vous interrompre. Est-il donc à craindre que je me rende coupable de quelque imprudence en faveur de l'homme dont vous parlez ?

Encore interrompue ! Est ce à vous de me faire des questions & des raisonnemens ? Vous savez avec qui cette hardiesse vous réussiroit mal. Sur quoi est-elle donc fondée avec moi, fille peu

généreuse, si ce n'est sur l'opinion que vous avez de mon excessive indulgence?

Hélas! que puis-je dire? que puis-je faire? Quelle est ma triste cause, si l'on m'interdit jusqu'au raisonnement?

Encore? Clarisse Harlove!

Très-chère madame! je vous demande pardon à genoux. J'ai toujours mis mon plaisir & ma gloire à vous obéir. Mais jetez les yeux sur cet homme; voyez combien toute sa personne est désagréable.

Clary, Clary! je vois à présent quel est celui dont la personne vous occupe l'imagination. M. Solmes n'est désagréable que par comparaison avec un autre; désagréable, parce que la personne d'un autre a plus d'agrément.

Mais, madame, ses manières ne le sont-elles pas aussi? Sa personne n'est-elle pas le vrai miroir de son ame? Cet autre ne m'est & ne me sera jamais rien. Délivrez-moi seulement de celui-ci, auquel mon cœur répugne de lui-même.

Vous voulez donc imposer des conditions à votre père? Croyez-vous qu'il le souffre? Ne vous ai-je pas dit qu'il y va de mon repos? Que ne fais-je pas en votre faveur? Cette commission même, dont je ne me suis chargée que parce que j'ai craint que vous ne fussiez pas aisément persuadée par un autre, n'est-elle pas une

rude commiſſion pour moi ; Et ne ferez-vous rien pour votre mère ? N'avez-vous pas refuſé tous ceux qui vous ont été offerts ? Si vous ne voulez pas nous faire deviner d'où vient votre réſiſtance, rendez-vous ; car il faut vous rendre, ou laiſſer croire que vous bravez toute votre famille.

Là-deſſus elle s'eſt levée, comme dans le deſſein de ſortir. Mais, s'arrêtant à la porte de ma chambre, elle s'eſt tournée vers moi. Je me garderai bien de dire dans quelle diſpoſition je vous ai laiſſée. Faites vos réflexions. C'eſt une affaire réſolue. Si vous faites cas de la bénédiction de votre père & de la mienne, & de la ſatisfaction de toute la famille, prenez le parti d'obéir. Je vous laiſſe à vous-même pendant quelques momens. Je reviendrai. Faites que je vous trouve telle que je le déſire : & ſi votre cœur eſt libre, qu'il ſoit gouverné par le devoir.

Une demi-heure après, ma mère eſt revenue. Elle m'a trouvée noyée dans mes larmes. Elle m'a pris la main. Mon rôle, m'a-t-elle dit, eſt toujours de reconnoître mes torts. Je m'imagine que je me ſuis expoſée mal-à-propos à vos réſiſtances, par la méthode que j'ai employée. Je m'y ſuis priſe d'abord comme ſi je m'étois

attendue à un refus, & je me le suis attiré par mon indulgence.

Ah, ma chère mère! ne le dites & ne le pensez pas.

Si c'étoit moi, a-t-elle continué, qui eût donné occasion à ce débat, s'il étoit en mon pouvoir de vous dispenser de là soumission qu'on demande, vous savez trop ce que vous pourriez obtenir de moi.

Qui penseroit à se marier, chère miss Howe, lorsqu'on voit une femme d'un caractère aussi doux que celui de ma mère, dans la nécessité de se perdre, ou de renoncer à tout exercice de ses volontés?

Lorsque je suis revenue ici la seconde fois, m'a-t-elle dit, j'ai refusé d'écouter vos raisons, parce que je savois que la résistance ne vous serviroit de rien. C'est encore une faute que j'ai commise. Une jeune créature qui aime à raisonner, & qui veut être convaincue par le raisonnement, devroit être écoutée dans ses objections. Je suis donc résolue, dans cette troisième visite, d'entendre tout ce que vous avez à me dire. Ma bonté doit vous engager à quelque reconnoissance. Elle doit piquer votre générosité: je veux bien le dire, parce que c'est à vous que je parle, à une fille, dont l'ame est ordinairement toute généreuse. Si votre cœur est réelle-

ment libre, voyons à quoi il vous portera pour m'obliger. Ainsi, pourvu que votre langue soit gouvernée par votre discrétion ordinaire, je vais vous écouter. Mais c'est après vous avoir déclaré néanmoins que tout ce que vous pourrez dire sera inutile d'un autre côté.

Quelle affreuse déclaration! Cependant, madame, ce seroit une consolation pour moi de pouvoir obtenir du moins votre pitié.

Soyez sûre de ma pitié, autant que de ma tendresse. Mais qu'est-ce que l'agrément de la personne, Clary, pour une fille de votre prudence, & pour un cœur libre, si le vôtre l'est effectivement?

Le dégoût des yeux n'est-il rien, lorsqu'il est question d'engager son cœur? O madame! qui pourroit consentir à se marier, si le cœur doit être blessé à la première vue, & si la plaie doit augmenter ensuite à chaque occasion de se voir?

Comptez, Clary, que c'est un effet de votre prévention. Ne me donnez pas sujet de regretter que la noble fermeté que je vantois dans votre caractère, & que je prenois pour une qualité glorieuse dans une fille de votre âge, soit changée ici en obstination contre votre devoir. N'avez-vous pas fait des objections contre plusieurs....

C'étoit contre leurs principes, madame; mais M. Solmes......

Est un honnête homme, Clary, une bonne ame, un homme vertueux!

Lui, un honnête homme! une bonne ame! un homme vertueux!

Personne ne lui refuse ces qualités.

Est-ce un honnête homme qui, par les offres qu'il fait à une famille étrangère, dépouille ses propres parens de leurs justes droits?

Songez, Clary, que ces offres sont pour vous, & que vous devriez être la dernière à faire cette observation.

Permettez-moi de dire, madame, que, préférant, comme je fais, le bonheur aux richesses, n'ayant pas même besoin de ce que je possède, en ayant abandonné l'usage par la simple vue du devoir......

Ne vantez point votre mérite. Vous savez que, dans cette soumission volontaire, il y a moins à perdre pour vous qu'à gagner. Finissons là-dessus. Mais je puis vous assurer que tout le monde n'attache pas un si grand mérite à cette action, quoique, pour moi, j'en aie cette idée, & que votre père & vos oncles l'aient eue aussi dans le tems.

Dans le tems, madame! quels indignes offices m'ont donc rendu mon frère & ma sœur, dans la crainte que la faveur où j'étois il n'y a pas long-tems......

Je ne veux rien entendre contre votre frère & votre sœur. Quelles guerres domestiques me faites-vous envisager, dans un tems où j'espérois toute ma consolation de mes enfans?

Je demande au ciel ses bénédictions pour mon frère & ma sœur, dans toutes leurs entreprises louables. Vous n'aurez pas de guerres dans la famille, si mes efforts sont capable de les prévenir. Vous aurez la bonté, madame, de me dire vous-même ce qu'il faudra que je souffre d'eux, & je le souffrirai. Mais, de grace, que ce soient mes actions qui plaident pour moi, & qu'elles ne soient point exposées à leurs interprétations, comme les ordres humilians que j'ai reçus ne m'apprennent que trop qu'elles l'ont été.

Au moment que je finissois, mon père est entré dans ma chambre, avec un air de sévérité, qui m'a fait trembler. Il a fait deux ou trois tours, & s'est adressé ensuite à ma mère, qui étoit demeurée en silence à sa vue : ma chère, vous vous arrêtez bien long-tems. Le dîner est prêt. Ce que vous avez à dire ne demande pas beaucoup d'explication. Il suffit assurément de déclarer votre volonté & la mienne; mais peut-être vous entreteniez-vous des préparatifs. Il est tems de descendre..... avec votre fille, si elle est digne de ce nom.

Il est descendu lui-même, en jetant sur moi un regard si terrible, que je me suis sentie incapable de lui dire une parole, & de parler même de quelques minutes à ma mère.

Cela n'est-il pas bien effrayant, ma chère? Ma consternation a paru toucher ma mère. Elle m'a nommée sa chère fille; elle m'a embrassée, en me disant que mon père ne savoit pas que j'eusse continué mes oppositions. Il nous a fourni une excuse, a-t-elle ajouté, pour avoir tardé si long-tems. Allons, Clary, on va servir. Descendrons-nous ensemble? Elle m'a prise par la main.

Son action m'a fait tressaillir. Descendre, madame! Quoi! pour faire supposer que nous nous nous sommes entretenues des préparatifs? O ma chère mère! ne m'ordonnez pas de descendre, sur une telle supposition.

Vous devez voir, ma fille, que, nous arrêter plus long-tems ensemble, c'est avouer que nous sommes en débat sur votre devoir. Le souffrira-t-on? Votre père ne vous a t il pas dit lui-même qu'il veut être obéi? J'aime mieux vous laisser à vous-même pour la troisième fois. Je chercherai quelque moyen de vous excuser. Je dirai que vous ne seriez pas bien aise de descendre pour dîner; que votre modestie, dans une occasion.....

O madame! Ne parlez pas de ma modestie

dans cette occasion ; ce seroit donner des espérances.......

Est-il donc vrai que vous n'en vouliez donner aucune? Fille perverse! Et se levant pour sortir, prenez plus de tems pour faire vos réflexions. Puisque c'est une nécessité, prenez plus de tems. Et lorsque je vous reverrai, apprenez-moi à quel reproche je dois m'attendre de la part de votre père, pour l'excès de mon indulgence.

Cependant elle s'est arrêtée un moment à la porte, comme pour attendre que je la suppliasse du moins de donner une explication favorable à mon absence; car, paroissant hésiter, je suppose, m'a-t-elle dit, que vous ne voudriez pas que mon rapport.....

O madame! ai-je interrompu; y a-t-il quelqu'un dont la faveur puisse me toucher, si je perds celle de ma mère?

Vous comprenez bien, ma chère amie, que désirer un rapport favorable, c'étoit passer condamnation sur un point trop décidé dans mes résolutions, pour laisser croire à mes amis qu'il me reste la moindre incertitude. Ma mère a pris le parti de descendre.

Je vais envoyer au dépôt tout ce que je viens d'écrire; &, sûre comme je suis, que vous ne vous ennuierez pas du détail, dans des circons-

rances si intéressantes pour l'honneur de votre amie, je continuerai de suivre la même méthode. Au milieu de mes embarras, je ne dois pas souhaiter de garder long-tems des écrits dans lesquels je m'explique avec tant de liberté. Si vous n'avez pas un besoin pressant de Robert, vous me ferez plaisir de me l'envoyer tous les jours, au risque de ne rien trouver de prêt.

Mais je serois bien aise qu'il ne vînt jamais les mains vides. Quelle seroit votre générosité de m'écrire aussi souvent par le mouvement de l'amitié, que j'y suis forcée par l'infortune! Lorsque mes lettres ne se trouveront plus au dépôt, je serai sûre qu'elles seront entre vos mains. Comme je profiterai, pour vous écrire, de divers momens que je ne puis prévoir, trouvez bon que je supprime toutes les formalités.

LETTRE XVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

MA mere, à son retour, qui a suivi immédiatement le dîner, a eu la bonté de me dire qu'au milieu des questions de mon père sur ma soumission volontaire, (car il me semble que le

doute ne tombe que sur la manière) elle a trouvé le moyen de lui insinuer que, dans un point si essentiel, elle auroit souhaité de laisser à une fille qu'elle a tant de raison d'aimer (ce sont ses obligeantes expressions) la liberté de déclarer tout ce qu'elle a dans le cœur, afin que son obéissance en soit plus libre. Elle lui a fait entendre aussi que, lorsqu'il est monté à ma chambre, elle écoutoit mes raisons, & qu'elle croyoit avoir découvert que je prendrois plus volontiers le parti de renoncer au mariage.

Elle m'a dit que mon père avoit répondu d'un ton irrité : qu'elle se garde bien de me donner sujet de soupçonner ici quelque préférence. Mais si c'est seulement pour soulager son cœur, sans s'opposer à mes volontés, vous pouvez l'écouter.

Ainsi, Clarisse, a repris ma mère, je suis revenue dans cette disposition ; si vous ne recommencez pas à m'apprendre par votre obstination, comment je dois vous traiter.

En vérité, madame, vous avez rendu justice à mes sentimens, lorsque vous avez dit que je n'ai aucune inclination pour le mariage ; je me flatte de n'avoir pas été assez inutile dans la maison de mon père pour faire souhaiter.......

Laissons votre mérite à part, Clary ; vous avez rempli le devoir d'une bonne fille. Vous m'avez

ſoulagée dans mes ſoins domeſtiques ; mais ne m'en cauſez pas à préſent plus que vous ne m'en avez épargné. Vous avez trouvé une abondante récompenſe dans la réputation d'habileté & d'intelligence que cette conduite vous a procurée. Mais tous les ſecours qu'on a reçus de vous, touchent maintenant à leur fin. Si vous vous mariez, cette fin ſera naturelle, & déſirable même, ſi vous vous mariez pour faire plaiſir à votre famille, parce que vous en aurez vous-même une, où vos talens pourront s'employer. Si les choſes tournent autrement, il n'y aura pas moins une fin ; mais qui ne ſera pas naturelle. Vous m'entendez, ma fille.

Je me ſuis miſe à pleurer.

J'ai déjà fait chercher une femme de charge pour cette maiſon : votre bonne Norton me conviendroit beaucoup. Mais je ſuppoſe que vous avez jeté les yeux ſur cette digne femme : ſi vous le déſirez, on en conviendra dans les articles.

Mais pourquoi, très-chère madame, pourquoi me précipiter dans l'état du mariage, moi, qui ſuis la plus jeune, & qui ſuis fort éloignée d'y avoir la moindre inclination ?

Vous allez me demander, ſans doute, pourquoi l'on n'a pas penſé à votre ſœur pour M. Solmes.

J'eſpère, madame, que vous ne vous oſſenſeriez pas de cette queſtion.

Je pourrois vous renvoyer à votre père, pour la réponſe. M. Solmes a ſes raiſons pour vous préférer.

Et j'ai les miennes auſſi, madame, pour ne le pouvoir ſouffrir.

Cette vivacité à m'interrompre n'eſt pas ſupportable. Je ſors, & je vais envoyer votre père, ſi je ne puis rien obtenir de vous.

Madame, j'aimerois mieux mourir que de.....

Elle m'a mis la main ſur la bouche. Clariſſe, gardez-vous qu'il vous échappe rien de déciſif. Si vous me perſuadez une fois que vous êtes inflexible, j'ai fini.

Mes larmes ont recommencé à couler de dépit. Voilà, voilà l'ouvrage de mon frère, l'effet de ſes vues intéreſſées......

Point de réflexions ſur votre frère. Il n'a que l'honneur de la famille à cœur.

Je ne ſuis pas plus capable que mon frère, de faire déshonneur à la famille.

J'en ſuis perſuadée. Mais vous conviendrez que votre père & vos oncles en doivent juger mieux que vous.

Je lui ai offert alors de vivre perpétuellement dans le célibat, ou de ne me marier jamais qu'avec la pleine approbation de tous mes proches.

Si je voulois marquer du respect & de l'obéissance, c'étoit en prenant leur volonté pour règle, & non la mienne.

J'ai répondu que je ne croyois pas avoir mérité, par ma conduite, que mon obéissance fût mise à des épreuves de cette nature.

Oui, m'a-t-elle dit avec bonté, il n'y avoit point de reproche à faire à ma conduite. Mais je n'avois jamais essuyé d'épreuve; & puisque le tems en étoit venu, elle espéroit que ma vertu ne commenceroit point à s'affoiblir. Dans la jeunesse de leurs enfans, les parens prennent plaisir à tout ce qu'ils leur voient faire. Vous avez toujours paru d'un fort bon naturel. Mais jusqu'à présent, nous avons plutôt eu de la complaisance pour vous, que vous n'en avez eu pour nous. L'âge nubile, où vous êtes arrivée, est le tems de l'épreuve; d'autant plus que votre grand-père vous a mise dans une sorte d'indépendance, en vous préférant à ceux qui avoient des droits avant vous, sur la terre qu'il vous a laissée.

Madame, mon grand-père savoit, comme il l'a marqué expressément dans ses dernières dispositions, que mon père pouvoit dédommager abondamment ma sœur. Il a même témoigné qu'il le désiroit. Je n'ai rien fait au-delà de mon devoir, pour me procurer des faveurs extraordinaires, & ses libéralités sont plutôt une marque de

de son affection qu'un avantage pour moi; car ai-je jamais cherché ou désiré l'indépendance? Quand je serois reine de l'univers, toute ma grandeur ne me dispenseroit pas du respect que je dois à mon père & à vous. Aux yeux du monde entier, je serois ma gloire de recevoir à genoux vos bénédictions; & loin......

Je me fais une peine de vous interrompre, Clary, quoique cette attention vous manque souvent pour moi. Vous êtes jeune, Clary; vous n'avez jamais été contrariée. Mais, avec toutes ces ostentations de respect, je voudrois un peu plus de déférence pour votre mère lorsqu'elle vous parle.

Pardon, madame; & de grâce, un peu de patience, dans une occasion si extraordinaire. S'il y avoit moins de chaleur dans mes discours, on supposeroit que je n'ai que des objections de jeune fille, contre un homme qui me sera toujours insupportable.

Clarisse Harlove!

Chère, chère madame, permettez que je m'explique, cette fois seulement. Il est dur, extrêmement dur, de n'avoir pas la liberté d'entrer dans la cause commune, parce que je ne dois pas parler sans ménagement d'une personne qui me regarde comme un obstacle à son ambition, & qui me traite en esclave?

Où vous égarez-vous, Clary ?

Ma très-chère mère, le devoir ne me permet pas de fuppofer mon père affez arbitraire pour m'autorifer jamais à faire valoir cette raifon auprès de vous.

Quoi donc? Clary...... O jeune fille!

Un peu de patience, ma très-chère mère ; vous avez promis de m'entendre avec patience. La figure n'eft rien dans un homme, parce qu'on me fuppofe de la raifon. Ainfi je ferai dégoutée par les yeux, & je ne ferai pas convaincue par la raifon.

O jeune, jeune fille !

Ainfi les bonnes qualités qu'on m'attribue feront ma punition, & je deviendrai la femme d'un monftre......

Vous m'étonnez, Clary! Eft-ce vous qui tenez ce langage?

Cet homme, madame, eft un monftre à mes yeux, ame & figure. Et pour motif de fouffrir ce traitement, on m'allegue que je fuis indifférente pour tous les autres hommes! Dans d'autres tems néanmoins, & dans d'autres vues, on m'a cru de la prévention en faveur d'un homme contre les mœurs duquel il y a de juftes objections. Je me trouve confinée, comme fi l'on appréhendoit de la plus imprudente de toutes les créatures, qu'elle ne prît la fuite avec cet

homme, & qu'elle ne couvrît sa famille de honte. O ma très-chère mère! quelle patience seroit à l'épreuve d'un tel traitement?

A présent, Clary, je suppose que vous m'accorderez la liberté de parler. Il me semble que je vous ai entendue avec assez de patience. Si j'avois pu croire...... mais je vais tout réduire sous un point de vue fort court. Votre mère, Clarisse, vous donne un exemple de cette patience que vous lui demandez si hardiment, sans en avoir beaucoup pour elle.

O ma chère! que cette condescendance de ma mère m'a pénétrée dans ce moment! plus mille fois que je ne l'aurois été de sa rigueur. Mais elle faisoit sans doute attention qu'elle s'étoit chargée d'un office bien dur, d'un office, j'ose le dire, dont sa propre raison étoit blessée; sans quoi, elle n'auroit pas voulu, elle n'auroit jamais pu pousser si loin la patience.

Je dois donc vous dire, a-t-elle continué, en aussi peu de mots que votre père le croit nécessaire, à quoi se réduit toute la question. Vous avez été jusqu'à présent, comme vous savez fort bien le faire valoir, une fille très-respectueuse. Mais quelle raison auriez-vous eue de ne pas l'être? Jamais enfant n'a été traité avec plus de faveur. Aujourd'hui vous avez le choix, ou de décréditer toutes vos ions passées; ou, lors-

qu'on vous demande la plus grande preuve de ce respect (ayant le cœur libre, comme vous l'avez déclaré), de donner cette preuve, qui couronnera tout, ou, par des vues d'indépendance (car on n'en portera pas d'autre jugement, Clary, quel que soit votre motif) fondées sur un droit que tout homme que vous favoriserez peut réclamer pour vous, ou plutôt pour lui-même, de rompre avec toute votre famille, & de braver un père jaloux de son autorité; assez inutilement jaloux, je le dis en passant; de celle de son sexe par rapport à moi; mais infiniment plus jaloux encore de l'autorité de père. Voilà le point, ma fille. Vous savez que votre père s'en est fait un point. En a-t-il jamais abandonné un, lorsqu'il s'est proposé de l'emporter?

Hélas! il n'est que trop vrai, ai-je dit en moi-même: à présent que mon frère a su engager mon père dans son beau systême, il n'a plus besoin de s'embarrasser du succès. Ce n'est plus à ses avides prétentions, c'est à la volonté de mon père que je m'oppose.

Je suis demeurée sans répondre. Je ne vous cacherai pas que mon silence est venu alors d'obstination. Je me sentois le cœur trop plein. Je trouvois qu'il y avoit de la dureté dans ma mère à m'abandonner comme elle le déclaroit,

& à faire sa volonté de l'humeur impérieuse de mon frère.

Mais ce silence a tourné encore moins à mon avantage. Je vois, m'a dit ma mère, que vous êtes convaincue. Ma chère fille, ma chère Clary, c'est à présent que je vous aime du fond du cœur. On ne saura jamais que vous m'ayez rien contesté. Tout retombera sur cette modestie qui a toujours donné tant de lustre à votre caractère. Vous aurez tout le mérite de votre résignation.

J'ai cherché ma ressource dans les larmes.

Elle a pris la peine de les essuyer. Elle m'a baisé tendrement les joues. Votre père vous attend, & compte de vous voir une contenance plus gaie. Mais ne descendez point; je lui ferai vos excuses. Tous vos scrupules, comme vous voyez, ont trouvé en moi une indulgence maternelle. Je me réjouis de vous voir convaincue. C'est véritablement une preuve que votre cœur est libre, comme vous m'en assurez.

Tous ces discours, ma chère, ne touchent-ils pas à la cruauté, dans une mère néanmoins si indulgente? Je regarderois comme un crime, de supposer ma mère capable d'artifice. Mais elle reçoit le mouvement d'autrui. Elle est obligée d'employer des méthodes pour lesquelles son cœur a naturellement de l'aversion; & cela, dans

la vue de m'épargner d'autres peines, parce qu'elle voit que tous les raisonnemens ne seront point écoutés.

Je vais descendre, a-t-elle repris, & chercher quelque moyen d'excuser votre retardement, comme j'ai fait avant le dîner; car je juge qu'il vous restera quelques petites répugnances à surmonter. Je vous les passe, aussi bien qu'un peu de froideur. Vous ne descendrez point si vous ne voulez pas descendre. Seulement, ma chère, ne faites pas déshonneur à mon récit lorsque vous paroîtrez au souper; & sur tout, prenez vos manières ordinaires pour votre frère & votre sœur, car la conduite que vous tiendrez avec eux rendra témoignage à votre soumission. C'est un conseil d'amie, comme vous voyez, plutôt qu'un ordre de mère. Adieu donc, mon amour. Et paroissant prête à sortir, elle m'a donné encore un baiser.

O ma chère mère! me suis-je écriée, ne m'accablez pas de votre haine; mais vous ne sauriez croire que je puisse jamais penser à cet homme-là.

Elle a pris un visage irrité, comme si mon exclamation eût été fort contraire à son attente. Elle m'a menacée de m'envoyer à mon père & à mes oncles. Elle m'a fait remarquer, je puis dire avec bonté, que, si je supposois à mon frère

& à ma sœur des vues qui les portassent à me mettre mal dans l'esprit de mes oncles, je prenois le chemin de les seconder. Elle m'a dit qu'elle n'avoit pas attendu si long-tems à représenter tout ce qui pouvoit être opposé aux dispositions présentes, parce qu'elle avoit prévu qu'ayant refusé plusieurs partis qu'elle trouvoit préférables elle-même du côté de la personne, j'aurois peu de penchant pour M. Solmes; que, si ses objections avoient pu prévaloir, je n'en aurois jamais entendu parler : quelle apparence donc que je pusse obtenir ce qui lui avoit été refusé ? que c'étoit également mon bien (puisqu'il dépendoit de me conserver l'affection de tout le monde) & son propre repos, qu'elle se proposoit d'assurer dans la commission qu'elle avoit acceptée; que mon père alloit s'enflammer de colère en apprenant mon refus? que mes deux oncles étoient si convaincus de la sagesse de leurs mesures pour leur projet favori d'agrandir la famille, qu'ils ne paroissoient pas moins déterminés que mon père; que mon oncle & ma tante Hervey étoient du même sentiment; qu'au fond il seroit bien étrange qu'un père, une mère, des oncles, une tante, réunis dans la même volonté, n'eussent pas le pouvoir de diriger mon choix; qu'apparemment le grand motif de mon aversion étoit l'avantage même qui

devoit revenir à la famille; qu'elle pouvoit m'assurer que personne n'expliqueroit autrement mon refus; que toute l'inclination que je pouvois témoigner pour le célibat, tandis qu'un homme si odieux à tout le monde demeureroit à marier, & *tourneroit autour de moi* (c'est son expression) ne pouvoit être d'aucun poids sur personne; que, M. Lovelace fût-il un ange, je devois comprendre que mon père, ayant résolu que je ne l'aurai point, ne souffrira jamais que sa volonté soit disputée, sur-tout dans l'opinion où l'on étoit que j'entretenois des correspondances avec lui; enfin que c'étoit cette persuasion, jointe à celle que miss Howe favorisoit notre commerce, qui m'avoit attiré des défenses dont elle vouloit bien m'avouer qu'elle avoit quelque regret.

J'ai répondu à chaque article avec une force à laquelle je suis sûre qu'elle se seroit rendue, si elle avoit eu la liberté de suivre son propre jugement. Ensuite je me suis emportée amèrement contre les loix humiliantes qu'on m'a imposées.

Ces défenses, m'a-t-elle dit, devoient me faire juger combien la résolution de mon père étoit sérieuse. Il dépendoit de moi de les faire lever, & le mal n'étoit pas encore sans remède. Mais si mon obstination ne finissoit pas, je ne

devois m'en prendre qu'à moi-même de tout ce qui pouvoit arriver.

J'ai ſoupiré, j'ai pleuré, j'ai gardé le ſilence.

Irai-je aſſurer votre père, Clary, que ſes défenſes ſont auſſi peu néceſſaires que je l'ai cru; que vous connoiſſez votre devoir, & que vous ne vous oppoſerez point à ſes volontés? Qu'en dites-vous, mon amour?

O madame! que puis-je répondre à des queſtions qui me font adorer votre indulgence? Il eſt bien vrai, madame, que je connois mon devoir. Perſonne au monde n'a plus d'inclination à le remplir. Mais permettez-moi de dire que je dois demeurer ſoumiſe à ces cruelles défenſes, ſi elles ne peuvent être levées qu'à ce prix.

Ma chère mère m'a donné les noms d'opiniâtre & de perverſe. Elle a fait deux ou trois tours dans la chambre, d'un air irrité; & ſe tournant vers moi: votre cœur libre! Clariſſe. Comment pouvez-vous prétendre que votre cœur eſt libre? une antipathie ſi extraordinaire pour une perſonne, doit venir d'une prévention extraordinaire pour une autre. Répondez-moi, & ne déguiſez pas la vérité: continuez-vous d'entretenir quelque correſpondance avec M. Lovelace?

Très-chère madame, lui ai-je dit, vous con-

noissez mes motifs. Pour prévenir de nouveaux malheurs, j'ai répondu à ses lettres. Le tems des craintes n'est point encore passé.

J'avoue, Clary, quoique je ne fusse pas bien aise à présent qu'on le sût, que, dans un autre tems, j'ai cru qu'un peu d'adoucissement étoit convenable entre des esprits de cette violence. Je ne désespérois pas encore d'une sorte d'accommodement, par la médiation de milord M....... & de ses deux sœurs. Mais comme ils jugent à propos tous trois d'entrer dans les ressentimens de leur neveu; que leur neveu prend le parti de nous braver tous; & qu'on nous offre d'un autre côté des conditions que nous n'aurions pas osé demander, qui empêcheront probablement que le bien de votre grand-père ne sorte de la famille, & qui peuvent y en faire entrer encore un plus considérable; je ne vois pas que la continuation de votre correspondance puisse ou doive être permise : ainsi je vous la défends, autant que vous faites cas de mes bonnes grâces.

De grâce, madame, apprenez-moi seulement comment je puis la rompre, avec sûreté pour mon frère & mes oncles. C'est tout ce que je souhaite au monde. Plût au ciel que l'homme pour lequel on a tant de haine, n'eût pas à faire valoir, pour pretexte, qu'il a été traité avec

trop de violence, dans le tems qu'il ne demandoit que la paix & la réconciliation! J'aurois toujours été libre de rompre tout à fait avec lui. Les mauvaises mœurs qu'on lui attribue m'en auroient fourni à tout moment l'occasion. Mais depuis que mes oncles & mon frère ne gardent plus de mesures; depuis qu'il est informé des vues présentes, & que, si je ne suis pas trompée, il n'y a plus que sa considération pour moi qui l'empêche de se ressentir du traitement qu'il reçoit, lui & sa famille; que puis-je faire? Voudriez-vous, madame, le pousser à quelque résolution désespérée?

Nous aurons la protection des loix, ma fille. La magistrature offensée fera valoir ses propres droits.

Mais, madame; ne peut-il pas arriver auparavant quelque affreux désastre? les loix ne font pas valoir leurs droits, s'ils n'ont été violés.

Vous avez fait des offres, Clary, si l'on vouloit se relâcher. Êtes-vous résolue, de bonne foi, de rompre à cette condition toute correspondance avec M. Lovelace? Expliquez-vous là-dessus.

Oui, madame, j'y suis résolue & j'exécuterai cette résolution. Je ferai plus: je vous remettrai toutes les lettres qui ont été écrites de part & d'autre. Vous verrez que je ne lui ai pas donné

d'encouragement qui ne soit conforme à mon devoir; & lorsque vous les aurez lues, il vous sera plus facile de me prescrire, à cette condition, le moyen de rompre entièrement avec lui.

Je vous prends au mot, Clarisse. Donnez-moi ses lettres & les copies des vôtres.

Je compte, madame, que vous saurez seule que j'écris, & ce que j'écris.

Point de condition avec votre mère. Assurément on peut se fier à ma prudence.

Après lui avoir demandé pardon, je l'ai priée de prendre elle même la clef d'un tiroir particulier de mon secrétaire, où toutes ces lettres étoient rassemblées, pour s'assurer encore plus que je n'avois rien de réservé pour ma mère. Elle y a consenti. Elle a pris les lettres & les copies des miennes, avec la complaisance de me dire que, puisque je les lui abandonnois sans condition, elle promettoit de me les rendre & de ne les communiquer à personne. Elle est sortie pour les lire, dans le dessein de revenir après cette lecture.

Vous avez lu vous-même, ma chère, toutes ces lettres & toutes mes réponses, jusqu'à mon retour de chez vous. Vous êtes convenue qu'elles ne contiennent rien dont il puisse se vanter. J'en ai reçu trois autres depuis, par la voie parti-

culière dont je vous ai informée; & je n'ai pas encore répondu à la dernière.

Dans ces trois nouvelles lettres, comme dans celles que je vous ai montrées, après avoir exprimé, dans les termes les plus ardens, une passion qu'il prétend sincère, & fait une peinture fort vive des indignités qu'il a essuyées, des bravades que mon frère fait contre lui dans toutes les assemblées, des menaces & de l'air d'hostilité de mes oncles dans tous les lieux où ils paroissent, enfin des méthodes qu'ils emploient pour le diffamer, il déclare « que son honneur & celui de » sa famille, qui se trouve mêlé dans les réflexions qu'on fait sur lui à l'occasion d'une » malheureuse affaire qu'il n'a pas dépendu de » lui d'éviter, ne lui permettent pas de souffrir » des indignités qui augmentent de jour en » jour; que mes inclinations, si elles ne lui » sont pas favorables, ne pouvant être & n'étant » point pour un homme tel que Solmes, il en » est plus intéressé à se ressentir de la conduite » de mon frère, qui déclare à tout le monde sa » haine & sa malice, & qui fait gloire de l'intention qu'il a de le mortifier en soutenant la » recherche de ce Solmes; qu'il lui est impossible » de ne pas croire son honneur engagé à rompre » des mesures qui n'ont pas d'autre objet que » lui, quand il n'y seroit pas porté par un motif

» encore plus puiſſant ; & que je dois lui pardonner s'il entre là-deſſus en conférence avec » Solmes. Il inſiſte avec force ſur la propoſition » qu'il a renouvelée ſi ſouvent, que je lui permette de rendre, avec milord M.......... » une viſite à mes oncles, & même à mon père » & à ma mère, promettant de s'armer de patience, s'il ne reçoit pas quelque nouvel outrage que l'honneur ne lui permette pas abſolument de ſupporter » : ce que je ſuis bien éloignée, pour le dire en paſſant, de pouvoir lui garantir.

Dans ma réponſe, je lui déclare abſolument, comme je lui rappelle que je l'ai fait pluſieurs fois, « qu'il ne doit attendre aucune faveur de » moi ſans l'approbation de mes amis ; que je » ſuis ſûre qu'il n'obtiendra jamais, d'aucun » d'eux, leur conſentement pour une viſite ; » qu'il n'y a point d'homme au monde pour » lequel je ſois capable de ſéparer mes intérêts » de ceux de ma famille ; que je ne crois pas » lui être fort obligée de la modération que je » demande entre des eſprits trop faciles à s'irriter ; que c'eſt ne lui demander rien à quoi la » prudence, la juſtice & les loix ne l'obligent, » que, s'il fonde là-deſſus quelque eſpérance » qui me regarde, il ſe trompe lui-même ; que » mon inclination, comme je l'en ai ſouvent

» assuré, ne me porte point à changer d'état; » que je ne puis me permettre plus long-tems » cette correspondance clandestine avec lui : c'est » une voie basse, lui dis-je, contraire au » devoir, & qui porte un caractère de légèreté » inexcusable : qu'il ne doit pas s'attendre » par conséquent que je sois disposée à la con- » tinuer ».

A cette lettre, il répond, dans sa dernière, » que si je suis déterminée à rompre toute cor- » respondance avec lui, il en doit conclure que » c'est dans la vue de devenir la femme d'un » homme qu'aucune femme bien née ne regar- » dera jamais comme un parti supportable; & » que, dans cette supposition, je dois lui par- » donner, s'il déclare qu'il ne sera jamais ca- » pable de consentir à la perte absolue d'une » personne dans laquelle il a mis toutes ses es- » pérances de bonheur, ni de soutenir avec » patience l'insolent triomphe de mon frère; » mais qu'il ne pense point à menacer la vie » de personne, ou sa propre vie : qu'il remet » à prendre ses résolutions lorsqu'il y sera forcé » par un si terrible évènement; que, s'il apprend » qu'on dispose de moi avec mon consentement, » il s'efforcera sans doute de se soumettre à sa » destinée; mais que, si la violence y est em-

» ployée, il ne sera pas capable de répondre des » suites ».

Mon dessein est de vous envoyer ces lettres dans quelques jours. Je les mettrois aujourd'hui sous mon enveloppe; mais il peut arriver qu'après me les avoir rendues, ma mère souhaite de les lire encore une fois. Vous verrez, ma chère, comment il s'efforce de m'engager à la continuation de cette correspondance.

MA mère est revenue après une heure d'absence. Prenez vos lettres, Clary. Je n'ai rien à vous reprocher du côté de la discrétion dans les termes. J'y trouve même une sorte de dignité, & rien qui ne soit dans l'exacte bienséance. Et vous vous êtes ressentie, comme vous le deviez, de ses invectives & de ses menaces. Mais, après une haine si déclarée d'une part, & des bravades si peu ménagées de l'autre, pouvez-vous penser que ce parti vous convienne?.... Pouvez-vous penser qu'il soit à propos d'encourager les vues d'un homme qui s'est battu en duel avec votre frère, quelles que soient sa fortune & ses protestations?

Non, madame, & vous aurez la bonté d'observer que je le lui ai dit à lui-même. Mais à présent, madame, toute la correspondance est devant

vant vos yeux, & je vous demande vos ordres ſur la conduite que je dois tenir dans une ſituation ſi déſagréable.

Je vous ferai un aveu, Clary; mais je vous recommande, autant que vous ſeriez fâchée que je doutaſſe de la générosité de votre cœur, de n'en prendre aucun avantage. Je ſuis ſi ſatisfaite de la manière libre & confiante avec laquelle vous m'avez offert vos clefs, & de la prudence que j'ai remarquée dans vos lettres, que, ſi je pouvois faire entrer tout le monde, ou votre père ſeulement, dans mon opinion, j'abandonnerois volontiers tout le reſte à votre diſcrétion, en me réſervant à l'avenir la conduite de vos lettres & le ſoin de vous faire rompre cette correſpondance auſſi-tôt qu'il ſera poſſible. Mais, comme il ne faut rien eſpérer de ce côté là, & que votre père ne ſeroit pas traitable, s'il venoit à découvrir que vous avez quelque relation avec M. Lovelace, ou que vous en avez eu depuis qu'il vous l'a défendu, je vous défends auſſi de continuer cette liberté. Cependant il faut convenir que le cas eſt difficile. Je vous demande ce que vous en penſez vous-même. Votre cœur eſt libre, dites-vous. De votre propre aveu, les circonſtances ne permettent pas de regarder comme un parti convenable, un homme pour lequel nous avons tous tant d'averſion. Qu'avez-

vous donc à propofer, Clary? Voyons, quelles font là-deffus vos idées?

J'ai compris que c'étoit une nouvelle épreuve, & j'ai répondu fans héfiter: « Voici, madame, » ce que je propofe humblement; que vous me » permettiez d'écrire à M. Lovelace, (car je n'ai » pas fait de réponfe à fa dernière lettre) qu'il n'a » rien à démêler entre mon père & moi; que je » ne lui demande point de confeil, que je » n'en ai pas befoin; mais que, puifqu'il s'at- » tribue quelque droit de s'inquiéter de mes af- » faires, parce que les intentions de mon frère, » & fes vues pour M. Solmes lui déplaifent, je » veux bien l'affurer, fans lui donner aucune rai- » fon d'expliquer cette bonté en fa faveur, que » je ne ferai jamais à cet homme là. S'il m'eft » permis de lui donner cette affurance, & qu'en » conféquence les prétentions de M. Solmes » ceffent d'être encouragées; que M. Lovelace » foit fatisfait ou mécontent, je n'irai pas plus » loin: je ne lui écrirai jamais une ligne de plus, » & je ne le verrai jamais, fi je puis éviter » de le voir: les excufes ne me manqueront » pas, fans être obligée de compromettre ma fa- » mille ».

Ah, mon amour! Mais que deviendront les offres de M. Solmes? Tout le monde en eft charmé. Il fait même efpérer à votre frère des

échanges de terres; ou du moins, qu'il nous facilitera de nouvelles acquisitions au nord. Car vous savez que les vues de la famille demandent l'accroissement de nos biens dans ce canton. Votre frère, en un mot, a formé un plan qui éblouit tout le monde. Une famille si riche dans toutes ses branches, & qui tourne ses vues à l'honneur, doit voir, avec beaucoup de plaisir, le chemin ouvert pour figurer un jour avec les principales du royaume.

Et pour assurer le succès de ces vues, pour faire réussir le plan de mon frère, je dois être sacrifiée, madame, à un homme que je ne puis supporter! O ma chère maman! sauvez-moi, sauvez-moi, si vous le pouvez, du plus grand de tous les maux! J'aimerois mieux être enterrée toute vive; oui, je l'aimerois mieux, que d'être jamais à cet homme là.

Elle m'a grondée de ma véhémence; mais elle m'a dit, avec une bonté extrême, qu'elle hasarderoit d'en parler à mon oncle Harlove; que s'il promettoit de la seconder, elle en parleroit à mon père, & que j'aurois de ses nouvelles demain matin. Elle est descendue pour le thé, après m'avoir promis d'excuser ce soir mon absence à l'heure du souper; & j'ai pris aussi tôt la plume, pour vous faire ce détail.

Mais n'est-il pas cruel pour moi, je le répète;

d'être obligée de résister à la volonté d'une si bonne mère? Pourquoi, me suis-je dit bien des fois à moi-même, pourquoi est-il question d'un homme tel que ce Solmes, le seul au monde, assurément, qui pût tant offrir & mériter si peu?

Hélas! son mérite. Ne faut-il pas, ma chère, qu'il ait le plus vil de tous les caractères? Tout le monde lui reproche une sordide avarice! Insensé d'avoir l'ame si basse! tandis que la différence de réputation entre un homme généreux & un misérable, ne coûte pas, dans une année, cent pistoles bien employées.

Combien ne vous êtes-vous pas fait d'honneur à moindre prix? Et quelle facilité n'a-t-il pas eue d'acquérir de la réputation à bon marché, lui qui a succédé aux biens immenses d'un aussi méprisable personnage que sir Olivier? Cependant il a pris une conduite qui lui fait appliquer l'expression commune, que *sir Olivier ne sera jamais mort, tandis que M. Solmes sera vivant.* En général, le monde, avec toute la malignité qu'on lui attribue, est plus juste qu'on ne le suppose dans l'opinion qu'il accorde; & ceux qui se plaignent le plus de sa censure, trouveroient peut-être l'injustice de leur côté, s'ils jetoient plus souvent les yeux sur eux-mêmes.

Mon cœur se sent un peu soulagé, par

l'espérance que j'ai dans les bons offices de ma mère, & je me livre à mon goût pour la morale. Mais c'est aussi le vôtre, & vous m'avez recommandé de ne jamais rejeter ces réflexions lorsqu'elles se présentent à ma plume. Quand je serois moins tranquille, il me semble que lorsqu'on est assise pour écrire, ce seroit marquer trop d'amour pour soi-même, & se borner trop à ses propres intérêts, que de ne pas remplir sans examen les désirs d'une amie.

LETTRE XVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Samedi, 4 Mars.

N'AURIEZ-VOUS pas cru qu'on pouvoit obtenir quelque chose en ma faveur, d'une offre si raisonnable, d'un expédient si propre, suivant mes idées, à finir honnêtement, & comme de moi-même, une correspondance dont je ne vois pas autrement le moyen de me délivrer avec sûreté pour quelques personnes de ma famille? Mais le plan de mon frère, & l'impatience de mon père à la moindre contradiction, sont des obstacles invincibles.

Je ne me suis pas mise au lit de toute la nuit,

& je ne ſens encore aucun beſoin de dormir. L'attente, l'eſpérance, le doute, m'ont tenue aſſez en garde contre le ſommeil. Quel état! Je ſuis deſcendue à mon heure ordinaire, afin qu'on ne s'apperçût point que je ne m'étois pas miſe au lit, & j'ai donné mes ſoins au détail domeſtique.

Vers les huit heures, Chorey eſt venue m'apporter, de la part de ma mère, l'ordre de me rendre à ſa chambre.

Ma mère avoit pleuré, je l'ai remarqué à ſes yeux. Mais ſes regards ſembloient moins tendres & moins affectionnés qu'hier; & cette obſervation m'ayant d'abord cauſé de l'effroi, j'ai ſenti tout d'un coup mes eſprits fort abattus.

Aſſeyez-vous, Clariſſe; nous nous entretiendrons bientôt. Elle étoit à chercher dans un tiroir, parmi des dentelles & du linge, ſans avoir l'air d'être occupée, ni de ne l'être pas. Mais un moment après, elle m'a demandé froidement quels ordres j'avois donnés pour ce jour là. Je lui ai préſenté l'état du jour & du lendemain, en la priant de voir ſi elle l'approuvoit. Elle y a fait quelques changemens, mais d'un air ſi froid & ſi compoſé, que j'en ai ſenti croître mon embarras. M. Harlove parle de dîner aujourd'hui dehors; c'eſt, je crois, chez mon frère Antonin. M. Harlove! Et non pas votre père!

N'ai-je donc plus de père? ai-je pensé en moi-même.

Asseyez-vous, quand je vous l'ordonne. Je me suis assise. Vous avez l'air bien taciturne, Clary.

Ce n'est pas mon intention, madame.

Si les enfans vouloient toujours être enfans......, leurs parens....... Elle n'a point achevé.

Elle s'est approchée de sa toilette, & se regardant dans le miroir, elle a poussé un demi-soupir; l'autre moitié, elle l'a filée doucement, comme si la première lui étoit échappée malgré elle.

Je n'aime point cet air sombre sur le visage d'une jeune fille.

Je vous assure, madame, que ce n'est pas mon dessein. Je me suis levée; & me tournant tout à fait, j'ai tiré mon mouchoir pour essuyer les larmes que je sentois couler sur mes joues. Une glace, qui se trouvoit devant mes yeux, m'a fait reconnoître ma mère, dans un coup d'œil adouci qu'elle a jeté sur moi. Mais ses discours n'ont pas confirmé ce mouvement de tendresse.

Une des choses du monde qui irrite le plus, c'est de voir pleurer les gens pour ce qu'il dépend d'eux d'empêcher.

Plût au ciel, madame, que j'en eusse le pouvoir! Il m'est échappé là-dessus quelques sanglots.

Les larmes de regret & les sanglots d'obstination s'accordent fort bien ensemble. Vous pouvez remonter chez vous. Je vous parlerai bientôt.

J'ai fait une profonde révérence pour me retirer.

Finissez ces démonstrations extérieures de respect. Le cœur, Clary, est ce qui vous manque pour moi.

Ah, madame! vous l'avez parfaitement. Il n'est pas tant à moi qu'à ma chère maman.

Charmant langage! Si l'obéissance, comme dit quelqu'un, consistoit dans les paroles, Clarisse Harlove seroit la plus obéissante fille qui respire.

Que le ciel bénisse ce quelqu'un! quel qu'il soit, que le ciel le bénisse! J'ai fait une seconde révérence, & suivant ses ordres, je me suis tournée pour sortir.

Elle a paru fort émue: mais la résolution étoit prise de me quereller. Ainsi, détournant le visage, elle m'a dit d'un ton fort vif, où allez-vous donc, Clarisse Harlove?

Vous m'avez ordonné, madame, de retourner à ma chambre.

Je vois que vous avez beaucoup d'empressement à me quitter. Est-ce l'effet de votre obéissance ou de votre obstination ? Il me semble que vous êtes bientôt lasse de me voir.

Je n'ai pu résister plus long-tems. Je me suis jetée à ses pieds. O ma chère maman! apprenez-moi tout ce que j'ai à souffrir. Apprenez-moi ce qu'il faut que je devienne. Je supporterai tout, si mes forces le permettent; mais je ne puis supporter le malheur de vous déplaire.

Laissez-moi, laissez-moi, Clarisse. Il n'est pas question de cette posture. Les genoux si souples & le cœur si opiniâtre! Levez-vous.

Je ne puis me lever. Je veux désobéir à ma mère, lorsqu'elle m'ordonne de la quitter, sans m'avoir rendu ses bonnes grâces. Ce n'est plus mauvaise humeur; ce n'est plus obstination : c'est bien pis, puisque c'est désobéissance formelle. Ah! ne vous arrachez point de moi (la serrant de mes bras, dont je tenois ses genoux embrassés; elle, faisant des efforts pour se dégager; mon visage levé vers le sien, avec des yeux qui n'étoient pas les interprètes fidelles de mon cœur, s'ils ne respiroient pas l'humilité & le respect); non, non, vous ne vous arracherez pas de moi (car elle s'efforçoit toujours de se retirer, & ses regards se promenoient de côté

& d'autre dans un tendre désordre, comme si elle eût été incertaine de ce qu'elle devoit faire); je ne veux ni me lever, ni vous quitter, ni vous laisser partir, que vous ne m'ayez dit que vous n'êtes plus fâchée contre moi.

O toi, qui m'émeus jusqu'au fond du cœur, chère enfant! (jetant ses chers bras autour de mon cou, tandis que les miens continuoient d'embrasser ses genoux).... Pourquoi me suis je chargée de cette commission?... Mais laissez-moi. Vous m'avez jetée dans un désordre inexprimable. Laissez-moi, ma chère! Je ne serai plus fâchée contre vous.... si je puis m'en empêcher.... si vous êtes raisonnable.

Je me suis levée toute tremblante : & sachant à peine ce que je faisois, ou comment je pouvois me tenir debout & marcher, j'ai repris le chemin de ma chambre. Hannah m'a suivie aussi-tôt qu'elle m'a entendue quitter ma mère. Elle m'a présenté des sels; elle m'a jeté de l'eau fraîche, pour soutenir mes esprits, & c'est tout ce qu'elle a pu faire que de m'empêcher de m'évanouir. Il s'est passé près de deux heures avant que j'aie été capable de prendre ma plume pour vous écrire la malheureuse fin de mes espérances.

Ma mère est descendue à l'heure du déjeûner. Je n'étois pas en état de paroître. Mais quand j'aurois été mieux, je suppose qu'on ne m'auroit

pas appelée, puisque mon père a fait entendre, lorsqu'il est monté à ma chambre, qu'il ne veut me voir que lorsque je serai digne du nom de sa fille ; ce que je crains bien, de n'être jamais dans son opinion, s'il ne change pas d'idées par rapport à M. Solmes.

LETTRE XIX.

Samedi, 4 Mars, à midi.

HANNAH m'apporte à ce moment votre lettre d'hier. Ce qu'elle contient m'a rendu fort pensive, & vous aurez une réponse de mon plus grave style. Moi, être à M. Solmes ! Non, non, j'aimerois mieux... Mais je vais répondre d'abord aux autres parties de votre lettre, qui sont moins intéressantes, afin de pouvoir toucher cet article avec plus de patience.

Je ne suis que médiocrement surprise des sentimens de ma sœur pour M. Lovelace. Elle prend des peines si officieuses, & elle les prend si souvent, pour persuader qu'elle n'a jamais eu, & qu'elle n'auroit jamais pu avoir de goût pour lui, qu'elle ne donne que trop de sujet aux soupçons. Jamais elle ne raconte l'histoire de leur séparation & de son refus, que son teint ne se colore, & qu'elle ne jette sur moi quelques

regards de dédain, avec un mélange de colère & des airs qu'elle se donne. Cette colère & ces airs prouvent du moins qu'elle a refusé un homme qu'elle croyoit digne d'être accepté. Autrement, à propos de quoi de la colère & des airs ? Pauvre Bella ? Elle mérite de la pitié. Elle ne peut aimer ni haïr avec modération. Plût au ciel qu'elle eût obtenu tout ce qu'elle désire. Ce souhait, de ma part, est bien sincère.

A l'égard de l'abandon que j'ai fait de ma terre à la volonté de mon père, mes motifs, comme vous le reconnoissez, n'ont point été blâmables dans le tems. Votre conseil, à cette occasion, étoit fondé sur la bonne opinion que vous avez de moi. Vous étiez persuadée que je ne ferois jamais un mauvais usage du pouvoir que j'avois entre les mains. Ni vous, ni moi, ma chère, quoique vous preniez aujourd'hui un air de prédiction, nous ne nous serions jamais attendues à ce qui arrive, particulièrement du côté de mon père. Vous appréhendiez à la vérité les vues de mon frère, ou plutôt son amour prédominant pour lui-même : mais je n'ai pas pensé aussi mal que vous de mon frère & de ma sœur. Vous ne les avez jamais aimés ; &, dans cette disposition, on a toujours les yeux ouverts sur toutes les fautes, comme il est vrai aussi que

l'amour ou l'amitié sont toujours aveugles sur les imperfections. Je veux rappeler en peu de mots mes véritables motifs.

Je voyois naître dans tous les cœurs des jalousies & des inquiétudes, au lieu de la paix & de l'union qui y avoient toujours règné. J'entendois faire des réflexions sur le respectable testateur. On l'accusoit d'être retombé dans l'enfance, & moi d'en avoir pris avantage. Toutes les jeunes personnes, pensois-je en moi-même, désirent plus ou moins l'indépendance; mais celles qui la désirent le plus sont rarement les plus propres, soit à se gouverner elles-mêmes, soit à bien user du pouvoir qu'elles ont sur les autres. La faveur qu'on m'accorde est assurément fort singulière pour mon âge. Il ne faut pas exécuter tout ce qu'on a le pouvoir de faire. Profiter sans distinction de tout ce qui nous est accordé par bonté, par indulgence, ou par la bonne opinion qu'on a de nous, c'est marquer un défaut de modération, & une avidité indigne du bienfait. Ce n'est pas même un bon signe pour l'usage qu'on en doit faire. Il est vrai, disois-je, que, dans l'administration qu'on m'a confiée, (car toutes les terres, ma chère, sont-elles autre chose que des administrations?) j'ai formé d'agréables systêmes, où je fais entrer le bonheur d'autrui, comme le mien : mais examinons-nous

un peu nous-mêmes. N'est-ce pas la vanité, ou le secret d'être applaudie, qui est mon principal motif? Ne dois-je pas me défier de mon propre cœur? Si je m'établis seule dans ma terre, enflée de la bonne opinion de tout le monde, n'ai-je rien à craindre de moi; puis-je être ainsi abandonnée à moi-même? Tout le monde aura les yeux sur les actions, sur les visites d'une jeune fille indépendante. Et n'est-ce pas m'exposer d'ailleurs aux entreprises de ce qu'il y a de pis dans un autre sexe? Enfin, dans mon indépendance, si j'avois le malheur de faire un faux pas, quoiqu'avec la meilleure intention, combien de gens s'en feroient un triomphe? & combien en trouverois-je peu qui eussent l'humanité de me plaindre? Je serois blamée d'autant plus des uns, & d'autant moins plainte des autres, que tous s'accorderoient à m'accuser de présomption.

Ce fut là une partie de mes réflexions, & je ne doute pas que, si je me retrouvois dans les mêmes circonstances, je ne prisse le même parti, après la plus mûre délibération. Qui peut disposer des évènemens, ou les prévoir? Nous conduire, dans l'occasion, suivant nos lumières présentes, c'est tout ce qui dépend de nous. Si je me suis trompée, c'est au jugement de la sagesse vulgaire. Lorsqu'il arrive de souffrir pour avoir fait son devoir, ou même pour quel-

qu'action de générosité, n'est-il pas agréable de penser que la faute est du côté d'autrui plutôt que du nôtre? J'aimerois bien mieux avoir de l'injustice à reprocher aux autres, que d'avoir donné un juste sujet à leur censure; & je suis persuadée, ma chère, que c'est votre sentiment comme le mien.

Passons à la plus intéressante partie de votre lettre. Vous croyez que, dans les arrangemens qui subsistent, c'est une nécessité pour moi de devenir l'épouse de Solmes. Je ne crois pas, ma chère, qu'il y ait de la témérité de ma part à vous protester qu'il n'en sera rien. Je pense que c'est ce qui ne peut & ne doit jamais être. On compte sur mon caractère : mais je vous ai déjà dit que je tiens un peu de la famille de mon père, aussi-bien que de celle de ma mère. D'ailleurs, suis-je donc encouragée à suivre implicitement l'exemple de ma mère, dans sa résignation continuelle aux volontés d'autrui? N'est-elle pas obligée à jamais, comme elle a bien voulu me l'insinuer elle-même, de prendre le parti de la patience? Elle ne vérifie que trop votre observation, que *ceux qui souffrent beaucoup auront beaucoup à souffrir*. Que n'a-t-elle pas sacrifié à la paix? C'est elle-même qui le dit. Cependant a-t elle obtenu, par ses sacrifices, cette paix qu'elle est si digne d'obtenir? Non, je vous

assure; & le contraire est tout ce que j'appréhende. Combien de fois ai-je pensé, à son occasion, que, par nos excès d'inquiétude pour conserver sans trouble les qualités que nous aimons naturellement, pauvres mortels que nous sommes! nous perdons tout l'avantage que nous nous proposons d'en tirer nous-mêmes, parce que les intrigans, qui découvrent ce que nous craignons de perdre, tournent leurs batteries vers ce côté foible; & se faisant une artillerie (si vous me passez toutes ces expressions) de nos espérances & de nos craintes, ils la font jouer sur nous à leur gré.

La fermeté d'ame, qualité que les censeurs de notre sexe lui refusent (je parle de celle qui porte sur une juste conviction, car autrement c'est opiniâtreté; & j'entends aussi, dans les affaires essentielles) est, suivant le docteur *Lewin*, une qualité qui donne du poids à celui qui la possède, & qui, lorsqu'elle est connue & bien éprouvée, le rend supérieur aux atteintes des vils intrigans. Ce bon docteur m'exhortoit à la pratiquer dans les occasions louables. Pourquoi ne croirois-je pas que le tems de l'exercice est arrivé? J'ai dit que je ne puis & que je ne dois jamais être à M. Solmes. Je répète que je ne le dois pas; car sûrement, ma chère, je ne dois pas sacrifier tout le bonheur de ma vie à l'ambition de

de mon frère ; sûrement je ne dois pas servir d'instrument pour enlever aux parens de M. Solmes leurs droits naturels & leurs espérances de reversion, dans la vue d'agrandir une famille (quoique je lui appartienne) qui est déjà dans l'abondance & dans la splendeur, & qui, après avoir obtenu ce qu'elle désire, pourroit être aussi peu satisfaite de ne pas posséder une principauté, qu'elle l'est aujourd'hui de n'être pas revêtue d'une pairie. Les ambitieux, comme vous l'observez des avares, sont-ils jamais rassasiés de leurs acquisitions ? Il est sûr encore, que je dois entrer d'autant moins dans les avides intentions de mon frère, que je méprise au fond du cœur, le but auquel il aspire, & que je ne souhaite ni de changer mon état, ni d'augmenter ma fortune, parce que j'ai pour principe que le bonheur & la richesse sont deux choses différentes, & qui marchent très-rarement ensemble.

Cependant je crains, je redoute extrêmement les combats que j'aurai à soutenir. Il peut arriver que je devienne plus malheureuse par l'observation du précepte général de mon docteur, que par la soumission qu'on exige, puisque ceux qui ont droit d'interpréter ma conduite à leur gré, donnent le nom d'opiniâtreté & de révolte à ce que j'appelle fermeté.

Ainsi, ma chère, fussions-nous parfaits, ce

qui ne peut être vrai de personne, nous ne pourrions être heureux dans cette vie, à moins que ceux à qui nous avons affaire, sur-tout ceux qui ont quelque autorité sur nous, ne fussent gouvernés par les mêmes principes. Quel parti faut-il donc prendre, si ce n'est, comme je l'ai déjà remarqué, de bien choisir, de s'attacher fortement au choix qu'on a fait, & d'abandonner le succès à la providence ?

Voilà ma règle, dans le cas où je suis; du moins, si vous approuvez mes motifs. Si vous ne les approuvez pas, je vous prie de m'en informer. Vous devez m'aider de vos conseils.

Mais de quelles couleurs puis-je revêtir à mes propres yeux tout ce que ma mère est condamnée à souffrir par rapport à moi ? Mais je fais une réflexion qui n'est peut-être pas sans force ; ses peines ne peuvent durer long-tems. De manière ou d'autre, cette grande affaire sera bientôt terminée; au lieu que, si je prends le parti de céder, une aversion invincible fera le malheur de toute ma vie. J'ajoute qu'avec les raisons que j'ai de croire qu'elle n'est pas entrée par inclination dans les mesures présentes, je puis supposer qu'elle regrettera moins de ne les pas voir réussir.

Ma lettre est fort longue, pour le tems que j'ai mis à l'écrire. Le sujet me touchoit jusqu'au

vif. Après les réflexions que vous venez de lire, vous attendrez de moi trop de fermeté, peut-être, dans la nouvelle conférence que j'aurai bientôt avec ma mère. Mon père & mon frère dînent chez mon oncle Antonin, dans le deſſein apparemment de nous laiſſer plus de liberté pour cet entretien.

Hannah vient m'apprendre qu'elle a entendu parler mon père avec beaucoup de chaleur, en prenant congé de ma mère. Il lui reprochoit, ſans doute, de m'être trop favorable; car elle étoit toute en pleurs. Hannah n'a pu entendre d'elle que ces quatre mots : En vérité, M. Harlove, vous me jetez dans un grand embarras; la pauvre enfant ne mérite point.... Mon père a répondu, d'un ton de colère, qu'il feroit mourir quelqu'un de chagrin. Moi, ſans doute. Je ſuppoſe que cela ne peut regarder ma mère. Hannah n'a rien entendu de plus.

Comme ma ſœur eſt reſtée ſeule à dîner avec ma mère, je m'étois figuré que je recevrois ordre de deſcendre. Mais on s'eſt contenté de m'envoyer quelques plats de la table. J'ai continué d'écrire, ſans avoir pu toucher à rien, & j'ai fait manger Hannah, de peur qu'on ne m'accuſât d'obſtination.

Avant que de finir, il me vient à l'eſprit d'aller faire un tour au jardin, pour voir ſi je

ne trouverai rien de l'une ou de l'autre de mes deux correſpondances, qui mérite d'être ajouté à cette lettre. Je deſcends dans cette vue.

Je ſuis arrêtée. Hannah portera ma lettre au dépôt. Elle a rencontré ma mère, qui a demandé où j'étois, & qui lui a donné ordre de me venir dire qu'elle alloit monter, pour s'entretenir avec moi dans mon propre cabinet. Je l'entends venir. Adieu, ma chère.

LETTRE XX.

Miſs CLARISSE *HARLOVE, à miſs* HOWE.

Samedi, après midi.

LA conférence eſt finie, mais je ne vois que de l'augmentation dans mes peines. Ma mère ayant eu la bonté de m'avertir que cet entretien ſera le dernier effort pour me perſuader, je ſerai auſſi exacte, dans le détail, que ma tête & mon cœur me le permettront.

En entrant dans ma chambre : j'ai fait avancer le dîner, m'a-t-elle dit, & j'ai dîné fort vîte dans la ſeule vue de conférer avec vous. Et je vous aſſure que cette conférence ſera la dernière qui me ſera permiſe, & que je ſerai

portée moi-même à désirer, si je vous trouve aussi rebelle que plusieurs se l'imaginent. J'espère que vous tromperez leur attente, & que vous ne ferez pas connoître que je n'ai pas sur vous tout le poids que mérite mon indulgence.

Votre père dîne & soupe chez votre oncle, pour nous donner une pleine liberté. Comme je dois lui faire mon rapport, à son retour; & que j'ai promis de le faire très-fidellement, il prendra, par rapport à vous, les mesures qu'il jugera convenables.

J'allois parler. Ecoutez, Clarisse, ce que j'ai à vous dire, avant que vous ouvriez la bouche pour me répondre; à moins que vous ne soyez disposée à la soumission... Dites, l'êtes-vous? Si vous l'êtes, vous pouvez vous expliquer.

Je suis demeurée en silence.

Elle m'a regardée d'un air inquiet & douloureux. Point de soumission, je le vois. Une fille jusqu'à présent si obéissante!.. Quoi! vous ne pouvez, vous ne voulez pas parler comme je vous le dis? Et me rejetant en quelque sorte de la main: Eh bien! continuez de vous taire. Je ne souffrirai pas plus que votre père une contradiction si déclarée.

Elle s'est arrêtée, avec un regard incertain, comme si elle eût attendu mon consentement.

Je n'ai pas cessé de garder le silence, les yeux baissés & mouillés de larmes.

O fille opiniâtre ! mais ouvrez la bouche ; parlez ; êtes-vous résolue vous opposer à nous tous, dans un point sur lequel nous sommes tous d'accord ?

M'est-il permis, madame, de vous adresser mes prières ?

Que vous serviront les prières, Clarisse ? Votre père est déterminé. Ne vous ai-je pas dit qu'il n'y a point à reculer ? que l'honneur & l'avantage de la famille y sont également intéressés ? Soyez de bonne foi. Vous l'avez toujours été, même contre vos propres intérêts. Qui doit céder à la fin, ou tout le monde à vous, ou vous à tous autant que nous sommes ? Si votre dessein est de vous rendre lorsque vous aurez reconnu qu'il est impossible de l'emporter, rendez-vous de bonne grâce ; car il faut vous y résoudre, ou renoncer à la qualité de notre enfant.

J'ai pleuré, ne sachant que dire, ou plutôt ne sachant comment je devois exprimer ce que j'avois à dire.

Apprenez qu'il y a des nullités dans le testament de votre grand-père. Il ne vous reviendra pas un schelling de cette terre, si vous refusez

de vous soumettre. Votre grand-père vous l'a laissée, comme une récompense de votre respect pour lui & pour nous. Elle vous sera ôtée avec justice, si......

Permettez-moi, madame, de vous assurer que, si elle m'a été léguée injustement, je ne souhaite pas de la conserver. Mais on n'a pas manqué, sans doute, d'instruire M. Solmes de ces nullités.

Voilà, m'a-t-elle dit, une réponse très-impertinente. Mais faites réflexion qu'en perdant cette terre par votre obstination, vous perdez entièrement l'affection de votre père. Alors que deviendrez-vous? Que vous restera-t-il pour vous soutenir? Et tous ces beaux systêmes de générosité & de bonnes actions, ne faudra-t-il pas y renoncer?

Dans une si malheureuse supposition, lui ai-je dit, je serai obligée de me conformer aux circonstances. *On ne demande beaucoup qu'à ceux qui ont reçu beaucoup.* Je dois bénir vos soins & ceux de la bonne madame Norton, pour m'avoir appris à me contenter de peu, de bien moins, si vous me permettez de le dire, que mon père n'avoit la bonté de me donner tous les ans. Je me suis souvenue alors de l'ancien romain & de ses lentilles.

Quelle perversité! a repris ma mère. Mais si

vous comptez ensuite sur la faveur de l'un ou l'autre de vos deux oncles; rien n'est plus vain que cette espérance. Vous serez abandonnée d'eux, je vous assure, si vous l'êtes de votre père. Ils vous renonceront aussi pour leur nièce.

J'ai répondu que j'étois extrêmement affligée de n'avoir pas eu tout le mérite nécessaire pour faire des impressions plus profondes sur leur cœur; mais que je ne cesserois pas de les aimer & de les honorer pendant toute ma vie.

Tout ce langage, m'a-t-elle dit, ne servoit qu'à mettre en évidence ma prévention en faveur d'un certain homme. En effet, mon frère & ma sœur n'alloient nulle part, où l'on ne parlât de cette prévention.

C'étoit un grand sujet de chagrin pour moi, ai-je répondu, d'être en proie, comme on le disoit, aux discours publics; mais je lui demandois la permission d'observer que les auteurs de ma disgrâce dans le sein de la famille, ceux qui parloient de ma prévention au dehors & ceux qui lui en venoient faire le récit, étoient constamment les mêmes.

Elle m'a sévèrement reprise de cette réponse. J'ai reçu ses reproches en silence.

Vous êtes obstinée, Clarisse. Je vois que vous êtes obstinée. Elle s'est promenée dans la chambre d'un air chagrin. Ensuite, se tournant vers

moi: Je vois que le reproche d'obstination ne vous effraie pas. Vous n'avez pas d'empressement à vous justifier. Ma crainte étoit de vous expliquer tout ce que je suis chargée de vous dire, s'il demeure impossible de vous persuader. Mais je m'apperçois que j'ai eu trop bonne opinion de votre délicatesse & de votre sensibilité... Une jeune personne, si ferme & si inflexible ne sera pas déconcertée de s'entendre déclarer que les articles sont actuellement dressés, & que dans peu de jours elle doit recevoir ordre de descendre pour les entendre lire & pour les signer, car il est impossible, si votre cœur est libre, que vous y trouviez le moindre sujet d'objection, excepté peut-être qu'ils vous sont trop favorables & à toute la famille.

Je suis demeurée sans voix, absolument sans voix. Quoique mon cœur fût prêt à se fendre, je ne pouvois ni pleurer ni parler.

Elle étoit fâchée m'a-t-elle dit, de mon aversion pour cet *assortiment*; (quel nom, ma chère, elle lui donnoit!) mais c'étoit une chose décidée. L'honneur & l'intérêt de la famille y étoient attachés. Ma tante me l'avoit expliqué. Elle me l'avoit dit elle-même. Il falloit obéir.

Je n'ai pas cessé d'être muette.

Elle a pris *la statue* dans ses bras, c'est le nom qu'elle m'a donné: elle m'a conjurée d'obéir,

au nom de dieu, & pour l'amour d'elle-même.

J'ai retrouvé alors la parole & les larmes. Vous m'avez donné la vie, madame, lui ai-je dit en levant les mains au ciel, & mettant un genou en terre; une vie, que votre bonté & celle de mon père ont rendue jusqu'à présent si heureuse! O non, non, n'en rendez pas le reste misérable.

Votre père, m'a-t-elle répondu, est dans la résolution de ne pas vous voir, jusqu'à ce qu'il retrouve en vous une fille obéissante, telle que vous l'avez toujours été. Songez que c'est mon dernier effort. C'est le dernier, songez-y bien. Donnez-moi quelque espérance, ma chère fille. Mon repos y est intéressé. Je composerai avec vous pour une simple espérance. Et votre père néanmoins demande une soumission implicite, une soumission même de bonne grâce! Ma fille, donnez-moi du moins l'espérance.

Ah! ma très-chère mère, ma très-indulgente mère, ce seroit tout accorder. Puis-je avoir de la foi, & donner des espérances qu'il m'est impossible de confirmer?

Elle a paru fort en colère. Elle a recommencé à m'appeler *perverse*. Elle m'a reproché de n'avoir égard qu'à mes propres inclinations, & de ne respecter ni son repos ni mon devoir. Il étoit bien agréable, m'a-t-elle dit, pour des parens qui

Vous m'avez donné la vie, oh Madame!
n'en rendez pas le reste misérable.

C.P. Marillier direx. 1784 R. Delvaux, sculp.

avoient fait leurs délices d'une fille pendant son enfance, & qui s'étoient attachés à lui donner une excellente éducation, dans l'attente de lui trouver un jour de justes sentimens de reconnoissance & de soumission, de ne voir arriver néanmoins le tems qui devoit couronner leurs désirs, que pour la trouver opposée à son propre bonheur & à leur satisfaction, pour lui voir refuser l'offre d'un riche & noble établissement, & pour faire soupçonner à ses amis inquiets qu'elle veut se jeter entre les bras d'un libertin qui a bravé sa famille, qu'elle qu'en ait pu être l'occasion, & qui a trempé ses mains dans le sang de son frère ?

Cependant lorsqu'elle avoit remarqué mon dégoût, elle avoit plaidé plus d'une fois en ma faveur, mais sans aucune apparence de succès. Elle avoit été traitée comme une mère trop passionnée, qui, par une blâmable indulgence, vouloit encourager un enfant à s'opposer aux volontés d'un père. On lui avoit reproché de former deux partis dans la famille ; elle & la plus jeune de ses deux filles, contre son mari, ses deux frères, son fils, sa fille aînée & sa sœur Hervey. On lui avoit dit que, le démêlé de mon frère & de M. Lovelace à part, elle devoit être convaincue de l'avantage qui revenoit à

toute la famille, de l'exécution d'un contrat duquel tant d'autres contrats dépendoient.

Elle m'a répété que le cœur de mon père y étoit tout entier; qu'il aimoit mieux, comme il l'avoit déclaré, se voir sans fille, que d'en avoir une dont il ne pût pas disposer pour son propre bien, sur-tout lorsque j'avois reconnu que mon cœur étoit libre, & lorsque le bien général de toute la famille étoit attaché à mon obéissance; que les fréquentes douleurs de sa goutte, dont chaque accès devient plus menaçant de jour en jour, ne lui faisoient plus envisager beaucoup de bonheur dans le monde, & ne lui promettoient pas même une longue vie; & qu'il espéroit que moi, qu'on supposoit avoir contribué à prolonger celle de son père, je ne voudrois pas, par ma désobéissance, abréger la sienne.

Cette partie du plaidoyer, ma chère, étoit sans doute la plus touchante. J'ai pleuré en silence sur mes propres réflexions. Je ne me sentois pas la force de répondre. Ma mère a continué: « Quels pouvoient donc être ses motifs » dans l'empressement qu'il avoit pour l'exécution de ce traité, si ce n'étoit l'honneur & » l'agrandissement de sa famille, qui jouissant » déjà d'une fortune convenable au plus haut

» rang, n'avoit plus à désirer que des distinc-
» tions ? Quelque misérables que toutes ces vues
» pussent être à mes yeux, je savois que j'étois
» la seule de la famille à qui elles paruf-
» sent telles ; & mon père se réservoit le
» droit de juger de ce qui convenoit au bien de
» ses enfans. Mon goût pour la retraite, que
» quelques-uns traitoient d'affectation, sembloit
» couvrir des vues particulières. La modestie &
» l'humilité m'obligeoient bien plutôt de me
» défier de mon propre jugement, que de censu-
» rer des projets que tout le monde auroit for-
» més dans la même occasion.

Je continuois de me taire. Elle a repris encore : « C'étoit dans la bonne opinion que
» mon père avoit de moi, de ma prudence,
» de ma soumission, de ma reconnoissance, qu'il
» avoit répondu de mon consentement, pen-
» dant mon absence (même avant mon retour
» de chez miss Howe), & qu'il avoit entre-
» pris & terminé des contrats qui ne pouvoient
» plus être annullés, ni changés ».

Pourquoi donc, ai je pensé en moi-même, m'a-t-on fait, à mon arrivée, un accueil si capable de m'intimider ? Il y a bien de l'apparence que cet argument comme tous les autres, a été dicté à ma mère.

« Votre père, a-t-elle continué, déclare que » votre opposition inattendue, les menaces » constantes de M. Lovelace, persuadent de » plus en plus que le tems doit être abrégé; » autant pour finir ses propres craintes, sur le » sort d'un enfant si favorisé qui lui manque de » soumission, que pour couper cours aux espé- » rances de cet homme-là. Il a déjà donné ordre » qu'on lui envoie de Londres des échantillons » de ce qu'il y a de plus riche en étoffes «.

Cette idée m'a fait frémir. La respiration m'a manqué. Je suis demeurée la bouche ouverte, & comme effrayée de cette terrible précipitation. Cependant j'allois m'en plaindre avec chaleur. Ma mémoire se rappeloit l'auteur de cet expédient: les femmes, disoit un jour mon frère, qui ont peine à se décider pour un changement d'état, peuvent aisément être déterminées par l'éclat des préparations nuptiales, & par l'orgueil de devenir maîtresses d'une maison. Mais pour m'ôter le tems d'exprimer ma surprise & mes répugnances, ma mère s'est hâtée de continuer: « Mon père, m'a-t-elle dit, pour mon intérêt » comme pour le sien, ne vouloit pas demeurer » plus long tems dans une incertitude nuisible » à son repos. Il avoit même jugé à propos de » l'avertir que, si elle aimoit sa propre tranquil- » lité, (quel avis pour une femme telle que

» ma mère!) & si elle ne vouloit pas lui don-
» ner lieu de soupçonner qu'elle favorisoit secré-
» tement les prétentions d'un vil libertin,
» caractère, avoit-il ajouté, pour lequel toutes
» les femmes, vertueuses ou vicieuses, n'avoient
» que trop de goût, elle devoit employer sur
» moi tout le poids de son autorité; & qu'elle
» pouvoit le faire avec d'autant moins de scru-
» pule, que, de mon propre aveu, j'avois le
» cœur libre «.

Indigne réflexion, j'ose le dire, que celle qui regarde le goût de notre sexe pour un libertin, & sur-tout dans le cas de ma mère, qui s'est déterminée en faveur de mon père, par préférence sur plusieurs concurrens d'une égale fortune, parce qu'ils avoient moins de réputation du côté des mœurs.

Elle m'a dit encore « qu'en la quittant, mon
» père lui avoit donné ordre, si elle ne faisoit
» pas plus d'impression sur moi dans cette con-
» férence que dans les premières, de se séparer
» de moi sur le champ, & de m'abandonner à
» toutes les suites de ma double désobéis-
» sance ».

Là-dessus, elle m'a pressée avec plus d'instances & de bonté que je ne puis le représenter, de faire connoître à mon père aussi-tôt qu'il seroit rentré, que j'étois disposée à lui obéir? & sa

crainte lui a fait ajouter encore une fois, que c'étoit pour son repos comme pour le mien.

Pénétrée des bontés de ma mère, extrêmement touchée de cette partie de son discours qui avoit rapport à sa propre tranquillité, & à l'injustice qu'on lui faisoit de la soupçonner d'une préférence secrète pour l'homme que toute la famille haïssoit, sur celui qui étoit l'objet de mon aversion, j'ai souhaité, ma chère, qu'il ne me fût pas absolument impossible d'obéir. Je suis entrée dans de nouvelles réflexions; j'ai hésité, j'ai considéré, j'ai gardé le silence assez longtems. Il m'étoit aisé de remarquer combien mon embarras donnoit d'espérance à ma mère. Mais lorsque je suis revenue à penser que tout étoit l'ouvrage d'un frère & d'une sœur, poussés par des vues d'intérêt propre & d'envie; que je n'avois pas mérité le traitement que j'essuyois depuis plusieurs jours; que ma disgrâce étoit déjà le sujet des discours publics; que l'homme étoit M. Solmes, & que mon aversion étoit trop connue pour lui rendre mon consentement excusable; qu'il paroîtroit moins l'effet du devoir, que la marque d'une ame lâche & sordide, qui chercheroit à conserver les avantages d'une grande fortune par le sacrifice de son bonheur; que ce seroit donner, à mon frère & à ma sœur, un sujet de triomphe sur moi & sur M. Love-

lace,

lace, qu'ils ne manqueroient pas de faire valoir, & qui, malgré le peu d'intérêt que j'y prends par rapport à lui, pourroit être suivi de quelque fatal désastre ; d'un autre côté, la figure révoltante de M. Solmes, ses manières encore plus désagréables, son jugement si borné ; le jugement, ma chère ! la gloire d'un homme ! cette qualité indispensable, dans le chef & le directeur d'une famille, pour se conserver le respect qu'une honnête femme doit lui rendre, ne fût-ce que pour justifier son propre choix, & qu'elle doit souhaiter de lui voir rendre par tout le monde : sans compter que l'infériorité de M. Solmes (je puis bien le dire à vous, & même, je crois, sans beaucoup de présomption) démontreroit, à tous ceux qui voudroient l'observer, quels auroient dû être mes motifs : toutes ces réflexions, qui me sont toujours présentes, se réunissant en foule dans mon esprit ; je voudrois, madame, ai-je dit en joignant les mains, avec une ardeur où tout mon cœur étoit engagé, souffrir les plus cruelles tortures, la perte d'un de mes membres, & celle même de la vie, pour assurer votre repos. Mais chaque fois que, pour vous obéir, je veux penser avec faveur à cet homme-là, je sens que mon aversion augmente. Vous ne sauriez, madame, non, vous ne sauriez croire combien toute mon ame lui

résiste... Et parler de traités conclus, d'étoffes, de tems abrégés!... Sauvez-moi, sauvez-moi, ô ma chère maman! sauvez votre fille du plus horrible de tous les malheurs.

Jamais on n'a vu sur un visage, plus vivement que sur celui de ma mère, la douleur exprimée sous des apparences forcées de colère; jusqu'à ce que le dernier de ces deux sentimens l'emportant sur l'autre, elle s'est tournée pour me quitter, en levant les yeux & frappant du pied. Etrange opiniâtreté! C'est tout ce que j'ai pu entendre de quelques mots qu'elle a prononcés. Elle alloit sortir, & moi, dans une espèce de transport, j'ai saisi sa robe; ayez pitié de moi, ma très-chère mère! ne me renoncez pas tout-à-fait. Si vous vous séparez de votre fille, que ce ne soit pas avec les marques d'une réprobation absolue. Mes oncles peuvent avoir le cœur endurci contre mes larmes. Mon père peut demeurer inflexible. Je puis souffrir de l'ambition de mon frère & de la jalousie de ma sœur. Mais que je ne perde pas l'amour de ma mère; au moins, tout au moins sa pitié.

Elle s'est tournée vers moi, avec des regards plus propices. Vous avez ma tendresse. Vous avez ma pitié, mais, ô très-chère fille! je n'ai pas la vôtre.

Hélas! madame, vous l'avez. Vous avez aussi

tout mon respect ; vous avez toute ma reconnoissance ; mais dans ce seul point.... ne puis-je être obligée cette fois seulement ? N'y a-t-il aucun expédient qu'on veuille accepter ? N'ai-je pas fait une offre raisonnable...

Je souhaiterois, pour notre intérêt commun, fille trop chère & trop obstinée, que la décision de ce point dépendît de moi. Mais, pourquoi me presser & me tourmenter, lorsque vous savez si bien qu'elle n'en dépend pas ? L'offre de renoncer à M. Lovelace n'est que la moitié de ce qu'on désire. Et d'ailleurs personne ne la croira sincère, quand j'en aurois moi-même cette opinion. Aussi long-tems que vous ne serez pas mariée, M. Lovelace conservera des espérances, & suivant l'opinion des autres, vous conserverez de l'inclination pour lui.

Permettez-moi, madame, de vous représenter que votre bonté pour moi, votre patience, l'intérêt de votre repos, ont plus de poids dans mon cœur que tout le reste ensemble. Quoique je sois traitée par mon frère, & à son instigation, par mon père, comme la dernière des esclaves, & non comme une fille & une sœur ; mon ame n'est pas celle d'une esclave. Vous ne m'avez pas élevée dans des sentimens indignes de vous.

Ainsi, Clary, vous voilà déjà disposée à bra-

ver votre père. Je n'ai eu que trop de sujet d'appréhender tout ce qui arrive. A quoi tout ce désordre aboutira-t il? Je suis (en poussant un profond soupir,) je suis forcée de m'accommoder à bien des humeurs.

C'est ma douleur, ma respectable maman de vous voir dans cette triste nécessité. Et peut-on se persuader que cette considération même, & la crainte de ce qui peut m'arriver de pire encore, de la part d'un homme qui n'a pas la moitié du jugement de mon père, ne m'ait pas extrêmement prévenue contre l'état du mariage ? C'est une sorte de consolation, lorsqu'on est exposé à des contradictions injustes, de les recevoir du moins d'un homme de sens. Je vous ai entendu dire, madame, que mon père avoit été longtems d'une humeur fort douce, sans reproche dans sa personne & dans ses manières. Mais l'homme qui m'est proposé...

Gardez-vous de faire tomber vos réflexions sur votre père. (Trouvez-vous, ma chère, que ce que je viens de dire, car ce sont mes propres termes, eût l'air de réflexion sur mon père?) il est impossible, je ne cesserai pas de le répéter, a continué ma mère, que si votre indifférence étoit égale pour tous les hommes, vous fussiez si opiniâtre dans vos volontés. Je suis lasse de cette obstination. La plus inflexible fille! Vous

oubliez qu'il faut que je me sépare de vous, si vous n'obéissez pas. Vous ne vous souvenez plus que c'est à votre père que vous aurez à faire, si je vous quitte. Encore une fois, pour la dernière, êtes-vous déterminée à braver le ressentiment de votre père ? Etes-vous déterminée à braver vos oncles ? Prenez-vous le parti de rompre avec toute la famille, plutôt que de voir M. Solmes... plutôt que de me donner la moindre espérance ?

Cruelle alternative ! Mais, madame ! la sincérité, l'intégrité de mon cœur, ne sont-elles pas intéressées dans ma réponse ? Ne peut-elle pas entraîner le sacrifice de mon bonheur éternel ? La moindre ombre de l'espérance que vous me demandez ne sera-t-elle pas changée aussitôt en certitude absolue. Ne cherche-t-on pas à m'embarrasser dans mes propres réponses, pour en conclure que je suis disposée à la soumission, sans le savoir moi-même ? Hélas! je vous demande pardon, madame ! pardonnez la hardiesse de votre fille dans une si importante occasion. Des articles dressés! l'ordre donné pour les étoffes ! le tems abrégé ! chère, chère madame, comment puis-je donner des espérances, & ne pas vouloir être à cet homme-là.

Ah! ma fille, ne dites plus que votre cœur

ſoit libre. Vous vous trompez vous même, ſi vous le penſez.

Un vif ſentiment d'impatience m'a fait tordre mes mains. Faut-il me voir ainſi pouſſée par l'inſtigation d'un frère ambitieux, & par une ſœur qui.....

Combien de fois, Clary, vous ai-je défendu des réflexions qui bleſſent la bonté de votre naturel? Votre père, vos oncles, tout le monde enfin ne ſoutient-il pas M. Solmes? Et je vous répéterai, fille ingrate, fille auſſi inflexible qu'ingrate, qu'il eſt évident pour moi-même, qu'une réſiſtance ſi opiniâtre, dans une jeune perſonne qui a toujours été ſi obéiſſante, ne peut venir que d'un amour indigne de votre prudence. Vous pouvez deviner quelle ſera la première queſtion de votre père à ſon retour. Il faut qu'il ſoit informé que je n'ai pu rien obtenir de vous. J'ai fait mon rôle. C'eſt à vous à me chercher, ſi votre cœur change avant ſon arrivée. Comme il s'arrête à ſouper, vous avez quelques heures de plus. Je ne vous chercherai plus; je ne vous ferai plus chercher. Adieu.

Elle m'a quittée. Qu'ai-je pu faire que de pleurer?

Il eſt certain que je ſuis plus vivement touchée pour l'intérêt de ma mère que pour le mien; &, tout conſidéré, ſur-tout lorſque je fais réflexion

que les mesures dans lesquelles elle est engagée, sont, j'ose le dire, contraires à son propre sentiment, elle mérite plus de compassion que moi-même. Excellente femme ! Quelle pitié, que sa douceur & sa condescendance n'obtiennent pas les égards dûs à tant de grâces & de charmes ! Si elle n'avoit pas laissé prendre, comme je l'ai déjà observé à regret, tant d'ascendant sur elle à des esprit violens, tout en iroit bien mieux pour elle & pour moi.

Mais, tandis que je me laisse entraîner ici par ma plume, je souffre que cette chère mère soit fâchée contre moi, dans les craintes dont elle est remplie pour elle-même. Elle m'a dit, à la vérité, que je devois la chercher, si je changeois de résolution ; & cette condition est l'équivalent d'une défense. Mais, comme elle m'a laissée dans un vif chagrin, ne feroit-ce pas marquer de l'obstination, & faire entendre que je renonce au secours de sa médiation, que de ne pas descendre avant le retour de mon père, pour implorer sa pitié & sa faveur dans le récit qu'elle lui prépare ? Je veux me présenter à sa porte. J'aimerois mieux que le monde entier fût en colère contre moi, que maman.

En même-tems, pour ne conserver près de moi aucun écrit de cette nature, Hannah portera celui-ci au dépôt. Si vous recevez deux ou trois

de mes lettres à la fois, vous n'en jugerez que mieux, d'un tems à l'autre, quelles doivent être les inquiétudes & les peines de votre malheureuse amie,

CL. HARLOVE.

LETTRE XXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Samedi au soir.

JE suis descendue : mais, avec les meilleures intentions, je crois que le malheur m'accompagne dans tout ce que j'entreprends. J'ai gâté mes affaires, comme vous l'allez lire, au lieu de les réparer.

J'ai trouvé ma mère & ma sœur ensemble. Ma mère, autant que j'en ai pu juger par la couleur de son charmant visage, & par une rougeur plus sombre que j'ai remarquée aussi sur celui de ma sœur, venoit de parler avec chaleur contre la plus malheureuse de ses deux filles. Peut-être avoit-elle fait à Bella un récit de ce qui s'étoit passé entr'elle & moi, capable de la justifier à ses yeux, à ceux de mon frère, à ceux de mes oncles, & de prouver qu'elle s'étoit employée sincèrement à me persuader.

Je suis entrée, de l'air, je crois, d'une criminelle abattue, & j'ai demandé la faveur d'une audience particulière. La réponse de ma mère, dans ses regards comme dans ses termes, n'a que trop vérifié mes conjectures.

Clarisse, m'a-t elle dit d'un air de sévérité qui ne s'accorde jamais avec la douceur de ses traits, votre visage m'annonce des demandes plutôt que des soumissions. Si je me trompe, hâtez-vous de me le dire, & je vous suis où vous voudrez; mais autrement, vous pouvez vous expliquer devant votre sœur.

Ma mère, ai-je pensé en moi-même qui sait que je n'ai pas une amie dans ma sœur, pourroit bien passer avec moi dans la chambre voisine.

Je venois, ai-je dit, pour lui demander pardon, s'il m'étoit échappé quelque chose qui ne fût pas conforme au respect que j'avois pour elle, & pour la supplier d'adoucir le mécontentement de mon père, dans le rapport qu'elle devoit lui faire à son retour.

Quels regards du côté de ma sœur! Quelles rides sur son front! Quelle affectation à lever les mains & les yeux!

Ma mère étoit assez fâchée, sans avoir besoin d'y être excitée; elle ma demandé pourquoi

j'étois descendue, si je continuois d'être intraitable.

A peine avoit - elle fini ces deux mots, qu'on est venu annoncer M. Solmes, qui étoit dans l'antichambre, & qui demandoit la permission d'entrer.

Hideuse créature! Quelle raison pouvoit l'amener, à la fin du jour, lorsqu'il faisoit déjà nuit? Mais une seconde réflexion m'a fait juger, qu'on étoit convenu qu'il seroit ici à souper, pour apprendre le résultat de la conférence que j'avois eue avec ma mère, & dans l'espérance que mon père, en arrivant, pourroit nous trouver tous ensemble.

J'allois sortir avec précipitation; mais ma mère m'a dit que, puisque je n'étois descendue que pour me mocquer d'elle, sa volonté étoit que je demeurasse, & qu'en même-tems c'étoit à moi de voir si j'étois capable de tenir une conduite qui pût l'engager à faire à mon père un rapport aussi favorable que je paroissois le désirer.

Ma sœur triomphoit. J'étois piquée au vif de me trouver prise, & d'avoir essuyé un rebut si humiliant, accompagné de regards qui se sentoient moins de l'indulgence d'une mère que de la raillerie insultante d'une sœur; car ma mère sembloit se faire elle-même un plaisir de mon embarras.

L'homme est entré avec sa marche ordinaire, qui est par pauses; comme si le même vide d'idée qui fait siffler le *paysan* de *Dryden*, lui faisoit compter ses pas. Il a fait d'abord sa révérence à ma mère, ensuite à ma sœur, ensuite à moi, parce que, me regardant déjà comme sa femme, il a cru apparemment que mon tour devoit venir le dernier. Il s'est assis près de moi; il nous a dit des nouvelles générales du tems, qui étoit assez froid, suivant ses observations. Pour moi, j'étois fort éloignée de m'en ressentir. Puis, s'adressant à moi: comment le trouvez-vous, miss? Et de cette question, il a voulu passer à prendre ma main.

Je l'ai retirée assez dédaigneusement, je crois... Ma mère a froncé le sourcil. Ma sœur s'est mordu les lèvres.

Je n'ai pu me modérer: de toute ma vie je ne me suis senti tant de hardiesse; car j'ai continué mon plaidoyer, comme si M. Solmes n'eût pas été présent.

La rougeur est montée au visage de ma mère; elle le regardoit; elle regardoit ma sœur; elle jetoit aussi les yeux sur moi. Ceux de ma sœur étoient plus ouverts & plus grands que je ne les ai jamais vus.

Le stupide personnage n'a pas laissé de m'en-

tendre; il touſſoit, & paſſoit d'une chaiſe à une autre.

J'ai continué mes ſupplications à ma mère, pour obtenir un rappott favorable: il n'y avoit qu'un dégoût invincible, ai-je dit.....

A quoi penſe donc cette petite fille? Quoi, Clary! eſt-ce là un ſujet..... eſt-ce..... eſt-ce..... eſt-ce là le tems..... Elle a tourné encore les yeux ſur M. Solmes.

Je ſuis fâchée, quand j'y fais réflexion, d'avoir jeté maman dans un ſi grand embarras; c'étoit aſſurément une témérité de ma part.

Je lui en ai demandé pardon; mais mon père, lui ai-je dit, devoit revenir; je ne pouvois eſpérer d'autre occaſion. Je m'imaginois que, puiſqu'il ne m'étoit pas permis de ſortir, la préſence de M. Solmes ne devoit pas me priver d'un avantage ſi important pour moi, & qu'en même tems je pouvois lui faire connoître (jetant les yeux ſur lui) que, ſi ſes viſites avoient quelque rapport à moi, elles étoient tout-à-fait inutiles.

Cette petite fille eſt-elle folle? a dit ma mère en m'interrompant. Ma ſœur, affectant de lui parler à l'oreille, quoique aſſez haut pour être entendue: c'eſt le dépit, madame, de ce que vous lui avez ordonné de demeurer. Je me ſuis contentée de lui jeter un regard; & me tournant vers

ma mère : pemettez-moi, madame, de répéter ma prière. Je n'ai plus de frère ; je n'ai plus de sœur. Si je perds la faveur de ma mère, je demeure à jamais sans ressource.

M. Solmes est revenu sur sa première chaise, & s'est mis à ronger la pomme de sa canne, qui est une tête gravée, presque aussi hideuse que la sienne : je n'aurois pas cru qu'il fût si sensible.

Ma sœur s'est levée, le visage couleur d'écarlate : & s'approchant de la table, où étoit un éventail, elle l'a pris, & s'en est servie à se rafraîchir, quoique M. Solmes eût observé que l'air n'étoit pas chaud.

Ma mère est venue à moi, & me prenant rudement par la main, elle m'a fait passer avec elle dans une chambre voisine. Croyez-vous, Clary, m'a-t'elle dit, que cette conduite ne soit pas bien hardie & bien offensante ?

Je vous demande pardon, madame, si elle paroît telle à vos yeux ; mais il me semble, ma chère maman, qu'on me tend ici des pièges. Je ne connois que trop les artifices de mon frère. Avec un mot d'honnêteté, il aura mon consentement pour tout ce qu'il souhaite que je lui abandonne : lui & ma sœur prennent la moitié trop de peines.

Ma mère alloit me quitter, avec les marques d'un furieux mécontentement. Un seul mot,

chère madame; de grâce, un ſeul mot; je n'ai qu'une faveur à vous demander.

Que me va donc dire cette petite fille?

Je crois pénétrer le fond de l'intrigue : jamais, non, non, jamais, je ne puis penſer à M. Solmes; mon père s'emportera lorſqu'il apprendra ma réſolution; on jugera de la tendreſſe de votre cœur pour une malheureuſe fille, qui ſemble abandonnée de tous les autres, par la bonté que vous avez eue d'écouter mes prières; on prendra des meſures pour me tenir renfermée, & pour m'interdire votre vue, & celle de toutes les perſonnes qui conſervent un peu d'amitié pour moi (c'eſt de quoi je ſuis menacée, ma chère), & ſi l'on en vient à cette extrémité; ſi l'on m'ôte le pouvoir de plaider ma propre cauſe, d'en appeler à vous & à mon oncle Harlove, qui êtes ma ſeule eſpérance, vos cœurs ſeront ouverts contre moi aux plus mauvaiſes interprétations. Ce que je vous demande à genoux, madame, c'eſt que, ſuppoſé qu'on ajoute cette nouvelle diſgrâce à tout ce que j'ai déjà ſouffert, vous ne conſentiez pas, du moins, s'il eſt poſſible, à m'ôter la liberté de vous parler.

Votre curieuſe Hannah, qui prête l'oreille à tout, vous a donné cette information, comme beaucoup d'autres.

Hannah, madame, ne prête l'oreille à rien.

Ne prenez pas ſon parti ; on ſait qu'elle n'eſt utile à rien de bon. On ſait... mais ne me parlez plus de cette intrigante. Il eſt vrai que la menace de votre père eſt de vous renfermer dans votre chambre, ſi vous n'obéiſſez pas, dans la vue de vous ôter toute occaſion de correſpondance avec ceux qui vous endurciſſent contre ſes volontés. Il m'avoit ordonné, en ſortant, de vous le déclarer, ſi je vous trouvois rebelle. Mais j'ai ſenti de la répugnance à vous faire une déclaration ſi dure, dans l'eſpérance où j'étois encore de vous ramener à la ſoumiſſion. Je ſuppoſe qu'Hannah peut l'avoir entendu, & qu'elle vous l'a rapporté. Ne vous a-t-elle pas dit auſſi comment il a déclaré que, ſi quelqu'un devoit mourir de chagrin, il aimoit mieux que ce fût vous que lui ? Mais je vous aſſure qu'on vous fera une priſon de votre chambre, pour vous empêcher de nous tourmenter ſans ceſſe par vos *appels* ; & nous verrons qui doit ſe ſoumettre, ou vous, ou tout le monde à vous.

J'ai voulu juſtifier Hannah, & rejeter mes informations ſur l'écho de ma ſœur, Betty Barnes, qui les avoit communiquées à une autre ſervante : on m'a répété l'ordre de me taire. Je m'appercevrois bientôt, m'a dit ma mère, que les autres pouvoient avoir autant de réſolution que je marquois d'opinâtreté. Et, pour la dernière fois, elle vouloit bien ajouter que, remarquant aſſez le

fond que je faisois sur son indulgence, dans le tems que je paroissois si peu touchée de la mettre aux mains avec mon père, avec ses frères & ses autres enfans, elle m'assuroit qu'elle étoit aussi déterminée que tous les autres contre M. Lovelace, & pour M. Solmes & le plan de la famille; & qu'elle ne refuseroit son consentement à aucune des mesures qu'on jugeroit nécessaires, pour réduire au devoir une fille opiniâtre.

J'étois prête à tomber sans force. Elle a eu la bonté de me donner le bras pour me soutenir. Voilà donc lui ai-je dit, tout ce que j'ai à me promettre d'une si bonne mère!

Oui: mais, Clarisse, je veux vous ouvrir encore une voie. Rentrez; conduisez-vous honnêtement avec M. Solmes; & que votre père vous trouve ensemble, dans les termes du moins de la civilité.

Je crois que mes jambes se remuoient d'elles-mêmes, pour sortir de la chambre où j'étois, & m'avancer vers l'escalier. Là, je me suis arrêtée. Si vous êtes résolue de nous braver tous, a repris ma mère, vous pouvez remonter à votre appartement, comme vous m'y paroissez disposée; & que le ciel ait pitié de vous.

Hélas! c'est la grace que je lui demande; car je ne puis donner des espérances que je n'ai pas dessein de remplir. O, ma chère maman! accordez-moi

cordez-moi du moins le ſecours de vos prières. Les miennes ſeront pour ceux qui m'ont jetée dans cette détreſſe.

J'allois remonter l'eſcalier.

Vous remontez donc, Clary!

J'ai tourné le viſage vers elle. Mes officieuſes larmes plaidoient pour moi. Je n'ai pu ouvrir la bouche, & je ſuis demeurée immobile.

Chère fille, ne me déchirez pas ainſi! Chère, bonne enfant, ne prenez pas plaiſir à me déchirer le cœur! Elle tendoit la main vers moi, mais ſans quitter la place où elle étoit debout. Que puis-je, madame? hélas! que puis-je faire? Rentrez, ma fille; rentrez, ma chère fille: que votre père puiſſe ſeulement vous trouver enſemble.

Quoi, madame! lui donner de l'eſpérance? donner de l'eſpérance à M. Solmes?

Opiniâtre, perverſe, rebelle Clariſſe! en me rejetant de la main & me regardant d'un œil de courroux: ſuivez donc vos caprices & remontez. Mais gardez-vous de deſcendre ſans permiſſion, juſqu'à ce que votre père ait ordonné de votre ſort.

Elle s'eſt dérobée de mes yeux avec une vive indignation, & je ſuis remontée à ma chambre, le cœur peſant, les jambes ſi lentes que j'avois peine à les traîner.

Mon père est revenu, & mon frère est rentré avec lui. Quoiqu'il soit tard, ils sont enfermés tous ensemble. Il n'y a pas une porte ouverte; pas une ame qui remue. Lorsqu'Hannah monte ou descend, on l'évite comme une personne infectée.

L'assemblée chagrine est finie. On vient d'envoyer chez mes deux oncles & chez ma tante Hervey, pour les prier d'être ici demain à déjeûner. Je suppose que je recevrai alors ma sentence. Il est onze heures passées, & j'ai reçu ordre de ne me pas mettre au lit.

A minuit.

On est venu à ce moment me demander toutes les clefs. Le premier dessein étoit de me faire descendre; mais mon père a dit qu'il ne pourroit prendre sur lui de me regarder. Etrange changement dans l'espace de quelques semaines! Chorey étoit la messagère. Elle avoit les larmes aux yeux en s'acquittant de sa commission.

Pour vous, ma chère, vous êtes heureuse. Puissiez-vous l'être toujours! Alors, je ne serai pas entièrement misérable. Adieu, ma tendre amie.



LETTRE XXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Dimanche matin, 5 Mars.

HANNAH vient de m'apporter une lettre de M. Lovelace, qui a été mise au dépôt cette nuit, & qui est signée aussi de milord M......

Il m'y apprend « que M. Solmes se vante par-
» tout d'être à la veille de se marier avec une
» des plus modestes femmes d'Angleterre, &
» que mon frère aide à l'explication, en assurant
» à tout le monde que la plus jeune de ses deux
» sœurs doit être dans peu de tems la femme
» de M. Solmes. Il me parle de l'ordre donné
» pour les étoffes, comme ma mère me l'a dé-
» claré ».

Il ne lui échappe rien, ma chère, de tout ce qui se dit ou se fait dans la maison.

Ma sœur, dit-il, « répand les mêmes bruits,
» avec un soin si affecté d'aggraver l'insulte qui
» retombe sur lui, qu'il ne peut être qu'extrê-
» mement piqué & de la manière & de l'occa-
» sion ».

Il s'exprime là-dessus dans des termes fort violens.

« Il ignore quels peuvent être les motifs de » ma famille, pour lui préférer un homme tel » que Solmes. Si ce font les grands avantages » qu'on me fait dans les articles, Solmes n'of- » frira rien qu'il ne foit prêt à faire comme » lui.

« S'il eft queftion de fortune & de naiffance ; » il n'a point d'objection à craindre fur le pre- » mier point. A l'égard du fecond, il fe rabaiffe » roit trop par une comparaifon odieufe. Il ap- » pelle au témoignage de milord M..... pour la » régularité de fa vie & de fes mœurs, depuis » qu'il a commencé à me rendre des foins, & » qu'il afpire à me plaire ».

Je fuppofe, ma chère, qu'il a fouhaité que fa lettre fût fignée de milord, comme garant de fa conduite.

Il me preffe « de permettre qu'il rende, avec » milord, une vifite à mon père & à mes oncles, » dans la vue de faire des propofitions qui ne » demandent que d'être entendues pour être » acceptées ; & il promet de fe foumettre à » toutes les mefures que je lui prefcrirai pour » une parfaite réconciliation.

Il ne fait pas difficulté, dans cette efpérance ; » de me demander un entretien particulier dans » le jardin de mon père, où je me ferai accom- » pagner du témoin que je voudrai choifir.

Réellement, ma chère, si vous lisiez sa lettre, vous vous imagineriez que je lui aurois donné beaucoup d'encouragement, & que je serois en traité direct avec lui; ou qu'il seroit sûr que mes amis me forceront de chercher des protections étrangères : car il a l'audace de m'offrir, au nom de milord, un asile contre les persécutions, si elles deviennent tyranniques en faveur de Solmes.

Je suppose que c'est la méthode de son sexe, de hasarder des offres & des propositions hardies, pour embarrasser les personnes inconsidérées du nôtre, dans l'espérance que nous aurons trop de complaisance ou de timidité pour en faire un sujet de querelle; &, si cette hardiesse n'est pas rebutée, de regarder notre silence comme un consentement volontaire, ou comme une démarche en leur faveur.

Il y a dans cette lettre d'autres particularités, dont je voudrois que vous fussiez informée. Mais je prendrai une autre occasion pour vous envoyer la lettre même, si je n'ai pas le tems d'en faire une copie.

Ce n'est pas sans chagrin que je considère comment j'ai été engagée d'un côté, & poussée de l'autre, dans une correspondance clandestine, qui n'a que trop l'air d'un commerce d'amour,

& dont je trouve la condamnation dans les sentimens de mon cœur.

Il est aisé de voir que, si je tarde à la rompre, ma triste situation ne fera qu'augmenter de jour en jour les avantages de M. Lovelace, & par conséquent mes embarras. Cependant, si je la finis, sans y mettre pour condition que je serai délivrée de M. Solmes..... Croyez-vous, ma chère, qu'il ne soit pas à propos de la continuer encore un peu, pour trouver le moyen, en cédant celui-ci, de me débarrasser de l'autre? N'est-ce pas de vous seule, à présent, que je puis attendre des conseils?

Tous mes parens sont assemblés. Ils sont à déjeuner ensemble. Solmes est attendu. Je suis dans une inquiétude extrême: il faut que je quitte ma plume.

ILS partent tous ensemble pour aller à l'église. Hannah m'apprend qu'ils ont l'air fort embarrassé. Elle est persuadée qu'ils ont pris quelque résolution.

Dimanche à midi.

QUEL cruel tourment que l'incertitude! Je veux demander la permission d'aller ce soir à l'église. Je m'attends d'être refusée; mais si je ne la demande point, on dira que j'y ai manqué par ma faute.

J'ai fait appeler Chorey. Chorey eſt venue. Je l'ai chargée de porter ma requête à ma mère, pour la permiſſion d'aller cette après-midi à l'égliſe. Devinerez-vous la réponſe ? Dites-lui qu'elle doit s'adreſſer à ſon frère, dans tout ce qu'elle voudra demander. Ainſi, ma chère, je ſuis entièrement livrée à mon frère.

Cependant je me ſuis déterminée à recourir à lui pour obtenir cette faveur ; & lorſqu'on m'a envoyé mon dîner ſolitaire, j'ai donné un billet au domeſtique, dans lequel je m'adreſſois à mon père, par ſes mains, pour demander la permiſſion d'aller à l'égliſe.

Voici ſa mépriſante réponſe. Dites-lui qu'on délibérera demain ſur ſa demande. Qu'en dites-vous, ma chère ? On délibérera demain ſur la permiſſion que je demande d'aller à l'égliſe aujourd'hui.

La patience eſt le ſeul retour dont je puiſſe payer cette inſulte.

Mais, cette méthode ne réuſſira pas avec moi ; non, en vérité ! Je ſuppoſe néanmoins que ce n'eſt que le prélude de tout ce que je dois attendre de mon frère, à préſent que je ſuis livrée à lui.

Après y avoir réfléchi, j'ai jugé que le meilleur parti étoit de renouveler ma demande. Voici la copie de mon billet, & celle du ſien.

Je ne sais, monsieur, quel sens je dois donner à votre réponse. Si c'est une simple plaisanterie, j'espère que vous demeurerez dans la même disposition, & que ma demande sera accordée. Vous savez que, lorsque je me suis trouvée au logis & en bonne santé, je n'ai jamis manqué à l'église, excepté les deux derniers dimanches, qu'on m'a conseillé de n'y point aller. Ma situation présente est telle, que je n'ai jamais eu tant de besoin du secours des prières publiques. Je m'engagerai solemnellement à n'aller que là, & à revenir. Je me flatte qu'on ne m'attribuera point d'autres vues. L'abattement de mes esprits, que je puis nommer assez justement une indisposition, sera une excuse fort naturelle pour me garantir des visites, & je ne répondrai que de loin aux civilités des personnes de ma connoissance. Il est inutile que tout le monde soit informé de mes disgrâces, si elles doivent avoir une fin. Ainsi je demande cette faveur pour le soutien de ma réputation, afin que je puisse marcher tête levée dans le voisinage, si je vis assez pour voir la fin des rigueurs qui semblent destinées à votre malheureuse sœur.

CL. HARLOVE.

SE faire un objet si important d'aller à l'église,

pendant qu'on brave tous ſes parens dans une affaire qui eſt pour eux de la dernière conſéquence, c'eſt une abſurdité. Ce qu'on vous recommande, miſs, c'eſt la pratique de vos dévotions particulières. Puiſſent-elles changer l'eſprit d'une jeune fille, des plus obſtinées dont il y ait jamais eu d'exemple! On ſe propoſe, je vous le déclare nettement, de vous ramener au ſentiment de votre devoir par la mortification. Les voiſins, de l'eſtime deſquels vous paroiſſez ſi jalouſe ſavent déjà que vous le bravez. Ainſi, miſs, ſi vous faites cas réellement de votre réputation, faites-le connoître comme vous le devez. Il dépend encore de vous de l'établir ou de la ruiner.

JAMES HARLOVE.

Ainſi, chère miſs Howe, mon frère m'a fait tomber dans ſes filets. Et moi, comme un ſimple & malheureux oiſeau, je ne me débats que pour m'y embarraſſer de plus en plus.

LETTRE XXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à miſs HOWE.

Lundi au matin, 6 Mars.

ILS ſont réſolus de me déchirer le cœur. Ma pauvre Hannah eſt congédiée, honteuſement congédiée. Voici les circonſtances.

J'avois fait descendre cette pauvre fille pour apporter mon déjeûner. Au lieu d'elle, l'effrontée Betty Barnes, la confidente & la servante de ma sœur (si une confidente favorite peut-être traitée de servante,) est montée à ma chambre une demi-heure après & m'a dit :

Que souhaitez-vous, miss, pour votre déjeûner ?

Ce compliment m'a surprise de sa part. Ce que je veux pour mon déjeûner, Betty ? Comment ! alors j'ai nommé Hannah.... Je ne savois ce que je devois dire.

Ne soyez pas étonnée, miss ; vous ne verrez plus Hannah dans cette maison.

Le ciel m'en préserve ! Lui est-il arrivé quelque mal ; Quoi ? qu'est devenue Hannah ?

Sans vous laisser dans l'embarras, miss, voici l'histoire. Votre père & votre mère croient qu'Hannah a fait assez de mal dans la maison. Elle a reçu ordre de plier bagage (c'est le terme de cette audacieuse créature,) & je suis chargée de vous servir.

Mes larmes ont commencé à couler. Je n'ai pas besoin de vos services, Betty. Non, non, je n'attends aucun service de vous. Mais où est Hannah ? Ne puis-je lui parler ? Je lui dois une demi-année de gages. Ne m'est-il pas permis de la voir, pour la payer ? On me défend peut-être

de la revoir jamais; car ils sont résolus de me faire mourir de chagrin.

Ils font la même plainte de vous; ainsi, à bon chat, bon rat, miss.

Je l'ai traitée d'impertinente, & je lui ai demandé si c'étoit par ses effronteries que son service devoit commencer. Cependant pour satisfaire mon empressement, elle est allée me chercher cette pauvre fille, qui n'avoit pas moins d'impatience de me voir. Il a fallu souffrir que notre entrevue ait eu Chorey & Betty pour témoins. J'ai remercié ma bonne Hannah de ses services passés. Son cœur étoit prêt à se fendre. Elle s'est mise à justifier sa fidélité & son attachement, en protestant qu'elle n'étoit coupable de rien. Je lui ai répondu que ceux qui étoient la cause de sa disgrâce ne doutoient pas de son honnêteté; que c'étoit un outrage qui n'avoit rapport qu'à moi; qu'ils avoient eu raison de croire que j'y serois fort sensible, & que je souhaitois qu'elle pût trouver une aussi bonne condition. Jamais, jamais une aussi bonne maîtresse, m'a-t-elle dit en se tordant les mains, & la pauvre fille s'est fort étendue sur mes louanges & sur son affection pour moi. Nous sommes portés, vous le savez, ma chère, à louer nos bienfaiteurs, parce qu'ils sont nos bienfaicteurs; comme si chacun faisoit bien ou

mal autant qu'il nous eſt utile ou qu'il nous nuit. Mais cette bonne fille s'étant rendue digne de mon amitié, il n'y a point de mérite à l'avoir traitée avec une faveur qu'il y auroit eu de l'ingratitude à lui refuſer.

Je lui ai fait préſent d'un peu de linge, de quelques dentelles & d'autres choſes. Au lieu de quatre guinées qui lui étoient dues pour ſes gages, je lui en ai donné dix; & je lui ai promis que, ſi la liberté de diſpoſer de moi m'étoit jamais rendue, je penſerois à elle pour le premier rang à mon ſervice. Betty s'eſt déjà crue en droit d'en témoigner de la jalouſie à Chorey.

Hannah ne s'eſt pas fait une peine de me dire devant elle, parce qu'elle n'en a pas eu d'autre occaſion, qu'on l'avoit examinée ſur les lettres que j'ai écrites, ou que j'ai reçues, & qu'elle avoit offert ſes poches à miſs Harlove, qui les a viſitées, & qui a mis même les doigts ſous ſon corſet, pour s'aſſurer qu'elle n'en avoit point.

Elle m'a rendu compte du nombre de mes faiſans & de mes bantams. J'ai affecté de dire que j'en prendrois ſoin moi-même, & que je les viſiterois deux ou trois fois le jour. Nous avons pleuré toutes deux en nous quittant. C'eſt un chagrin bien cuiſant, de ſe voir enlever avec cette hauteur un domeſtique auquel on eſt affec-

tionné. Je n'ai pu m'empêcher de dire que ces méthodes pouvoient abréger mes jours, mais que de toute autre manière, elles répondroient mal aux intentions des auteurs de ma disgrâce. Betty a dit à Chorey, avec un souris moqueur, qu'elle s'imaginoit que la victoire demeureroit aux plus habiles. Je n'ai pas témoigné que je l'eusse entendue. Si cette créature est persuadée que j'ai dérobé le cœur d'un amant à sa maîtresse, comme vous dites qu'elle s'en est expliquée, elle peut croire en elle-même qu'elle se fera un mérite de ses impertinences.

C'est ainsi qu'on m'a forcée d'abandonner ma fidelle Hannah. Si vous pouvez lui procurer quelque place qui soit digne d'elle, rendez-lui ce bon office pour l'amour de moi.

LETTRE XXIV.

Miss Clarisse Harlove, à miss Howe.

Lundi, vers midi.

Je viens de recevoir la lettre que vous trouverez sous cette enveloppe. Mon frère l'emporte à présent sur tous les points qu'il s'est proposés. Je vous envoie aussi une copie de ma réponse;

c'eſt tout ce que je puis vous écrire à ce moment.

MISS CLARY,

PAR l'ordre exprès de votre père & de votre mère, je vous écris pour vous défendre de vous préſenter devant eux, & de paroître au jardin lorſqu'ils y ſeront; ou quand ils n'y ſeront plus, d'y paroître autrement qu'avec Betty Barnes, ſi vous n'obtenez d'ailleurs quelque permiſſion particulière.

Sous peine de leur diſgrâce, on vous défend auſſi toute correſpondance avec ce vil Lovelace, avec qui l'on ſait que vous n'avez pas ceſſé d'en avoir, par le miniſtère de votre ruſée Hannah, qui n'a été congédiée que par cette raiſon, comme il étoit convenable.

Point de correſpondance avec miſs Howe, qui s'eſt donné depuis peu de fort grands airs, & qui pourroit fort bien prêter ſon entremiſe pour votre commerce avec ce libertin, ni, en un mot, avec qui que ce ſoit, ſans une permiſſion expreſſe.

Vous ne paroîtrez point devant l'un ou l'autre de vos deux oncles, ſans en avoir obtenu d'eux la permiſſion. Après la conduite que vous avez tenue à l'égard de votre mère, c'eſt par un ſen-

timent de miséricorde pour vous, que votre père refuse de vous voir.

Vous ne paroîtrez dans aucun appartement de la maison, où il n'y a pas long-tems que tout étoit soumis à votre gouvernement, à moins que vous ne receviez ordre de descendre.

En un mot, vous vous tiendrez exactement renfermée dans votre chambre, à l'exception de quelques tours de jardin qu'on vous permet de faire, par intervalle, sous les yeux de Betty, comme je vous l'ai déjà déclaré. Alors on vous ordonne de vous y rendre directement, sans vous arrêter nulle part; c'est-à-dire, de descendre & de remonter par le plus court chemin, afin que la vue d'une jeune créature si perverse, ne cause pas à tout le monde une augmentation de chagrin.

Les menaces continuelles de votre Lovelace, & votre obstination inouïe, vous serviront à expliquer la conduite qu'on tient avec vous. Quel fruit la meilleure de toutes les mères a-t-elle recueilli de son indulgence, elle qui a plaidé si long-tems pour vous, & qui avoit entrepris de vous ramener au devoir, dans le tems même que vos premières démarches en faisoient perdre l'espérance à tous les autres? Quelle doit avoir été votre obstination, puisqu'une telle mère a pu se résoudre à vous abandonner? Elle s'y

croît obligée, & vous ne devez plus eſpérer de vous rétablir dans ſes bonnes grâces, qu'en faiſant les premiers pas pour revenir à la ſoumiſſion.

Pour moi, dont vous penſez peut-être fort hardiment, mais que vous mettez en fort bonne compagnie ſi cela eſt; & c'eſt ma conſolation: j'étois d'avis qu'on vous laiſſât la liberté de ſuivre vos propres inclinations (il n'eſt pas beſoin d'autre punition pour certains eſprits), & que la maiſon ne fût point embarraſſée par une perſonne dont la préſence y eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'elle a mis tout le monde dans la néceſſité de l'éviter.

Si vous trouvez, dans tout ce que je viens d'écrire, quelque choſe de dur ou de rigoureux, il dépend encore de vous, mais il n'en dépendra peut-être pas toujours, d'y apporter du remède: vous n'avez beſoin que d'une parole.

Betty Barnès a ordre de vous obéir, dans tout ce qui pourra s'accorder avec l'obéiſſance qu'elle doit à ceux auxquels vous en devez comme elle.

JAMES HARLOVE.

MONSIEUR,

CE que j'ai à dire uniquement, c'eſt que vous devez vous féliciter vous-même d'avoir ſi parfaitement réuſſi dans toutes vos vues, que vous prouvez

pouvez à présent faire de moi tous les rapports qu'il vous plaira, & que je ne suis pas plus en état de me défendre que si j'étois morte. Cependant j'attends de vous une faveur : c'est de ne pas m'attirer plus de rigueurs & de disgrâces qu'il n'en est besoin pour le succès de vos autres desseins, quels qu'ils puissent être, contre votre malheureuse sœur.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XXV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Mardi, 7 Mars.

MA dernière lettre doit vous avoir appris comment je suis traitée, & que votre amie n'est plus qu'une pauvre prisonnière. Nul égard pour ma réputation. Tout le fond de ma cause est à présent devant vous. Croyez-vous qu'on puisse revenir de ces excès de rigueur? Pour moi, je me persuade qu'on ne pense qu'à tenter la voie de la terreur, pour me faire entrer dans les vues de mon frère. Toute mon espérance est de pouvoir temporiser jusqu'à l'arrivée de mon cousin *Morden*, qu'on attend bientôt de Florence. Cependant, s'ils sont résolus d'abréger le tems, je doute qu'il arrive assez tôt pour me sauver.

Il paroît clairement, par la lettre de mon frère, que ma mère ne m'a point épargnée dans le rapport qu'elle a fait de nos conférences. D'un autre côté, néanmoins, elle a eu la bonté de m'informer que mon frère avoit des vues qu'elle souhaitoit que je pusse faire manquer. Mais elle s'étoit engagée à rendre un compte fidelle de ce qui se passeroit entre elle & moi. Elle ne pouvoit pas balancer, sans doute, dans le choix d'abandonner une fille, ou de désobliger un mari & toute une famille.

Ils se figurent qu'ils ont tout gagné en congédiant ma pauvre Hannah. Mais aussi longtems que j'aurai la liberté du jardin & de ma basse-cour, ils se trouveront trompés. J'ai demandé à Betty si elle avoit ordre de m'observer & de me suivre, ou si je devois avoir sa permission pour descendre, lorsque je voudrois me promener au jardin & donner à manger à mes bantams ?

Mon dieu, miss! vous voulez-vous réjouir par cette question. Cependant elle m'a confessé qu'il lui étoit revenu que je ne devois pas paroître au jardin lorsque mon père, ma mère, ou mes oncles y seroient. Comme il est important pour moi de savoir à quoi je dois m'en tenir, je suis descendue aussi-tôt, & j'y ai passé plus d'une heure, sans aucun obstacle, quoique j'aie em-

ployé la plus grande partie de ce tems à me promener devant le cabinet de mon frère, où j'ai remarqué que ma sœur & lui étoient ensemble. Je ne saurois douter qu'ils ne m'aient vue, car j'ai entendu plusieurs éclats de rire, dont je suppose qu'ils ont voulu me faire insulte. Ainsi cette partie de la contrainte où l'on me tient, est sans doute un essai de l'autorité dont on a revêtu mon frère. L'avenir m'en promet peut-être de bien plus mortifians.

Mardi au soir.

DEPUIS que j'ai écrit ce que vous venez de lire, je me suis hasardée à faire passer une lettre par les mains de Chorey, jusqu'à ma mère, avec ordre de la lui remettre en mains propres, & sans être vue de personne. Je vais en joindre ici la copie. Vous verrez que je cherche à lui faire croire qu'à présent qu'Hannah n'est plus dans la maison, il ne me reste aucune voie pour mes correspondances. Je suis bien éloignée de me croire irréprochable en tout. N'est-ce pas là un petit artifice, qui n'est pas trop digne de mes principes? mais cette réflexion ne m'est venue qu'après. La lettre étoit déjà partie.

MADAME, ET MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

Vous ayant confessé que j'ai reçu de M. Lovelace des lettres pleines de ressentiment, & que

j'y ai répondu dans la seule vue de prévenir de nouveaux désastres ; vous ayant communiqué les copies de mes réponses, que vous n'avez pas désapprouvées, quoiqu'après les avoir lues vous ayez jugé à propos de me défendre la continuation de cette correspondance ; je crois que mon devoir m'oblige de vous avertir que j'ai reçu depuis une autre lettre, par laquelle il demande avec beaucoup d'instance la permission de rendre une visite paisible, ou à mon père, ou à vous, ou à mes deux oncles, accompagné de milord M.... Je demande là-dessus vos ordres.

Je ne vous dissimulerai pas, madame, que, si la défense n'avoit pas été renouvelée, & si d'autres dispositions n'avoient pas fait renvoyer Hannah si subitement de mon service, je me serois hâtée de faire réponse à cette lettre, pour dissuader M. Lovelace de son dessein, dans la crainte de quelque accident dont la seule pensée me fait frémir.

Ici je ne puis retenir les marques de ma douleur, en considérant que toute la peine & tout le blâme tombent sur moi, quoiqu'il me paroisse que j'ai servi utilement à prévenir de grands maux, & que je n'ai été l'occasion d'aucun. Car a-t-on pu supposer que je fusse capable de gouverner les passions de l'un ou de l'autre des deux adversaires? A la vérité, j'ai eu sur l'un quelque

légère influence, sans lui avoir donné raison, jusqu'à présent, de penser qu'elle lui ait acquis le moindre droit sur ma reconnoissance. Sur l'autre, madame, qui peut se flatter d'en avoir aucune ?

C'est pour moi une peine des plus sensibles, de me voir dans la nécessité de rejeter tout le mal sur mon frère, quoique ma réputation & ma liberté soient sacrifiées à son ressentiment & à son ambition. Avec de si justes sujets de douleur, ne m'est-il pas permis de parler ?

L'aveu que je vous fais, madame, étant également respectueux & volontaire, j'ose humblement présumer qu'on n'exigera point de moi que je produise la lettre. Il me semble que la prudence & l'honneur me le défendent, parce que le style en est violent. M. Lovelace ayant appris (par d'autres voies, je vous assure, que par la mienne ou par celle d'Hannah) une partie des rigueurs avec lesquelles je suis traitée, se croit autorisé à les mettre sur son compte, par quelques discours de la même violence qui sont échappés à quelques-uns de mes proches.

Me dispenser de lui répondre, c'est le mettre au désespoir, & lui donner lieu de croire tous ses ressentimens justifiés, quoique je sois fort éloignée d'en avoir la même opinion. Si je lui fais réponse, & si, par considération pour moi,

il prend le parti de la patience, ayez la bonté, madame, de considérer les obligations qu'il se flattera de m'avoir imposées. Je ne vous prierois pas de faire cette réflexion, si j'étois aussi prévenue qu'on le suppose en sa faveur. Mais, pour vous marquer encore mieux combien je suis éloignée de la prévention qu'on m'attribue, je vous demande en grâce, madame, de considérer si l'offre d'embrasser le célibat, que je vous ai faite à vous-même, & que j'exécuterai religieusement, n'est pas, après tout, le meilleur moyen de nous délivrer honnêtement de ses prétentions. Renoncer à lui, sans déclarer que je ne serai jamais à M. Solmes, c'est lui faire conclure que, dans les fâcheuses circonstances où je suis, j'ai pris le parti de me déterminer en faveur de son rival.

Si ces représentations ne paroissent d'aucun poids, il ne reste, madame, qu'à faire l'essai des systêmes de mon frère, & je me résignerai à ma destinée, avec toute la patience que je tâcherai d'obtenir du ciel par mes prières. Ainsi, laissant tout à votre prudence, avec le soin d'examiner s'il convient, ou non, de consulter mon père & mes oncles sur ce que je prends la liberté de vous écrire; si je dois répondre, ou non, à la lettre de M. Lovelace; & par qui, dans le premier cas, ma réponse lui doit être envoyée.

Je demeure, madame, votre très-malheureuse, mais toujours très-obéissante fille,

CLARISSE HARLOVE.

Mercredi au matin.

On m'apporte à ce moment la réponse de ma mère. Elle m'ordonne, comme vous verrez, de la jeter au feu, mais comme je la crois sûrement entre vos mains, & que vous vous garderez bien de la faire voir à personne, ses intentions n'en seront pas moins remplies. Elle est sans date & sans adresse.

CLARISSE,

Ne dites pas que tout le blâme & toute la peine retombent sur vous. J'ai plus de part que vous à l'un & à l'autre, & je suis bien plus innocente. Lorsque votre opiniâtreté est égale à la passion de tout autre, ne blâmez pas votre frère. Nous avions raison de croire qu'Hannah servoit à vos correspondances. A présent qu'elle est congédiée, & qu'apparemment vous ne pourrez plus écrire à miss Howe, ni elle à vous, sans notre participation, c'est une inquiétude de moins. Je n'avois d'ailleurs aucun mécontentement d'Hannah. Si je ne le lui ai pas dit à elle-même, c'est

que je pouvois être entendue lorsqu'elle est venue prendre congé de moi. J'ai même élevé la voix pour lui recommander, dans quelque maison qu'elle puisse servir, s'il s'y trouve de jeunes filles, de ne pas entrer dans leurs correspondances clandestines. Mais je lui ai glissé deux guinées dans la main, & je n'ai pas été fâchée d'apprendre que vous avez été beaucoup plus libérale.

Je suis fort embarrassée sur ce qui concerne votre réponse à cet homme violent. Que pensez-vous de lui voir prendre un empire de cette nature sur une famille telle que la nôtre? Pour moi, je n'ai fait connoître à personne que je fusse informée de votre correspondance. Par votre dernière hardiesse (c'en est une bien étonnante, Clary! d'avoir osé continuer devant M. Solmes un sujet que j'avois été forcée d'interrompre), vous m'avez fait craindre que pour votre défense vous ne fussiez capable d'alléguer que j'ai autorisé vos correspondances secrètes, & d'augmenter par conséquent la désunion que vous mettez entre votre père & moi. Vous étiez autrefois toute ma consolation; vous m'aidiez à supporter mes peines. Aujourd'hui!... Mais je vois que rien n'est capable de vous ébranler, & je ne vous en parlerai plus. Vous êtes à pré-

fent fous la difcipline de votre père. Il ne fe laiffera pas donner la loi, ni fléchir par des prières.

J'aurois été bien aife de voir la lettre dont vous me parlez, comme j'ai vu toutes les autres. L'honneur & la prudence, dites-vous, vous défendent de me la montrer. O Clariffe ! vous recevez donc des lettres que l'honneur & la prudence ne vous permettent pas de montrer à votre mère! mais il ne me convient pas de la voir, quand vous feriez difpofée à me l'envoyer. Je ne veux pas être dans votre fecret; je ne veux pas favoir que vous entreteniez des correfpondances. Et, pour ce qui regarde la réponfe, fuivez vos propres lumières. Mais qu'il fache au moins que c'eft la dernière fois que vous lui écrirez. Si vous lui faites une réponfe, je ne veux point la voir. Cachetez là, fi vous en faites une. Vous la donnerez à Chorey; & Chorey.... Mais ne croyez pas que je vous permette d'écrire.

Nous ne voulons entrer dans aucunes conditions avec lui, & l'on ne confentira pas non plus que vous y entriez. Votre père & vos oncles ne feroient pas maîtres d'eux-mêmes, s'ils le voyoient à leur porte. Quelle raifon avez-vous de vouloir l'obliger, en renonçant à M. Solmes? Ce renoncement ne ferviroit-il

pas au contraire à nourrir ses espérances, & tandis qu'il en conservera, serons-nous jamais délivrés de ses insultes? Quand il y auroit quelque reproche à faire à votre frère, c'est un mal invincible, & le devoir permet-il à une sœur d'entretenir des correspondances qui mettent la vie de son frère en danger? Mais votre père a mis son propre sceau à l'aversion de votre frère. C'est à présent l'aversion de votre père, celle de vos oncles, la mienne, & celle de tout le monde. Qu'importe la source? À l'égard du reste, votre obstination m'a ôté le pouvoir de rien entreprendre en votre faveur. Votre père se charge de toutes les suites. Ce n'est plus à moi par conséquent qu'il faut vous adresser. Je veux me réduire à la simple qualité d'observatrice; heureuse, si je pouvois l'être avec indifférence! Tandis que j'avois quelque pouvoir, vous ne m'avez pas permis d'en faire l'usage que j'aurois souhaité. Votre tante a été forcée de s'engager à ne se mêler de rien, sans la participation de votre père. Attendez-vous à de rudes épreuves. Si vous avez quelque faveur à espérer, ce ne peut être que de la médiation de vos oncles, & je les crois même aussi déterminés que les autres; car ils ont pour principe (hélas! ils n'ont jamais eu d'enfans) qu'une fille qui, dans l'article du mariage, ne se gouverne point

par l'avis de ses parens, est une créature perdue.

Gardez-vous qu'on vous trouve cette lettre; brûlez-la; elle se sent trop de la tendresse d'une mère, pour une fille dont l'obstination ne peut être justifiée.

Ne m'écrivez plus. Je ne puis rien faire pour vous; mais vous pouvez tout par vous-même.

Revenons, ma chère, à mon triste récit. Après cette lettre, vous vous imaginez bien que je n'ai pas dû me promettre beaucoup d'effet d'une tentative directe auprès de mon père. Cependant j'ai cru qu'il étoit convenable de lui écrire, ne fût-ce que pour me rendre témoignage à moi-même, que je n'ai rien négligé. Voici ma lettre.

» Je n'ai pas la présomption de vouloir entrer
» en dispute avec mon père. J'implore seule-
» ment sa bonté & son indulgence sur un point
» d'où mon bonheur dépend pour cette vie,
» & peut-être pour l'autre. Je le supplie de ne
» pas faire un crime à sa fille, d'une aversion
» qu'il lui est impossible de surmonter. Je le
» conjure de ne pas permettre que je sois sacri-
» fiée à des projets & à des possibilités éloignées.
» Je me plains du malheur que j'ai d'être ban-
» nie de sa présence, & prisonnière dans ma

» chambre. Sur tout autre point, je lui promets » un respect aveugle & une résignation parfaite » à toutes ses volontés. Je répète l'offre de me » borner au célibat, & je ne crains pas de le » prendre à témoin lui-même, que je n'ai » jamais donné sujet de soupçonner ma fidé- » lité. Je demande en grâce qu'il me soit per- » mis de paroître devant lui & devant ma mère, » & de les avoir tous deux pour juges de ma » conduite ; faveur d'autant plus chère pour » moi, que j'ai trop de raisons de croire qu'on » me dresse des piéges, & qu'on emploie l'arti- » fice pour tirer avantage de mes discours, » pendant que je n'ai pas la liberté de parler » pour ma défense. Je finis avec l'espérance » que les instigations de mon frère ne feront » pas perdre à une malheureuse fille la tendresse » & la bonté de son père ».

Il faut vous faire part aussi de la cruelle réponse. Elle m'a été envoyée ouverte, quoique par les mains de Betty Barnes, qui m'a fait connoître à son air qu'elle n'en ignoroit pas le fond.

Mercredi.

Je vous écris, fille perverse, avec toute l'indignation que votre désobéissance mérite. Demander le pardon de votre faute, avec la résolution d'y persévérer, c'est une hardiesse insuppor-

table & ſans exemple. Eſt-ce mon autorité que vous bravez? Vos réflexions injurieuſes contre un frère qui fait l'honneur de la famille, méritent mon plus vif reſſentiment. Je vois combien vous faites peu de cas des devoirs du ſang, & j'en devine facilement la cauſe. J'ai peine à ſupporter les réflexions que cette idée offre d'elle-même. Votre conduite à l'égard d'une mère trop tendre & trop indulgente..... Mais la patience m'échappe. Continuez, fille rebelle, de vivre loin de mes yeux, juſqu'à ce que vous ayez appris à vous conformer à mes volontés. Ingrate créature! votre lettre n'eſt qu'un reproche de mon indulgence paſſée. Ne m'écrivez plus que vous ne ſachiez mieux ce que vous faites, & que vous n'ayez reconnu ce que vous devez à un père juſtement irrité.

Cette furieuſe lettre étoit accompagnée d'un billet de ma mère, ouvert auſſi & ſans adreſſe. Ceux qui prennent tant de peine à liguer tout le monde contre moi, l'ont obligée apparemment de rendre témoignage contre ſa malheureuſe fille. Mais ce qu'elle m'écrit n'étant qu'une répétition de ce qu'elle m'a dit de plus dur dans nos conférences, il eſt inutile de vous fatiguer par des redites. J'ajouterai ſeulement qu'elle donne auſſi des louanges à mon frère, & qu'elle me blâme de parler ſi librement de lui.

LETTRE XXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Jeudi matin, 9 Mars.

M. Lovelace ne se rebute pas de mon silence. J'ai reçu de lui une autre lettre, quoique je n'aie pas répondu à la précédente.

Quelque moyen que cet homme ait l'art d'employer, il est instruit de tout ce qui se passe dans notre famille. Ma prison, le départ d'Hannah, plusieurs circonstances que j'ignore moi-même, du ressentiment & des résolutions de mon père, de mes oncles & de mon frère, il est informé de tout, au moment que les choses arrivent. Ce n'est point par de bonnes voies, ma chère, qu'il peut se procurer ces informations.

Son inquiétude paroît extrême. Il me parle de sa passion pour moi & de son ressentiment contre ma famille dans les termes les plus violens. Il me presse beaucoup de lui engager ma parole que je ne serai jamais à M. Solmes. Je crois qu'honnêtement je puis lui faire cette promesse.

Il me prie » de ne pas croire qu'il cherche à » se faire un mérite aux dépens d'autrui, puis- » qu'il se propose d'obtenir mon cœur par le » sien, ni qu'il pense à m'attirer dans ses inté-

» rêts par la crainte. Mais il déclare que le » traitement qu'il reçoit de ma famille est si » insupportable, que tous ses amis, sans excep- » ter milord M..... & ses deux tantes, lui » reprochent perpétuellement de ne pas s'en » ressentir; & s'il a le malheur, dit-il, de ne » recevoir de moi aucun sujet d'espérance, il » ne peut me répondre des extrémités où son » désespoir est capable de le porter ».

Il ajoute » qu'à la vérité ses proches, sur-tout » les dames, lui conseillent d'avoir recours » aux loix; mais quel moyen pour un homme » d'honneur, de répondre par cette voie à » des injures verbales, de la part des gens qui » ont droit de porter une épée » ?

Vous voyez, ma chère, que ce n'est pas sans raison que ma mère appréhende comme moi quelque nouveau malheur & qu'elle m'a offert indirectement le ministère de Chorey pour porter ma réponse.

Il s'étend beaucoup sur les sentimens de bonté dont les dames de sa famille sont remplies pour moi. Je n'en suis pas connue personnellement, excepté de miss Patty Montaigu, que je me souviens d'avoir vue une fois chez madame *Knolly*. Il est naturel, je m'imagine, de chercher à se faire de nouveaux amis, à proportion qu'on voit baisser l'affection des anciens. Mais

j'aimerois mieux paroître aimable aux yeux de ma propre famille & aux vôtres, qu'à ceux de l'univers entier. Cependant les quatre dames de sa famille ont une réputation si bien établie qu'il doit être agréable pour tout le monde d'avoir quelque part à leur estime. N'y auroit-il pas quelque moyen, par l'entremise de madame Fortescue, ou par celle de M. Hickman, qui connoît milord M.... de s'informer (secrétement néanmoins) qu'elle est leur opinion sur les circonstances présentes, & sur le peu d'apparence qu'il y a désormais que l'alliance qu'elles ont autrefois approuvée, puisse réussir. De mon côté, assurément, je n'ai pas assez bonne opinion de moi-même pour m'imaginer qu'elles puissent souhaiter de voir persévérer leur neveu dans ses vues, malgré tant de rebuts & de mépris. Non que je prenne beaucoup d'intérêt aux conseils qu'elles peuvent lui donner là-dessus ; mais il semble que milord ayant signé sa lettre précédente, & toute leur famille me faisant assurer de leur amitié, je ne dois pas être mal dans leur esprit. Je ne serois pas fâchée que ces assurances fussent confirmées par quelque personne indifférente, d'autant plus qu'ils mettent, comme on le fait, un fort haut prix à leur alliance, à leur fortune & à leur noblesse ; & qu'ils se plaignent, avec raison, d'être surpris dans le traitement

traitement que M. Lovelace a reçu de ma famille.

Jusqu'à présent, la curiosité est mon seul motif; & je me promets bien de n'en avoir jamais de plus fort, malgré les prétendus battemens de cœur dont vous m'avez soupçonnée; oui, ma chère; quand il y auroit moins de reproches à lui faire qu'il n'y en a effectivement.

J'ai fait réponse à ses lettres. S'il me prend au mot, ma curiosité n'aura pas besoin d'être si vive, pour savoir ce que ses parens pensent de moi, quoiqu'il soit toujours fort doux d'être estimé des honnêtes gens. Voici la substance de ma réponse.

« Je lui marque mon étonnement, de le voir » si bien & si-tôt informé de tout ce qui se passe » ici. Je l'assure que, quand M. Lovelace ne » seroit pas au monde, je ne serois jamais à » M. Solmes. Je lui dis que rendre, comme » j'apprends qu'il le fait, défis pour défis à » mes proches, c'est me donner une fort mau- » vaise marque de sa politesse, & de la considéra- » tion qu'il prétend avoir pour moi; que si » j'apprends qu'il se présente à la porte d'aucun » de mes parens, pour leur rendre une visite » sans leur consentement, je prendrai la ferme

» résolution de ne le voir de ma vie, si je puis
» l'éviter «.

Je lui apprends qu'on a fermé les yeux sur l'envoi de ma lettre (quoique personne n'ait vu ce qu'elle contient), à condition que ce sera la dernière qu'il recevra jamais de moi; que s'il veut se le rappeler, il m'a entendu dire plus d'une fois, avant même que M. Solmes eût été présenté à notre famille, que mon inclination me portoit au célibat; que M. Wyerley & d'autres prétendans peuvent lui rendre témoignage que c'étoit mon choix avant que je l'eusse connu lui-même; que rien n'auroit été capable de m'engager à lui écrire sur le sujet présent, si je n'avois cru reconnoître qu'il en avoit usé assez généreusement avec mon frère, & qu'il n'avoit pas été bien traité par mes amis: que, dans la supposition même qu'ils eussent embrassé ses intérêts, & que j'eusse pu renoncer à mes projets de célibat, j'aurois eu de grandes objections à former contre lui, & je les lui aurois déclarées naturellement si j'avois reçu ses assiduités sur un autre pied que les visites ordinaires. Enfin, je lui déclare que, par toutes ces raisons, j'espère que la seule lettre que je veux bien recevoir de lui sera la dernière, & que je ne l'attends que pour y apprendre qu'il se rend à mes désirs,

du moins jusqu'à des conjonctures plus heureuses.

J'ai cru devoir ajouter cette restriction, pour ne les pas pousser tout-à-fait au désespoir. Mais s'il me prenoit réellement au mot, je serois délivrée en effet d'un de mes persécuteurs.

Je vous ai promis de vous abandonner toutes ses lettres & mes réponses. Je renouvelle ma promesse, & cette raison m'empêche de donner plus d'étendue à mes extraits. Mais je ne puis assez répéter combien je souffre de la nécessité où je suis de répondre aux lettres d'un homme dont je n'ai jamais eu dessein d'encourager les prétentions, & contre lequel j'ai mille choses à objecter, sur-tout à des lettres qui ne respirent qu'une ardente passion, accompagnée d'un air d'espérance. Car, ma chère, vous n'avez jamais connu d'homme si hardi dans ses suppositions. Il ressemble aux commentateurs, qui trouvent, dans leur original, des beautés auxquelles l'auteur n'a peut-être pas songé. De même, il me remercie souvent dans les termes les plus vifs, de diverses faveurs, & d'une considération que je n'ai jamais pensé à lui accorder; de sorte que je suis quelquefois obligée de donner leur véritable explication à de prétendues bontés, que je n'aurois pu lui marquer sans m'avilir à mes propres yeux.

En un mot, ma chère, c'est un cheval rétif, qui fatigue la main, qui disloque le bras pour le tenir en bride ; & lorsque vous verrez ses lettres, il ne faut pas croire que vous en puissiez porter de jugement sans avoir lu mes réponses. Si vous n'observez pas cette précaution, vous aurez souvent l'occasion de reprocher à votre amie des illusions d'amour propre & des *battemens* de cœur. Cependant, cet animal contradictoire se plaint, dans d'autres tems, que je marque aussi peu de bonté pour lui, & que mes amis lui portent autant de haine, que s'il avoit été l'agresseur, ou que si la catastrophe avoit été aussi fatale qu'on pouvoit le craindre.

Que direz-vous d'un homme qui semble affecter successivement de se plaindre de ma froideur, & de se réjouir de mes faveurs imaginaires ? Si le but de cette conduite étoit, tantôt de me faire acquiescer à ses remercîmens, tantôt de m'inspirer plus de sensibilité pour ses plaintes, & si cette contradiction n'est pas l'effet de sa légèreté & de son étourderie, je le regarderai comme un des plus profonds & des plus artificieux mortels qu'on ait jamais connus, exercé peut-être au même degré dans ses dangereuses pratiques ; & si jamais j'en étois sûre, je le haïrois, s'il est possible, encore plus que je ne hais Solmes.

Mais c'est assez parler aujourd'hui de cet être inexplicable.

LETTRE XXVII.

Miss HOWE, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi au soir 9 Mars.

JE ne puis penser, sans impatience, à aucun des visages avec lesquels vous êtes condamnée à vivre. Je ne sais quel conseil vous donner. Etes-vous sûre que vous ne méritez pas d'être punie pour avoir empêché, quoiqu'à votre grand malheur, l'exécution du testament de votre grand-père; les testamens sont des choses sacrées, mon enfant. Vous voyez que vos gens le pensent eux-mêmes, eux qui se croient blessés par la distinction avec laquelle vous êtes traitée dans un testament.

Je vous passe tous les nobles raisonnemens qui ont servi alors à vous déterminer. Mais, puisqu'un si charmant & si généreux exemple du respect filial est si mal récompensé, pourquoi ne reprendriez-vous pas vos droits;

Votre grand-père connoissoit le vice de sa famille. Il savoit aussi quelle est la noblesse de vos inclinations. Peut-être lui-même (pardon, ma

chère,) a-t-il fait trop peu de bien pendant sa vie, & c'est par ce motif qu'il a mis entre vos mains de quoi réparer sa faute & celle de tous ses enfans. A votre place, je reprendrois ce qu'il vous a laissé. Je vous jure que je n'y manquerois pas.

Vous me direz que vous ne le pouvez tandis que vous êtes avec eux ? c'est ce qu'il faut voir. Croyez-vous qu'ils en puissent user plus mal qu'ils ne font avec vous ? D'ailleurs, n'est-ce pas votre droit. Et n'abusent-ils pas de votre propre générosité pour vous opprimer ? Votre oncle Harlove est un des deux exécuteurs testamentaires ; votre cousin Morden est l'autre ; insistez sur votre droit avec votre oncle ? écrivez à votre cousin. J'ose vous promettre que vos persécuteurs changeront bientôt de conduite.

Votre insolent frère, à quel titre ose-t-il vous chagriner ? Si j'étois sa sœur (je voudrois l'être pour un mois, & pas plus long-tems), je lui apprendrois bientôt à vivre. Je m'établirois dans la demeure qui m'apartient, pour y exécuter mes charmans systêmes, & rendre tout le monde heureux autour de moi. J'aurois bientôt un carrosse. Je verrois ma famille, quand elle s'en rendroit digne. Mais lorsque mon frère & ma sœur prendroient des airs trop hauts, je leur ferois connoître que je suis leur sœur & non leur servante ; & si cette déclaration ne suffisoit pas,

je leur fermerois ma porte, & je leur dirois de se tenir compagnie l'un à l'autre.

Il faut convenir néanmoins que cet excellent frère & cette aimable sœur, jugeant des choses comme il convient à de petits esprits, tels qu'ils le sont tous deux, ont quelque raison de vous traiter si mal. En mettant à part l'amour méprisé d'un côté, & l'avarice de l'autre, quelle mortification n'est-ce pas depuis long-tems pour eux de se voir éclipsés par une sœur cadette ? Un soleil éclatant dans une famille ? entre des lumières si foibles ! comment l'auroient-ils pu supporter ? Entr'eux, ma chère, ils ont dû vous regarder comme un prodige ; & les prodiges, comme vous savez, obtiennent bien notre admiration, mais ne s'attirent guères notre amour. La distance entre vous & eux est immense. Votre lumière leur blesse les yeux. Quelle ombre le pur éclat de votre mérite ne doit-il pas jeter sur eux ? Est-il donc bien étonnant qu'ils embrassent la première occasion de vous rabaisser, s'ils le peuvent, à leur niveau ?

Attendez-vous, ma chère, à vous voir presser de plus en plus de ce côté-là, à proportion qu'on vous trouvera disposée à le souffrir.

A l'égard de cet odieux Solmes, je ne suis pas surprise de votre aversion pour lui. Elle me pa-

toit si sincère, qu'il est inutile de rien dire qui puisse servir à l'augmenter. Cependant, qui peut résister à ses propres talens ? un des miens, comme je vous l'ai déjà dit, est de peindre les laides ressemblances. Lâcherai-je la bride à mon pinceau ? Oui; car je veux justifier votre antipathie par l'opinion que j'ai du personnage, & vous faire connoître aussi que j'approuve, & que j'approuverai toujours, avec admiration, la fermeté de votre caractère.

Je me suis trouvée deux fois dans sa compagnie; & je me souviens qu'une des deux, votre Lovelace y étoit aussi. Il n'est pas besoin de vous dire, malgré votre jolie *curiosité* (qui n'est pourtant, comme vous savez, qu'une *curiosité* toute simple), la différence infinie qui est entr'eux.

Lovelace amusa la compagnie, avec sa gaieté ordinaire, & fit rire tout le monde par ses récits. C'étoit avant que cette énorme créature eût été proposée pour vous. Solmes rit aussi; mais ce fut d'une manière de rire qui lui est propre; car je m'imagine que les trois premières du moins de ses années, n'ont été que des cris continuels; & ses muscles n'ont jamais pu se remonter au ton de rire ordinaire. Son sourire (je doute que vous l'ayez jamais vu sourire, ou du moins que vous lui en ayez jamais donné sujet) son

fourire, dis-je, eft fi peu naturel aux traits de fon vifage, qu'on le prendroit pour la grimace d'un furieux ou d'un fou.

J'attachai mon attention fur lui, comme je fais toujours fur ces feigneurs de nouvelle création, pour me réjouir de leurs fingularités. En vérité, je fus dégoûtée, jufqu'au point d'en être choquée. Mais je me rappelle d'avoir pris plaifir particulièrement à voir retomber cette épaiffe phyfionomie dans fon état naturel, quoique lentement, comme fi les mufcles qui avoient fervi à fes contorfions euffent tourné fur des gonds rouillés.

L'amour même ne feroit-il pas horrible de la part d'un tel mari? Pour moi, fi j'étois fa femme, (mais qu'ai-je fait à moi-même, pour m'occuper un moment de cette fuppofition)? je ne connoîtrois de plaifir que dans fon abfence, ou lorfque j'aurois occafion de le quereller. Une femme vaporeufe, qui a befoin de quelqu'un fur qui elle puiffe exercer fes caprices, pourroit s'accommoder d'une figure fi révoltante; & cette feule raifon, qui mettroit tous les domeftiques à couvert de fa mauvaife humeur, ferviroit peut-être à leur faire bénir leur maître. Mais, pour peu qu'une femme eût de délicateffe, quelle honte n'auroit-elle pas de fe fur-

prendre jamais dans le moindre dessein de l'obliger.

C'en est assez pour sa figure. Du côté de son autre moitié, il passe pour le plus rampant de tous les mortels, lorsqu'il espère gagner quelqu'un par cette voie : insolent, d'ailleurs, pour ceux qu'il n'a pas d'intérêt à ménager. N'est-ce pas le véritable caractère d'une ame basse & sans honneur ? On assure qu'il est méchant, vindicatif ; & que, s'il est désobligé par quelqu'un, sa haine embrasse toute une famille. Mais c'est particulièrement contre la sienne que sa mauvaise volonté s'exerce. On m'a dit qu'entre tous ses parens, il n'y en a pas un d'aussi méprisable que lui. C'est peut-être la raison qui le fait penser à les déshériter tous.

Ma femme de chambre, qui est parente d'un de ses gens, me raconte qu'il est haï de tous ses fermiers, & qu'il n'a jamais eu un domestique qui ait dit du bien de lui. Comme il les soupçonne de le tromper, parce qu'il juge d'eux apparemment par lui-même, il en change continuellement. Ses poches, dit-on, sont sans cesse chargées de clefs ; de sorte que, s'il a quelqu'un à traiter (pour des amis, il n'en a que dans votre famille), il est une heure à trouver celle dont il a besoin; & si c'est celle du vin qu'il lui faut,

il le va toujours chercher lui-même. Au reste, ce n'est pas un embarras qu'il ait fort souvent; car il ne reçoit pas d'autres visites que celles qu'il doit à la nécessité. Un homme d'honneur aimeroit mieux passer la nuit dehors, que de prendre un lit dans sa maison.

Et voilà néanmoins l'homme qu'on a choisi, par des vues aussi sordides que les siennes, pour en faire le mari, c'est-à-dire, le seigneur & le maître de Clarisse Harlove.

Mais peut-être n'est-il pas aussi méprisable qu'on le représente. Il est rare qu'on fasse une peinture bien juste des caractères extrêmement bons ou extrêmement mauvais. La faveur exalte les uns, & la haine déprime les autres. Mais votre oncle Antonin a dit à ma mère, qui lui objectoit son avarice, qu'on se propose de le lier en votre faveur. Un bon lien de chanvre lui conviendroit bien mieux que celui du mariage. Mais n'est-ce pas une marque que ses protecteurs même le regardent comme une ame basse, puisqu'ils croient avoir besoin de le brider par des articles? sur quoi, ma chère? Peut-être sur votre nécessaire. Mais je suis bien bonne de m'arrêter si long-tems à cet odieux portrait. Vous ne devez pas être à cet homme-là: voilà ce qui est clair à mes yeux.... quoique la manière de l'éviter ne le soit pas

tant, à moins que vous ne vous établissiez dans l'indépendance à laquelle vous avez droit.

MA mère est venue m'interrompre; elle a voulu voir ce que j'avois écrit. J'ai eu l'impertinence de lui lire le portrait de votre Solmes.

Elle est convenue » que cet homme n'est pas » extrêmement propre à inspirer des sentimens; » qu'il n'a pas les dehors les plus heureux. » Mais qu'est-ce que la figure dans un mari? » Et tout de suite, elle m'a grondée de vous soutenir dans votre résistance aux volontés d'un père. De là, on est passé à me faire une bonne leçon sur la préférence que mérite un homme capable de remplir ses devoirs extérieurs & domestiques, par opposition à des prodigues & à des libertins: sujet très-utile, sans doute, soit que les applications soient justes ou qu'elles ne le soient pas. Mais pourquoi ces sages parens, en disant trop de mal des personnes qui leur déplaisent, mettent-ils les gens dans le cas de les défendre? Lovelace n'est pas un prodigue. Il n'a pas d'obligations qu'il ne remplisse au-dehors; quoique véritablement je le croie assez libertin. Et puis, après nous avoir poussées à rendre une justice des plus simples, on ne manque point de nous accuser de prévention. Et de-là vient le

désir, qui n'est d'abord qu'une pure *curiosité*, de savoir ce que les amis d'un homme pensent de nous; d'où naît ensuite, assez probablement, une distinction, une préférence, ou quelque sentiment de cette nature,

Ma mère m'a commandé de récrire du moins cette page. Mais vous me pardonnerez, s'il vous plaît, ma bonne maman. Il est vrai, ma chère, que je ne voudrois pas avoir perdu ce caractère pour tout au monde, parce qu'il est sorti naturellement de ma plume. Je n'ai jamais rien écrit d'agréable pour moi-même, qui ne l'ait été aussi pour vous. La raison en est toute simple; c'est qu'entre vous & moi, nous n'avons qu'une ame, avec cette seule différence, que vous me semblez quelquefois un peu trop grave, & que je vous parois sans doute un peu trop éveillée.

C'est probablement cette différence de nos caractères qui fait que nous nous aimons si parfaitement l'une & l'autre, que pour me servir des termes de Norris, *il ne peut naître de troisième amour entre deux*. Chacune de nous ayant quelque chose qui manque aux yeux de l'autre, & chacune néanmoins aimant assez l'autre pour souffrir qu'elle lui en dise son avis; ou plutôt, peut-être, aucune des deux ne souhaitant de s'en corriger; cette disposition écarte une sorte de rivalité qui pourroit exciter dans l'une & dans l'autre

un peu d'humeur secrète, & la tourner par degrés en envie, qui deviendroit à la fin haine ou mauvaise volonté. Si le cas est tel que je le dis, ma chère, je suis d'avis que chacune garde son défaut, & qu'elle en tire le meilleur parti qu'elle pourra. Le naturel ne plaide-t-il pas en notre faveur ? Nommez-moi des héros ou des héroïnes qui soient jamais parvenus à vaincre un défaut naturel; les uns, l'avarice; d'autres, la gravité, comme dans ma meilleure amie; d'autres, l'étourderie, comme dans celle qu'il est inutile que je nomme.

Je dois vous avertir, ma chère, que je n'ai pu me dispenser de satisfaire la curiosité de ma mère (car vous n'êtes pas la seule qui ayez de la *curiosité*), ni même de lui laisser voir de tems en tems quelques pages de vos propres lettres.

On m'interrompt ici. Mais je reprendrai bientôt la plume, pour vous raconter ce qui s'est passé, en cette occasion, entre ma mère & moi. Le détail en est d'autant plus intéressant, qu'elle faisoit tomber ses réflexions tout à la fois sur sa fille, sur Hickman son favori, & sur votre Lovelace.

VOICI le récit auquel je me suis engagée. Je ne « saurois disconvenir, m'a-t-elle dit, qu'il n'y ait » quelque chose d'un peu dur dans la situation

» de miss Harlove, quoiqu'il soit bien fâcheux
» aussi, comme le dit sa mère, qu'une fille dont
» l'obéissance s'est toujours fait admirer sur les
» moindres points, s'oppose à la volonté de ses
» parens dans le point essentiel. Mais, pour
» rendre justice aux deux parties, si l'on ne peut
» s'empêcher de plaindre miss Harlove, & de
» reconnoître que l'homme qu'on la presse de
» recevoir n'a pas l'espèce de mérite qu'une ame
» aussi délicate que la sienne peut souhaiter rai-
» sonnablement dans un mari, n'est-il pas vrai
» aussi que cet homme est préférable à un libertin,
» qui s'est battu, d'ailleurs, en duel, avec son
» frère? C'est ce que les pères & mères doivent
» penser, quand on retrancheroit même cette
» circonstance. Il seroit bien étrange qu'ils ne
» sussent pas ce qui est le plus convenable à leurs
» enfans ».

Oui, ai-je répondu en moi-même, ils doivent l'avoir appris par leur propre expérience, si de petites vues sordides ne leur donnent pas en faveur d'un homme la même prévention qu'ils reprochent à leur fille en faveur d'un autre; & s'il n'y a pas quelque oncle bizarre, un oncle Antonin, qui fortifie cette prévention, comme il ne l'inspire que trop à ma mère : pauvre petit esprit, rampant d'un côté, absolu de l'autre, est-ce à lui de raisonner sur les devoirs des en-

fans à l'égard des pères, sans avoir appris ce que les pères doivent aussi à leurs enfans? Mais c'est votre mère, souffrez que je le dise, qui a gâté les trois frères par des excès mál entendus de douceur & de complaisance.

« Vous voyez, a continué la mienne, que » je tiens, ma fille, une conduite bien différente » avec vous. Je vous ai proposé un homme du » caractère le plus doux, & le plus poli, comme » le plus sage & le plus réglé ».

Je n'ai pas une trop grande idée, ma chère, du jugement de ma mère sur ce qui est *le plus poli*. Elle juge de l'honnête Hickman pour sa fille, comme je suppose qu'elle auroit fait il y a vingt ans pour elle-même. Hickman me paroît de cette trempe un peu surannée, j'entends pour le caractère; trop maniéré, ma chère, trop formaliste, comme vous en conviendrez vous-même.

« D'excellente famille, a continué ma mère, » riche en biens clairs, & qui peuvent encore » augmenter » (c'est une considération, comme vous voyez, qui est d'un grand poids sur l'esprit de ma mère). « Je vous prie, je vous demande » en grâce de l'encourager, ou du moins, de » ne pas prendre droit de son attachement & de » sa soumission pour le faire souffrir ».

Oui, vraiment! lui marquer de la bonté, afin

afin qu'il prenne bientôt avec moi des airs familiers. Il faut tenir cette sorte d'hommes à une juste distance de soi; c'est mon avis.

« Cependant j'aurai bien de la peine à vous » faire entrer là-dessus dans mes sentimens. » Que diriez-vous si je vous traitois, comme » miss Harlove est traitée par son père & par » sa mère » ?

« Ce que je dirois, madame? La réponse est » aisée. Je ne dirois rien. Croyez-vous qu'un tel » traitement, à l'égard d'une jeune personne de » ce mérite, ne soit pas insupportable » ?

« Doucement, *Nancy*, doucement. Vous » n'avez entendu qu'une partie; & n'en fallût-il » juger que par quelques endroits de ses lettres » que vous m'avez lus, il me semble qu'il y a » quelque chose à redire. Ce sont ses parens, » après tout. Ils doivent savoir ce qui lui con- » vient. Miss Clarisse Harlove, toute charmante » qu'elle est, doit avoir fait ou dit quelque » chose qui les porte à la traiter si mal; car » vous savez quelle tendresse ils avoient pour » elle ».

« Mais, s'il est vrai qu'elle soit sans reproche, » madame, combien ne sont-ils pas condam- » nables, dans votre propre supposition » ?

Ensuite est venu « le bien immense de M. » Solmes, son habileté à le ménager ». (J'ai

été fâchée de voir arriver si-tôt cette dernière réflexion. Comme on se porte, ai-je dit, à prendre la défense de ceux qui aiment l'argent, quand on ne le hait pas soi-même! Cependant, pour la générosité, ma mère est une reine en comparaison de Solmes).

« Ne sait-on pas quels sont les étranges effets » de la prévention, en amour, dans le cœur des » jeunes personnes »?

Je ne comprends pas, ma chère, pourquoi l'on prend plaisir à supposer toujours de l'amour aux gens. La *curiosité* produit d'autres *curiosités*. Voilà tout, je m'imagine.

Elle s'est étendue de fort bonne foi sur la personne de M. Lovelace, & sur ses qualités naturelles & acquises. Mais elle est revenue à dire qu'une fille en devoit juger par les yeux d'une mère, & non par les siens. Cependant elle n'a su que répondre à l'offre que vous faites de vous réduire au célibat, & de rompre avec lui: savoir, a-t-elle dit, *si*, *si*, (en faisant trois ou quatre *si* d'un seul), *si* l'on peut s'y fier.

Mais *l'obéissance sans réserve*, sans aucun égard aux raisons, est le refrain de la chanson de ma mère; & l'application, ma chère, me regarde comme vous.

Je reconnois volontiers que l'obéissance aux parens est un devoir du premier ordre. Mais je

bénis le ciel de n'être pas exposée aux mêmes épreuves. Il est aisé pour tout le monde de faire son devoir, lorsqu'on n'est pas poussé à s'en écarter. Mais peu de jeunes personnes, avec le pouvoir de secouer honnêtement le joug, seroient capables de votre patience.

La crainte de vous offenser me fait rejeter tout ce qui se présente à mon esprit sur la conduite que votre père, vos oncles & tout le reste de vos parens, tiennent avec vous.

Mais je commence à prendre une haute idée de ma pénétration, en considérant que je ne me suis jamais senti d'amitié sincère que pour vous, dans toute votre famille. Je ne suis pas faite pour aimer ces gens-là. La sincérité est un devoir à l'égard de nos amis; c'est l'excuse qu'Anne Howe peut apporter à miss Clarisse Harlove. Cependant j'aurois dû excepter votre mère, qui est une femme respectable, & qui mérite à présent de la compassion. Comment doit-elle avoir été traitée, pour se trouver si misérablement subjuguée? C'est à quoi le bon vieux vicomte ne s'attendoit guère, lorsqu'il maria sa chère fille, sa fille unique, à un homme de si belle apparence, & qu'elle trouvoit elle-même de son goût. Une autre que moi traiteroit votre père de tyran. Tout le monde lui doit ce nom, & vous ne devez pas vous en offenser, si vous aimez votre mère. D'un

autre côté, on ne fauroit s'empêcher de la trouver moins à plaindre, lorfqu'on fe rappelle que c'eft elle-même qui s'eft attiré fes difgrâces (foit que la mauvaife humeur de votre père vienne de fa goutte ou de toute autre caufe), par une foibleffe indigne de fa naiffance & de fes belles qualités, en accordant tout à des efprits hautains & préfomptueux (bornez cette réflexion à votre frère, fi vous avez peine à l'étendre plus loin); & cela, dans quelle vue? pour fe procurer une tranquillité paffagère, qui méritoit d'autant moins d'être confidérée, que les efforts qu'elle a faits pour y parvenir, n'ont fervi qu'à fortifier l'afcendant des autres, à proportion qu'ils ont affoibli le fien, & l'ont rendu enfin efclave d'un empire arbitraire, qui eft fondé fur fa patience. Et quel en eft le fruit? de fe voir forcée aujourd'hui, contre fon propre jugement, d'abandonner le plus digne de fes enfans, & de le facrifier à l'amour-propre & à l'ambition du plus indigne. Mais je me hâte de paffer à d'autres fujets. Me pardonnerez-vous d'en avoir tant dit? J'ajouterai néanmoins que ce n'eft pas la moitié de ce que j'ai dans le cœur.

On attend ce foir de Londres M. Hickman. Je l'ai prié de s'y informer, un peu foigneufement, de la vie que Lovelace mène à la ville. S'il ne l'a pas fait, il n'aura pas lieu d'être con-

tent de mon humeur. Cependant ne vous attendez pas à des récits fort avantageux. Lovelace est une créature intrigante & remplie d'inventions.

En vérité, nous devrions mépriser souverainement ces messieurs-là. Que ne laissent-ils en repos nos pères & nos mères, au lieu de les venir tourmenter par leurs offres dorées, par leurs protestations, par leurs belles peintures d'établissement, & par toutes leurs ostentations ridicules, qui ne tournent qu'à notre propre tourment? Vous & moi, ne pourrions-nous pas mener ensemble la plus charmante vie du monde, & ne les voir tous qu'avec mépris? Pourquoi prêter l'oreille à leurs flatteries, & nous laisser prendre au piège, comme les plus sots de tous les oiseaux, pour tomber dans un état d'esclavage ou de vile subordination? Le bel avantage, d'être traitées en princesses pendant quelques semaines, pour l'être en esclaves pendant tout le reste de notre vie! De bonne foi, ma chère, je les regarde tous comme vous regardez Solmes; je ne puis les souffrir. Mais vos parens (car je ne veux plus leur donner le nom de vos amis, dont ils sont indignes), vos parens, dis-je, qui sont capables de vous vendre au prix qui leur est offert par un misérable, & qu'il ne peut leur compter qu'en dépouillant tous les siens de leurs reversions natu-

relles, faut-il beaucoup de juſtice & de raiſon pour les trouver auſſi mépriſables que lui?

M. Hickman ſondera milord M... ſur l'article que vous me recommandez. Je pourrois vous dire d'avance ce que milord répondra, lui & les ſiens, lorſqu'on les fera tomber ſur cette matière. Qui ne ſe feroit pas honneur d'une alliance avec miſs Clariſſe Harlove? Madame Forteſcue m'a dit qu'ils ne parlent de vous qu'avec admiration.

Si vous n'avez pas trouvé aſſez de clarté dans mes avis ſur votre ſituation, je les répète en un ſeul mot. Reprenez vos droits. Tout le reſte ſuivra naturellement.

On nous a dit ici que madame Norton, comme votre tante Hervey, s'étoit déclarée pour le parti de l'obéiſſance aveugle. Si elle a pu penſer que la part qu'elle a eue à votre éducation, & vos admirables qualités naturelles & acquiſes, doivent être proſtituées à un miſérable tel que Solmes, je la déteſte pour toute ma vie. Il peut vous venir à l'eſprit que je cherche à diminuer un peu la conſidération que vous avez pour cette vertueuſe femme. Peut-être ne vous tromperiez-vous pas tout-à-fait; car, pour vous avouer la vérité, je ne l'aime pas tant que je l'aimerois, ſi, vous la voyant aimer un peu moins, j'étois bien ſûre que vous m'aimez plus qu'elle.

Votre mère vous a déclaré que vous aurez à

souffrir de rudes épreuves; que vous êtes désormais sous la discipline de votre père (ces termes seuls sont capables de m'inspirer du mépris pour ceux qui donnent occasion de les employer); qu'il n'est plus en son pouvoir de vous secourir & que, si vous avez quelque faveur à espérer, ce n'est plus que par la médiation de vos oncles. Je suppose que vous écrirez à ces deux arbitres de votre sort, puisqu'on vous a défendu de les voir. Mais est-il possible qu'une telle femme, une telle sœur, une telle mère, n'ait aucune influence dans sa propre famille? Qui souhaitera de se marier, comme vous le dites si bien, lorsqu'il pourra vivre dans le célibat? Ma bile recommence à s'échauffer. Reprenez vos droits, ma chère: c'est tout ce que je puis dire à présent; de peur de vous offenser, lorsque j'ai le malheur de ne pouvoir vous servir.

ANNE HOWE.

LETTRE XXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Vendredi, 10 Mars.

TROUVEZ bon, ma chère, que je vous rappelle quelques endroits de votre lettre, qui me touchent sensiblement.

En premier lieu, vous me permettrez de vous dire que, malgré l'abattement de mes esprits, je suis très-fâchée contre vos réflexions sur mes proches; particulièrement contre celles qui regardent mon père & la mémoire de mon grand père. Votre mère même n'échappe point au tranchant de votre censure. Dans le sentiment d'un cuisant chagrin, on s'emporte quelquefois à parler librement de ceux qu'on aime & qu'on honore le plus; mais on n'est pas bien aise que d'autres prennent la même liberté. D'ailleurs vous avez un tour d'expression si vif contre tout ce que vous prenez en aversion, que lorsque ma chaleur est un peu refroidie, & que mes réflexions me font appercevoir à quoi j'ai donné occasion, je suis obligée de tourner mes reproches contre moi-même. Convenons donc qu'il me sera permis de vous adresser mes plaintes, lorsque je les croirai justifiées par ma situation; mais que votre rôle sera d'adoucir l'amertume de mes chagrins, par des avis que personne n'entend mieux à donner que vous; avec cet avantage extrême, que vous savez parfaitement quel prix j'y ai toujours attaché.

Je ne puis désavouer que mon cœur ne soit flatté de me voir secondé par votre jugement, dans le mépris que je crois devoir à M. Solmes. Cependant, permettez-moi de vous dire qu'il

n'eſt pas ſi horrible que vous le repréſentez, du moins par la figure ; car, du côté de l'ame, tout ce que j'ai appris de lui me porte à croire que vous lui avez rendu juſtice. Mais votre talent eſt ſi ſingulier pour peindre, comme vous dites, les laides reſſemblances, & votre vivacité ſi extraordinaire, que l'un & l'autre vous emportent quelquefois hors des bornes de la vraiſemblance. En un mot, ma chère, je vous ai vue plus d'une fois prendre la plume, dans la réſolution d'écrire tout ce que votre eſprit, plutôt que la vérité, pourroit vous dicter de convenable à l'occaſion. On pourroit penſer qu'il m'appartient d'autant moins de vous quereller là-deſſus, que vos dégoûts & vos averſions viennent ici de la tendreſſe que vous avez pour moi. Mais ne devons nous pas toujours juger de nous-mêmes & de ce qui nous touche, comme nous pouvons nous figurer raiſonnablement que les autres jugeroient de nous & de nos actions ?

A l'égard du conſeil que vous me donnez de reprendre mes droits, je ſuis réſolue de ne jamais entrer en diſpute avec mon père, quelque mal qui puiſſe m'en arriver. J'entreprendrai peut-être une autre fois de répondre à tous vos raiſonnemens ; mais je me contente d'obſerver aujourd'hui que Lovelace même me jugeroit moins digne de ſes ſoins, s'il me croyoit

capable d'une autre résolution. Ces hommes, ma chère, au travers de toutes leurs flatteries, ne laissent pas de jeter les yeux devant eux sur le solide. Et ce n'est pas là-dessus que je les condamne. L'amour, considéré en arrière, doit paroître une grande folie, lorsqu'il a conduit à la pauvreté des personnes nées pour l'abondance, & qu'il a réduit des ames généreuses à la dure nécessité de l'obligation & de la dépendance.

Vous trouvez, dans la différence de nos caractères, une raison fort ingénieuse de l'amitié que nous avons l'une pour l'autre. Je ne me la serois jamais imaginée. Elle peut avoir quelque chose de vrai; mais, vrai ou non, il est certain que, de sang froid, & lorsque je me donnerai le tems de réfléchir, je ne vous en aimerai que mieux pour vos corrections & vos reproches, quelque sévérité que vous y puissiez mettre. Ainsi ne m'épargnez point, ma chère amie, lorsque vous me surprendrez dans la moindre faute. J'aime votre agréable raillerie. Vous savez que je l'aime: & toute sérieuse que vous me croyez, vous ai-je jamais reproché d'être *trop éveillée*, comme vous le dites trop durement de vous-même?

Une des premières conditions de notre amitié a toujours été de nous dire ou de nous écrire mutuellement ce que nous pensons l'une de l'autre; & je crois cette liberté indispensable,

dans toutes les liaiſons de cœur qui ont la vertu pour fondement.

J'ai prévu que votre mère ſe déclareroit pour l'obéiſſance aveugle de la part des enfans. Malheureuſement la nature des circonſtances m'ôte le pouvoir de me conformer à ſes principes : je le devrois, comme dit madame Norton, ſi je le pouvois. Que vous êtes heureuſe de n'avoir rien à démêler qu'avec vous-même, dans le choix qu'on vous invite à faire de M. Hickman ! Que je le ſerois auſſi, ſi j'étois traitée avec la même douceur ! Je ne pourrois pas, ſans rougir, m'entendre prier par ma mère, & prier inutilement, d'encourager un homme auſſi exempt de reproche que M. Hickman.

Sérieuſement, ma chère miſs Howe, je n'ai pu lire, ſans confuſion, que votre mère ait dit, en parlant de moi, que tout eſt à craindre de la prévention *en amour*, dans les jeunes perſonnes de notre ſexe. J'en ſuis d'autant plus touchée, que vous-même, ma chère, vous me ſemblez prête à me pouſſer de ce côté là. Comme je ſerois fort blâmable d'uſer avec vous du moindre déguiſement, je ne diſconviendrai pas que cet homme, ce Lovelace, ne ſoit une perſonne pour laquelle on pourroit prendre aſſez de goût, ſi ſon caractère étoit auſſi irréprochable que celui de M. Hickman, ou même s'il y avoit quelque

eſpérance de pouvoir le ramener. Mais il me ſemble que le mot d'amour, quoique ſi-tôt prononcé, laiſſe un ſon qui a bien de la force & de l'étendue. Cependant je trouve que, par des meſures violentes, on peut être menée, comme pas à pas, à quelque choſe qu'on pourroit nommer..... Je ſuis aſſez embarraſſée à trouver un nom..... qu'on pourroit nommer *une ſorte de goût conditionnel*, ou quelque choſe d'approchant. Mais, pour le nom d'amour, tout légitime & tout charmant qu'il eſt dans pluſieurs cas, tels que celui de la parenté, celui de la ſociété, & plus encore dans le cas de nos devoirs ſuprêmes, où il mérite proprement le nom de divin, il me ſemble que, borné au ſens étroit & particulier, qui ne regarde que nous-mêmes, le ſon n'en eſt pas fort agréable. Traitez-moi auſſi librement que vous le ſouhaiterez ſur les autres points. Cette liberté, comme je vous l'ai dit, ne fera qu'augmenter mon amitié. Mais je voudrois, pour l'honneur de notre ſexe, que, ſoit qu'il ſoit queſtion de moi ou d'une autre, vous ne laiſſaſſiez pas couler ſi facilement, de votre bouche ou de votre plume, l'imputation d'amour; parce que c'eſt un double triomphe pour les hommes, qu'une femme de votre délicateſſe, & auſſi pleine de mépris pour eux que vous voulez qu'on le penſe, puiſſe leur livrer

en quelque forte une amie, comme une sotte créature malade d'amour, avec une espèce de joie de sa foiblesse.

J'aurois quelques autres observations à faire sur vos deux dernières lettres, si j'avois l'esprit plus libre. J'ai voulu m'arrêter seulement aux endroits qui m'avoient frappée le plus, & dont j'ai cru ne pouvoir trop tôt vous avertir. Nous reviendrons à ce qui se passe ici; mais ce sera dans une autre lettre.

LETTRE XXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Samedi, 11 Mars.

IL m'est venu tant de messages insultans de la part de mon frère & de ma sœur, & des déclarations de guerre si ouvertes, annoncées par Betty Barnes, avec son effronterie ordinaire, qu'avant que de m'adresser à mes oncles, suivant l'ouverture que ma mère m'a donnée dans sa lettre, j'ai jugé à propos de leur faire mes plaintes d'un procédé si peu fraternel. Mais je m'y suis prise d'une manière qui vous donnera beaucoup d'avantage sur moi, si vous continuez d'expliquer mes termes par quelques endroits de mes premières lettres. En un mot,

vous aurez une plus belle occasion que jamais de me croire engagée bien loin en amour, si les raisons que j'ai eues de changer un peu de style, ne vous en font pas porter un jugement plus favorable. J'ai cru devoir entrer dans leurs propres idées, & puisqu'ils veulent absolument que je sois prévenue pour M. Lovelace, je leur donne sujet de se confirmer dans leur opinion, plutôt que d'en douter.

En peu de mots, voici les raisons de ce changement. Premièrement ils ont fondé leur principale batterie sur l'aveu que je leur ai fait d'avoir le cœur libre : & supposant ainsi que je n'ai rien à combattre, ils affectent de regarder ma résistance comme une pure obstination ; d'où ils concluent que mon aversion pour Solmes peut être aisément surmontée, & qu'elle doit l'être par l'obéissance que je dois à mon père, & par la considération du bien général de la famille.

En second lieu, quoiqu'ils emploient cet argument pour me fermer la bouche, ils paroissent fort éloignés de s'en rapporter à mon aveu, & ils me traitent avec autant de violence & de mépris, que si j'étois amoureuse d'un laquais de mon père ; de sorte que l'offre conditionnelle de renoncer à M. Lovelace ne m'a procuré aucune faveur.

D'un autre côté, puis-je me persuader que l'antipathie de mon frère soit bien fondée? Le crime de M. Lovelace, celui du moins qu'on fait retentir sans cesse à mes oreilles, est sa passion désordonnée pour les femmes. C'en est un grand sans doute. Mais est-ce par affection pour moi que mon frere lui fait ce reproche? Non, toute sa conduite fait trop connoître qu'il est animé par d'autres vues.

La justice m'oblige donc, en quelque sorte, d'élever un peu la voix pour la défense d'un homme qui, malgré ses justes ressentimens, n'a pas voulu faire tout le mal qu'il pouvoit, tandis que mon frère s'est efforcé de lui en faire beaucoup, s'il l'avoit pu. Il m'a semblé qu'il étoit à propos de les alarmer un peu par la crainte que les méthodes qu'ils emploient ne soient directement opposées à celles qu'ils auroient dû prendre pour répondre à leurs propres vues. Après tout, ce n'est pas faire un compliment si flatteur à M. Lovelace que de laisser penser que je le préfere à l'homme dont on m'épouvante. Miss Howe, me suis-je dit, m'accuse d'une prétendue mollesse, qui m'expose aux insultes de mon frère : je veux me figurer que je suis sous les yeux de cette chère amie, & faire un peu l'essai de son esprit, au risque de reconnoître qu'il ne me sied pas bien.

C'est sur ces réflexions que je me suis déterminé à écrire les lettres suivantes à mon frère & à ma sœur.

« TRAITÉE comme je le suis, en partie ou
» peut-être entièrement par vos instigations,
» mon frère, il doit m'être permis de vous en
» faire mes plaintes. Mon intention n'est pas de
» vous déplaire, dans ce que j'ai à vous écrire;
» mais je dois m'expliquer avec liberté. L'occa-
» sion m'y oblige.

» Permettez qu'en premier lieu je rappelle à
» votre mémoire, que je suis votre sœur, &
» que je ne suis pas votre servante. Vous en con-
» clurez, s'il vous plaît, qu'il ne convient, ni à
» moi de souffrir, ni à vous d'employer le lan-
» gage amer & passionné qu'on me tient de votre
» part, dans une occasion où je n'ai pas d'ordre
» à recevoir de vous.

» Supposons que je dusse me marier à l'homme
» que vous n'aimez pas, & que j'eusse le mal-
» heur de ne pas trouver en lui un mari tendre
» & civil; seroit-ce une raison pour vous d'être
» un frère incivil & désobligeant? Devriez-vous
» avancer le tems de mes infortunes, si j'étois
» destinée à les essuyer un jour? Je ne fais pas
» difficulté de le dire nettement; le mari qui
» me traiteroit plus mal, en qualité de femme,

» que

» que vous ne m'avez traitée depuis quelque
» tems en qualité de sœur, seroit sans doute un
» barbare.

» Demandez-vous à vous-même, monsieur,
» si vous auriez fait le même traitement à votre
» sœur Bella, dans la supposition qu'elle eût reçu
» les soins de l'homme que vous haïssez? S'il y a
» de l'apparence que non, souffrez, mon frère,
» que je vous exhorte à régler moins votre con-
» duite sur ce que vous me croyez capable de
» supporter, que sur ce que le devoir vous per-
» met d'entreprendre.

» Comment le prendriez-vous de la part d'un
» frère, si vous en aviez un, qui, dans un cas
» de la même nature, tînt à votre égard la con-
» duite que vous tenez avec moi? Vous ne sau-
» riez avoir oublié la courte réponse que vous
» fîtes à mon père même, lorsqu'il vous pro-
» posa miss *Doily*. *Elle n'est pas de mon goût;*
» tels furent vos termes; & l'on eut la bonté de
» n'y plus penser.

» Croyez-vous que j'ignore à qui je dois attri-
» buer mes disgrâces, lorsque je me rappelle
» avec quelle indulgence mon père m'a permis
» de rejeter d'autres offres; & qui je dois accuser
» d'avoir formé une ligue en faveur d'un homme
» dont la personne & le caractère souffrent bien

» plus d'objections qu'aucun de ceux qu'on m'a
» permis de refuser?

» Je n'entreprends point de comparer les deux
» sujets. Et qui oseroit dire en effet qu'il y ait la
» moindre comparaison ? La différence, au désa-
» vantage de l'un, ne consiste que dans un point,
» qui est, à la vérité, de la plus grande impor-
» tance : mais pour qui? pour moi-même assuré-
» ment, si j'étois disposée à le favoriser; &
» moins pour vous que pour tout autre. Cepen-
» dant, si vous ne parvenez pas, par votre étrange
» politique, à réunir cet homme & moi, comme
» des parties qui souffrent pour la même cause,
» vous me trouverez aussi déterminée à renoncer
» à lui, que je le suis à refuser l'autre. J'ai fait
» l'ouverture de cette proposition. Ne me confir-
» mez pas dans l'opinion que les difficultés
» viennent de vous.

» Il est bien triste pour moi de pouvoir dire
» que, sans avoir à me reprocher de vous avoir
» jamais offensé, j'ai un frère en vous, mais que
» je n'y ai point un ami.

» Peut-être ne daignerez vous pas entrer
» dans les raisons de votre dernière conduite
» avec une foible petite sœur. Mais si vous ne
» devez point de politesse à cette qualité, non
» plus qu'à mon sexe, rien ne peut vous dis-
» penser de la justice.

» Accordez-moi la liberté d'obſerver auſſi » que le principal but de l'éducation qu'on donne » aux jeunes gens dans nos univerſités, eſt de » leur apprendre à raiſonner juſte & à ſe rendre » maîtres de leurs paſſions. J'eſpère encore, » mon frère, que vous ne donnerez pas lieu » à ceux qui nous connoiſſent tous deux, de » conclure que l'une a fait plus de progrès, à » ſa toilette, dans la ſeconde de ces deux doc- » trines, que l'autre à l'univerſité. Je ſuis vé- » ritablement affligée d'avoir ſujet de le dire; » mais j'ai entendu remarquer pluſieurs fois que » vos paſſions indomptées ne font pas d'honneur » à votre éducation.

» Je me flatte, monſieur, que vous ne vous » offenſerez pas de la liberté que j'ai priſe avec » vous. Vous ne m'en avez donné que trop de » raiſon; & vous en avez pris ſans raiſon, de » bien plus étranges avec moi. Si vous vous » trouvez offenſé, faites moins d'attention à » l'effet qu'à la cauſe. Alors, pour peu que vous » vous examiniez vous-même, la cauſe ne man- » quera pas de ceſſer, & l'on pourra dire avec » juſtice qu'il n'y aura point de gentilhomme » plus accompli que mon frère.

» C'eſt, je vous aſſure, monſieur, dans les » véritables ſentimens d'une ſœur, malgré la » dureté avec laquelle vous me traitez, & nul-

» lement par présomption, comme vous avez
» paru trop prompt à m'en accuser, que je me
» hasarde à vous donner ce conseil. Je demande
» au ciel de faire renaître l'amitié dans le cœur
» de mon frère unique. Faites-moi retrouver en
» vous, je vous en conjure, un ami compa-
» tissant ? car je suis & je serai toujours votre
» affectionnée sœur,

CL. HARLOVE.

Voici la réponse de mon frère.

JE prévois qu'on ne verra pas la fin de votre impertinent griffonnage, si je ne prends pas le parti de vous écrire. Je vous écris donc; mais sans entrer en dispute avec un petit esprit plein de hardiesse & de présomption, c'est pour vous défendre de me tourmenter par votre joli galimatias. Je ne sais à quoi l'esprit est bon dans une femme, si ce n'est à lui faire prendre une ridicule estime d'elle-même, & à lui faire regarder tous les autres avec mépris. Le vôtre, Miss l'effrontée, vous élève au-dessus de votre devoir, & vous apprend à mettre au-dessous de vous les leçons & les ordres de vos parens. Mais suivez la même route, Miss; votre mortification n'en sera que plus cuisante. C'est tout ce que j'ai à vous répondre, mon enfant; elle le sera, ou j'y per-

drai ma peine, si votre préférence continue pour cet infâme Lovelace, qui est justement détesté de toute votre famille. Nous voyons avec la dernière évidence, comme nous n'avions que trop de raisons de le soupçonner, qu'il a pris de fortes racines dans vos inclinations un peu précoces; mais plus ces racines auront de force, plus on trouvera le moyen d'en employer pour arracher le vilain de votre cœur. Par rapport à moi, malgré votre impudent conseil, & les réflexions non moins impudentes qui le précédent, ce sera votre faute si vous ne me trouvez pas toujours votre ami & votre frère. Mais si vous continuez de vouloir un mari tel que Lovelace, attendez-vous à ne trouver jamais ni l'un ni l'autre dans

JAMES HARLOVE.

Il faut vous donner à présent une copie de ma lettre à ma sœur, & de sa réponse.

PAR quelle offense, ma chère sœur, ai-je pu mériter qu'au lieu d'employer tous vos efforts pour adoucir la colère de mon père, comme il est bien sûr que je l'aurois fait pour vous, si le malheureux cas où je me trouve eût été le vôtre, vous ayez le cœur assez dur pour allumer contre moi non-seulement la sienne, mais encore celle-

de ma mère? Mettez-vous à ma place, ma chère Bella, & ſuppoſez qu'on voulût vous faire épouſer M. Lovelace, pour lequel on vous croit de l'antipathie ; ne regarderiez-vous pas cet ordre comme une loi bien fâcheuſe? Cependant votre dégoût pour M. Lovelace ne ſauroit être plus grand que le mien pour M. Solmes. L'amour & la haine ne ſont pas des paſſions volontaires.

Mon frère regarde, peut-être, comme la marque d'un eſprit mâle, d'être inſenſible à la tendreſſe. Nous l'avons entendu, toutes deux, ſe vanter de n'avoir jamais aimé avec diſtinction ; & dominé comme il eſt par d'autres paſſions, rebuté d'ailleurs dans ſon premier eſſai, peut-être ſon cœur ne recevra-t-il jamais d'autres impreſſions. Qu'avec des inclinations ſi viriles, il condamne & il maltraite une malheureuſe ſœur, dans des circonſtances où il ſatisfait par-là ſon antipathie & ſon ambition ; ce n'eſt pas une choſe qui doive paroître ſi ſurprenante. Mais qu'une ſœur abandonne la cauſe d'une ſœur, & qu'elle ſe joigne à lui pour animer un père & une mère, dans un cas qui intéreſſe le ſexe, & qui pourroit avoir été ſon propre cas ; en vérité, Bella, cette conduite n'eſt pas fort jolie.

Nous nous ſouvenons toutes deux d'un tems où M. Lovelace paſſoit pour un homme qu'on pouvoit ramener, & où l'on étoit bien éloigné de

regarder comme un crime l'eſpérance de le faire rentrer dans le chemin de la vertu & de l'honneur. Je ne ſouhaite pas d'en faire l'expérience. Cependant je ne fais pas difficulté de dire que, ſi je n'ai aucun penchant pour lui, les méthodes qu'on emploie pour me forcer de recevoir un homme tel que M. Solmes, ſont capables de m'en inſpirer.

Mettez à part un moment tous les préjugés, & comparez ces deux hommes du côté de la naiſſance, de l'éducation, de la perſonne, de l'eſprit, & des manières; & du côté même de la fortune, en y comprenant les reverſions. Prenez la balance, ma ſœur, peſez vous-même. Cependant j'offre toujours de me réduire au célibat, ſi l'on veut accepter ce parti.

La diſgrâce où je ſuis condamnée eſt un cruel tourment pour moi. Je voudrois pouvoir obliger tous mes amis; mais la juſtice, l'honnêteté me permettent-elles d'épouſer une homme qu'il m'eſt impoſſible de ſouffrir? Si je ne me ſuis jamais oppoſée à la volonté de mon père, ſi j'ai toujours fait ma ſatisfaction d'obliger & d'obéir, jugez de la force de mon antipathie par ma douloureuſe réſiſtance.

Ayez donc pitié de moi, ma très-chère Bella! ma ſœur, mon amie, ma compagne, ma conſeillère, & tout ce que vous étiez dans un tems.

plus heureux ! Soyez aujourd'hui l'avocate de votre très-affectionnée,

CL. HARLOVE.

A miss CLARY HARLOVE.

QUE ma conduite soit *fort jolie* ou non dans vos sages idées, je vous assure que je dirai mon opinion de la vôtre. Avec toute votre prudence, vous n'êtes qu'une petite folle, à qui l'amour fait tourner la tête. C'est ce qui paroît clairement dans vingt endroits de votre lettre. A l'égard de vos offres de célibat, c'est une chanson, à laquelle personne n'est disposé à se fier. C'est un de vos artifices pour éviter de vous soumettre à votre devoir & à la volonté des meilleurs parens du monde, tels que les vôtres ont toujours été pour vous.... quoiqu'ils s'en voient aujourd'hui fort bien récompensés.

Il est vrai que nous vous avions toujours crue d'un naturel doux & aimable. Mais pourquoi paroissiez-vous telle? vous n'aviez jamais été contrariée. On vous a toujours laissé faire vos propres volontés. Vous ne trouvez pas plutôt de l'opposition au désir de vous jeter entre les bras d'un vil libertin, que vous nous montrez ce que vous êtes. Il vous est impossible d'aimer M. Solmes, voilà le prétexte; ma sœur, ma sœur, la raison

véritable, c'eſt que vous avez Lovelace au fond du cœur ; un miſérable, déteſté, juſtement déteſté de toute la famille, & qui a trempé ſes mains dans le ſang de votre frère. Cependant vous voudriez le faire entrer dans notre alliance: dites, le voudriez-vous ?

Je ne retiens pas mon impatience, de la ſeule ſuppoſition que j'aie pu avoir le moindre goût pour un homme de cette eſpèce. S'il a reçu autrefois, comme vous le prétendez, quelque encouragement de la part de notre famille, c'étoit avant que ſon miſérable caractère fût connu. Les preuves qui ont fait une ſi forte impreſſion ſur nous en devoient faire autant ſur vous, & n'y auroient pas manqué, ſi vous n'aviez pas été une petite folle, d'un tempérament trop avancé, comme tout le monde le reconnoît dans cette occaſion.

Bon dieu ! quel étalage de beaux termes en faveur de ce miſérable ! Sa naiſſance, ſon éducation, ſa perſonne, ſon eſprit, ſes manières, ſon air, ſa fortune, ſes reverſions, ſont appelées au ſecours, pour groſſir ce merveilleux catalogue! Quelle effuſion d'un cœur qui ſe pâme d'amour ! Et vous embraſſeriez le parti du célibat? Oui, j'en réponds, tandis que toutes ces perfections imaginaires éblouiſſent vos yeux ! Mais finiſſons: je voudrois ſeulement que, dans l'opinion que

vous femblez avoir de votre bel efprit, vous ne priffiez pas tous les autres pour des infenfés que vous croyez pouvoir mener en bride avec votre ton plaintif.

Vous écrirez auffi fouvent qu'il vous plaira; mais cette réponfe fera la dernière que vous recevrez, fur le même fujet,

D'ARABELLE HARLOVE.

J'AVOIS deux lettres prêtes pour chacun de mes oncles, que j'ai données à un domeftique qui s'eft préfenté dans le jardin, en le priant de les remettre à leur adreffe. Si je dois juger des réponfes par celles que j'ai reçues de mon frère & de ma fœur, je n'ai rien d'agréable à me promettre. Mais lorfque j'aurai tenté tous les expédiens, j'aurai moins de reproches à me faire s'il arrive quelque chofe de fâcheux. Je vous enverrai une copie de ces deux lettres, auffi-tôt que je faurai comment elles ont été reçues, fi l'on me fait la grâce de m'en informer.



LETTRE XXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Dimanche au soir, 12 Mars.

CET homme, ce Lovelace, me jette dans une furieuse inquiétude. Sa hardiesse & sa témérité vont à l'excès. Il étoit aujourd'hui à l'église, dans l'espérance apparemment de m'y voir : cependant, si c'étoit son motif, ses intelligences ordinaires doivent l'avoir trompé.

Chorey, qui étoit à l'église, m'a dit qu'elle avoit observé particulièrement son air fier & hautain, lorsqu'il s'est tourné du banc où il étoit assis, vers le banc de notre famille. Mon père & mes deux oncles s'y trouvoient. Ma mère & ma sœur y étoient aussi. Heureusement mon frère n'y étoit pas. Ils sont tous revenus en désordre. Comme c'est la première fois qu'il se soit fait voir ici depuis la malheureuse rencontre, toute l'assemblée n'a eu des yeux que pour lui.

Quelles peuvent avoir été ses vues, s'il s'étoit proposé de prendre un air de bravade & de défi, comme Chorey & d'autres croient l'avoir remarqué ? Est-il venu pour me voir ? Mais, en tenant cette conduite à l'égard de ma famille, a-t-il cru me rendre service ou me plaire ? Il sait combien

il en eſt haï ; & il ne daigne pas prendre la peine, quoique apparemment fort inutile, d'adoucir du moins leur haine.

Souvenez-vous, ma chère, qu'entre vous & moi, nous avons ſouvent obſervé ſon orgueil. Vous l'en avez même raillé ; & loin de diſculper là-deſſus, il a paſſé condamnation. En l'avouant, il croit avoir fait aſſez. Pour moi, j'ai toujours penſé que, dans ſa ſituation, l'orgueil eſt un aſſez mauvais ſujet de plaiſanterie. C'eſt un vice ſi petit, ſi inutile, dans les gens d'une haute naiſſance ! S'ils méritent du reſpect, ne ſont-ils pas ſûrs d'en obtenir, ſans qu'il ſoit néceſſaire de l'exiger ? En d'autres termes, vouloir s'attirer du reſpect par des manières hautaines, c'eſt faire voir qu'on ſe défie de ſon propre mérite ; c'eſt avouer qu'on ne s'en juge pas digne par ſes actions. La diſtinction, ou la qualité, peut-être un ſujet d'orgueil pour ceux en qui c'eſt une acquiſition nouvelle. Alors les réflexions & le mépris qu'il attire ſur eux en deviennent le contrepoids.

Avec tant d'autres avantages, ſur-tout du côté de la perſonne & de la figure ; du ſavoir même, comme on aſſure qu'il en a, être orgueilleux & hautain ! tandis qu'il eſt condamné & démenti par les traits de ſon viſage : que je le trouve inexcuſable ! Orgueilleux de quoi ? ce n'eſt pas de bien faire ; ſeul orgueil qu'on pourroit peut-

être justifier. Orgueilleux des avantages extérieurs ? Mais cette foiblesse, dans ceux ou celles qui en sont capables, ne doit-elle pas les conduire bientôt à se défier de l'intérieur ? Quelques gens pourroient craindre qu'on ne marchât sur eux, s'ils ne prenoient un air de fierté : crainte, après tout, bien humiliante, puisqu'elle suppose, si l'on peut parler ainsi qu'ils y marchent eux-mêmes. Mais un homme tel que lui doit être sûr que l'humilité ne lui serviroit que d'ornement.

On ne peut lui refuser beaucoup de talens ; mais ces talens, & tous ses avantages personnels, ont été pour lui comme autant de pièges. Je ne me trompe point dans ce jugement, d'où il faut conclure que le mal & le bien, pesés dans une balance égale, ce ne seroit pas le bien qui l'emporteroit.

Si mes amis avoient conservé un peu de confiance pour cette discrétion dont ils ne m'accusent pas de manquer, j'ose dire que j'aurois pénétré tous ses défauts. Alors j'aurois été aussi ferme à le congédier que je l'ai été à rejeter tous les autres, & que je le serai éternellement à refuser M. Solmes. Que ne connoissent-ils le fond de mon cœur ? Il étoufferoit, plutôt que de former jamais volontairement un désir qui puisse jeter la moindre tache sur eux, sur mon sexe, ou sur moi-même.

Je vous demande grâce, ma chère, pour mes graves foliloques; c'eſt le nom que je puis lui donner. Comment me ſuis-je laiſſé entraîner de réflexions en réflexions! mais l'occaſion en eſt préſente. Tout eſt ici en mouvement ſur le même ſujet. Chorey dit qu'il a cherché les yeux de ma mère, qu'il lui a fait une profonde révérence, & qu'elle lui a rendu ſa politeſſe. Il a toujours admiré ma mère : je crois qu'elle n'auroit pas eu d'averſion pour lui, ſi on ne lui avoit ordonné d'en avoir; & ſans cette malheureuſe rencontre entre lui & ſon fils unique.

Le docteur Lewin étoit à l'égliſe. Ayant obſervé, comme tout le monde, l'embarras que la vue de M. Lovelace cauſoit à toute notre famille, il a eu l'attention de l'engager après le ſervice dans un entretien aſſez long, pour laiſſer le tems à tous mes proches de remonter en carroſſe.

Il paroît que mon père s'anime de plus en plus contre moi. On me dit la même choſe de mes oncles; ils ont reçu mes lettres ce matin. Leur réponſe, s'ils daignent m'en faire quelqu'une, me confirmera ſans doute l'imprudence que ce téméraire a eue de ſe préſenter ſi mal-à-propos à l'égliſe.

On les croit fâchés contre ma mère, pour le retour de politeſſe dont elle n'a pu ſe diſpenſer.

Ainsi la haine s'attaque jusqu'aux devoirs communs de la civilité, quoiqu'ils doivent être considérés du côté de celui qui les rend, plutôt que de celle qui les reçoit. Mais ils concluent tous, m'assure-t-on, qu'il ne leur reste qu'un seul moyen pour mettre fin aux insultes. C'est donc sur moi que la peine va retomber. Qu'aura gagné cet imprudent, & quel avantage en tirera-t-il pour ses vues (1)?

Ma plus grande crainte est que cette apparition, pire que celle de quelque fantôme, n'annonce des entreprises encore plus hardies. S'il a l'audace de se présenter ici, comme il me presse instamment de le permettre, je tremble qu'il n'y ait du sang répandu. Pour éviter ce malheur, je souffrirois volontiers, s'il n'y avoit pas d'autre moyen, qu'on m'enterrât toute vive.

Ils sont tous en consultation. Je suppose qu'il est question de mes lettres. Ils s'étoient assemblés dès le matin, & c'est à cette occasion que mes oncles se sont trouvés à l'église. Je vous enverrai les copies de ces deux lettres, lorsque j'aurai vu si je puis vous envoyer en même tems celles des réponses. Celle-ci n'est que.... quoi dirai-je? elle n'est que l'effet de mes craintes

(1) On verra dans la lettre XXXVI quels étoient les motifs qui avoient amené M. Lovelace à l'église.

& de mon ressentiment contre l'homme à qui je dois les attribuer. Six lignes auroient contenu tout ce qu'elles ont de commun avec mon histoire.

CL. HARLOVE.

LETTRE XXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi 13 Mars.

C'EST en vain que tu me presses, toi & tes camarades (1), de retourner à la ville aussi longtems que cette fière beauté me tiendra dans l'incertitude. Si j'ai gagné jusqu'à présent un peu de terrein, je n'en ai l'obligation qu'à son inquiétude pour la sûreté de ceux que j'ai mille raisons de haïr.

Ecris donc, me dis-tu, si tu ne veux pas venir. A la vérité, je puis écrire, & je le puis sans m'embarrasser si j'ai de la matière ou non pour mes lettres. Ce que tu vas lire en sera la preuve.

(1) L'auteur remarque que ces messieurs affectoient souvent de s'écrire en style romain, comme ils le nommoient entr'eux, & qu'ils étoient convenus de prendre en bonne part toutes sortes de libertés mutuelles, lorsqu'elles étoient dans ce style. Il se trouve souvent dans leurs lettres des citations de leurs meilleurs poëtes, qu'on s'est contenté de traduire en prose, & qui ne demandent pas de l'être autrement.

Le

Le frère de ma déesse m'a suscité, comme je te l'ai raconté au château de M..., un nouveau concurrent, le moins dangereux homme du monde par la figure & les qualités, mais le plus redoutable par ses offres.

Cet homme a captivé, par ses propositions, les ames de tous les Harloves. Les ames! ai-je dit. Toute cette famille est sans ame, à l'exception de celle qui m'a charmé. Mais cette ame incomparable est actuellement renfermée & maltraitée par un père, le plus sombre & le plus absolu de tous les hommes, à l'instigation d'un frère le plus arrogant & le plus présomptueux. Tu connois leur caractère; ainsi je n'en souillerai pas mon papier.

Mais connois-tu rien de si détestable que d'être amoureux de la fille, de la sœur & de la nièce d'une famille que je dois éternellement mépriser? &, ce qui me fait donner au diable, de sentir croître ma passion, je ne dirai pas par le mépris, par l'orgueil, par l'insolence d'une beauté adorée, mais par des difficultés qui ne paroissent venir que de sa vertu. Je suis puni de n'être pas un adroit pécheur, un hypocrite, de n'avoir aucun égard pour ma réputation, de permettre à la médisance d'ouvrir la bouche contre moi. Mais l'hypocrisie m'est elle donc nécessaire, à moi qui suis en possession de tout emporter

au moment que je parois, & aux conditions qu'il me plaît d'imposer ; à moi qui n'ai jamais inspiré de crainte, sans un mêlange sensible d'amour prédominant ? Le poëte a dit » que la vertu » n'est qu'un rôle de théatre, & que celui qui » paroît vertueux montre moins son naturel » que son art ».

Fort bien ; mais il me semble que je suis forcé à la pratique de cet art, si je veux réussir auprès d'une femme qui mérite véritablement de l'admiration. Au fond, pourquoi recourir à l'art ? Ne puis-je me réformer ? Je n'ai qu'un vice. Qu'en dis-tu, Belford ? Si quelque mortel connoît mon cœur, c'est toi seul. Tu le connois.... autant du moins que je le connois moi-même. Mais c'est un trompeur abominable, car il en a mille fois imposé à son maître. Son maître ? c'est ce que je ne suis plus. J'ai cessé de l'être, depuis le moment où j'ai vu, pour la première fois, cette femme angélique. J'y étois préparé, néanmoins, par la peinture qu'on m'avoit faite de son caractère ; car, tout éloigné qu'on est de la vertu, il faudroit être un enragé pour ne pas l'admirer dans autrui. La visite que je rendis à la pauvre Arabelle ne fut, comme je te l'ai dit, qu'une erreur de l'oncle, qui prit une sœur pour l'autre, & qui, au lieu de m'introduire auprès d'une divinité que j'avois entendu vanter au retour

de mes voyages, ne me fit voir qu'une très-simple mortelle. Je ne laissai pas d'avoir assez de peine à me dégager, tant je trouvai de facilité & d'empressement dans cette sœur. Ma crainte étoit de rompre avec une famille de qui j'espérois recevoir une déesse.

Je me suis vanté d'avoir aimé une fois dans ma vie, & je crois qu'effectivement c'étoit de l'amour. Je parle de ma première jeunesse, & de cette coquette de qualité, dont tu sais que j'ai fait vœu de punir la perfidie, sur autant de femmes qu'il pourra m'en tomber entre les mains. Je crois que, pour m'acquiter de ce vœu, j'ai déjà sacrifié dans divers climats, plus d'une hécatombe à ma vengeance. Mais, en me rapelant ce que j'étois alors, & le comparant à ce que je me trouve aujourd'hui, je suis obligé de reconnoître que je n'avois jamais été véritablement amoureux.

Comment s'est-il donc fait, me demanderas-tu, qu'après avoir eu tant de ressentiment de me voir trompé, je n'aie pas laissé de conserver le goût de la galanterie? je vais te l'apprendre autant que je pourrai m'en souvenir) car c'est parler de fort loin. Ma foi! cela est venu... attends, il ne m'est pas trop aisé de te le dire; cela est venu, je crois, d'un goût violent pour la nouveauté. Ces diables de poëtes, avec leurs descriptions célestes, m'échauffèrent autant l'i-

maginacion que la divine Clariffe m'enflamme aujourd'hui le cœur. Ils m'infpirèrent l'envie de créer des déeffes. Je ne penfai qu'à faire l'effai de ma nouvelle verve, par des fonnets, des élégies, des madrigaux. Il me fallut une Iris, une Cloris, une Sylvie, comme aux plus célèbres. Il fallut donner à mon Cupidon des ailes, des traits, des flammes, & tout l'attirail poétique. Il fallut me faire un fantôme de beauté, la placer où d'autres ne fe feroient jamais avifés d'en trouver; & fouvent je me fuis vu dans l'embarras pour un fujet, lorfque ma déeffe de nouvelle création avoit été moins cruelle qu'il ne convenoit au ton plaintif de mon fonnet ou de mon élégie.

D'ailleurs, il entroit une autre forte de vanité dans ma paffion; je me voyois bien reçu des femmes en général: jeune & vain, comme j'étois alors, je me fentois flatté d'une efpèce de tyrannie que j'exerçois fur leur fexe, en faifant tomber fur l'une ou fur l'autre un choix qui ne manquoit pas de faire vingt jaloufes: c'eft un plaifir dont je puis t'affurer que j'ai joui mille fois. J'ai vu, avec plus de fatisfaction que tu ne le faurois croire, l'indignation briller dans les yeux d'une rivale. J'ai vu monter la rougeur fur plus d'un vifage. J'ai vu brifer de dépit plus d'un éventail; avec des réflexions peut-être fur

la liberté que se donnoit une autre femme de souffrir tête à tête un jeune folâtre, qui ne pouvoit, après tout, leur faire à toutes la même grâce à la fois.

En un mot, Belfort, c'étoit l'orgueil, comme je le reconnois aujourd'hui, qui m'avoit excité, plus que l'amour, à me signaler par mes ravages, après la perte de ma conquête. Je m'en étois cru aimé, autant du moins que je croyois l'aimer. Ma vanité me persuadoit même qu'elle n'avoit pu s'en défendre. Ce choix étoit approuvé de tous mes amis, qui ne souhaitoient que de me voir bien enchaîné, parce qu'ils se sont défiés, de bonne heure, de mes principes de galanterie. Ils remarquoient que toutes les femmes du bel air, celles qui aiment la danse, le chant, la musique, étoient passionnées pour ma compagnie. En effet, connois-tu quelqu'un, (la vanité va me saisir, si je n'y prends garde); mais parle naturellement, Belfort, nommerois-tu quelqu'un qui danse, qui chante, qui touche toutes sortes d'instrumens d'aussi bonne grâce que ton ami?

Mon intention n'est pas de donner dans l'hypocrisie, jusqu'à m'aveugler sur des qualités que tout le monde me reconnoît. Loin de moi les déguisemens étudiés de l'amour-propre, les fausses affectations d'humilité, & tous les petits arti-

fices par lesquels on surprend l'estime des sots. Ma vanité sera toujours ouverte pour les qualités dont je n'ai l'obligation qu'à moi-même, telles que mes manières, mon langage, mon air, ma contenance ferme, mon goût d'ajustement. Je puis faire gloire de tout ce que j'ai acquis. Pour mes talens naturels, je n'en prends pas droit de m'estimer davantage. Tu es assez badin pour me dire que je n'en ai pas sujet : & peut-être aurois-tu raison. Mais si je vaux mieux par l'esprit que le commun des hommes, c'est un avantage que je ne me suis pas donné ; & s'énorgueillir d'une chose dont l'abus nous rend coupables, sans qu'il y ait aucun mérite à s'en bien servir, c'est se parer, comme le geai de la fable, d'un plumage emprunté.

Mais, pour revenir à ma coquette, je n'avois pu supposer que la première femme qui m'avoit donné des chaînes (chaînes de soie d'ailleurs, fort différentes des chaînes de fer que je porte aujourd'hui), m'eût jamais quitté pour un autre homme ; & lorsque je m'étois vu abandonné, j'avois attaché au faux bien que j'avois perdu plus de prix que je ne lui en avois trouvé dans la possession.

Aujourd'hui, Belford, j'éprouve toute la force de l'amour. Je ne pense, je ne puis penser, qu'à la divine Clarisse Harlove. Harlove ! que

ce nom détesté me coûte à prononcer ! mais compte que je lui en ferai prendre un autre, & ce sera celui (1) de l'amour même. Clarisse! nom charmant, que je ne puis prononcer sans être attendri jusqu'au fond du cœur. Te serois-tu jamais figuré que moi, qui me suis flatté jusqu'à présent de faire en amour autant de faveur que j'en reçois ; que moi, dis-je, lorsqu'il s'agit de quitter l'honorable carrière du plaisir pour me jeter dans des entraves, je fusse capable de ce fol excès de tendresse; Je ne me le pardonne pas à moi-même ; & laissant les trois premiers vers suivans aux amans langoureux, je trouve les effets que cette fatale passion produit dans mon cœur, bien mieux exprimés par les trois derniers (2).

» L'amour agit différemment, suivant la dif-
» férence des ames qu'il inspire. Il allume,
» dans les naturels doux, un feu qui l'est aussi,
» comme celui de l'encens qui brûle sur
» l'autel ».

» Mais les ames violentes sont la proie des
» flammes les plus terribles. C'est un feu dont
» le souffle des passions augmente l'impétuosité,
» qui monte orgueilleusement, & qui brûle
» pour la vengeance ».

(1) Le nom de Lovelace, qui signifie *lien d'amour*.

(2) Ils sont de *Dryden*.

Oui, la vengeance. Car peux-tu penser que, si je n'étois pas retenu par l'opinion que la stupide famille des Harlove ne travaille que pour moi, je supportasse un moment leurs insultes ? Qui me croira jamais capable de me laisser braver comme je le suis, menacer comme je suis menacé, par ceux à qui ma seule vue cause de l'effroi, & surtout par ce frère brutal, qui me doit la vie, (une vie, à la vérité, qu'il n'est pas digne de perdre par mes mains), si mon orgueil n'étoit plus satisfait de savoir que, par l'espion même qu'il entretient pour m'observer, je le joue à mon gré, j'enflamme, je refroidis ses violentes passions autant qu'il convient à mes vues, je l'informe assez de ma conduite & de mes intentions, pour lui faire mettre une aveugle confiance dans cet agent *à double face*, que je joue lui-même par tous les mouvemens qu'il ne reçoit que de mes volontés ?

Voilà, mon ami, ce qui élève mon orgueil au-dessus de mon ressentiment. Par cette machine, dont j'entretiens continuellement les ressorts, je me fais un amusement de les jouer tous. Le vieux matelot d'oncle n'est que mon ambassadeur auprès de la reine mère Howe, pour l'engager à se joindre à la cause des Harlove, dans la vue d'en faire un exemple pour la princesse sa fille, & à les fortifier de son secours pour le soutien d'une autorité qu'ils sont résolus de faire

valoir, bien ou mal-à-propos, sans quoi j'aurois peu d'espérance.

Quel peut être mon motif? me demandes-tu. Le voici, pauvre butord! Que ma charmante ne puisse trouver de protection hors de ma famille; car, si je connois bien la sienne, elle sera forcée de prendre la fuite ou de recevoir l'homme qu'elle déteste. Il arrivera donc, si mes mesures sont bien prises, & si mon *esprit familier* ne me manque pas au besoin, qu'elle viendra tomber entre mes bras, en dépit de tous ses proches, en dépit de son cœur inflexible: qu'elle sera tôt ou tard à moi, sans conditions, sans la réformation promise, peut-être sans qu'il soit besoin d'un long siège, & qu'il dépendra même de moi de la mettre à plus d'une épreuve. Alors je verrai tous les *faquins* & toutes les *faquines* de la famille, ramper à mes pieds. Je leur ferai la loi. Je forcerai ce frère impérieux & sordide de venir plier le genou sur le marche-pied de mon trône.

Mes seules alarmes viennent du peu de progrès que je crains d'avoir fait jusqu'à présent dans le cœur de cette charmante pièce de glace. Un si beau teint, sur les plus beaux traits du monde, tant d'éclat dans les yeux, une taille si divine, une santé si florissante, un air si animé, toute la fleur de la première jeunesse, avec un cœur si impénétrable! Et moi pour amant! l'heureux, le

favorifé Lovelace! Quel moyen d'y rien comprendre? Cependant il fe trouve des gens, & j'ai parlé à quelques-uns, qui fe fouviennent de l'avoir vu naître. Norton, qui a été fa nourrice, fe vante de lui avoir rendu, dans fon enfance, les foins maternels, & d'avoir fervi par degrés à fon éducation. Ainfi voilà des preuves convaincantes qu'elle n'eft pas defcendue tout d'un coup du ciel, comme un ange. Comment fe peut il donc qu'elle ait le cœur infenfible?

Mais voici l'erreur, & j'appréhende bien qu'elle n'en guériffe jamais. Elle prend l'homme qu'elle appelle fon père (il n'y auroit rien à reprocher à fa mère, fi elle n'étoit la femme d'un tel père), elle prend les gens qu'elle appelle fes oncles, le pauvre imbécille qu'elle appelle fon frère, & la méprifable efpèce de femme qu'elle appelle fa fœur, pour fon père, pour fes oncles, pour fon frère & fa fœur. A ces titres, elle croit devoir aux uns de la confidération, aux autres du refpect, avec quelque barbarie qu'elle en foit traitée. Liens fordides! miférables préjugés du berceau! Si la nature en mauvaife humeur, ne lui en avoit pas impofé, ou fi elle avoit eu elle-même des parens à choifir, en auroit-elle un feul de tous ceux qui portent ce nom?

Que mon cœur fouffre de la préférence qu'elle leur accorde fur moi, pendant qu'elle eft con-

vaincue de l'injuſtice qu'ils me font ! convaincue que mon alliance leur feroit honneur à tous, à l'exception d'elle, à qui tout le monde doit de l'honneur, & de qui le ſang royal en recevroit. Mais combien ce cœur ne ſe ſoulèvera-t-il pas d'indignation ſi je m'apperçois que, malgré ſes perſécutions, elle héſite un ſeul moment à me préférer au miſérable qu'elle hait & qu'elle mépriſe ? Non, elle n'aura jamais la baſſeſſe d'acheter ſon repos à ce prix. Il eſt impoſſible qu'elle donne jamais les mains à des projets formés, à ſes dépens, par la malignité & l'intérêt propre. Elle a trop d'élévation pour ne pas les mépriſer dans autrui, & trop d'intérêt à les déſavouer, de peur qu'on ne la prenne pour une Harlove.

De tout ce que tu viens de lire, tu peux recueillir que je ne me hâterai pas de retourner à la ville, puiſque je dois commencer par obtenir de la dame de mon cœur, de n'être point ſacrifié à un homme tel que Solmes. Malheur à la belle, ſi, étant quelque jour forcée de tomber ſous mon pouvoir (car je déſeſpère qu'elle y vienne jamais volontairement), je trouve de la difficulté à me procurer cette aſſurance!

Ce qui ſerre mes chaînes, c'eſt que ſon indifférence pour moi ne vient d'aucun goût pour un autre homme. Mais gardez-vous bien, charmante perſonne, gardez-vous, ô la plus

relevée & la plus aimable des femmes! de vous rabaisser par le moindre signe de préférence en faveur de l'indigne rival que vos sordides parens n'ont suscité qu'en haine de moi..... Tu diras, Belford, que j'extravague; tu auras raison. Que je sois abymé si je ne l'aime jusqu'à l'extravagance! Autremenr, pourrois-je souffrir les continuels outrages de son implacable famille? Autrement, pourrois-je digérer l'humiliation de passer ma vie, je ne dis pas, autour de la maison de son orgueilleux père, mais autour de la palissade de son parc & des murs de son jardin, séparé d'elle néanmoins par un mille de distance, & sans aucun espoir de découvrir du moins le bord de son ombre? Autrement, me croirois-je payé, avantageusement payé, lorsqu'après avoir erré pendant quatre, cinq & six nuits, par des routes désertes & des enclos couverts de bruyères, je trouve quelques froides lignes, qui aboutissent à me déclarer] qu'elle fair plus de cas du plus indigne sujet de son indigne famille, que de moi, & qu'elle ne m'écrit que pour m'engager à souffrir des insultes dont la seule idée me trouble le sang? Logé, pendant ce tems-là, dans un misérable cabaret du voisinage, déguisé, comme si j'étois fait pour y vivre nourri & meublé, comme je me souviens de l'avoir été dans mon voyage de Westphalie. Il est heureux, crois-

moi, que la néceſſité de cet humble eſclavage ne vienne point de ſa hauteur & de ſa tyrannie, & qu'elle y ſoit aſſujettie la première.

Mais jamais héros de roman (à l'exception des géans & des dragons qu'ils avoient à combattre) fût-il appelé à de plus rudes épreuves? Naiſſance, fortune, grandeur future de mon côté. Un miſérable pour rival! Ne faut-il pas que je ſois déplorablement amoureux pour ſurmonter tant de difficultés, & braver tant de mépris? Par ma foi! j'ai honte de moi-même. Moi, d'ailleurs, qui par des obligations précédentes, me rends coupable d'un parjure, ſi je ſuis fidelle à quelque femme au monde.

Cependant, pourquoi rougirois-je de mes humiliations? N'eſt-il pas glorieux d'aimer celle qu'on ne peut voir ſans l'aimer, ou ſans la chercher, ou ſans lui rendre ces deux tributs enſemble? *La cauſe de l'amour*, ſuivant Dryden, *ne ſauroit être aſſignée. Il ne faut pas la chercher dans un viſage; elle eſt dans l'idée de celui qui aime.* Mais s'il eût été contemporain de ma Clariſſe, il auroit avoué ſon erreur; & prenant enſemble figure, eſprit & conduite, il auroit reconnu la juſtice de la voix univerſelle en faveur de ce chef d'œuvre de la nature.

Je te crois curieux de ſavoir ſi je ne chaſſe pas quelque autre proie, & s'il eſt poſſible, pour un cœur auſſi *bannal* que le mien, de ſe borner

ſi long-tems au même objet. Pauvre Belford ! tu ne connois pas cette charmante créature, ſi tu peux me faire de telles queſtions, ou tu t'imagines me connoître mieux que tu ne fais. Tout ce qu'il y a d'excellent dans ce ſexe, s'eſt réuni pour compoſer Clariſſe Harlove. Juſqu'à ce que le mariage, ou d'autres intimités de la même nature, me l'aient fait trouver moins parfaite que les ſubſtances angéliques, il eſt impoſſible que je m'occupe d'une autre femme : & puis, pour un eſprit tel que le mien, il y a dans cette affaire tant d'autres aiguillons que ceux de l'amour ? un ſi beau champ pour l'intrigue & les ſtratagêmes, dont tu ſais que je fais mes délices ? Comptes-tu pour rien la fin qui doit couronner mes peines ? Devenir maître d'une fille telle que Clariſſe, en dépit de ſes implacables ſurveillans, en dépit d'une prudence & d'une réſerve que je n'ai jamais trouvées dans aucune femme ! Quel triomphe ! quel triomphe ſur tout le ſexe ! D'ailleurs, n'ai-je pas une vengeance à ſatisfaire ; une vengeance, que la politique me fait tenir en bride, mais pour éclater dans l'occaſion avec plus de furie. Conçois-tu qu'il y ait place pour une ſeule penſée qui ne ſoit d'elle, & qui ne lui ſoit dévouée ?

LES avis que je reçois à ce moment, me donnent lieu de croire que j'aurai beſoin ici de

toi. Ainsi, tiens-toi prêt à partir au premier avis.

Que *Belton*, *Mowbray* & *Tourville* se tiennent prêts aussi. Je médite quelque moyen de faire voyager James Harlove pour lui former un peu l'esprit & les manières. Jamais sot campagnard n'en eut plus de besoin. N'ai-je pas dit *je médite?* Ma foi! le moyen est déjà trouvé. Il ne manque que de le mettre à exécution, sans qu'on puisse me soupçonner d'y avoir eu part, C'est une résolution prise. J'aurai du moins le frère, si je n'ai pas la sœur.

Mais quel que puisse être le succès de cette entreprise, la carrière paroît ouverte à présent pour de glorieux attentats. On a formé depuis quelque tems une ligue qui me menace. Les oncles & le neveu, qui ne sortoient auparavant qu'avec un seul laquais, doivent en prendre deux, & ce double train doit être doublement armé, lorsque les maîtres hasarderont leurs têtes hors de leurs maisons. Cet appareil de guerre marque une haine déclarée contre moi, & une ferme résolution en faveur de Solmes. Je crois qu'il faut attribuer ces nouveaux ordres à une visite que je fis hier à leur église; lieu propre néanmoins pour commencer une réconciliation, si les chefs de la famille étoient *chrétiens*, & s'ils se proposoient quelque chose dans leurs prières. Mon

espérance étoit de recevoir une invitation, ou de trouver du moins quelque prétexte pour les accompagner à leur retour, & de me procurer ainsi l'occasion de voir ma déesse; car je m'imaginois qu'ils n'oseroient pas refuser les devoirs communs de la civilité. Mais il semble qu'à ma vue la terreur les ait saisis & qu'ils n'aient pu s'en rendre maîtres. Je remarquai certainement du trouble sur leurs visages, & qu'ils s'attendoient tous à quelque événement extraordinaire : ils ne se seroient pas trompés, si j'avois été plus sûr du cœur de leur fille. Cependant je ne pense pas à leur nuire; pas même à blesser un cheveu de leurs têtes stupides.

Vous aurez vos instructions par écrit, si l'occasion le demande. Mais après tout, je me figure qu'il suffira de vous montrer avec moi. Qu'on me trouve quatre hommes d'aussi bonne mine : un air aussi fier que celui de Mowbray, aussi vif, aussi mutin que celui de Belton; aussi agréable & aussi pimpant que celui de Tourville; aussi mâle & aussi militaire que le tien. Et moi votre chef. Où sont les ennemis que nous ne fassions pas trembler? Enfans! il faut que chacun vienne accompagné d'un ou deux de ces valets choisis depuis long-tems pour leurs qualités semblables à celles des maîtres.

Tu vois, ami, que j'ai écrit comme tu le désires

ſires ; écrit ſur quelque choſe, ſur rien ; ſur la vengeance que j'aime ; ſur l'amour que je hais, parce qu'il eſt mon maître ; le diable ſait ſur quoi ; car, en jetant les yeux ſur ma lettre, je ſuis étonnée de ſa longueur. Qu'elle fût communiquée à perſonne, c'eſt à quoi je ne conſentirois pas pour la rançon d'un roi. Mais tu m'as dit qu'il me ſuffiſoit de t'écrire pour te donner du plaiſir.

Prends-en donc. Je t'ordonne d'en prendre à me lire. Si ce n'eſt pas pour l'écrivain, ni pour ce qu'il t'écrit, que ce ſoit pour faire honneur à ta parole ; ſur quoi, finiſſant en ſtyle royal, (car n'y a-t-il pas de l'apparence que, dans la grande affaire que j'entreprends, je ſerai ton roi & ton empereur) ? je te dis gravement, *adieu*.

LETTRE XXXII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mardi, 12 Mars.

Je vous envoie la copie de mes lettres à mes deux oncles, avec les réponſes ; & vous laiſſant le ſoin d'y faire vos remarques, je n'en ferai moi-même aucune.

A M. JULES HARLOVE.

Samedi, 21 Mars.

PERMETTEZ-MOI, mon très-honoré ſecond père, comme vous m'avez appris à vous nommer dans mes heureux jours, d'implorer votre protection auprès de mon père, pour obtenir de ſa bonté la diſpenſe d'un commandement ſur lequel il ne peut inſiſter ſans me rendre miſérable toute ma vie.

Toute ma vie! je le répete. Eſt-ce une bagatelle, mon cher oncle? N'eſt-ce pas moi qui dois vivre avec l'homme qu'on me propoſe? Eſt-ce une autre que moi? ne me laiſſera-t-on pas la liberté de juger, pour mon propre intérêt, ſi je puis ou ſi je ne puis pas vivre heureuſement avec lui?

Suppoſons que ce malheur m'arrive : ſera-t-il prudent de me plaindre ou d'en appeler? Et quand il le ſeroit, de qui eſpérer du ſecours contre un mari? Le dégoût invincible & déclaré que j'ai pour lui ne ſuffiroit-il pas pour juſtifier ſes plus mauvais traitemens, quand je me ſerois toute la violence poſſible pour remplir mon devoir? Et ſi j'obtenois cet empire ſur moi-même, ne ſeroit-ce pas la crainte ſeule qui me rendroit capable d'un ſi grand effort?

Je le répète encore une fois, ce n'est point une bagatelle, & c'est pour toute ma vie. De grâce, mon cher oncle, pourquoi voudroit-on me condamner à une vie misérable ? Pourquoi serois-je réduite à n'avoir pour toute consolation que l'espérance d'en voir bientôt la fin ?

Le mariage qui promet le plus est un engagement assez solemnel pour faire trembler une jeune personne, lorsqu'elle y pense sérieusement. Etre abandonnée à un homme étranger, & transplantée dans une nouvelle famille ; perdre jusqu'à son nom, pour marque d'une dépendance absolue ; entrer dans l'obligation de préférer cet étranger à son père, à sa mère, à tout l'univers, & l'humeur de cet étranger à la sienne, ou de disputer peut-être aux dépens de son devoir, pour l'exercice le plus innocent de sa propre volonté ; se faire un cloître de sa maison ; former de nouvelles connoissances, abandonner les anciennes ; renoncer peut-être à ses plus étroites amitiés, sans avoir droit d'examiner si cette contrainte est raisonnable ou non, & sans autre règle, en un mot, que l'ordre d'un mari ; assurément, monsieur, tous ces sacrifices ne peuvent être exigés d'une jeune fille, que pour un homme qu'elle soit capable d'aimer. S'il en arrive autrement, quel est son malheur ! que

ſa vie eſt miſérable! en ſuppoſant qu'un ſort ſi triſte mérite le nom de vie.

Je voudrois qu'il dépendît de moi de pouvoir vous obéir à tous. Quel plus doux plaiſir pour moi que de vous obéir, ſi je le pouvois! Commencez par vous marier, m'a dit un de mes plus chers parens; l'amour ſuivra le mariage. Mais comment goûter cette maxime? Mille choſes arrivent dans les mariages les mieux aſſortis, qui peuvent n'en faire qu'un état purement ſupportable. Que ſera-ce donc lorſqu'un mari, loin de pouvoir compter ſur l'affection de ſa femme, aura raiſon d'en douter, parce qu'il ſera perſuadé qu'elle lui auroit préféré tout autre homme, ſi elle avoit été maîtreſſe de ſon choix? Combien de défiances, de jalouſies, de froideurs, de préventions déſavantageuſes, doivent troubler la paix d'une telle union? L'action la plus innocente, un ſimple regard peut-être mal interprété: tandis que, de l'autre part, l'indifférence, pour ne rien dire de plus, prendra la place du déſir d'obliger, & la crainte fera l'office de l'amour.

Attachez-vous un peu ſérieuſement à ces réflexions, mon cher oncle, repréſentez-les à mon père avec la force qui convient au ſujet, mais que la foibleſſe de mon ſexe & celle d'un âge ſans expérience, ne me permettent pas de don-

ner à cette peinture. Employez tout le pouvoir que vous avez ſur ſon eſprit, pour empêcher que votre malheureuſe nièce ne ſoit livrée à des maux ſans remède.

J'ai offert de renoncer au mariage, ſi cette condition peut être acceptée. Quelle diſgrâce n'eſt-ce pas pour moi, de me voir privée de toute ſorte de communication, bannie de la préſence de mon père & de ma mère; abandonnée de vous, monſieur, & de mon autre cher oncle; empêchée d'aſſiſter au ſervice divin, qui ſeroit vraiſemblablement la reſſource la plus propre à me ramener au devoir, ſi j'avois eu le malheur de m'en écarter? Eſt-ce le moyen, monſieur, par lequel on ſe promet de faire impreſſion ſur un eſprit libre & ouvert? Une ſi étrange méthode n'eſt-elle pas plus capable d'endurcir que de convaincre? Je ne ſaurois vivre dans une ſi douloureuſe ſituation. A peine les domeſtiques qu'on avoit eu la bonté de ſoumettre à mes ordres ont-ils la hardieſſe de me parler. Ma propre ſervante eſt congédiée, avec des marques éclatantes de ſoupçon & de mécontentement : on me ſoumet à la conduite d'une ſervante de ma ſœur.

La rigueur peut être pouſſée trop loin. Je vous le dis de bonne foi, monſieur; & chacun ſe repentiroit alors de la part qu'il y auroit eue.

M'eſt-il permis de propoſer un expédient? Si je dois être obſervée, bannie, renfermée, que ce ſoit, monſieur, dans votre maiſon. Alors, du moins, l'étonnement diminuera parmi les honnêtes gens du voiſinage, de ne plus voir à l'égliſe une perſonne dont ils n'avoient pas mauvaiſe opinion, & de voir ſa porte fermée à leurs viſites.

Je me flatte qu'il n'y a point d'objection à faire contre cette idée. Vous preniez plaiſir, monſieur, à me voir chez vous dans un tems plus heureux. N'aurez-vous pas la bonté de m'y ſouffrir dans mes diſgrâces, juſqu'à la fin de ces malheureux troubles? Je vous donne ma parole de ne pas mettre le pied dehors, ſi vous me le défendez, & de ne voir perſonne ſans votre conſentement, pourvu que vous ne m'ameniez pas M. Solmes, pour continuer ſes perſécutions.

Procurez-moi cette faveur, mon cher oncle, ſi vous ne pouvez en obtenir une plus grande encore, qui ſeroit celle d'une heureuſe réconciliation. Cependant mes eſpérances ſe ranimeront, lorſque vous commencerez à plaider pour moi; & vous mettrez le comble à ces anciennes bontés qui m'obligent d'être toute ma vie, *&c.*

CL. HARLOVE.

RÉPONSE.

Dimanche au soir.

C'est un grand chagrin pour moi, ma chère nièce, qu'il y ait quelque chose au monde que je sois forcé de vous refuser. Cependant tel est le cas où je suis; car, si vous ne faites pas un effort sur vous-même, pour vous obliger dans un point sur lequel nous étions liés par des promesses d'honneur avant que nous eussions pu prévoir de si fortes oppositions, vous ne devez point vous attendre à redevenir jamais ce que vous avez été pour nous.

En un mot, ma nièce, nous sommes une *phalange en ordre de bataille.* Vos lectures ne vous laissent ignorer que ce que vous devriez le mieux savoir; ainsi cette expression vous fera juger que nous sommes impénétrables à vos persuasions, & d'une invincible résistance. Nous sommes convenus entre nous, que tous céderont, ou personne, & que l'un ne se laissera point fléchir sans l'autre. Ainsi vous connoissez votre destinée, & vous n'avez point d'autre parti que celui de vous rendre.

Je dois vous représenter que la vertu d'obéissance ne consiste pas à obliger pour être obligée soi-même, mais à faire le sacrifice de son inclination, sans quoi, j'ignore où en seroit le mérite.

A l'égard de votre expédient, je ne puis vous recevoir chez moi, miſs Clary, quoique ce ſoit une prière que je ne me ſerois jamais imaginé devoir vous refuſer. Quand vous ſeriez fidelle à ne voir perſonne ſans notre conſentement, vous pourriez écrire à quelqu'un, & recevoir de ſes lettres. Nous ſavons trop bien que vous le pouvez & que vous l'avez fait. Notre honte & notre pitié n'en ſont pas moindres.

Vous offrez de renoncer au mariage. Nous ſouhaitons de vous voir mariée.

Mais, parce que vous ne pouvez obtenir l'homme que votre cœur deſire, vous rejetez celui que nous vous offrons. Oh, bien, miſs, comme nous ſavons que, de manière ou d'autre, vous êtes en correſpondance avec lui, ou du moins que vous y avez été auſſi long-tems que vous l'avez pu; & qu'il nous brave tous, & qu'il n'auroit pas cette audace, s'il n'étoit pas sûr de vous, en dépit de toute la famille, (ce qui n'eſt pas, comme vous le pouvez croire, une petite mortification pour nous) notre réſolution eſt de ruiner ſes deſſeins, & de triompher de lui plutôt que de ſouffrir qu'il triomphe de nous. C'eſt vous dire tout d'un ſeul mot. Ne comptez donc pas ſur ma protection. Je ne veux point plaider pour vous; & c'en eſt aſſez de la part d'un oncle mécontent.

JULES HARLOVE.

P. S. POUR le reste, je m'en rapporte à mon frère Antonin.

A M. ANTONIN HARLOVE.

Samedi, 11 Mars.

MON TRÈS-HONORÉ ONCLE,

COMME vous avez jugé à propos, en me présentant M. Solmes, de me le recommander particulièrement sous le titre d'un de vos meilleurs amis, & de me demander pour lui tous les égards qu'il mérite par cette qualité, je vous supplie de lire, avec un peu de patience, quelques réflexions que je prends la liberté de vous offrir, entre mille dont je ne veux pas vous fatiguer.

Je suis prévenue, dit-on, en faveur d'une autre personne. Ayez la bonté, monsieur, de considérer que, lorsque mon frère est revenu d'Ecosse, cette autre personne n'avoit point été rejetée de la famille, & qu'on ne m'avoit pas défendu de recevoir ses visites. Serois-je donc si coupable, de préférer une connoissance d'un an, à une connoissance de six semaines? Je ne puis m'imaginer que, du côté de la naissance, de l'éducation & des qualités personnelles, on prétende qu'il y ait la moindre comparaison à faire entre les deux sujets. Mais j'ajouterai, avec votre

permiſſion, monſieur, qu'on n'auroit jamais penſé à l'un, s'il n'avoit fait des offres qu'il me ſemble que la juſtice ne me permet pas plus de recevoir, qu'à lui de les propoſer; des offres, que mon père ne lui auroit jamais demandées, s'il ne les avoit propoſées lui-même.

Mais on accuſe l'un d'un grand nombre de défauts. L'autre eſt-il ſans reproche? La principale objection qu'on fait contre M. Lovelace, & dont je ne prétends pas le juſtifier, regarde ſes mœurs, qu'on ſuppoſe fort corrompues dans ſes amours. Celles de l'autre ne le ſont-elles pas dans ſes haines, & dans ſes amours auſſi? Pourrois-je dire avec autant de juſtice, puiſque la différence n'eſt que dans l'objet, & que l'amour de l'argent eſt la racine de tous les maux.

Mais, ſi l'on me croit prévenue, quelle eſt donc l'eſpérance de M. Solmes? Dans quelle vue perſévère-t-il? Que dois-je penſer de l'homme qui ſouhaite de me voir à lui contre mon inclination? Et n'eſt-ce pas une rigueur extrême, dans mes amis, d'exiger ma main pour un homme que je ne puis aimer, tandis qu'ils paroiſſent perſuadés que j'ai le cœur prévenu en faveur d'un autre?

Traitée comme je le ſuis, c'eſt le tems, ou jamais, de parler pour ma défenſe. Voyons ſur quels fondemens M. Solmes peut s'appuyer. Croit-

il se faire un mérite à mes yeux de la disgrâce qu'il attire sur moi ? Se figure-t-il gagner mon estime par la sévérité de mes oncles, par les mépris de mon frère, par les duretés de ma sœur, par la perte de ma liberté, par le retranchement d'une ancienne correspondance avec la meilleure amie que j'aie dans mon sexe, une personne d'ailleurs irréprochable du côté de l'honneur & de la prudence ? On m'enlève une servante que j'aime ; on me soumet à la conduite d'une autre ; on me fait une prison de ma chambre, dans la vue déclarée de me fortifier ; on m'ôte l'administration domestique, à laquelle je prenois d'autant plus de plaisir, que je soulageois ma mère dans ces soins, pour lesquels ma sœur n'a pas de goût. On me rend la vie si ennuyeuse, qu'il me reste aussi peu d'inclination que de liberté, pour mille choses qui faisoient autrefois mes délices. Voilà les mesures qu'on croit nécessaires pour m'humilier, jusqu'à me rendre propre à devenir la femme de cet homme-là ! mesures qu'il approuve, & dans lesquelles il met sa confiance. Mais je veux bien déclarer qu'il se trompe, s'il prend ma douceur & ma facilité pour bassesse d'ame, & pour disposition à l'esclavage.

Une grâce que je vous demande, monsieur, c'est de considérer un peu son caractère naturel & le mien. Quelles sont donc les qualités par les-

quelles il espère de m'attacher à lui? Eh! mon cher monsieur, si je dois être mariée malgré moi, que ce soit du moins à quelqu'un qui sache lire & écrire, enfin de qui je puisse apprendre quelque chose. Quel mari, qu'un homme dont tout le savoir se réduit à commander, & qui a besoin lui-même des instructions qu'il devroit donner à sa femme!

On me traitera de présomptueuse; on m'accusera de tirer vanité d'un peu de lecture & de facilité à écrire, comme on l'a déjà fait il y a peu de jours. Mais si ce reproche est bien fondé; l'assortiment n'en est-il pas plus inégal? Plus on me supposera d'estime pour moi-même, moins j'en dois avoir pour lui; & moins sommes-nous faits l'un pour l'autre. Je m'étois flattée, monsieur, que mes amis avoient un peu meilleure opinion de moi. Mon frère a dit, un jour, que c'étoit le cas même qu'on faisoit de mon caractère, qui donnoit de l'éloignement pour l'alliance de M. Lovelace : comment peut-on penser à un homme tel que M. Solmes?

Si l'on fait valoir la grandeur de ses offres, j'espère qu'il me sera permis de répondre, sans augmenter votre mécontentement, que tous ceux qui me connoissent ont lieu de me croire beaucoup de mépris pour ces motifs. Que peuvent les offres sur une personne qui a déjà tout ce qu'elle

défire; qui a plus, dans fon état de fille, qu'elle ne peut efpérer qu'un mari laiffe jamais à fa difpofition; dont la dépenfe, d'ailleurs, & l'ambition font modérées, & qui penferoit bien moins à groffir fon tréfor, en gardant le fuperflu, qu'à l'employer au foulagement des miférables? Ainfi, lorfque des vues de cette nature ont fi peu de force pour mon propre intérêt, peut-on fe figurer que des projets incertains, des idées éloignées d'agrandiffement de famille, dans la perfonne de mon frère & dans fes defcendans, aient jamais fur moi beaucoup d'influence?

La conduite que ce frère tient à mon égard, & le peu de confidération qu'il a marqué pour la fille, en aimant mieux hafader une vie que fa qualité de fils unique doit rendre précieufe, que de ne pas fatisfaire des paffions qu'il fe croiroit déshonoré de fubjuguer, & pour lefquelles j'ofe dire que fon propre repos & celui d'autrui demanderoient qu'on eût moins d'indulgence; fa conduite, dis-je, a-t-elle mérité, de moi en particulier, que je faffe le facrifice du bonheur de ma vie, & qui le fait? Celui peut-être de mon bonheur éternel, pour contribuer au fuccès d'un plan, dont je m'engage volontiers, fi l'on m'en accorde la permiffion, à démontrer, finon l'abfurdité, du moins l'incertitude & le défaut de vraifemblance?

J'appréhende, monsieur, que vous ne me trouviez trop de chaleur. Mais n'y suis-je pas forcée par l'occasion ? C'est pour en avoir mis trop peu dans mes oppositions, que je me suis attiré la disgrâce qui excite mes gémissemens. Passez quelque chose, je vous en conjure, à l'amertume d'un cœur qui se soulève un peu contre ses infortunes, parce que, se connoissant bien lui-même, il se rend témoignage qu'il ne les a pas méritées.

Mais pourquoi me suis-je arrêtée si longtems à la supposition que je suis prévenue en faveur d'une autre, lorsque j'ai déclaré à ma mère, comme je vous le déclare aussi, monsieur, que, si l'on cesse d'insister sur la personne de M. Solmes, je suis prête à renoncer, par toutes sortes d'engagemens, & à l'autre, & à tout autre homme ; c'est-à-dire, à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, de ma mère, de mes oncles, & de mon cousin Morden, en qualité d'exécuteur des dernières dispositions de mon grand-père. Pour ce qui regarde mon frère, on me permettra de dire que ses derniers traitemens ont été si peu fraternels, qu'ils ne lui donnent droit à rien de plus que mes civilités : & sur cette dette mutuelle, je puis ajouter qu'il est fort en arrière avec moi.

Si je ne me suis pas expliquée assez nettement sur

M. Solmes, pour faire connoître que le dégoût que j'ai pour lui ne vient point de la prévention dont on m'accuse en faveur d'un autre, je déclare solemnellement que fût-il le seul homme qui existât dans la nature, je ne voudrois pas être sa femme. Comme il est nécessaire pour moi de mettre cette vérité hors de doute, à qui puis-je adresser mieux mes sincères explications, qu'à un oncle qui fait hautement profession d'ouverture de cœur & de sincérité.

Cette raison m'encourage même à donner un peu plus d'étendue à quelques-unes de mes objections.

Il me paroît, comme à tout le monde, que M. Solmes a l'esprit extrêmement étroit, sans aucune sorte de capacité. Il est aussi grossier dans ses manières que dans sa figure. Son avarice est diabolique. Au milieu d'une immense fortune, il ne jouit de rien; & n'étant pas mieux partagé du côté du cœur, il n'est sensible aux maux de personne. Sa propre sœur ne mène-t-elle pas une vie misérable; qu'il pourroit rendre plus douce avec la moindre partie de son superflu. Et ne souffre-t-il pas qu'un oncle fort âgé, le frère de sa propre mère, ait obligation à des étrangers de la pauvre subsistance qu'il tire d'une demi-douzaine d'honnêtes familles? Vous connoissez, monsieur, mon caractère ouvert, franc, com-

municatif. Quelle vie feroit la mienne, dans un cercle si étroit & bornée uniquement à l'intérêt propre, hors duquel cette forte d'économie ne me laisseroit jamais sortir plus que lui-même.

Un homme tel que lui, capable d'amour ! Oui, pour l'héritage de mon grand-père, qui est situé, comme il l'a dit à plusieurs personnes (& comme il me l'a fait entendre à moi-même, avec cette espèce de plaisir que prend une ame basse à laisser voir que c'est son propre intérêt qui lui fait désirer quelque faveur d'autrui) dans un canton si favorable pour lui, qu'il serviroit à faire valoir au double une partie considérable de son propre bien. L'idée de cette acquisition, par une alliance qui releveroit un peu son obscurité, peut lui faire penser qu'il est capable d'amour, & lui persuader même qu'il en ressent. Mais ce n'est au plus qu'un amour subordonné. Les richesses seront toujours sa première passion. Celles qu'il possède ne lui ont été laissées qu'à ce titre, par un autre avare. Et l'on veut me faire renoncer à tous les goûts dont je fais mes délices, pour m'avilir à penser comme lui, ou pour mener la plus malheureuse vie du monde ! Pardonnez, monsieur, la dureté de ces expressions. On ménage quelquefois moins qu'on ne voudroit les personnes pour lesquelles on se sent

du

du dégoût : lorsqu'on leur voit accorder une faveur dont on ne les croit pas dignes : & je suis plus excusable qu'une autre, dans le malheur que j'ai d'être pressée avec une violence qui ne me permet pas de choisir toujours mes termes.

Quand cette peinture seroit un peu trop forte, c'est assez que je me la représente sous ces couleurs, pour ne le voir jamais dans le jour sous lequel il m'est offert. Bien plus ; quant à l'épreuve, il pourroit se trouver dix fois meilleur que je l'ai représenté, & que je ne le crois de bonne foi, il ne laisseroit pas d'être dix fois plus désagréable pour moi, qu'aucun autre homme, Je vous conjure donc, monsieur, de vous rendre l'avocat de votre nièce, pour la garantir d'un malheur qu'elle redoute plus que la mort.

Mes deux oncles peuvent obtenir beaucoup de mon père, s'ils ont la bonté d'embrasser un peu mes intérêts. Soyez persuadé, monsieur, que ce n'est pas l'obstination qui me gouverne. C'est l'aversion ; c'est une aversion qu'il m'est impossible de vaincre. Dans le sentiment de l'obéissance que je dois à la volonté de mon père, je me suis efforcée de raisonner avec moi-même, & j'ai mis mon cœur à toutes sortes d'épreuves; mais il se refuse à mes efforts. Il me reproche de le tenter en faveur d'un homme, qui, dans la vue sous laquelle il se présente à moi,

n'a rien de fupportable à mes yeux ; & qui, n'ignorant pas l'excès de mon averfion, ne feroit pas capable d'une perfécution fi odieufe, s'il avoit les fentimens d'un honnête homme.

Puiffiez-vous trouver affez de force à mes raifons pour en être attendri! Vous les foutiendriez de votre crédit, & j'oferois tout en efpérer. Si vous n'approuvez pas ma lettre, je ferai bien malheureufe ! Cependant la juftice m'oblige de vous écrire avec cette franchife, pour apprendre à M. Solmes fur quoi il peut compter. Pardonnez-moi ce qu'une fi longue apologie peut avoir eu d'ennuyeux pour vous. Souffrez qu'elle ait un peu de poids fur votre efprit & fur votre cœur. Vous obligerez à jamais votre, *&c.*

CLARISSE HARLOVE.

RÉPONSE DE M. ANTONIN HARLOVE.

MA nièce Clary, vous auriez mieux fait de ne pas nous écrire, ou de n'écrire à aucun de nous. Pour moi, en particulier, le mieux auroit été de ne jamais m'entretenir du fujet fur lequel vous m'écrivez. *Celui qui parle le premier dans fa caufe*, dit le fage, *paroît avoir raifon*; mais fon voifin *vient enfuite*, *& l'examine*. Je ferai ici votre voifin, & je vais examiner votre cœur jufqu'au

fond, du moins ſi votre lettre eſt écrite du fond du cœur. Cependant je conçois que c'eſt une entrepriſe, parce que votre adreſſe (1) eſt aſſez connue dans l'écriture. Mais comme il eſt queſtion de défendre l'autorité d'un père, le bien, l'honneur & la proſpérité de la famille d'où l'on eſt ſorti, il ſeroit bien ſurprenant qu'on ne pût renverſer tous les beaux argumens par leſquels un *enfant rebelle* veut ſoutenir ſon obſtination. Vous voyez que j'ai une ſorte de répugnance à vous donner le nom de *miſs Clary Harlove*.

Premièrement, ne convenez-vous pas (& cela malgré la déclaration contraire que vous avez faite à votre mère) que vous préférez l'homme que nous haïſſons tous, & qui nous le rend bien; Enſuite quel portrait faites-vous d'un digne homme? Je m'étonne que vous oſiez parler ſi librement d'un homme pour lequel nous avons tous du reſpect. Mais c'eſt peut-être par cette raiſon même.

Comme vous commencez votre lettre! Parce que je vous ai recommandé M. Solmes comme mon ami, vous l'en traitez plus mal. C'eſt le

---

(1) Chaque lettre portant le caractère de celui qui l'écrit; celle-ci ſe ſent beaucoup du naturel groſſier de l'oncle Antonin, que M. Lovelace nomme quelque part un *gros matelot*. On a tâché de conſerver cette teinture autant que la différence des langues l'a permis.

vrai sens de votre beau langage, miss. Je ne suis pas si sot que je ne m'en apperçoive bien. Ainsi donc, un *put*... reconnu doit-être préféré à un homme qui aime l'argent ? Souffrez que je vous le dise, ma nièce, cela ne convient pas trop à une personne aussi délicate qu'on vous l'a toujours crue. Qui commet le plus d'injustice, croyez-vous, d'un homme qui prodigue, ou d'un homme qui épargne ; L'un garde son propre argent ; l'autre dépense celui d'autrui. Mais votre favori est un homme sans défaut.

Votre sexe a le diable au corps. Je demande pardon à dieu de l'expression. La plus délicate d'entre vous autres femmes préférera un libertin, un *put*.., Je suppose qu'il ne faut pas répéter ce vilain mot. Le mot offenseroit, tandis que le vicieux qui est nommé par ce mot, plaît & obtient la préférence. Je ne serois pas demeuré garçon jusqu'aujourd'hui, si je n'avois remarqué ce tas de contradictions dans toutes autant que vous êtes. Des *coureuses de moucherons* & des *avaleuses de chamaux*, comme dit fort bien la vénérable sainte écriture. Quels noms la perversité ne donne-t-elle pas aux choses ? Un homme prudent, qui a l'intention d'être juste à l'égard de tout le monde, est un avare ; tandis qu'un vil débauché sera baptisé du nom de galant homme, d'homme poli, je vous en réponds.

On ne m'ôtera pas de la tête que Lovelace n'auroit jamais autant de considération pour vous qu'il en affecte, sans deux raisons. Et, quelles sont-elles? Son dépit contre nous, c'en est une. L'autre, c'est votre fortune indépendante. Il est à souhaiter que votre grand-père, en faisant ce qu'il a fait, ne vous eût pas accordé tant de pouvoir, comme je le puis dire. Mais il ne pensoit guère que sa petite-fille bien-aimée en eût abusé contre tous ses parens, comme elle a fait.

Que peut espérer M. Solmes, si vous avez le cœur prévenu? Oui-dà, ma nièce, Clary? c'est donc vous qui parlez de la sorte? N'a-t-il donc rien à espérer de la recommandation de votre père & de votre mère, & de la nôtre? Non, rien du tout, ce me semble. Cela est fort beau, en vérité. J'aurois pensé pourtant qu'avec un enfant respectueux, comme nous vous l'avons toujours crue, ce devoit être assez. Le fond que nous avons fait sur votre obéissance nous a fait aller en avant. Il n'y a plus de remède à présent; car nous ne voulons pas qu'on se moque de nous, ni de notre ami M. Solmes. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Si votre bien lui est convenable, où est donc la merveille? Cela prouve-t-il, ma nièce, le bel esprit, qu'il n'ait point d'amour pour vous? Il faut bien qu'il trouve quelque chose d'agréable.

avec *vous*, puifqu'il n'a rien d'agréable à fe promettre de *vous*. Remarquez bien cela. Mais, dites-moi un peu, ce bien n'eft-il pas à nous, en quelque forte? N'y avons-nous pas notre intérêt, & un droit qui a précédé le vôtre, fi l'on avoit égard au droit? D'où vous vient-il, fi ce n'eft du radotage d'un bon vieillard, (dieu veuille avoir fon ame)! qui vous l'a donné par préférence à tous autant que nous fommes? Par conféquent, ne devons-nous pas avoir droit de choifir qui aura ce bien en mariage avec vous. Et pouvez - vous fouhaiter en confcience que nous le laiffions emporter à un drôle qui nous hait tous? Vous me recommandez de bien pefer ce que vous m'avez écrit. Pefez bien cela vous-même, petite fille; & vous trouverez que nous avons plus à dire pour nous, que vous ne vous en doutez.

A l'égard de la dureté, comme vous dites, avec laquelle on vous traite, prenez-vous-en à vous-même...... Il dépend de vous de la faire finir. Ainfi, je regarde cela comme rien. On ne vous a bannie & confinée qu'après avoir tenté avec vous les prières & les bons difcours..... Remarquez bien cela. Et M. Solmes ne peut que faire à votre obftination. Remarquez cela auffi.

Pour la liberté de faire des vifites & d'en recevoir, c'eft une chofe dont vous ne vous êtes

jamais beaucoup souciée. Ainsi, c'est une peine qu'on n'a jointe aux autres que pour faire un poids dans la balance. Si vous parlez du désagrément, c'en est un pour nous comme pour vous. Une jeune créature si aimable! une fille, une nièce dont nous faisons notre gloire! d'ailleurs, cet article dépend de vous comme le reste. Mais votre cœur se refuse, dites-vous, lorsque vous voudriez vous persuader à vous-même d'obéir à vos parens : n'est-ce pas une belle description que vous faites-là? Et malheureusement elle n'est que trop vraie dans la partie qui vous regarde. Mais moi, je suis sûr que vous pourriez aimer M. Solmes, si vous le vouliez. Il m'est venu à l'esprit de vous commander de le haïr, peut-être qu'alors vous l'aimeriez; car j'ai toujours remarqué dans votre sexe une horrible perversité romanesque. Faire & aimer ce que vous ne devriez pas, c'est boire & manger pour vous autres femmes.

Je suis absolument de l'avis de votre frère, que si la lecture & l'écriture vont assez à l'esprit des jeunes filles, ce sont des choses trop fortes pour leur jugement. Vous dites qu'on pourra vous accuser d'être vaine, d'être présomptueuse : c'est la vérité, ma nièce. Il y a de la présomption & de la vanité à mépriser un honnête homme, qui sait lire & écrire aussi bien que la plupart des

honnêtes gens ; c'eſt moi qui vous le dis. Et où avez-vous pris, s'il vous plaît, que M. Solmes ne ſait ni lire ni écrire ? Mais il vous faut un mari qui puiſſe vous apprendre quelque choſe ! Ce qui ſeroit à ſouhaiter, c'eſt que vous connuſſiez auſſi bien votre devoir que vos talens. Voilà, ma nièce, ce qu'il vous faut apprendre ; & M. Solmes aura quelque choſe, par conſéquent, dont il pourra vous inſtruire. Je ne veux pas lui montrer votre lettre, quoique vous paroiſſiez le ſouhaiter ; de peur qu'elle ne l'excite à devenir un maître d'école trop ſévère, lorſque vous ſerez à lui.

Mais, à préſent que j'y penſe, ſuppoſons que vous ſachiez mieux écrire que lui. Eh bien ! vous lui en ſerez plus utile. Cela n'eſt-il pas certain ? Perſonne n'entend mieux que vous l'économie ; vous tiendrez ſes comptes, & vous lui épargnerez la dépenſe d'un homme d'affaires. Je puis vous aſſurer que c'eſt un grand avantage dans une famille ; car la plupart de ces gens d'affaires ſont de vilains frippons, qui ſe gliſſent quelquefois dans les biens d'un homme avant qu'il les connoiſſe, & qui le forcent aſſez ſouvent de leur payer l'intérêt de ſon propre revenu. Je ne vois pas pourquoi ces ſoins ſeroient au-deſſous d'une bonne femme. Cela vaut mieux que de paſſer les nuits à table, ou à manier des

cartes, & de se rendre inutile au bien d'une famille, comme c'est la mode aujourd'hui. Je donnerois volontiers au diable toutes celles qui sont dans ce mauvais train; si ce n'est, grâce à ma bonne étoile, que j'ai le bonheur d'être encore garçon. Mais pour vous, l'administration est une partie dans laquelle vous êtes admirablement versée. Vous êtes fâchée même qu'on vous l'ait ôtée ici, comme vous savez. Ainsi, miss, avec M. Solmes, vous aurez toujours quelque chose à tenir en compte pour votre avantage & pour celui de vos enfans. Avec l'autre, vous aurez peut-être aussi quelque chose à compter, mais ce sera ce qui vous passera *par-dessus l'épaule gauche;* c'est-à-dire, ses dissipations, ses emprunts & ses dettes, qu'il ne paiera jamais. Allez, allez, ma nièce, vous ne connoissez pas encore le monde. Un homme est un homme. Vous ne ferez peut-être que partager un bel homme avec bien d'autres femmes, & des femmes couteuses, qui vous dépenseront tout ce que vous aurez eu la bonté d'épargner. Tenons-nous donc à M. Solmes; nous, pour notre argent, & vous, pour le vôtre, j'espère.

Mais M. Solmes est un homme grossier. Il n'a point ce qu'il faudroit pour votre délicatesse, apparemment, parce qu'il ne se met pas comme un petit maître, & parce qu'il ne se répand pas

en ridicules complimens, qui sont le poison des esprits femelles. Je vous assure, moi, que c'est un homme de sens. Personne n'est plus raisonnable avec nous. Mais vous le fuyez avec tant de soin, qu'il n'a jamais occasion de se faire connoître. D'ailleurs, l'homme le plus sensé à l'air d'un fou lorsqu'il est amoureux, sur-tout, s'il se voit méprisé, & traité aussi mal qu'il l'a été la dernière fois qu'il a voulu s'approcher de vous.

A l'égard de sa sœur, elle s'est précipitée, comme vous le voudriez faire, malgré tous ses avertissemens. Il lui avoit déclaré à quoi elle devoit s'attendre, si elle faisoit le mariage qu'elle a fait. Il lui tient parole, comme tout honnête homme y est obligé. Il en doit cuire, pour les fautes dont on est bien averti; prenez garde que ce cas ne soit le vôtre. Remarquez bien cela.

Son oncle ne mérite de lui aucune faveur, car il n'a rien épargné pour attirer vers soi la succession d'un frère, qui avoit toujours été destinée pour M. Solmes, leur neveu commun. Trop de facilité à pardonner ne fait qu'encourager les offenses. C'est la maxime de votre père; & si elle étoit mieux observée, on ne verroit pas tant de filles opiniâtres. La punition est un service qu'on rend aux pécheurs. Les récompenses ne doivent être que pour ceux qui les méritent;

& je suis d'avis qu'on ne sauroit avoir assez de rigueur contre les fautes volontaires.

Quant à son amour, il n'en a que trop, si vous le mesurez à la conduite que vous avez tenue dans ces derniers tems. Je ne fais pas difficulté de vous le dire. Et c'est son malheur, comme il pourra bien arriver que ce soit quelque jour le vôtre.

Pour son avarice, que vous appelez méchamment *diabolique;* mot assez libre, je vous en réponds, dans la bouche d'une jeune fille, il vous convient moins qu'à personne de lui faire ce reproche, vous, à qui, de son seul mouvement, il propose de donner tout ce qu'il possède au monde; preuve qu'avec tout son amour pour les richesses, il en a encore plus pour vous. Mais, afin qu'il ne vous reste aucune excuse de ce côté-là, nous le lierons par des articles que vous dicterez vous-même, & nous l'obligerons à vous assigner une somme honnête; dont vous disposerez entièrement. C'est ce qu'on vous a déjà proposé, & ce que j'ai dit à la bonne & digne madame Howe, en présence de sa fille hautaine, dans la vue que cela passât jusqu'à vous.

Lorsqu'il est question de répondre sur la prévention dont on vous accuse pour Lovelace, vous offrez de ne jamais le prendre sans notre consentement. Cela signifie clairement que vous

conserverez l'espérance de nous amener au point, à force d'attendre & de nous fatiguer. Il ne perdra pas les siennes, aussi long-tems qu'il vous verra fille. Et pendant ce tems-là vous ne cesserez pas de nous tourmenter; vous nous mettrez dans la nécessité de veiller continuellement sur vous, & nous n'en serons pas moins exposés à son insolence & à ses menaces. Souvenez-vous de dimanche dernier. Que seroit-il arrivé, si votre frère & lui s'étoient rencontrés à l'église ; Faut-il vous dire aussi que vous ne ferez pas d'un esprit tel que le sien, ce que vous pouvez espérer du digne M. Solmes. Vous faites trembler l'un : l'autre vous fera trembler vous-même ; remarquez bien cela. Vous n'aurez personne alors à qui vous puissiez avoir recours. S'il arrivoit quelque mésintelligence entre vous & M. Solmes, nous pourrions tous nous entremettre, & ce ne seroit pas sans effet. Mais avec l'autre on vous diroit : tirez-vous d'affaire ; vous l'avez bien mérité. Personne ne voudroit, ou n'oseroit ouvrir la bouche en votre faveur. Il ne faut pas, ma nièce, que la supposition de ces querelles domestiques vous épouvante. L'heureux mois du mariage n'est aujourd'hui que de quinze jours. C'est un drôle d'état, mon enfant, soit qu'on y entre par soi-même, ou par la direction de ses parens. De trois frères que nous sommes,

il n'y en a qu'un, comme vous le ſavez, qui ait eu le courage de ſe marier. Et pourquoi, à votre avis? Parce que l'expérience d'autrui nous a rendus ſages.

N'ayez pas tant de mépris pour l'argent. Vous en apprendrez peut-être la valeur. C'eſt une connoiſſance qui vous manque, & que, de votre propre aveu, M. Solmes eſt capable de vous donner.

Je condamne aſſurément votre chaleur. Je ne paſſe rien à des chagrins que vous vous attirez vous-même. Si j'en croyois la cauſe injuſte, je ſerois volontiers votre avocat: mais c'eſt un de mes anciens principes, que les enfans doivent être ſoumis à l'autorité de leurs parens. Lorſque votre grand-père vous laiſſa une bonne partie de ſa ſucceſſion, quoique ſes trois fils, un petit-fils, & votre ſœur ainée fuſſent exiſtans, nous y acquieſçâmes tous. Il ſuffiſoit que notre père l'eût voulu. C'eſt à vous d'imiter cet exemple. Si vous n'y êtes pas diſpoſée, ceux qui vous le donnent n'en ſont que plus en droit de vous trouver inexcuſable. Remarquez cela, ma niéce.

Vous parlez de votre frère d'un ton trop mépriſant; & dans la lettre que vous lui écrivez, vous n'êtes pas aſſez reſpectueuſe; non plus que dans celle que vous écrivez à votre ſœur. C'eſt votre frère, après tout, qui eſt plus âgé que

vous d'un tiers. C'eſt un homme. Lorſque vous avez tant de conſidération pour une *connoiſſance d'un an*, ayez la bonté, je vous prie de ne pas oublier ce qui eſt dû à un frère, qui eſt, après nous, le chef de la famille, & de qui dépend, en un mot, le nom, comme de votre juſte complaiſance dépend le plus noble plan qu'on ait jamais formé pour l'honneur de ceux dont vous ſortez. Je vous demande ſi l'honneur de votre famille n'en eſt pas un pour vous? Si vous ne le penſez pas, vous n'en êtes que moins digne. On vous fera voir le plan, à condition que, bon ou mauvais, vous promettiez de le lire ſans préjugé. Si l'amour ne vous a pas troublé le cerveau, je ſuis sûr que vous l'approuverez. Mais ſi vous êtes malheureuſement dans cet état-là, M. Solmes fût-il un ange, cela ne ſerviroit de rien; le diable eſt l'amour, & l'amour eſt le diable, lorſqu'une femme ſe le met dans la tête. J'en ai vu pluſieurs exemples.

Quand M. Solmes ſeroit le ſeul homme qui exiſtât dans la nature, vous ne voudriez pas de lui. Vous ne voudriez pas, miſs! En vérité, cela eſt charmant. Nous voyons combien il y a d'amertume en effet dans votre eſprit. Ne ſoyez pas ſurpriſe, puiſque vous en êtes à déclarer des *volontés* ſi abſolues, que ceux qui ont de l'autorité ſur vous diſent à leur tour: *Nous voulons* que vous

ayez M. Solmes. Je ſuis du nombre. Remarquez bien cela. Et s'il vous convient de dire *non*, il nous convient à nous de dire *oui*. *Ce qui eſt bon pour monſieur eſt bon pour madame*. Mettez encore cela au nombre de vos remarques.

J'appréhende humblement que M. Solmes ne ſoit *un homme*, & *un homme d'honneur*. Gardez-vous par conſéquent de le pouſſer trop. Il eſt auſſi touché de pitié pour vous, que d'amour. Il répète ſans ceſſe qu'il vous convaincra de ſon amour par des actions, puiſqu'il ne lui eſt pas permis de l'exprimer par des paroles; & toute ſa confiance pour l'avenir eſt dans votre généroſité. Nous ſuppoſons en effet qu'il peut s'y fier. Nous l'exhortons à le croire, & cela ſoutient ſon courage; de ſorte que c'eſt à votre père & à vos oncles qu'il faut vous prendre de ſa conſtance. Vous ſentez bien que ce doit être encore une marque de votre obéiſſance.

Vous devez ſentir qu'en me diſant, comme vous faites, qu'il y auroit de l'injuſtice à recevoir les articles qui vous ſont offerts, votre réflexion tombe ſur votre père & ſur nous. Il y a, dans votre lettre, quantité d'autres endroits qui ne méritent pas moins de cenſure; mais nous les attribuons à ce que vous nommez *l'amertume* de votre cœur. Je ſuis bien aiſe que vous nous ayez fourni ce mot, parce que nous aurions été

embarraſſés à trouver un autre nom, & qu'on pourroit en employer de moins favorables.

Je n'ai pas ceſſé de vous aimer tendrement, miſs; &, quoique ma nièce, je vous regarde comme une des plus charmantes filles que j'aie jamais vues. Mais, ſur ma conſcience, je vous crois obligée d'obéir à votre père & à votre mère, & d'avoir de la complaiſance pour votre oncle Jules & pour moi. Vous ſavez fort bien, que nous n'avons que votre avantage à cœur, pourvu qu'il s'accorde, à la vérité, avec l'avantage & l'honneur de toute la famille. Que faudroit-il penſer de celui d'entre nous qui ne chercheroit pas le bien commun, & qui voudroit aimer une partie contre le tout? Dieu nous en préſerve! Vous voyez que je ſuis pour tout le monde. Que m'en reviendra-t-il, de quelque manière que les choſes puiſſent tourner? Ai-je beſoin de richeſſes? Mon frère Jules ne peut-il pas dire de même? Et puis, ma nièce Clary, ſongez à ce qui vous en arriveroit.

Si vous pouviez ſeulement aimer M. Solmes! Mais vous ne ſavez pas, vous dis-je, de quoi vous êtes capables. Vous vous encouragez dans votre dégoût. Vous permettez à votre cœur *de ſe refuſer....* Je vous aſſure, que je ne l'aurois jamais cru auſſi avancé qu'il eſt. Faites un effort ſur lui, ma nièce, & repouſſez-le auſſi vîte qu'il recule.

recule. C'eſt ce que nous faiſons, nous autres, à l'égard de nos matelots & de nos ſoldats, dans nos combats de mer, ſans quoi, nous ne vaincrions jamais. Nous ſommes tous certains que vous remporterez la victoire; pourquoi? Parce que vous le devez. Voilà ce que nous penſons, de quelque manière que vous en penſiez vous-même. Et de qui vous imaginez vous que les penſées doivent avoir la préférence? Il ſe peut que vous ayez plus d'eſprit que nous; mais ſi vous êtes plus ſage, il eſt donc bien inutile que nous ayons vécu trente ou quarante ans plus que vous.

Cette lettre eſt auſſi longue que la vôtre. Peut-être n'eſt-elle pas écrite ſi vivement, ni dans un ſtyle auſſi poli que celui de ma nièce; mais je ſuis perſuadé que la force des argumens eſt de mon côté, & vous m'obligerez extrêmement, ſi vous nous faites connoître, par votre ſoumiſſion à tous nos déſirs, que vous en êtes perſuadée auſſi. Si vous n'en faites rien, vous ne devez pas compter de trouver en moi un avocat, ni même un ami, quelque chère que vous me ſoyez; car ce ſera même un ſujet de chagrin pour moi, d'avoir la qualité de,

Votre oncle,

ANTONIN HARLOVE.

Mardi, à deux heures après minuit.

P. S. Vous ne devez plus m'écrire que pour m'apprendre votre soumission. Mais je m'imagine que cette défense est inutile, car je suis sûr que mes argumens sont sans réplique. Je sais qu'ils le sont. Aussi ai-je écrit nuit & jour depuis dimanche au matin, à l'exception des heures de l'église, & autres tems pareils. Mais cette lettre, je vous le dis, est la dernière de la part de A. H.

LETTRE XXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Mardi, 16 Mars.

APRÈS avoir trouvé si peu de faveur auprès de ma famille, j'ai pris une résolution qui vous surprendra. Ce n'est rien moins que d'écrire à M. Solmes même. Ma lettre est partie, & je viens de recevoir la réponse. Il faut qu'on l'ait aidé, car j'ai vu un autre de ses écrits, dont le style étoit assez pauvre & l'orthographe misérable. Pour l'adresse, je la crois de lui; & vous le reconnoîtrez à cette marque. Je mets sous mon enveloppe une lettre que j'ai reçue de mon frère; à l'occasion de celle que j'ai écrite à M. Solmes. Je m'étois figuré qu'il n'étoit pas impossible de

faire perdre à cet homme-là ses vaines espérances, & que cette voie étoit la plus sûre. Elle méritoit du moins d'être tentée. Mais vous verrez que rien ne me réussit. Mon frère a trop bien pris ses mesures.

A M. SOLMES.

Mercredi, 15 Mars.

MONSIEUR,

VOUS serez surpris de recevoir une lettre de moi, & le sujet ne vous paroîtra pas moins extraordinaire. Mais, je me crois justifiée par la nécessité de ma situation, sans avoir besoin d'autre apologie.

Lorsque vous avez commencé à vous lier avec la famille de mon père, vous avez trouvé la personne qui vous écrit, dans une condition fort heureuse, chérie des parens les plus tendres & les plus indulgens, favorisée de l'affection de ses oncles, honorée de l'estime de tout le monde.

Que la scène est changée ! Il vous a plu de jeter sur moi un œil de faveur. Vous vous êtes adressée à mes amis. Vos propositions ont été approuvées d'eux ; approuvées sans ma participation comme si mon goût & mon bonheur devoient être comptés pour rien. Ceux qui ont droit d'attendre de moi tous les devoirs d'une obéissance

raisonnable, ont insisté sur une soumission sans réserve. Je n'ai pas eu le bonheur de penser comme eux, & c'est la première fois que mes sentimens ont été différens des leurs. Je les ai suppliés de me traiter avec un peu d'indulgence! dans un point si important pour le bonheur de ma vie ; mais, hélas ! sans succès. Alors je me suis crue obligée, par l'honnêteté naturelle, de vous expliquer ce que je pense, & de vous déclarer même que mes affections sont engagées. Cependant je vois avec autant de chagrin que d'étonnement, que vous avez persisté dans vos vues, & que vous y persistez encore.

L'effet en est si triste pour moi, que je ne puis trouver de plaisir à vous le représenter. Le libre accès que vous avez dans toute ma famille ne vous en a que trop informé ; trop pour l'honneur de votre propre générosité, & pour ma réputation. Je suis traitée, par rapport à vous, comme je ne l'avois jamais été, comme on ne m'a jamais cru digne de l'être ; & l'on fait dépendre ma grace d'une condition dure, impossible, qui est de préférer, à tous les autres hommes, un homme à qui mon cœur refuse cette préférence.

Dans la douleur d'une infortune que je ne dois attribuer qu'à vous & à votre cruelle persévérance, je vous écris, monsieur, pour vous

redemander la paix de l'esprit, que vous m'avez dérobée ; pour vous demander l'affection de tant de chers amis, dont vous m'avez privée ; &, si vous avez ce fond de générosité qui doit distinguer un galant homme, pour vous conjurer de finir une recherche qui expose à tant de disgrâces une personne que vous faites profession d'estimer.

Si vous avez un peu de considération pour moi, comme mes amis veulent me le persuader, & comme vous le déclarez vous-même, n'est-ce pas à vous seul qu'elle se rapporte ? & peut-elle être de quelque mérite aux yeux de celle qui en est le malheureux objet, lorsqu'elle produit des effets si pernicieux pour son repos ? Vous devez même sentir que vous vous trompez sur ce point ; car un homme prudent peut-il vouloir épouser une femme qui n'a point un cœur à lui donner, une femme qui ne sauroit l'estimer, & qui ne peut faire par conséquent qu'une fort mauvaise femme ? Quelle cruauté n'y auroit-il pas à rendre mauvaise une femme qui feroit toute sa gloire d'être bonne ?

Si je suis capable de quelque discernement, nos caractères & nos inclinations se ressemblent fort peu. Vous serez moins heureux avec moi qu'avec toute autre personne de mon sexe. Le traitement que j'essuie, & l'opiniâtreté, puis-

qu'on lui donne ce nom, avec laquelle j'y résiste, doivent suffire pour vous en convaincre, quand je n'aurois pas une aussi bonne raison à donner, que l'impossibilité de recevoir un mari que je ne puis estimer.

Ainsi, monsieur, si vous ne vous sentez pas assez de générosité pour sacrifier quelque chose en ma faveur, souffrez que, pour l'amour de vous-même & de votre propre bonheur, je vous demande la grâce de renoncer à moi & de placer vos affections dans quelque sujet qui le mérite mieux. Pourquoi voudriez-vous me rendre misérable sans être plus heureux? Vous pouvez dire à ma famille que, n'ayant aucun espoir, si vous avez la complaisance d'employer ce terme, de faire impression sur mon esprit (réellement, monsieur, il n'y a point de vérité qui soit plus certaine), vous êtes résolu de ne plus penser à moi, & de tourner vos vues d'un autre côté. En vous rendant à ma prière, vous acquerrez des droits sur ma reconnoissance, qui m'obligeront d'être toute ma vie,

Votre très-humble servante,

CLARISSE HARLOVE.

A miss CLARISSE HARLOVE, *de la part de son très-humble esclave.*

TRÈS-CHÈRE MISS,

VOTRE lettre a produit sur moi un effet tout contraire à celui que vous paroissiez en attendre. En me faisant l'honneur de m'apprendre votre disposition, elle m'a convaincu plus que jamais de l'excellence de votre caractère. Donnez à ma recherche le nom d'intérêt propre, ou tout autre nom, je suis résolu d'y persister; & je m'estimerai heureux, si, à force de patience, de persévérance & de respect, ferme & inaltérable, je puis surmonter enfin les difficultés.

Comme vos bons parens, vos oncles & vos autres amis, m'ont donné parole que vous n'aurez jamais M. Lovelace, s'ils peuvent l'empêcher, & que je suppose qu'il n'y en a point d'autres dans mon chemin : j'attendrai patiemment la fin de cette affaire. Je vous en demande pardon, miss; mais vouloir que je renonce à la possession d'un trésor inestimable, pour rendre un autre heureux, & pour lui faciliter les moyens de me supplanter, c'est comme si quelqu'un venoit me prier d'être assez généreux pour lui donner toutes mes richesses, parce qu'elles seroient nécessaires à son bonheur.

Je vous demande pardon encore une fois, chère miss ; mais je suis résolu de persévérer, quoique je sois bien fâché que vous en ayez quelque chose à souffrir, comme vous me faites l'honneur de me le dire. Avant le bonheur de vous voir, je n'avois pas encore vu de femme que j'eusse pu aimer ; & tandis qu'il me restera de l'espérance, & que vous ne serez point à quelque homme plus heureux, je dois être & serai votre fidelle & obéissant admirateur,

ROGER SOLMES.

M. JAMES HARLOVE, à miss CLARISSE.

LA belle imagination, d'écrire à M. Solmes pour lui persuader de renoncer à ses prétentions sur vous ! De toutes les jolies idées romanesques qui vous sont passées par la tête, c'est assurément une des plus extraordinaires. Mais pour ne rien dire de ce qui nous a tous remplis d'indignation contre vous (j'entends l'aveu que vous faites de votre prévention en faveur d'un infame, & votre impertinence sur mon compte & sur celui de vos oncles, dont l'un, mon enfant, vous a poussé une botte assez vive,) comment pouvez-vous attribuer à M. Solmes le traitement qui vous arrache des plaintes si amères ? Vous savez fort bien, petite folle que vous êtes, que

c'est votre passion pour Lovelace qui vous attire toutes vos peines, & qu'il n'auroit pas fallu vous attendre à moins, quand M. Solmes ne vous auroit pas fait l'honneur de penser à vous.

Comme vous ne pouvez nier cette vérité, considérez, jolie petite causeuse (si votre cœur malade vous permet de considérer quelque chose,) quelle belle apparence vos plaintes & vos accusations ont à nos yeux. De quel droit, s'il vous plaît, demandez-vous à M. Solmes le rétablissement de ce que vous nommez votre ancien bonheur (bonheur de nom; car, si vous aviez cette idée de notre amitié, vous souhaiteriez qu'elle vous fût rendue, lorsque ce rétablissement dépend de vous). Ainsi, miss l'eveillée, retranchez les figures pathétiques, si vous n'avez pas l'habileté de les placer mieux. Prenez pour principe, que, soit que vous ayez M. Solmes ou non, vous n'aurez jamais les délices de votre cœur, ce vil libertin de Lovelace, si votre père & votre mère, vos oncles & moi, nous pouvons l'empêcher. Non, ange tombé, vous ne nous donnerez point un fils, un neveu, & un frère de cette espèce, en vous donnant à vous-même un si infame débauché pour mari. Ainsi faites taire là-dessus votre cœur, & n'y tournez plus vos pensées, si vous vous proposez d'obtenir jamais le pardon & les bonnes

grâces de votre famille, sur-tout, de celui qui ne cesse point encore de se dire,

Votre frère,

JAMES HARLOVE.

P. S. JE connois la ruse de vos lettres. Si vous m'envoyez une réponse à celle-ci, je vous la renverrai sans l'ouvrir, parce que je ne veux point disputer sur des points si clairs. Une fois pour toutes, j'ai voulu vous redresser sur M. Solmes, que je crois fort blâmable de penser à vous.

LETTRE XXXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 17 Mars.

JE reçois, mes enfans, avec beaucoup de plaisir les joyeuses assurances de votre fidélité & de votre amitié. Que nos principaux amis & les plus dignes de notre confiance, ceux que j'ai nommés dans ma dernière lettre, soient informés de mes sentimens.

Pour toi, Belford, je voudrois te voir ici le plutôt qu'il te sera possible. Il me semble que je

n'aurai pas si-tôt besoin des autres ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent venir chez milord M....., où je dois me rendre aussi, non pour les recevoir, mais pour assurer ce vieil oncle, qu'il n'y a point de nouveau malheur en campagne qui puisse demander son entremise.

Mon intention est de t'avoir ici constamment auprès de moi. Il n'est pas question de ma sûreté. La famille s'en tient aux mauvais propos. Elle aboie de loin. Mais je pense à mon amusement. Tu m'entretiendras des anteurs grecs, latins & anglois, pour garantir de la léthargie un esprit malade d'amour.

Je suis d'avis que tu viennes dans ton vieil uniforme ; ton valet sans livrée, & sur un pied de familiarité honnête avec toi. Tu le feras passer pour un parent éloigné, à qui tu cherches à procurer de l'emploi par ton crédit *là haut* ; à la cour, j'entends, quoique tu t'imagines bien que je ne parle point du ciel. Tu me trouveras dans un petit cabaret à biere, qui n'en porte pas moins ici le titre d'auberge, à l'enseigne du *Cerf blanc*, dans un mauvais village à cinq milles du château d'Harlove. Ce château est connu de tout le monde ; car, il est sorti du fumier, comme Versailles, depuis un tems qui n'est pas immémorial. Tu ne rencontreras pas de pauvres qui ne le connoissent encore mieux ; mais seulement depuis peu d'an-

nées, qu'on a vu paroître un certain ange parmi les enfans des hommes.

Mes hôtes ſont des gens pauvres, mais honnêtes. Ils ſe ſont mis dans la tête que je ſuis un homme de qualité qui a quelque raiſon de ſe déguiſer; & leurs reſpects n'ont pas de bornes. Toute leur famille conſiſte dans une vive & jolie petite créature, qui a ſes dix-ſept ans depuis ſix jours. Je l'appelle mon *Bouton de Roſe*. Sa grand-mère (car elle n'a pas de mère) eſt une bonne vieille femme, auſſi agréable qu'on en ait jamais vu remplir un fauteuil de paille dans le coin d'une cheminée, & qui m'a prié fort humblement d'être pitoyable pour ſa petite-fille. C'eſt le moyen d'obtenir quelque choſe de moi. Combien de jolies petites créatures me ſont paſſées par les mains, auxquelles j'aurois fait ſcrupule de penſer, ſi l'on eût reconnu mon pouvoir, & commencé par implorer ma clémence! Mais le *debellare ſuperbos* ſeroit ma deviſe, ſi j'en avois une nouvelle à choiſir.

Cette pauvre petite eſt d'une ſimplicité qui te plaira beaucoup. Tout eſt humble, officieux, innocent dans ſon air & dans ſes manières. J'aime en elle ces trois qualités, & je la garde pour ton amuſement, tandis que je ſerai à combattre le mauvais tems, en faiſant ma ronde autour des murs & des enclos du château d'Harlove. Tu

auras le plaisir de voir à découvert, dans son ame, tout ce que les femmes du haut rang apprennent à cacher, pour se rendre moins naturelles, & par conséquent moins aimables.

Mais je te charge (& tu n'y manqueras pas, si tu sens combien il te conviendroit peu d'entreprendre ce que je renonce à faire moi-même), je te charge, dis-je, de respecter mon Bouton de Rose. C'est la seule fleur odoriférante qui se soit épanouie depuis dix ans aux environs de ma demeure, ou qui puisse s'y épanouir d'ici à dix ans. Ma servitude m'a laissé le tems de prendre de bons mémoires sur le passé & sur l'avenir.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais été si honnête depuis le tems de mon initiation. Il m'importe de l'être. On peut découvrir tôt ou tard le lieu de ma retraite, & l'on s'imaginera que c'est mon Bouton de Rose qui m'y attache. Un témoignage favorable de la part de ces bonnes gens, suffit pour établir ma réputation. On peut prendre le serment de la vieille, & celui du père, qui est un honnête paysan, dont toute la joie consiste dans sa fille. Belford! je te le répete, épargne mon Bouton de Rose. Observe, avec elle, une règle que je n'ai jamais violée sans qu'il m'en ait coûté de longs regrets : c'est de ne pas ruiner une pauvre fille, qui n'a d'autre support que sa simplicité & son innocence. Ainsi point

d'attaques, point de ruses, pas même d'agaceries. La gorge d'un agneau sans défiance ne se détourne pas pour éviter le couteau. Belford! garde-toi d'être le boucher de mon agneau.

Une autre raison me porte à t'en presser beaucoup. Ce jeune cœur est touché d'amour. Il ressent une passion dont le nom lui est encore inconnu. Je l'ai surprise, un jour, qui suivoit des yeux un jeune apprenti charpentier, fils d'une veuve qui demeure de l'autre côté de la rue. C'est un assez joli paysan, qui peut avoir trois ans plus qu'elle. Les jeux de l'enfance ont commencé apparemment cette liaison, sans qu'ils s'en soient peut être apperçus jusqu'à l'âge où la nature ouvre la source du sentiment; car je n'ai pas été long-tems à remarquer que leur affection est réciproque. Voici mes preuves. Le soin de se tenir droit, & une révérence, qui ne manque jamais, à l'instant que le garçon apperçoit sa jolie maîtresse; la curiosité de se tourner souvent, à mesure qu'il marche, pour saluer des yeux ceux de la belle, qui paroissent le suivre; & lorsqu'il tourne un coin de rue, qui va le priver de la voir, la moitié de son corps qui s'avance, en se courbant, pour ôter son chapeau & la saluer encore une fois. J'étois un jour derrière elle, sans qu'elle m'eût apperçu. Elle lui répondit par une profonde révérence, & par un soupir que

Jean étoit trop loin pour entendre. Heureux coquin! dis-je en moi-même. Je me retirai, & mon Bouton de Rose se hâta de rentrer; comme si ce spectacle muet eût suffi pour la rendre contente, & qu'elle n'eût rien désiré de plus.

J'ai examiné son petit cœur. Elle m'a fait son confident. Jean Barton lui plairoit assez, m'a-t-elle avoué; & Jean Barton lui a dit qu'il l'aimeroit plus que toutes les autres filles du village. Mais, hélas! il n'y faut pas penser. Et pourquoi? lui ai-je demandé. Elle ne sait pas, m'a-t-elle répondu, avec un soupir; mais Jean est neveu d'une tante qui lui a promis cent guinées, pour s'établir à la fin de son apprentissage; & son père à elle ne peut donner que fort peu de chose. Et quoique la mère de Jean dise qu'elle ne sait pas où son fils pourroit trouver une fille plus jolie & de meilleure famille, cependant a-t-elle ajouté, avec un autre soupir, les discours ne servent de rien; je ne voudrois pas que Jean fût pauvre & malheureux pour l'amour de moi. Quel avantage m'en reviendroit-il, monsieur? vous le savez.

Que ne donnerois-je pas, Belfort (car, dieu me damne! je crois que mon ange me réformera, si l'implacable folie de ses parens ne nous perd pas tous deux) que ne donnerois-je pas, te dis-je, pour avoir un cœur de la même bonté

& de la même innocence que celui de Jean ou de mon Bouton de Rose ?

Je sais que le mien est un misérable cœur qui n'est pétri que de méchanceté ; & je m'imagine même que je l'ai reçu tel de la nature. Quelquefois, à la vérité, il s'y élève un bon mouvement, mais qui expire aussi-tôt. Ses délices sont le goût de l'intrigue, les noires inventions, la gloire de triompher, le plaisir de voir ses désirs secondés par la fortune, & une force de tempérament. Que sert de le déguiser ? je n'aurois été qu'un vaurien, quand je serois né pour la charrue.

Cependant je trouve quelque satisfaction à penser que la réformation ne m'est pas impossible. Mais alors, mon ami, il faudroit voir un peu meilleure compagnie ; car il est certain que nous ne servons entre nous qu'à nous endurcir dans le vice. Ne t'alarme pas, mon enfant, tu auras du tems de reste, toi & tes camarades pour choisir un autre chef, & je me figure que tu feras l'homme qui leur convient.

En même tems, comme c'est ma règle, lorsque j'ai commis une action noire, de faire quelque bien par voie d'expiation, & que je me crois là-dessus fort en arrière, je suis dans le dessein, avant que de quitter ce canton, (j'entends de le quitter avec succès ; sans quoi, suivant une

autre

autre règle, je ferai du mal au double par voie de vengeance) de joindre aux cent guinées de Jean, cent autres guinées, pour faire le bonheur de deux cœurs innocens. Ainsi je te le répète une fois & cent fois, respecte mon Bouton de Rose.

Je suis interrompu. Mais je te promets une seconde lettre avant la fin du jour, & les deux partiront ensemble.

LETTRE XXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

AVEC le secours de mon fidelle espion, je suis aussi bien informé de la plupart des démarches de ma charmante, que de celles du reste de la famille. C'est un plaisir délicieux pour moi de me représenter ce coquin caressé par les oncles & le neveu, & initié dans tous leurs secrets, tandis qu'il ne suit avec eux que *ma ligne de direction*. Je lui ai recommandé, sous peine de perdre la pension que je lui fais chaque semaine, & ma protection, que je lui ai promise pour l'avenir, de se conduire avec tant de discrétion, que ni ma charmante, ni personne de la famille, ne puisse le soupçonner. Je lui ai dit qu'il pouvoit

avoir les yeux sur elle, lorsqu'elle sort ou qu'elle rentre, mais seulement pour écarter les autres domestiques du chemin qu'elle prend, & qu'il devoit éviter sa vue lui-même. Il a dit au frère que cette chère créature avoit tenté de l'engager, par un présent (qu'elle ne lui a jamais offert) à se charger d'une lettre pour miss Howe, (qui ne fut jamais écrite) avec une incluse, (qui pouvoit être pour moi) mais qu'il s'étoit excusé d'accepter de telles commissions, & qu'il demandoit en grâce qu'elle ne sût jamais qu'il l'eût trahie. Cette fausse confidence lui a valu un misérable schelling & de grands applaudissemens. Elle a été suivie d'un ordre à tous les domestiques de redoubler leur vigilance, dans la crainte que ma déesse ne trouve quelqu'autre voie pour faire passer ses lettres. Une heure après, on a chargé mon agent de se présenter sur son passage, & de lui témoigner qu'il se repent de son refus, dans l'espérance qu'elle lui remettra ses lettres. Il rapportera qu'elle a refusé de les lui confier.

Ne vois-tu pas à combien de bonnes fins cet artifice peut conduire? Premièrement, il assure à ma belle, sans qu'elle le sache elle-même, la liberté qu'on lui laisse de se promener au jardin; car voilà tous ses parens convaincus que, depuis qu'ils lui ont enlevé sa servante, il ne lui reste aucun moyen de faire sortir ses lettres. Ainsi sa

correſpondance, avec miſs Howe, comme avec moi, eſt parfaitement à couvert.

En ſecond lieu, il me donnera peut-être le moyen de me procurer une entrevue ſecrète avec elle; & j'y penſe fortement, de quelque manière qu'elle puiſſe le prendre. J'ai découvert, par mon eſpion, qui peut tenir tous les autres domeſtiques à l'écart, que chaque jour, matin & ſoir, elle fait la viſite d'une volière aſſez éloignée du château, ſous prétexte de veiller à la nourriture de quelques oiſeaux qui lui viennent de ſon grand-père. J'ai de bons mémoires ſur les moindres mouvemens qu'elle y fait; & comme elle m'a confeſſé elle-même, dans une de ſes lettres, qu'elle entretient un commerce ignoré avec miſs Howe, je préſume que c'eſt par cette voie.

L'entrevue que je médite me fera obtenir, ou je me ſuis trompé, ſon conſentement pour d'autres faveurs de la même nature. Si ce lieu ne lui plaiſoit pas, je ſuis en état de m'introduire, lorſqu'elle me l'aura permis, dans une ſorte de verger à la manière de Hollande, qui règne le long du mur. Mon eſpion, l'honnête *Joſeph Léman*, m'a fourni le moyen de me procurer deux clefs, dont quelques bonnes raiſons m'ont porté à lui laiſſer l'une, qui ouvre une porte du jardin, du côté d'une vieille allée où la tradition du pays

eſt *qu'il revient des eſprits*, parce qu'un homme s'y pendit, il y a plus de vingt ans. Il eſt vrai que cette porte eſt aſſurée par un verrou du côté du jardin; mais, dans l'occaſion, Joſeph lèvera l'obſtacle.

Il a fallu lui promettre, ſur mon honneur, qu'il n'arrivera de ma part aucun malheur à ſes maîtres. Le coquin m'aſſure qu'il les aime; mais que, me connoiſſant pour un homme d'honneur, dont il ſait que l'alliance ne peut être qu'avantageuſe pour la famille, comme tout le monde le reconnoîtra, dit-il, lorſque les préjugés ſeront détruits, il ne fait pas difficulté de me rendre ſervice; ſans quoi, pour le monde entier, il ne voudroit pas charger ſa conſcience d'un tel rôle. Il n'y a point de fripon qui ne trouve le moyen de ſe juſtifier par quelque endroit, à ſon propre tribunal; & je conviens que, ſi quelque choſe eſt glorieux pour l'honnêteté, c'eſt de voir que les plus ſcélérats y prétendent, dans le tems même qu'ils ſe livrent à des actions qui doivent les faire paſſer pour tels aux yeux de tout le monde & à leurs propres yeux.

Mais que faut-il penſer d'une ſtupide famille qui me jette dans la néceſſité d'avoir recours à cette multiplication de machines? Mon amour & ma vengeance prennent le deſſus tour à tour. Si la première de ces deux paſſions n'a pas le

ſuccès que j'eſpère, ma conſolation ſera de ſatiſfaire la ſeconde. Ils la ſentiront ; j'en jure par tout ce qu'il y a de ſacré ; fallût il renoncer à ma patrie pour le reſte de mes jours.

Je me jeterai aux pieds de ma divinité ; deſſein que j'ai déjà formé deux fois ſans ſuccès. Je connoîtrai alors quel fond j'ai à faire ſur ſes ſentimens. Si je n'étois arrêté par cette eſpérance, je ſerois tenté de l'enlever. Un ſi beau rapt eſt digne de Jupiter même.

Mais je ne veux mettre que de la douceur dans tous mes mouvemens. Mon reſpect ira juſqu'à l'adoration. Sa main connoîtra ſeule tout le feu de mon cœur, par l'impreſſion de mes lèvres ; de mes lèvres tremblantes ; car je ſuis ſûr qu'elles trembleront, quand je ne ſerois pas réſolu de le feindre. Mes ſoupirs ſeront auſſi doux que ceux de mon tendre Bouton de Roſe. Je l'inviterai à la confiance par mon humilité. Je ne tirerai aucun avantage de la ſolitude du lieu. Tous mes ſoins ſeront rapportés à diſſiper ſes craintes, à lui perſuader qu'elle peut ſe repoſer à l'avenir ſur ma tendreſſe & ſur mon honneur. Mes plaintes ſeront légères, & je ne m'emporterai pas à la moindre menace contre ceux qui ne ceſſent point de m'en faire. Mais, Belford, tu te figures bien que c'eſt pour imiter le lion de Dryden, c'eſt-à-dire, « pour m'aſſurer ma proie,

» & lâcher ensuite la bride à ma vengeance,
» sur d'indignes chasseurs qui ont l'audace de
» s'attaquer à moi (1) ».

LETTRE XXXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Samedi au soir, 18 Mars.

J'AI pensé mourir de frayeur. J'en suis encore hors d'haleine. Voici l'occasion. J'étois descendue au jardin, sous mes prétextes ordinaires, dans l'espérance de trouver quelque chose de vous au dépôt. Le chagrin de n'y rien appercevoir m'alloit faire sortir du bûcher, lorsque j'ai entendu remuer quelque chose derrière les bûches. Jugez de ma surprise. Mais elle est devenue bien plus vive à la vue d'un homme qui s'est montré tout d'un coup à moi. Hélas! me suis-je dit aussi-tôt, voilà le fruit d'une correspondance illicite!

Au moment que je l'ai apperçu, il m'a conjurée de n'être point effrayée, & s'approchant plus vîte que je n'ai pu le fuir, il a ouvert un grand manteau, qui m'a laissé reconnoître, qui? quel autre que monsieur Lovelace? Il m'auroit été

(1) Quatre vers de Dryden.

impoſſible de crier, & quand j'ai découvert que c'étoit un homme, & quand j'ai reconnu qui c'étoit : la voix m'avoit abandonnée ; & ſi je n'avois ſaiſi une poutre qui ſoutient le vieux toit, je ſerois tombée ſans connoiſſance.

Juſqu'à préſent, comme vous ſavez, je l'avois tenu dans un juſte éloignement. Mais, en reprenant mes eſprits, jugez quelle doit avoir été ma première émotion, lorſque je me ſuis rappelé ſon caractère, ſur le témoignage de toute ma famille ; ſon eſprit entreprenant ; & que je me ſuis vue ſeule avec lui, dans un lieu ſi proche d'un chemin détourné, & ſi éloigné du château.

Cependant ſes manières reſpectueuſes ont bientôt diſſipé cette crainte, mais pour faire place à une autre, celle d'être apperçue avec lui, & de voir bientôt mon frère informé d'une ſi étrange aventure. Les conſéquences naturelles, s'il n'y en avoit pas d'autres à redouter, s'offroient en foule à mon imagination; une priſon plus étroite, la ceſſation abſolue de notre correſpondance, & un prétexte aſſez vraiſemblable pour les plus violentes contraintes. D'un côté comme de l'autre, rien aſſurément ne pouvoit juſtifier M. Lovelace d'une entrepriſe ſi hardie.

Auſſitôt donc que j'ai été capable de parler, je lui ai fait connoître avec la plus vive chaleur combien je me tenois offenſée ; je lui ai reproché

qu'il lui importoit peu de m'exposer au ressentiment de tous mes amis, pourvu que son impétueuse humeur fût satisfaite, & je lui ai commandé de se retirer sur le champ. Je me retirois moi-même avec précipitation, lorsqu'il s'est jeté à genoux devant moi, en me conjurant, les mains jointes, de lui accorder un seul momenr. Il m'a déclaré qu'il ne s'étoit rendu coupable de cette témérité, que pour en éviter une beaucoup plus grande; en un mot, qu'il ne pouvoit supporter plus long-tems les insultes continuelles qu'il recevoit de ma famille, & le chagrin de penser qu'il avoit fait si peu de progrès dans mon estime, que le fruit de sa patience ne pouvoit être que de me perdre pour toujours, & de se voir plus insulté que jamais par ceux qui triompheroient de sa perte.

Il a, comme vous savez, les genoux fort souples, & la langue fort agile. Vous m'avez dit que c'est une de ses ruses, d'offenser souvent dans des choses légères, pour exercer son adresse à se justifier. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mouvement qu'il a fait pour me retenir, & cette première partie de son apologie, ont été plus prompts que je ne puis vous le représenter.

Il a continué avec la même ardeur: ses craintes étoient qu'un naturel aussi doux, aussi obligeant qu'il prétend que le mien l'est pour

tout le monde, excepté pour lui, & mes principes d'obéiſſance, qui me portent à rendre ce que je crois devoir aux autres indépendamment de ce qu'ils me doivent, ne fuſſent comme les inſtrumens qu'on emploieroit en faveur d'un homme ſuſcité, en partie, pour ſe venger ſur moi de la diſtinction avec laquelle j'ai été traitée par mon grand-père, en partie, pour ſe venger ſur lui de la vie qu'il avoit accordée à une perſonne qui auroit pris infailliblement la ſienne, & qui cherchoit préſentement à lui ôter des eſpérances qui lui étoient beaucoup plus chères que ſa vie.

Je lui ai répondu qu'il pouvoit s'aſſurer que la rigueur qu'on employoit avec moi ne produiroit rien moins que l'effet qu'on s'en étoit promis; que, malgré la ſincérité avec laquelle je pouvois dire que mon inclination avoit toujours été pour le célibat, & lui déclarer particulièrement que, ſi mes parens me diſpenſoient d'épouſer l'homme qui me déplaiſoit, ce ne ſeroit pas pour en prendre un qui leur déplût.....

Il m'a interrompue ici, en me demandant pardon de ſa hardieſſe, mais pour me dire qu'il ne pouvoit retenir les marques de ſon déſeſpoir, lorſqu'après tant de preuves de ſa reſpectueuſe paſſion, il m'entendoit.....

J'ai droit, monſieur, lui ai-je dit, de vous

interrompre à mon tour. Pourquoi ne faites-vous pas valoir encore plus clairement l'obligation que cette passion si vantée m'impose? Pourquoi ne me déclarez-vous pas, en termes plus ouverts, qu'une persévérance que je n'ai pas désirée, & qui me met aux mains avec toute ma famille, est un mérite qui me rend coupable d'ingratitude, lorsque je n'y réponds pas comme vous semblez le désirer?

Je devois pardonner, a-t-il repris, si lui, qui ne prétendoit qu'à un mérite de comparaison, parce qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit point d'homme au monde qui fût digne de moi, il avoit eu la présomption d'espérer un peu plus de part à ma faveur qu'il n'en avoit obtenu, lorsqu'on lui avoit donné pour concurrens des *Symmes* & des *Wyerleys*, & en dernier lieu, un reptile aussi méprisable que ce Solmes. A l'égard de sa persévérance, il reconnoissoit que ce n'étoit pas un sentiment libre; mais je devois convenir aussi que, quand il n'auroit jamais eu d'amour pour moi, les offres de Solmes étoient telles, que je me serois trouvée engagée dans les mêmes difficultés de la part de ma famille: il prenoit par conséquent la liberté de me dire que, loin de les augmenter, en marquant un peu de bonté pour lui, c'étoit le moyen le plus propre à me les faire surmonter. Mes parens avoient conduit

les choses au point qu'il m'étoit impossible de les obliger sans faire le sacrifice de moi-même à Solmes. Ils connoissoient d'ailleurs la différence qu'ils devoient mettre entre Solmes & lui ; l'un, ils se flattoient de le conduire à leur gré ; l'autre étoit capable de me défendre contre toutes sortes d'insultes, & comptoit, entre ses espérances naturelles, celle d'un titre fort supérieur aux folles vues de mon frère.

Comment cet homme-là, ma chère, est-il si bien instruit de toutes nos misères domestiques ? Mais je suis bien surprise qu'il ait pu connoître le lieu où il m'a trouvée, & le moyen de m'y rencontrer.

Mon inquiétude me faisoit trouver les momens fort longs, d'autant plus que la nuit s'approchoit. Cependant il n'a pas été possible de me délivrer de lui, sans en avoir entendu bien davantage.

Comme il espéroit de se voir quelque jour le plus heureux de tous les hommes, il m'assuroit qu'il avoit tant d'égard pour ma réputation, que, loin de me proposer des démarches qui pussent m'être reprochées, il ne les condamnoit pas moins que moi, quelque favorables qu'elles pussent être pour lui. Mais, puisqu'on ne me permettoit point de choisir le célibat, il me laissoit à considérer si j'avois plus d'une voie pour éviter la violence qu'on vouloit faire à mes inclina-

tions, N'avois-je pas un père jaloux de son autorité, des oncles qui pensoient comme lui ? Le retour de M. Morden étoit encore éloigné ; mon oncle & ma tante Hervey avoient peu de poids dans la famille ; mon frère & ma sœur ne cessoient pas d'attiser le feu ; les offres continuelles de Solmes, étoient un autre aiguillon ; la mère de miss Howe se rangeoit de leur parti plutôt que du mien par le seul motif de donner un exemple à sa fille.

Ensuite il m'a demandé si je consentirois à recevoir, là-dessus, une lettre de sa tante Lawrance ; car sa tante Sadleir, m'a-t-il dit, ayant perdu depuis peu sa fille unique, se mêle peu des affaires du monde, ou n'y pense que pour souhaiter de le voir marié, & avec moi plutôt qu'avec aucune autre femme.

Véritablement, ma chère, il y a bien des choses raisonnables dans tout ce qu'il m'a dit. Je crois pouvoir faire cette remarque, sans qu'il soit question de battemens de cœur. Cependant je lui ai répondu que, malgré la considération extrême que j'ai pour les dames de sa famille, particulièrement pour ses deux tantes, je n'étois pas disposée à recevoir des lettres qui eussent rapport à une fin que je n'avois aucune intention de favoriser ; que, dans la triste situation où je me trouvois, le devoir m'obligeoit de tout espé-

rer, de tout souffrir & de tout tenter: que mon père, me voyant ferme, & résolue de mourir plutôt que d'épouser Solmes, se relâcheroit peut-être.....

Il m'a interrompue; pour me représenter que ce changement est peu vraisemblable, après diverses démarches de ma famille, qu'il a pris soin de me remettre sous les yeux; telles que la précaution qu'ils ont eue d'engager madame Howe dans leurs intérêts comme une personne qui pouvoit m'accorder un asile, si j'étois poussée au désespoir; l'empressement de mon frère à souffler continuellement aux oreilles de mon père que, si l'on attend le retour de M. Morden, à qui je pourrai demander l'exécution du testament, il sera trop tard pour me retenir dans la dépendance, le parti qu'ils ont pris de me renfermer; celui de m'ôter ma servante, & de mettre auprès de moi celle de ma sœur; l'adresse avec laquelle ils ont fait renoncer ma mère à son propre jugement, pour entrer dans toutes leurs vues; autant de preuves, m'a-t-il dit, que rien n'est capable d'altérer leurs résolutions, autant de sujets d'une mortelle inquiétude pour lui. Il m'a demandé si j'avois jamais vu abandonner à mon père un parti auquel il se fût une fois attaché, sur-tout, lorsqu'il y croyoit son autorité ou ses droits intéressés. La familiarité, dit-il, dans

laquelle il a vécu quelque tems avec ma famille, l'a rendu témoin de plusieurs traits d'empire arbitraire, dont on trouveroit peu d'exemples dans les maisons même des princes, & ma mère, la plus excellente de toutes les femmes, en a fait une triste expérience.

Il alloit se livrer, je m'imagine, à d'autres réflexions de cette nature; mais je lui ai témoigné que je m'en tenois offensée, & que je ne permettrois jamais qu'il les fît tomber sur mon père. J'ai ajouté que les rigueurs les moins méritées ne pouvoient me dispenser de ce que je dois à l'autorité paternelle.

Je ne devois pas le soupçonner, m'a-t-il répondu, de prendre plaisir à me rappeler ces idées; parce que, tout autorisé qu'il étoit, par les traitemens qu'il recevoit de ma famille, à ne pas beaucoup la ménager, il savoit que les moindres libertés de cette nature n'étoient propres qu'à me déplaire. D'un autre côté, néanmoins, il étoit obligé d'avouer qu'étant jeune, avec des passions assez vives, & s'étant toujours piqué de dire librement ce qu'il pensoit, il n'avoit pas peu de peine à se faire une violence qu'il reconnoissoit juste. Mais sa considération pour moi lui faisoit réduire ses observations à des faits clairs & avoués, & je ne pouvois m'offenser qu'il tirât, du moins, une conséquence qui suivoit naturel-

lement de ce qu'il avoit dit; c'étoit que mon père, exerçant ses droits avec tant de hauteur sur une femme qui ne lui avoit jamais rien disputé, il n'y avoit aucune apparence qu'il se relâchât, pour une fille, d'une autorité dont il étoit encore plus jaloux, & dont l'idée se trouvoit fortifiée par des intérêts de famille, par une aversion très-vive, quoique injustement conçue, & par les ressentimens de mon frère & de ma sœur; sur-tout lorsque mon bannissement m'ôtoit le moyen de plaider ma cause, & de faire valoir la justice & la vérité pour ma défense.

Quel malheur, ma chère, qu'il y ait tant de vérité dans ces observations, & dans la conséquence! Il l'a tirée, d'ailleurs, avec plus de sang-froid & de ménagement pour ma famille, que je craignois de n'en pouvoir attendre d'un homme si injurié, à qui tout le monde attribue des passions indomptables.

Ne me presserez-vous point sur les battemens de cœur, & sur la chaleur qui m'a pu monter au visage, si de tels exemples de l'ascendant qu'il est capable de prendre sur mon naturel, me disposent à conclure qu'en supposant quelque possibilité de réconciliation entre ma famille & lui, il n'y auroit point à désespérer qu'il ne pût être ramené au bien par les voies de la douceur & de la raison? . . . . .

Il m'a représenté que la violence qu'on fait à ma liberté, est connue de tout le monde; que mon frère & ma sœur ne font pas scrupule de parler de moi comme d'un enfant comblé de faveurs, qui est dans un état actuel de rebellion; que tous ceux, néanmoins, qui me connoissent ne balancent point à justifier mon aversion pour un homme qui leur paroît convenir mieux à ma sœur qu'à moi; que, tout malheureux qu'il est de n'avoir pu faire plus d'impression sur mon cœur, tout le monde me donne à lui; que sa naissance, sa fortune & ses espérances ne pouvant être attaquées, ses ennemis même ne faisoient qu'une objection contre lui; & que, grâces au ciel & à mon exemple, il se promettoit de la détruire pour jamais, puisqu'il avoit commencé à reconnoître ses erreurs & à s'en lasser de bonne foi, quoiqu'elles fussent beaucoup moins énormes que la malignité & l'envie ne les représentoient; mais que c'étoit un article sur lequel il s'arrêtoit d'autant moins, qu'il valoit mieux faire parler ses actions que ses promesses. Ensuite, prenant cette occasion pour me faire un compliment, il m'a protesté qu'ayant toujours aimé la vertu, quoiqu'il n'en ait pas fidellement observé les règles, les qualités de mon ame formoient sa plus forte chaîne; & qu'il pouvoit dire, avec vérité, qu'avant que de m'avoir connue, il n'avoit

n'avoit jamais rien trouvé qui eût été capable de lui faire furmonter une malheureufe efpèce de préjugé qu'il avoit contre le mariage; ce qui l'avoit endurci jufqu'alors contre les défirs & les inftances de tous fes proches.

Vous voyez, ma chère, qu'il ne fait pas de difficulté de parler de lui-même comme fes ennemis. Je conviens que cette franchife, fur un point qui n'eft pas fort à fon honneur, donne de la vraifemblance à fes autres proteftations. Il me femble que je ne ferois pas aifément trompée par l'hypocrifie, fur-tout dans un homme qui paffe pour s'être accordé de grandes libertés, s'il s'attribuoit tout d'un coup des lumières & des convictions extraordinaires, dans un âge encore où ces miracles ne font pas fréquens. Les habitudes, je m'imagine, ne doivent pas être fi faciles à déraciner. Vous avez toujours remarqué avec moi qu'il dit librement ce qu'il penfe; quelquefois même jufqu'à ne pas ménager affez la politeffe : & le traitement qu'il reçoit de ma famille eft une affez bonne preuve qu'il n'eft pas capable de faire fervilement fa cour par un motif d'intérêt. Quelle pitié, que, dans un caractère où l'on reconnoît des traces fi louables, les bonnes qualités foient ternies & comme étouffées par le vice! On nous a dit qu'il a la tête meilleure que le cœur. Mais croyez-vous réellement que M. Lovelace puiffe

avoir le cœur fort mauvais? Pourquoi le ſang n'agiroit-il pas dans les hommes comme dans les animaux moins nobles? Toute ſa famille eſt irréprochable, excepté lui, à la vérité. On ne parle des dames qu'avec admiration. Mais je crains de m'attirer le reproche que je veux éviter. Cependant, ce ſeroit pouſſer auſſi la cenſure trop loin, que de reprocher à une femme la juſtice qu'elle rend à un homme en particulier, & le jugement qu'elle porte à ſon avantage, lorſqu'on lui permettroit ſans difficulté de rendre la même juſtice à tout autre homme.

Il eſt revenu à me preſſer de recevoir une lettre de ſa tante Lawrance, & d'accepter l'offre de leur protection. Il a remarqué que les perſonnes de qualité ſont un peu trop ſur la réſerve, comme on le reproche auſſi aux perſonnes de vertu, ce qui n'étoit pas fort ſurprenant, parce que la qualité, ſoutenue dignement, eſt la vertu, & que, réciproquement la vertu eſt la véritable qualité; que leurs motifs, pour garder une réſerve décente, ſont les mêmes, & qu'elles ont toutes deux une même origine; (où a-t-il pris toutes ces idées, ma chère)? ſans quoi, ſa tante ſe ſeroit déjà déterminée à m'écrire; mais qu'elle ſouhaitoit d'apprendre ſi ſes offres ſeroient bien reçues, d'autant plus que, ſuivant les apparences, elles ne ſeroient point approuvées d'une partie de ma

famille : & que, dans tout autre cas que celui d'une injuste persécution, qui pouvoit encore augmenter, elle se garderoit bien de me les faire.

Je lui ai répondu que toute la reconnoissance que je devois à cette dame, si l'offre venoit d'elle, ne m'empêchoit pas de voir où cette démarche pouvoit me conduire. J'aurois craint de me donner peut-être un air de vanité, si je lui avois dit que ses instances, dans cette occasion, sentoient un peu l'artifice, & l'envie de m'engager dans des mesures dont il ne me seroit pas aisé de revenir. Mais j'ai ajouté que la splendeur même du titre royal étoit peu capable de me toucher; que, dans mes idées, la vertu seule étoit la grandeur; que l'excellent caractère des dames de sa famille faisoit plus d'impression sur moi que la qualité de sœurs de milord M..... & de fille d'un pair: que, pour lui, quand mes parens auroient approuvé sa recherche, il ne m'auroit jamais trouvé de disposition à recevoir ses soins, s'il n'avoit eu que le mérite de ses tantes à faire valoir; puisqu'alors les mêmes raisons qui me les faisoient admirer, n'auroient été qu'autant d'objections contre lui. Je l'ai assuré que ce n'étoit pas sans un extrême chagrin que je m'étois vue engagée dans un commerce de lettres avec lui, sur-tout depuis que cette cor-

refpondance m'avoit été défendue : que le feul fruit agréable que je penfaffe à tirer d'une entrevue que je n'avois ni prévue ni défirée, étoit de lui faire connoître que je me croyois déformais obligée de les fupprimer ; & que j'efpérois qu'à l'avenir il n'auroit pas recours à des menaces contre ma famille, pour me mettre dans la néceffité de lui répondre.

Le jour étoit encore affez clair pour me faire appercevoir qu'il a pris un air fort grave après cette déclaration. Il attachoit tant de prix, m'a-t-il dit, à un choix libre, & laiffant les voies de la violence à Solmes, il avoit tant de mépris pour cette indigne méthode, qu'il fe haïroit lui-même, s'il étoit capable de penfer jamais à m'engager par la frayeur. Cependant il y avoit deux chofes à confidérer. Premièrement, les outrages qu'il recevoit continuellement ; les efpions qu'on entretenoit auprès de lui, & dont il en avoit découvert un ; les indignités qu'on étendoit jufqu'à fa famille, & celles qu'on ne me faifoit effuyer que *par rapport à lui*, comme on le déclaroit ouvertement, fans quoi, il reconnoiffoit qu'il lui conviendroit mal de s'en reffentir pour moi fans ma permiffion (le rufé perfonnage a fort bien vu qu'il prêtoit ici le flanc, s'il ne fe couvroit par cette circonftance) ; toutes ces confidérations lui faifoient une loi indifpen-

ſable de marquer ſon juſte reſſentiment. Il me demandoit à moi-même s'il étoit raiſonnable qu'un homme d'honneur digérât tant d'inſultes, à moins qu'il ne fût retenu par un motif tel que celui de me plaire ? En ſecond lieu, il me prioit de conſidérer ſi la ſituation où j'étois (priſonnière, forcée par toute ma famille de recevoir un mari indigne de moi; & cela, au premier jour, ſoit que j'y conſentiſſe ou non), admettoit quelque délai dans les meſures qu'il me propoſoit de prendre, & qu'il ne me propoſoit que pour la dernière extrémité. D'ailleurs, l'offre de ſa tante ne m'engageoit à rien; je pouvois accepter cette protection, ſans me jeter dans la néceſſité d'être à lui, ſi je trouvois dans la ſuite quelque ſujet de reproche contre ſa conduite.

Je lui ai répondu que c'étoit s'abuſer & que je ne pouvois m'abandonner à la protection de ſes amis, ſans donner lieu de conclure que j'avois d'autres vues.

Et croirez-vous, a-t-il repris, que le public donne à préſent une autre explication à la violence qui vous tient renfermée? Vous devez conſidérer, mademoiſelle, qu'il ne vous eſt plus libre de choiſir, & que vous êtes au pouvoir de ceux (pourquoi leur donnerois-je le nom de parens?) qui ſont déterminés à vous faire exécuter leur volonté. Ce que je vous propoſe eſt

de recevoir l'offre de ma tante, & de n'en faire usage qu'après avoir tout employé pour en éviter la néceſſité. Permettez-moi d'ajouter que, ſi vous prenez ce moment pour rompre une correſpondance ſur laquelle tout mon eſpoir eſt fondé, & ſi vous êtes réſolue de ne pas pourvoir au pire de tous les maux, il eſt évident que vous y ſuccomberez. Le pire! j'entends pour moi ſeul, car il ne ſauroit l'être pour vous. Alors (portant au front ſon poing fermé), comment pourrai-je ſoutenir ſeulement cette ſuppoſition? Alors il ſera donc vrai que vous ſerez à Solmes? Mais, par tout ce qu'il y a de ſacré! ni lui, ni votre frère, ni vos oncles, ne jouiront pas de leur triomphe. Que je ſois confondu, s'ils en jouiſſent!

La violence de ſon emportement m'a effrayée. Je me retirois, dans mon juſte reſſentiment; mais, ſe jetant encore une fois à mes pieds: Au nom du ciel, ne me quittez pas! Ne me laiſſez point dans le déſeſpoir où je ſuis! Ce n'eſt pas le repentir de mon ferment qui me fait tomber à vos pieds; je le renouvelle, au contraire, dans cette horrible ſuppoſition. Mais ne penſez pas que ce ſoit une menace, pour vous faire pencher de mon côté par des craintes. Si votre cœur, a-t-il continué en ſe levant, vous porte à ſuivre la volonté de votre père, ou plutôt de votre

frère, & à me préférer Solmes, je me vengerai assurément de ceux qui insultent & moi & les miens; mais j'arracherai ensuite mon cœur de mes propres mains, ne fut-ce que pour le punir de son idolâtrie pour une femme capable de cette préférence.

Je lui ai dit que je commençois à m'offenser beaucoup de ce langage; mais qu'il pouvoit s'assurer que jamais je ne serois à M. Solmes, sans se croire en droit néanmoins de rien conclure en sa faveur, parce que j'avois fait la même déclaration à ma famille, dans la supposition même qu'il n'existât point d'autre homme au monde.

Voulois-je du moins lui continuer l'honneur de ma correspondance? Après l'espoir qu'il avoit eu de faire un peu plus de progrès dans mon estime, il ne pourroit jamais supporter la perte de l'unique faveur qu'il eût obtenue.

Je lui ai dit que, s'il contenoit ses ressentimens à l'égard de ma famille, je voulois bien, pour quelque tems du moins, & jusqu'à la fin de mes disgrâces présentes, continuer une correspondance que mon cœur ne laissoit pas de se reprocher...... comme le sien lui reprochoit (a repris l'impatiente créature, en m'interrompant) de supporter tout ce qu'il avoit à souffrir, lorsqu'il considéroit que cette nécessité lui étoit imposée, non par moi, pour qui les plus cruels

tourmens lui ſeroient chers, mais par des..... Il a eu la modération de ne point achever.

Je lui ai déclaré nettement qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même, dont le caractère étoit ſi mal établi du côté des mœurs, qu'il n'avoit donné que trop d'avantage à ſes adverſaires. Il n'y a pas beaucoup d'injuſtice, lui ai-je dit, à parler mal d'un homme qui ne fait lui-même aucun cas de ſa réputation.

Il m'a offert de ſe juſtifier; mais je lui ai répondu que je voulois juger de lui par ſa propre règle; c'eſt-à-dire, par ſes actions, ſans leſquelles il y a peu de confiance à prendre aux paroles.

Si ſes ennemis, a-t-il repris, étoient moins puiſſans & moins déterminés, ou s'ils n'avoient pas déjà fait connoître leurs intentions par de cruelles violences, il auroit offert volontiers de ſe ſoumettre à ſix mois, à une année d'épreuve. Mais il étoit ſûr que toutes leurs vues ſeroient remplies ou avortées dans l'eſpace d'un mois; & je ſavois mieux que perſonne, s'il falloit eſpérer quelque changement du côté de mon père: il ne le connoiſſoit pas, ſi j'avois cette eſpérance.

Je lui ai dit qu'avant que de chercher d'autres protections, je voulois tenter tous les moyens que mon reſpect & le crédit qui pouvoit me reſter encore auprès de quelques perſonnes de ma

famille feroient capables de m'infpirer ; & que, fi rien ne tournoit heureufement, je prendrois un parti dont je croyois le fuccès certain, qui feroit de leur réfigner la terre qui m'avoit attiré tant d'envie.

Il fe foumettoit, m'a-t-il dit, au défir que j'avois de faire l'effai de cette méthode. Il étoit fort éloigné de me propofer d'autres protections, avant que je fuffe abfolument forcée d'en chercher. Mais, très-chère Clariffe, m'a-t-il dit, en fe faififfant de ma main, & la portant fort ardemment à fes lèvres, fi la ceffion de votre terre peut finir vos peines, ne tardez point à la réfigner, & foyez à moi. Je confirmerai de toute mon ame votre réfignation. Cette idée, ma chère, n'eft pas fans générofité. Mais lorfqu'il n'eft queftion que de belles paroles, de quoi les hommes ne font-ils pas capables pour obtenir la confiance d'une femme ?

J'avois fait quantité d'efforts pour reprendre le chemin du château ; & la nuit étant fort proche, mes craintes ne faifoient qu'augmenter. Je ne faurois dire qu'elles vinffent de fa conduite ; au contraire, il m'a donné meilleure opinion que je n'avois de lui, par le refpect dont il ne s'eft pas écarté un moment pendant cette conférence. S'il s'eft emporté avec violence, fur la feule fuppofition que Solmes pût être préféré,

cette chaleur eſt excuſable dans un homme qui ſe prétend fort amoureux ; quoiqu'elle ait été aſſez peu meſurée pour m'obliger de m'en reſſentir.

En partant, il s'eſt recommandé à ma faveur avec les plus preſſantes inſtances, mais avec autant de ſoumiſſion que d'ardeur, ſans parler d'autres grâces, quoiqu'il m'ait laiſſé entrevoir ſes déſirs pour une autre entrevue, à laquelle je lui ai défendu de penſer jamais dans le même lieu. Je vous avouerai, ma chère, à vous, pour qui je me reprocherois d'avoir la moindre réſerve, que ſes argumens, tirés de mes diſgrâces préſentes par rapport à l'avenir, commencent à me faire craindre de me trouver dans la néceſſité d'être à l'un ou à l'autre de ces deux hommes ; & ſi cette alternative étoit inévitable, je m'imagine que vous ne me blâmeriez pas de vous dire lequel des deux doit être préféré ; vous m'avez dit vous-même quel eſt celui qui ne doit pas l'être. Mais en vérité, ma chère, ma véritable préférence eſt pour l'état de fille ; & je n'ai pas encore perdu toute eſpérance d'obtenir l'heureuſe liberté de faire ce choix.

Je ſuis revenue à ma chambre, ſans avoir été obſervée. Cependant la crainte de l'être m'a cauſé tant d'agitation, que je m'en ſentois beaucoup plus en commençant ma lettre, qu'il ne m'a

donné ſujet d'en avoir, à l'exception néanmoins du premier moment où je l'ai apperçu ; car mes eſprits ont été prêts alors à m'abandonner ; & c'eſt un bonheur extrême que, dans un lieu tel que celui où il m'a ſurpriſe, dans le mouvement d'une ſi vive frayeur, & ſeule avec lui, je ne ſois pas tombée ſans connoiſſance.

Je ne dois pas oublier que, lui ayant fait un reproche de la conduite qu'il a tenue dimanche dernier à l'égliſe, il m'a proteſté qu'on ne m'avoit pas repréſenté fidellement cette ſcène ; qu'il ne s'étoit pas attendu à m'y voir ; mais qu'il avoit eſpéré que, trouvant l'occaſion de parler civilement à mon père, il obtiendroit la permiſſion de l'accompagner juſqu'au château ; que le docteur Lewin lui avoit perſuadé de ne ſe préſenter, dans cette occaſion, à perſonne de la famille, en lui faiſant obſerver le trouble où ſa préſence avoit jeté tout le monde. Son intention, m'a-t-il aſſuré, n'étoit pas d'y porter de l'orgueil ou de la hauteur ; & ſi quelqu'un lui en attribue, ce ne peut-être, dit-il, que par un effet de cette mauvaiſe volonté qu'il a le chagrin de trouver invincible ; & lorſqu'il ſalua ma mère, c'étoit une civilité qu'il prétendoit faire à toutes les perſonnes qui étoient dans le banc, comme à elle, qu'il fait profeſſion de reſpecter ſincèrement.

Si l'on peut s'en fier à lui (&, dans le fond,

j'ai peine à me perſuadet que, cherchant à me plaire, il fût venu dans le deſſein de braver toute ma famille,) voilà, ma chère, un exemple de la force de la haine, qui peint tout ſous de fauſſes couleurs. Cependant, à moins que Chorey n'ait voulu faire officieuſement ſa cour à ſes maîtres, pourquoi m'auroit-elle fait un récit à ſon déſavantage? Il en appelle au docteur Lewin pour ſa juſtification: mais hélas! je ſuis privée du plaiſir de voir cet honnête homme, & tous ceux de qui je pourrois recevoir un bon conſeil dans ma triſte ſituation. Aprés tout, ma chère, je m'imagine qu'il y auroit peu de coupables au monde, ſi tous ceux qu'on accuſe ou qu'on ſoupçonne, avoient la liberté de raconter leur hiſtoire, & devoient être crus ſur leur propre témoignage.

Vous ne vous plaindrez pas que cette lettre ſoit trop courte. Mais il ſeroit impoſſible, autrement, d'être auſſi exacte que vous le déſirez ſur tous les détails d'une converſation. Vous aurez la bonté, ma chère, de vous ſouvenir que la date de votre dernière eſt le 9.

CL. HARLOVE.



LETTRE XXXVII.

Miss Howe, à miss Clarisse Harlove.

Dimanche, 19 Mars.

Je vous demande pardon, ma très-chère amie, de vous avoir donné sujet de me rappeler la date de ma dernière lettre. Je voulois rassembler sous mes yeux autant de mémoires qu'il est possible, sur les opérations de vos sages parens, dans l'idée que vous ne seriez pas long-tems sans vous rendre, d'un côté ou de l'autre, & que j'aurois alors quelque degré de certitude sur lequel je pusse fonder mes observations. Au fond, que puis-je vous écrire, dont je n'aie déjà fait le sujet de plusieurs lettres ? Vous savez que tout ce que je puis faire est de m'emporter contre vos stupides persécuteurs, & ce style n'est pas de votre goût. Je vous ai conseillé de reprendre votre terre : vous rejetez cet avis. Vous ne pouviez soutenir la pensée d'être à Solmes ; & Lovelace a résolu que vous serez à lui, quelque obstacle qu'on s'efforce d'y apporter. Je suis persuadée que vous ne sauriez éviter d'être à l'un ou à l'autre. Voyons quelles seront leurs premières démarches. A l'égard de Lovelace, lorsqu'il ra-

conte sa propre histoire, qui oseroit dire qu'après s'être conduit avec tant de modestie dans le bûcher, & n'avoir porté que de si bonnes intentions à l'église, il y ait le moindre reproche à lui faire ? Méchantes gens ! de se liguer contre l'innocence même ! Mais attendons, comme j'ai dit, leurs premières démarches, & le parti pour lequel vous vous déterminerez. Mes réflexions alors seront mesurées à mes lumières.

A l'égard du changement de votre style, dans vos lettres à vos oncles, à votre frère & à votre sœur, puisqu'ils ont pris tant de plaisir à vous attribuer de la prévention pour Lovelace, & que tous vos désaveux n'ont servi qu'à fortifier les argumens qu'ils en ont tirés contre vous, je trouve que vous avez fort bien fait de les abandonner à leurs soupçons, & d'essayer ce que vous pourrez tirer d'eux par cette voie. Mais si.... mais si.... de grâce, ma chère, un peu d'indulgence. Vous avez cru vous devoir à vous même une apologie pour votre changement de style ; & jusqu'à ce que vous m'ayez parlé nettement, comme une amie, il faut que je vous tourmente un peu. Voyons ; car je ne puis retenir ma plume.

Si vous n'avez pas eu d'autre raison pour ce changement de style, que celle qu'il vous a plu de me donner, prenez la peine d'examiner, comme je me souviens de vous y avoir exhortée,

ce qu'il faut penser de cette raison. Pourquoi votre amie souffriroit-elle que vous fussiez volée sans le savoir ?

Lorsqu'une personne se sent attaquée d'un rhume, son premier soin est de chercher comment elle a pu le gagner ; & lorsqu'elle croit s'en être rendu bon compte, elle prend son parti, qui est, ou de lui laisser son cours, ou d'employer quelques remèdes pour s'en délivrer, s'il est fort incommode. De même, ma chère, avant que la maladie dont vous êtes ou dont vous n'êtes pas attaquée, devienne si importune qu'elle vous oblige au régime, permettez que je cherche avec vous d'où elle peut venir. Je suis persuadée, aussi certainement que je suis sûre d'écrire, que, d'un côté, la conduite indiscrète de vos parens, & de l'autre, l'adresse insinuante de Lovelace, du moins, si cet homme n'est pas un plus grand fou que tout le monde ne le pense, amèneront les choses à ce point, & feront son ouvrage pour lui ?

Mais passons. Si ce doit être Lovelace ou Solmes, le choix n'admet aucune discussion. Cependant, en supposant de la vérité dans tout ce qu'on raconte, je préférerois tout autre de vos amans à l'un & à l'autre, quelque indignes qu'ils soient aussi de vous. Qui peut être digne, en effet, de Miss Clarisse Harlove ?

Je souhaite que vous ne m'accusiez pas de toucher trop souvent la même corde. Je me croirois inexcusable (d'autant plus que ce point me semble hors de doute ; & que, s'il étoit question de preuves, j'en pourrois tirer de vingt endroits de vos lettres,) inexcusable, dis-je, si vous vouliez avouer ingénûment... Avouer quoi? m'allez-vous dire. Je me flatte, ma chère Anne Howe, que vous ne m'attribuez pas déjà de l'amour.

Non, non. Comment votre Anne Howe pourroit-elle former cette pensée? *L'amour, ce mot si court à prononcer, porte une signification bien étendue.* Quel nom lui donnerons-nous? Vous m'avez fourni un terme dont le sens est plus resserré, mais qui ne laisse pas de signifier aussi quelque chose : *une sorte de goût conditionnel.* Le voilà, ma chère. O tendre amie ! ne sais-je pas combien vous méprisez la pruderie, & que vous êtes trop jeune, trop aimable, pour être une prude?

Mais écartons ces noms durs ; & souffrez, ma chère, que je vous répète ce que je vous ai déjà dit: c'est que je me croirai en droit de me plaindre extrêmement de vous, si vous vous efforcez, dans vos lettres, de me déguiser quelque secret de votre cœur.

J'ajoute que, si vous m'expliquez nettement quel

quel degré Lovelace tient ou ne tient pas dans votre affection, je ferois plus en état que je ne le fuis de vous donner un bon conseil. Vous qui vous êtes fait une fi grande réputation de *prefcience*, fi je puis employer ce terme, & qui la méritez effectivement plus qu'aucune perfonne de votre âge, vous avez raifonné fans doute avec vous-même fur fon caractère, dans la fuppofition que vous deviez un jour être à lui. Vous avez fait de même pour Solmes; & de là eft venue, fans doute, votre averfion pour l'un, comme votre goût conditionnel pour l'autre. Voulez-vous m'apprendre, ma chère, ce que vous avez penfé de fes bonnes & de fes mauvaifes qualités; quelle impreffion les unes & les autres ont faites fur vous? Alors, les mettant dans la balance, nous verrons quel côté pourra vraifemblablement l'emporter, ou plutôt quel côté l'emporte en effet. Il ne faut rien moins que la connoiffance des plus intimes replis de votre cœur, pour fatisfaire mon amitié. Sûrement vous n'êtes point effrayée de vous confier à vous-même un fecret de cette nature. Si vous l'êtes, vous n'en avez que plus de raifon de douter de moi. Mais j'ofe dire que vous n'avouerez ni l'un ni l'autre; & je veux bien m'imaginer qu'il n'y a point de fondement pour aucun de ces deux aveux.

Ayez la bonté, ma chère, de faire une obſervation ; c'eſt que, ſi je me ſuis quelquefois donné des airs de raillerie qui vous ont fait jeter ſérieuſement les yeux autour de vous, dans le cas ſur-tout où vous pouviez attendre de votre meilleure amie un tour de reflexion plus ſérieux, ce n'a jamais été à l'occaſion des endroits de vos lettres où vous vous êtes expliquée avez aſſez d'ouverture (ne vous alarmez pas, ma chère), pour ne laiſſer aucun doute de vos ſentimens; mais ſeulement lorſque vous avez affecté de la réſerve, lorſque vous avez employé des tours nouveaux pour exprimer des choſes communes, lorſque vous avez parlé de *curioſité*, *de goût conditionnel*, & que vous avez cherché à vous couvrir ſous des termes qui auroient été à l'épreuve de toute autre pénétration que la mienne; autant d'actes de trahiſon contre *l'amitié ſuprême* que nous nous ſommes vouée mutuellement.

Souvenez-vous que vous m'avez trouvée un moment en défaut. Vous fîtes valoir alors vos droits. Je vous confeſſai auſſi-tôt, que je n'avois plus que mon orgueil pour défenſe contre l'amour; car il eſt vrai, comme je vous le dis alors, que je ne pouvois ſoutenir l'idée qu'il fût au pouvoir d'aucun homme de me cauſer un ſeul moment d'inquiétude. D'ailleurs, l'homme que j'avois à combattre étoit bien éloigné de valoir le

vôtre ; ainſi, je pouvois m'en prendre autant à mon imprudence qu'à l'aſcendant qu'il avoit ſur moi. Bien plus (& vous vous en ferez, s'il vous plaît, l'application), vous me fîtes d'abord la guerre ſur mes *curioſités* : & lorſque j'en fus au *goût conditionnel*, vous vous ſouvenez de ce qui arriva ; le cœur ceſſa de me battre pour lui.

Finiſſons. Mais à propos de ce que j'ai dit, avec vérité, que mon amant n'étoit point un homme charmant comme le vôtre, nous ſommes quatre, miſs Bidulphe, miſs Loyd, miſs Campion & moi, qui vous demandons votre opinion ſur une difficulté d'importance ; ſavoir, juſqu'à quel point la figure a droit de nous engager. Ce cas, au reſte, n'eſt point étranger à votre ſituation : *remarquez bien cela*, pour employer le ſtyle de votre oncle Antonin. Nous demandons auſſi s'il faut même compter la figure pour quelque choſe, dans un homme qui en tire vanité ; puiſque, ſuivant une de vos obſervations, cette vanité donne un juſte ſujet de douter du mérite intérieur. Vous, le modéle de notre ſexe, à qui la beauté & les grâces ont été prodiguées, la vanité eſt un vice dont vous êtes auſſi exempte que de tous les autres ; & vous en avez toujours été plus autoriſée à ſoutenir qu'il eſt inexcuſable, juſques dans une femme.

Il faut vous apprendre que ce ſujet a été vive-

ment agité dans une de nos dernières conversations. Miss Loyd m'a priée de vous écrire, pour vous demander votre sentiment, auquel vous savez que nous avons toujours déféré dans nos petites disputes. J'espère que, trouvant quelquefois le tems de respirer sous le poids de vos peines vous aurez assez de liberté d'esprit pour répondre à notre attente. Personne ne répand plus de lumières & de grâces que vous sur tous les sujets que vous traitez. Expliquez-nous aussi comment il se fait que Lovelace, qui paroît apporter tant de soin à parer sa figure, quoiqu'elle ait si peu besoin d'ornemens, trouve le moyen de ne passer aux yeux de personne pour un fat. Que ces questions, ma chère, servent à vous amuser; du moins, si la seconde peut vous être proposée sans vous déplaire. Un seul sujet, de quelque importance qu'il puisse être, ne suffiroit pas pour occuper un esprit de l'étendue du vôtre. Mais s'il étoit vrai, au fond, que l'un & l'autre vous déplût, mettez ma prière au nombre de tant d'impertinences que vous m'avez pardonnées; & dites, sans crainte: cette fille est folle; pourvu que vous ajoutiez: je l'aime néanmoins, & c'est ma fidelle.

ANNE HOWE.

LETTRE XXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Lundi, 20 Mars.

VOTRE dernière lettre m'a touchée si sensiblement, que j'écarte des soins assez considérables, pour me livrer à l'impatience que j'ai d'y répondre. Je veux m'expliquer nettement, sans détour, en un mot, avec l'ouverture de cœur qui convient à notre amitié mutuelle.

Mais souffrez que j'observe d'abord, & que j'observe avec reconnoissance, que si je vous ai donné, dans vingt endroits de mes lettres, des preuves si peu équivoques de mon estime pour M. Lovelace, que vous ayez cru devoir m'épargner en faveur de leur clarté, c'est en avoir usé avec une générosité digne de vous.

Croyez-vous qu'il y ait au monde un homme si méchant, qu'il ne donne pas d'occasion, à ceux même qui doutent de son caractère, d'être plus satisfaits de lui dans un tems que dans un autre, & lorsqu'il la donne en effet, n'est-il pas juste qu'en parlant de lui, les expressions soient mesurées à sa conduite? Je crois devoir à un homme qui me rend des soins, autant de justice que s'il ne m'en rendoit pas. Il me semble qu'il y a si peu

de générosité, un air si tyrannique, à prendre droit de son respect pour le maltraiter, du moins lorsqu'il n'en donne pas d'autre sujet, que je ne voudrois pas être celle qui se permet cette sorte de rigueur. Mais, quoique je ne pense qu'à me contenir dans les bornes de la justice, il est peut-être difficile d'empêcher que ceux qui connoissent les vues de cet homme, ne me trouvent un air de partialité en sa faveur, sur-tout, si c'est une femme qui fait cette observation, & qu'ayant été autrefois prise elle-même, elle veuille se faire un triomphe de voir son amie aussi foible qu'elle. Les ames nobles, qui aspirent à la même perfection (& je ne regarde pas l'amour comme une imperfection non plus, lorsque l'objet en est digne), méritent, à mon avis, qu'on leur passe un peu de cette généreuse espèce d'envie.

Si l'esprit de vengeance a quelque part à cette réflexion, c'est une vengeance, ma chère, qu'il faut entendre dans le sens le plus doux que ce mot puisse recevoir. J'aime votre badinage, comme je vous l'ai dit plusieurs fois. Quoique, dans l'occasion, il puisse causer un peu de peine à une ame ingénue, qui vient ensuite à sentir qu'il entre moins de fiel que d'amitié dans le reproche, & tourne tous ses sentimens à la reconnoissance. Savez-vous à quoi la chose se réduit? Je serai sensible à la peine, dans cette lettre

peut-être; mais je vous ferai, dans la ſuivante, des remercîmens qui ne ceſſeront jamais.

Cette explication, ma chère, en ſera une auſſi pour toutes les petites ſenſibilités que j'ai pu vous laiſſer voir dans d'autres lettres, & dont il peut arriver que je ne me défende pas mieux à l'avenir. Vous me rappelez ſouvent par un excellent exemple, que je ne dois pas ſouhaiter d'être épargnée.

Je ne me ſouviens pas de vous avoir rien écrit ſur l'homme en queſtion, qui n'ait été à ſon déſavantage plutôt qu'à ſa louange. Mais ſi vous en jugez autrement, je ne vous donnerai pas la peine d'en chercher des preuves dans mes lettres. Les apparences du moins doivent avoir été contre moi, & mon étude ſera de les rectifier. Ce que je puis vous aſſurer avec beaucoup de vérité, c'eſt que, quelque ſens que mes termes aient pu vous préſenter; mon intention n'a jamais été d'uſer avec vous de la moindre réſerve. Je vous ai écrit avec l'ouverture de cœur qui convenoit à l'occaſion. Si j'avois penſé au déguiſement, ou ſi j'avois eu quelque raiſon de m'y croire obligée, peut-être aurois-je évité de donner lieu à vos remarques ſur la *curioſité* que j'ai eue de ſavoir ce que la famille de M. Lovelace penſe de moi, ſur mon *goût conditionnel*, & ſur d'autres points de cette nature. Je vous ai dit de bonne foi,

dans le tems, quelles étoient mes vues par rapport au premier, & je m'en rapporte volontiers aux termes de ma lettre. A l'égard du second, je ne cherchois qu'à me rendre telle qu'il convient à une personne de mon sexe & de mon caractère, dans une malheureuse situation où elle est accusée d'un amour contraire au devoir, & où l'objet qu'on suppose à sa passion est un homme de mauvaises mœurs. Vous approuvez, j'en suis sûre, le désir que j'avois de paroître ce que je devois être, quand je n'aurois pas eu d'autre vue que de mériter la continuation de votre estime.

Mais, pour me justifier sur la réserve...... O ma chère! il faut que je quitte ici la plume.

LETTRE XXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Lundi, 20 Mars.

CETTE lettre vous apprendra, ma chère, les raisons qui m'ont fait interrompre ici brusquement ma réponse à la vôtre d'hier, & qui m'empêcheront peut-être de la finir & de vous l'envoyer plutôt que demain ou le jour suivant, d'autant plus que j'ai beaucoup à dire sur les sujets que vous m'avez proposés. Aujourd'hui,

je vous dois le récit d'un nouvel effort que mes amis ont tenté sur moi par le ministère de la bonne madame Norton.

Il paroît qu'ils l'avoient fait avertir, dès hier, de se trouver ici ce matin, pour recevoir leurs instructions, & pour employer l'ascendant qu'ils lui connoissent sur mon esprit. Je m'imagine qu'ils s'en promettoient du moins un effet convenable à leurs vues; c'étoit de me rendre inexcusable à ses propres yeux, & de lui faire voir qu'il n'y avoit point de fondement aux plaintes qu'elle a voulu faire plusieurs fois à ma mère, de la rigueur avec laquelle je suis traitée. L'avantage que je me suis attribué d'avoir le cœur libre, leur fournissoit un argument pour me convaincre d'obstination & de perversité, parce qu'ils se croyoient en droit de conclure que, n'ayant point d'estime particulière pour aucun homme, mes oppositions ne pouvoient venir que de ces deux causes. A présent que, pour leur ôter cette arme, je leur ai donné lieu de me supposer des sentimens de préférence, ils sont résolus d'en venir promptement à l'exécution de leur systême; & c'est dans cette intention qu'ils ont appelé au secours une femme vénérable, pour laquelle ils me connoissent un respect qui approche de celui de la nature.

Elle a trouvé mon père, ma mère, mon frère,

ma sœur, mes deux-oncles & ma tante Hervey, qui s'étoient assemblés pour l'attendre.

Mon frère a commencé par l'informer de tout ce qui s'est passé depuis la dernière fois qu'on lui a permis de me voir. Il lui a lu les endroits de mes lettres où, suivant leurs interprétations, j'avoue ma préférence pour M. Lovelace. Il lui a rendu compte de leurs réponses en substance; après quoi, il lui a déclaré leurs résolutions.

Ma mère a pris la parole après lui. Je vous raconte, mot pour mot, tout ce que j'ai appris de ma bonne Norton.

Après lui avoir exposé combien de fois on avoit eu l'indulgence d'approuver mes autres refus, combien elle avoit employé d'efforts pour me faire consentir à obliger une fois toute la famille, & l'inflexible fermeté de mes résolutions; ô chère madame Norton! lui a-t-elle dit, auriez-vous jamais cru que ma Clarisse, & votre Clarisse, fût capable d'une opposition si déterminée aux volontés des meilleurs de tous les parens? Mais voyez ce que vous pouvez obtenir d'elle. L'entreprise est trop avancée pour lui laisser le moindre espoir que nous en puissions revenir. Son père, ne se défiant point de son obéissance, a réglé tous les articles avec M. Solmes. Quels articles, madame Norton? Quels avantages, & pour elle & pour toute la famille!

En un mot, il dépend d'elle de nous lier tous par de véritables obligations. M. Solmes, qui connoît ses excellens principes, & qui espère aujourd'hui par sa patience, ensuite par ses bonnes manières de l'engager d'abord à la reconnoissance, & par degrés à l'amour, est disposé à fermer les yeux sur tout.

(Fermer les yeux sur tout, ma chère! monsieur Solmes fermer les yeux sur tout! voilà une étrange expression).

Ainsi, madame Norton, (c'est ma mère qui continue) si vous êtes convaincue que c'est le devoir d'un enfant de se soumettre à l'autorité de ses parens, dans les points les plus essentiels, comme dans les plus légers, je vous prie de tenter quel pouvoir vous aurez sur son esprit. Je n'en ai aucun. Son père & ses oncles n'en ont pas davantage. Cependant son intérêt propre est de nous obliger tous; car, à cette condition, la terre de son grand-père n'est pas la moitié de ce qu'on se propose de faire pour elle. Si quelqu'un est capable de vaincre tant d'obstination, c'est vous: & j'espère que vous accepterez volontiers cette commission.

Madame Norton a demandé s'il lui étoit permis de faire ses représentations sur les circonstances, avant que de monter à mon appartement.

Mon frère s'eſt hâté de lui répondre qu'on l'avoit fait appeler pour faire des repréſentations à ſa ſœur, & non à l'aſſemblée. Et vous pouvez lui dire, dame Norton, (car il a l'arrogance de ne jamais la nommer autrement) que les choſes ſont ſi avancées avec M. Solmes, qu'il n'eſt plus queſtion de reculer : par conſéquent, point de repréſentations, ni de votre part, ni de la ſienne.

Soyez bien ſûre, madame Norton, lui a dit mon père, d'un ton irrité, que nous ne ſerons pas joués par un enfant. Il ne ſera pas dit que nous ſoyons les ſots de l'aventure, comme ſi nous n'avions aucune autorité ſur notre propre fille. En un mot, nous ne ſouffrirons pas qu'elle nous ſoit enlevée par un libertin déteſtable, qui a penſé tuer notre fils unique. Ainſi, croyez-moi, le meilleur parti pour elle, eſt de ſe faire un mérite de ſon obéiſſance; car il faut qu'elle obéiſſe, ſi je vis, quoique, par l'indiſcrète bonté de mon père, elle ſe croie indépendante de moi, qui ſuis le ſien. Auſſi, depuis ce tems-là, n'a-t-elle pas été ce qu'elle étoit auparavant. C'eſt une diſpoſition injuſte...... qui m'a l'air de proſpérer comme il plaira au ciel. Mais ſi jamais elle épouſe ce vil Lovelace, je mangerai en procès juſqu'au dernier ſchelling. Donnez-lui cet avis de ma part; & que le teſtament peut être caſſé, & qu'il le ſera.

Mes oncles se sont joints à mon père, avec la même chaleur.

Mon frère a fait les déclarations les plus violentes.

Ma sœur n'a pas été plus modérée.

Ma tante Hervey a dit, avec plus de douceur, qu'il n'y avoit point d'occasion où le gouvernement des parens fût plus convenable que dans celle du mariage, & qu'il lui paroissoit très-juste qu'on me fît là-dessus des loix.

C'est avec ces instructions que la bonne femme est montée à ma chambre. Elle m'a fait le récit de tout ce qui venoit de se passer. Elle m'a pressée long-tems de me rendre avec tant de candeur, pour s'acquitter de sa commission, que j'ai cru plus d'une fois qu'ils l'avoient fait entrer dans leurs intérêts. Mais après avoir reconnu mon insurmontable aversion pour leur favori, elle a déploré avec moi l'excès de mon infortune. Ensuite elle a voulu s'assurer si j'étois sincère dans l'offre que je fais de me réduire au célibat. Lorsqu'après m'avoir examinée, elle n'a pu douter de mes dispositions, elle est demeurée si convaincue qu'une offre qui exclut M. Lovelace doit être acceptée, qu'elle s'est empressée de descendre; & quoique je lui aie représenté qu'il ne m'a rien servi de l'avoir proposée plusieurs fois, elle a cru pouvoir m'en garantir le succès.

Mais elle eſt bientôt revenue tout en pleurs, & fort humiliée des reproches qu'elle s'eſt attirés par ſes inſtances. Ils lui ont répondu que mon devoir eſt d'obéir, quelques loix qu'il leur plaiſe de m'impoſer; que ma propoſition n'eſt qu'un artifice pour gagner du tems; qu'il n'y a que mon mariage avec M. Solmes qui puiſſe les ſatisfaire; qu'ils me l'ont déjà déclaré, & qu'il ne peuvent être tranquilles qu'après la célébration, parce qu'ils n'ignorent pas combien Lovelace a d'aſcendant ſur mon cœur; que j'en ſuis convenue moi-même dans mes lettres à mes oncles, à mon frère & à ma ſœur, quoique je l'aie déſavoué à ma mère avec beaucoup de mauvaiſe foi; que je me repoſe ſur leur indulgence, & ſur le pouvoir que je crois avoir ſur eux; qu'ils ne m'auroient pas bannie de leur préſence, s'ils ne ſavoient eux-mêmes que leur conſidération pour moi ſurpaſſe de beaucoup celle que j'ai pour eux; mais qu'enfin ils veulent être obéis; ſans quoi, jamais ils ne me rendront leur affection, quelles qu'en puiſſent être les conſéquences.

Mon frère a jugé à propos de reprocher à la pauvre femme, de n'avoir ſervi qu'à m'endurcir par ſes *lamentations vides de ſens.* Il y a dans l'eſprit des femmes, lui a-t-il dit, un fond de perverſité & d'orgueil théatral, qui eſt capable de faire tout riſquer à une jeune tête romaneſque,

telle que la mienne, pour exciter la pitié par des aventures extraordinaires. Je suis d'un âge & d'un tour d'esprit, a dit l'insolent, qui peut fort bien me faire trouver des charmes dans une mélancolie d'amour. Il répond bien que ma tristesse, qu'elle faisoit valoir en ma faveur, ne sera jamais mortelle pour moi, mais il n'ose promettre qu'elle ne le sera pas pour la plus tendre & la plus indulgente de toutes les mères. Enfin, il a déclaré à madame Norton qu'elle pouvoit retourner encore une fois à ma chambre, mais que, si le succès ne répondoit pas mieux à l'opinion qu'ils ont eue d'elle, ils la soupçonneroient de s'être laissé corrompre par l'homme qu'ils détestent tous. A la vérité, tous les autres ont blâmé cette indigne réflexion, qui a pénétré la bonne femme jusqu'au fond du cœur; mais il n'en a pas moins ajouté, sans être contredit de personne, que, si elle ne pouvoit rien obtenir de son *doux enfant*, nom apparemment qu'elle m'a donné dans le mouvement de sa tendresse, elle pouvoit se retirer, ne pas revenir sans être rappelée, & laisser *son doux enfant* à la disposition de son père.

Réellement, ma chère, il n'y a jamais eu de frère aussi insolent & aussi dur que le mien. Comment se fait-il qu'on exige de moi tant de résignation, tandis qu'on lui permet de traiter avec

cette arrogance une si honnête femme & d'un caractère si sensé?

Cependant elle lui a répondu que toutes ses railleries sur la douceur de mon naturel, n'empêchoient pas qu'il ne fût vrai, comme elle pouvoit l'en assurer, qu'il y avoit peu d'esprits aussi doux que le mien; & qu'elle avoit toujours observé que, par les bonnes voies, on pouvoit tout obtenir de moi, dans les choses mêmes qui étoient contraires à mon opinion.

Ma tante Hervey a dit, là-dessus, que le sentiment d'une femme si raisonnable lui paroissoit mériter quelque réflexion; & qu'elle avoit quelquefois douté elle-même si l'on n'auroit pas mieux fait de commencer par les méthodes qui font ordinairement plus d'impression sur les caractères généreux. Elle s'est attiré un reproche de mon frère & de ma sœur, qui l'ont renvoyée à ma mère, pour savoir d'elle-même si elle ne m'avoit pas traitée avec une indulgence sans exemple.

Ma mère a répondu, qu'elle croyoit avoir poussé l'indulgence assez loin; mais qu'il falloit convenir, comme elle l'avoit représenté plusieurs fois, que l'accueil qu'on m'avoit fait à mon retour, & la manière dont M. Solmes m'avoit été proposé, n'étoient pas les moyens par lesquels on auroit dû commencer.

On lui a fermé la bouche : vous devinez qui, chère

chère miss Howe. Ma chère, ma chère, vous avez toujours quelque objection à faire, quelque excuse à donner en faveur d'une fille rebelle! Souvenez-vous de la manière dont elle nous a traités, vous & moi. Souvenez-vous que le misérable que nous haïssons avec tant de justice, n'auroit jamais la hardiesse de persister dans ses vues, si l'obstination de cette perverse créature n'étoit un encouragement pour lui. Madame Norton, (en s'adressant à elle avec colère) remontez encore une fois; & si vous croyez devoir espérer quelque chose de la douceur, vous avez permission de l'employer; mais si vous n'en tirez aucun fruit, qu'il n'en soit plus question.

Oui, ma bonne Norton, lui a dit ma mère, employez ce que vous connoissez de plus fort sur son esprit. Si vous avez le bonheur de réussir, nous monterons, ma sœur Hervey & moi, nous l'amènerons, entre nos bras, pour recevoir la bénédiction de son père & les caresses de tout le monde. Vous nous en serez mille fois plus chère.

Madame Norton est revenue à moi, & m'a répété avec larmes tout ce qu'elle venoit d'entendre. Mais, après ce qui s'étoit passé entr'elle & moi, je lui ai dit qu'elle ne pouvoit se promettre de me faire entrer dans des mesures qui étoient uniquement celles de mon frère, &

pour lesquelles j'avois tant d'aversion. Elle m'a serrée entre ses bras maternels. Je vous quitte, très-chère miss! m'a-t-elle dit; je vous quitte, parce que je le dois. Mais permettez que je vous conjure de ne rien faire témérairement, rien qui ne soit convenable à votre caractère. Si tout ce qu'on dit est vrai, M. Lovelace n'est pas digne de vous. Si vous avez la force d'obéir, faites attention que le devoir vous y oblige. J'avoue qu'on ne prend pas la meilleure méthode, avec un esprit si généreux; mais considérez qu'il y a peu de mérite dans l'obéissance, lorsqu'elle n'est pas contraire à nos propres désirs. Faites attention à ce qu'on doit attendre d'un caractère aussi extraordinaire que le vôtre. Faites attention qu'il dépend de vous d'unir ou de diviser à jamais votre famille. Quoiqu'il soit fort chagrinant pour vous d'être ainsi poussée par la force, j'ose dire qu'après avoir considéré sérieusement les choses, votre prudence vous fera vaincre toutes sortes de préjugés. Par-là, vous acquerrez, aux yeux de toute votre famille, un mérite qui vous sera non seulement glorieux, mais qui, vraisemblablement dans l'espace de quelques mois, deviendra pour vous une source pure & constante de repos & de satisfaction.

Considérez, chère maman Norton, lui ai-je répondu, que ce n'est pas une démarche légere

qu'on exige de moi, ni une démarche de peu de durée. Il est question de ma vie entière. Considérez aussi que cette loi me vient d'un frère impérieux, qui gouverne tout à son gré. Voyez jusqu'où va le désir que j'ai de les satisfaire, lorsque j'offre de renoncer au mariage, & de rompre à jamais toute correspondance avec l'homme qu'ils haïssent, parce que mon frère le hait.

Je considère tout, ma très-chère Miss, mais; avec ce que j'ai dit, considérez seulement vous-même que, si vous vous trouviez malheureuse après avoir rejeté leurs volontés pour suivre les vôtres, vous seriez privée de la consolation qui fait la ressource d'une fille vertueuse, lorsque, s'étant soumise à la conduite de ses parens, le succès d'un mariage ne répond point à leurs espérances.

Il faut que je vous quitte, m'a-t-elle repété. Votre frère va dire, (elle s'est mise à pleurer), que je vous endurcis par mes lamentations insensées. Il est bien dur en effet qu'on ait tant d'égard pour l'humeur d'un enfant, & si peu pour l'inclination de l'autre. Mais je ne vous répète pas moins que c'est votre devoir d'obéir, si vous pouvez vous faire cette violence. Votre père a confirmé par ses ordres le systême de votre frère. C'est à présent le sien. Je m'imagine que le caractère de M.

Lovelace n'eſt pas ſi propre à juſtifier votre choix que leur dégoût. Il eſt aiſé de voir que l'intention de votre frère eſt de vous décréditer dans l'eſprit de tous vos amis, & particulièrement dans celui de vos oncles; mais cette raiſon même devroit vous porter, s'il eſt poſſible, à les obliger, pour déconcerter ſes meſures peu généreuſes. Je prierai le ciel pour vous; c'eſt tout ce qui me reſte à vous offrir. Il faut que je deſcende, pour leur déclarer que vous êtes réſolue de ne jamais prendre M. Solmes: le faut-il? penſez-y, miſs; le faut-il?

Oui, ma chère maman, il le faut. Voici, en même tems, de quoi je puis vous aſſurer: jamais il ne m'échappera rien qui puiſſe faire déshonneur au ſoin que vous avez pris de mon éducation. Je ſouffrirai tout, excepté de me voir forcée à mettre la main dans celle d'un homme qui ne peut jamais avoir aucune part à mon affection. Je m'efforcerai, par mon reſpect, par mon humilité, par ma patience de fléchir le cœur de mon père. Mais je préférerai la mort, ſous toutes ſortes de formes, au malheur d'épouſer cet homme-là.

Je tremble, m'a-t-elle dit, de deſcendre avec une réponſe ſi déciſive. Ils vont s'en prendre à moi. Mais ſouffrez qu'en vous quittant, j'ajoute une obſervation, que je vous conjure de ne ja-

mais perdre de vue. » Les personnes distinguées
» par la prudence, & par des talens tels que les
» vôtres, semblent distribuées dans le monde
» pour donner, par leurs exemples, du crédit à
» la religion & à la vertu. Qu'elles sont coupa-
» bles, lorsqu'elles s'égarent ! quelle ingratitude
» pour cet être-suprême qui les a favorisées d'un
» si précieux bienfait ! quelle perte pour le monde !
» quelle plaie pour la vertu ! Mais c'est ce que
» j'espère qu'on ne dira jamais de miss Clarisse
» Harlove ».

Je n'ai pu lui répondre que par mes larmes ; & lorsqu'elle m'a quittée, j'ai cru que la meilleure partie de mon cœur partoit avec elle.

Il m'est venu à l'esprit de descendre aussi-tôt, & de prêter l'oreille à la manière dont elle seroit reçue. On lui a fait un accueil conforme à ses craintes. Veut-elle ? ne veut-elle pas ? point de lamentations vagues, madame Norton, (vous jugez qui lui a tenu ce discours.) Est-elle résolue, ou non, de se soumettre à la volonté de ses parens ?

C'étoit lui fermer la bouche sur tout ce qu'elle alloit dire en ma faveur. S'il faut m'expliquer si nettement, a-t-elle répondu, miss Clarisse mourra plutôt que d'être jamais.... à d'autres que Lovelace, a interrompu mon frère. Voilà, madame, voilà, monsieur, ce que c'est

que la docilité de votre fille. Voilà le *doux enfant* de madame Norton. Oh bien ! bonne dame, vous pouvez reprendre le chemin de votre demeure : je suis chargé de vous interdire toute correspondance avec cette fille perverse, autant que vous faites cas de l'amitié de toute notre famille & de chacun de ceux qui la composent. Ensuite, personne n'ouvrant la bouche pour le contredire, il l'a menée lui-même à la porte, sans doute avec ce cruel air d'insulte que les riches hautains prenent sur le pauvre qui a le malheur de leur déplaire.

Ainsi, chère amie, vous êtes informée de la manière dont on me prive désormais du conseil d'une des plus prudentes & des plus vertueuses femmes du monde, quoique le besoin que j'en ai toujours eu ne puisse qu'augmenter. Je pourrois à la vérité lui écrire & recevoir ses réponses par vos mains : mais s'il arrivoit qu'on la soupçonnât de cette correspondance, je sais qu'elle ne voudroit point se rendre coupable d'un mensonge, ni de la moindre équivoque ; & l'aveu qu'elle feroit, après les défenses qu'elle a reçues, lui feroit perdre à jamais la protection de ma mère. C'est un point de quelque importance pour elle ; car, dans ma dernière maladie, j'ai obtenu de ma mère que, si je mourois sans avoir fait quelque chose pour cette excellente femme, elle

ſe chargeroit elle-même de lui aſſurer une honnête ſubſiſtance, qui peut lui devenir néceſſaire lorſqu'elle ne ſera plus en état de s'aider de ſon aiguille, comme elle fait aujourd'hui avec aſſez d'avantage.

Quelles ſeront à préſent leurs meſures? N'abandonneront-ils pas leurs projets, en reconnoiſſant que ce ne peut être qu'une invincible antipathie qui rend opiniâtre un eſprit qui n'eſt pas naturellement inflexible? Adieu, ma chère. Pour vous, ſoyez heureuſe. Il ſemble que, pour l'être parfaitement, tout ce qui vous manque, c'eſt de ſavoir que votre bonheur dépend de vous.

CL. HARLOVE.

LETTRE XL (1).

Miſs CLARISSE HARLOVE, à miſs HOWE.

LE ſommeil eſt ſi loin de mes yeux, quoiqu'il ſoit minuit, que je vais reprendre le ſujet que j'ai été forcée d'interrompre, & ſatisfaire enſuite votre déſir & celui de nos trois amies, autant du moins que le partage de mes idées m'en laiſſe

(1) C'eſt la continuation de la lettre XXXVIII.

capable. J'espère que le sombre silence qui règne à cette heure, pourra mettre un peu de calme dans mon esprit.

Il s'agit de me justifier pleinement d'une aussi grave accusation que celle d'avoir des réserves pour la plus chère de mes amies. Je reconnoîtrai d'abord, comme je crois l'avoir déjà fait plusieurs fois, que, si M. Lovelace paroît à mes yeux sous un jour supportable, il en a l'obligation aux circonstances particulières où je me trouve; & j'assure hardiment que, si on lui avoit opposé un homme de sens, de vertu & de générosité, un homme sensible aux peines d'autrui, ce qui m'auroit donné une assurance morale qu'il en auroit été moins capable de manquer de reconnoissance pour les attentions d'un cœur obligeant; si l'on avoit opposé à M. Lovelace un homme de ce caractère, & qu'on eût employé les mêmes instances pour le faire accepter, je ne me connois pas moi-même, si l'on avoit eu les mêmes raisons de me reprocher cette obstination invincible dont on m'accuse aujourd'hui. La figure même ne m'auroit point arrêtée; car c'est le cœur qui doit avoir la première part à notre choix, comme le plus sûr garant de la bonne conduite d'un mari.

Mais, dans la situation même où je suis, persécutée, poussée par de continuelles violences,

je vous avoue que je sens quelquefois un peu plus de difficulté que je ne voudrois, à trouver dans les bonnes qualités de M. Lovelace de quoi me soutenir contre le dégoût que j'ai pour les autres hommes.

Vous dites que je dois avoir raisonné avec moi-même, dans la supposition que je puisse quelque jour être à lui. J'avoue que je me suis quelquefois mise à cette épreuve; & pour répondre à la sommation de ma plus chère amie, je veux exposer devant elle les deux côtés de l'argument.

Commençons par ce qui se présente en sa faveur. Lorsqu'il fut introduit dans notre famille, on insista d'abord sur ses vertus négatives. Il n'avoit point de passion pour le jeu, pour les *courses de cheval* (1), pour la chasse du renard, pour la débauche de table. Ma tante Hervey nous avoit averties, en confidence, de tous les désagrémens auxquels une femme un peu délicate est exposée avec un buveur; & le bon sens nous apprenoit assez que la sobriété dans un homme n'est pas un point à négliger, puisque l'excès donne lieu tous les jours à tant de fâcheuses aventures. Je me souviens que ma sœur relevoit par-

(1) On sait que ces courses & les équipages de chasse jettent les Anglois dans de grandes dépenses.

ticulièrement cette favorable circonstance dans son caractère, pendant qu'elle avoit quelque espérance d'être à lui.

On ne l'a jamais accusé d'avarice, ni même de manquer de générosité; & lorsqu'on s'est informé de sa conduite, on n'a point trouvé de profusion & d'extravagance à lui reprocher. Son orgueil, assez louable sur ce point, l'a garanti de ces deux excès. D'un autre côté, il est toujours prêt à reconnoître ses fautes. On ne l'entend jamais badiner sur la religion; c'est le défaut du pauvre M. Wyerley, qui paroît s'imaginer qu'il y a de l'esprit à dire des choses hardies, qui sont toujours choquantes pour une ame sérieuse. Dans la conversation, il a toujours été irréprochable avec nous; ce qui montre, quelqu'idée qu'on puisse avoir de ses actions, qu'il est capable de recevoir les influences d'une compagnie décente; & que vraisemblablement, dans celle qui l'est moins, il suit l'exemple, plutôt qu'il ne le donne. Une occasion, qui n'est pas plus ancienne que samedi dernier (1), ne l'a pas peu avancé dans mon estime, du côté de la retenue; quoiqu'en même tems il n'ait pas manqué d'assurance. Du côté de la naissance, on ne peut lui contester l'avantage sur tous ceux qui m'ont été proposés.

(1) Elle parle de leur entrevue.

Si l'on peut juger de ses sentimens par cette réflexion, qui vous fit plaisir dans le tems; « que » lorsque le bon sens se trouve réuni avec la » véritable qualité & les distinctions hérédi» taires, l'honneur s'applique de lui-même, » & *joint comme un gant* » : (expression qui lui est familière; & vous savez de quel air aisé il la relève) « tandis que *l'homme nouveau*, ajouta» t-il, celui qu'on a vu *croître comme un mousse*» *ron*, (autres de ses termes favoris) devient » arrogant de ses honneurs & de ses titres » : si ces idées, dis je, pouvoient servir à faire juger de lui, il faudroit conclure, en sa faveur, que, de quelque manière que sa conduite réponde à ses lumières, il n'ignore pas ce qu'on est en droit d'attendre des personnes de sa naissance. La conviction est la moitié du chemin à l'amendement.

Il jouit d'un bien considérable, & celui qui doit lui revenir est immense.......... Il n'y a rien à dire de ce côté-là.

Mais il est impossible, au jugement de quelques personnes, qu'il fasse jamais un mari tendre & complaisant. Ceux qui pensent à m'en donner un tel que Solmes, & par des méthodes si violentes, n'ont pas bonne grâce de me faire cette objection. Il faut que je vous dise comment j'ai raisonné là-dessus avec moi-même; car vous

devez vous ressouvenir que je suis encore à la partie favorable de son caractère.

Une grande partie du traitement auquel une femme doit s'attendre avec lui, dépendra peut être d'elle-même. Peut-être sera-t-elle obligée, avec un homme si peu accoutumé à se voir contrarier, de joindre la pratique de l'obéissance au vœu qu'elle aura fait d'obéir. Elle devra se faire un soin continuel de plaire. Mais quel est le mari qui ne s'attende pas à trouver ces dispositions dans une femme; avec plus de raison, peut-être, s'il n'a pas lieu de croire qu'elle l'ait préféré dans son cœur avant que de prendre ce titre? Et n'est il pas plus facile & plus agréable d'obéir à un homme qu'on a choisi, quand il ne seroit pas toujours aussi raisonnable qu'on le désire, qu'à celui qu'on n'auroit jamais eu si l'on avoit pu se dispenser de l'avoir? Pour moi, je crois que les loix conjugales étant l'ouvrage des hommes, qui ont fait de l'obéissance une partie du vœu des femmes, elles ne doivent point, même en bonne politique, laisser voir à un mari qu'elles puissent violer leur part du contrat, quelque légère qu'elles en croient l'occasion; de peur qu'il ne s'avise, étant lui-même le juge, de ne pas attacher plus d'importance à d'autres points dont elles auroient une plus grave opinion. Mais, au fond, un article juré si solemnellement ne doit jamais être négligé.

Avec ces principes, dont je suppose qu'une femme ne s'écarte point dans sa conduite, quel sera le mari assez misérable pour la traiter brutalement? La femme de Lovelace sera-t-elle la seule personne au monde pour laquelle il n'ait point un retour de civilité & de bonnes manières? On lui accorde de la bravoure : a-t-on jamais vu qu'un homme brave, s'il n'est pas dépourvu de sens, ait été absolument une ame basse? L'inclination générale de notre sexe pour les hommes de ce caractère, fondée apparemment sur le besoin que notre douceur naturelle, ou plutôt l'éducation nous donne d'une protection continuelle, marque assez que, dans l'idée commune, il y a peu de différence entre *brave* & *généreux*.

Mettons les choses au pis : me fera-t-il une prison de ma chambre? M'interdira-t-il les visites de ma chère amie, & me défendra-t-il toute correspondance avec elle? M'ôtera-t-il l'administration domestique, lorsqu'il n'aura point à se plaindre de mon gouvernement? Etablira-t-il une servante sur moi, avec la liberté de m'insulter? N'ayant point de sœur, permettra-t-il à ses cousines Montaigu; & l'une ou l'autre de ces deux dames, voudra-t-elle accepter la permission de me traiter tyranniquement? Autant de suppositions impossibles. Pourquoi donc, ai-je

pensé souvent, pourquoi me tentez-vous, ô cruels amis! d'essayer la différence?

Et puis, s'est glissé le plaisir secret de se croire propre à faire rentrer un homme de ce caractère dans le sentier de la vertu & de l'honneur; à servir de cause seconde pour le sauver, en prévenant tous les malheurs dans lesquels un esprit si entreprenant est capable de se précipiter; du moins s'il est tel qu'on le publie.

Dans ce jour, & lorsque j'y ai joint qu'un homme de sens aura toujours plus de facilité qu'un autre à revenir de ses erreurs, je vous avoue, ma chère, qu'il m'en a coûté quelque chose pour éviter de prendre le chemin dont on s'efforce de me détourner avec tant de violence. Tout l'empire qu'on m'attribue sur mes passions, & dont on prétend que je tire tant de gloire à mon âge, ne m'a suffi que difficilement.

Ajoutez que l'estime de ses proches, tous irréprochables, à l'exception de lui, a mis un poids considérable du même côté de la balance.

Mais jetons les yeux sur l'autre. Lorsque j'ai réfléchi sur la défense de mes parens; sur l'air de légèreté, humiliante pour tout mon sexe, qu'il y auroit dans une préférence de cette nature : qu'il est absolument sans vraisemblance que ma famille enflammée par la rencontre, &

soutenue dans cette chaleur par l'ambition & les artifices de mon frère, puisse jamais étouffer son animosité : qu'il faudroit m'attendre par conséquent à d'éternelles divisions, me présenter à lui & aux siens à titre de personne obligée, qui n'auroit que la moitié du bien qu'elle devoit apporter : que son aversion pour eux est aussi forte que celle qu'ils ont pour lui : que toute sa famille est détestée par rapport à lui, & qu'elle rend bien le change à la mienne : qu'il est dans une très-mauvaise réputation pour les mœurs, & qu'une fille modeste, qui ne l'ignore pas, doit être choquée de cette idée : qu'il est jeune, dominé par ses passions, d'un naturel violent, artificieux néanmoins, & porté, je crains, à la vengeance : qu'un mari de ce caractère seroit capable d'altérer mes principes, & de mettre mes espérances au hasard pour la vie future : que ses propres parens, deux vertueuses tantes & un oncle, dont il attend de si grands avantages, n'ont aucun ascendant sur lui : que, s'il a quelques qualités supportables, elles ont moins pour fondement, la vertu que l'orgueil : qu'en reconnoissant l'excellence des préceptes moraux, & faisant profession de croire des récompenses & des punitions dans un autre état, il ne laisse pas de vivre comme s'il méprisoit les uns, & qu'il bravât les autres : l'apparence qu'il y a que

la teinture de ses principes peut se communiquer à sa postérité : qu'étant informée de tout ce que je dis, & n'en ignorant pas l'importance, je serois plus inexcusable que dans le cas de l'ignorance, puisqu'une erreur contre le jugement est pire, infiniment pire, qu'un défaut de lumières dans la faculté qui juge : lorsque je me livre à toutes ces réflexions, je dois vous conjurer, ma chère, de demander au ciel, avec moi & pour moi, qu'il ne permette jamais que je sois forcée à des mesures indiscrètes, qui puissent me rendre inexcusable à mes propres yeux. C'est l'essentiel, après tout; l'opinion du public ne doit tenir que le second rang.

J'ai dit, à sa louange, qu'il est prêt à reconnoître ses fautes : cependant, j'ai de grandes restrictions à faire sur cet article. Il m'est venu quelquefois à l'esprit que cette ingénuité pourroit être attribuée à deux causes, peu capables l'une & l'autre d'exciter la confiance; l'une, qu'il est tellement dominé par ses vices, qu'il ne pense pas même à les combattre; la seconde, qu'il y a peut-être de la politique à passer condamnation sur une moitié de son caractère, pour mettre l'autre à couvert, tandis que la totalité peut ne rien valoir. Cette ruse arrête des objections auxquelles il seroit embarrassé à répondre : elle lui attire l'honneur de l'ingénuité, lorsqu'il n'en peut

peut obtenir d'autre, & que la discussion peut-être ne serviroit qu'à lui faire découvrir d'autres vices. Vous conviendrez que je ne leménage point; mais tout ce que ses ennemis disent de lui ne sauroit être faux. Je reprendrai la plume dans quelques momens.

Quelquefois, si vous vous en souvenez, nous l'avons pris toutes deux pour un homme d'esprit des plus simples & des plus naïfs que nous eussions jamais connus. Dans d'autres tems, il nous a paru un des plus profonds & des plus rusés mortels avec qui nous eussions eu quelque familiarité : de sorte qu'après une visite où nous pensions l'avoir approfondi, il nous en rendoit une autre où nous étions prêtes à le regarder comme un homme impénétrable. C'est une remarque, ma chère, qu'il faut compter parmi les ombres du tableau. Cependant, tout bien examiné, vous en avez jugé favorablement, jusqu'à soutenir que son principal défaut est un excès de franchise, qui lui fait négliger les apparences, & qu'il est trop étourdi pour être capable d'artifice. Vous avez soutenu que, lorsqu'il dit quelque chose de louable, il croit véritablement ce qu'il dit; que ses changemens & sa légèreté sont l'effet de sa constitution, & doivent être mis sur le compte d'une santé florissante, & de la bonne

intelligence d'un corps & d'une ame qui, suivant votre observation, se plaisent ensemble; d'où vous avez conclu que, si ce bon accord de ses facultés corporelles & intellectuelles étoit réglé par la discrétion, c'est-à-dire, si sa vivacité pouvoit se renfermer dans les bornes des obligations morales, il seroit fort éloigné d'être un compagnon méprisable pour toute la vie.

Pour moi, je vous disois alors, & je suis encore portée à croire, qu'il lui manque un cœur, &, par conséquent, que tout lui manque. Une tête de travers peut recevoir un meilleur tour, & n'est pas incapable de conviction : mais qui donnera un cœur à ceux qui n'en ont point? Il n'y a que la grâce du ciel qui puisse changer un mauvais cœur, par une opération qui approche beaucoup du miracle. Ne devroit-on pas fuir un homme qu'on soupçonne seulement de ce vice? A quoi pensent donc les parens, hélas! à quoi pensent-ils, lorsque, poussant une fille au précipice, ils l'obligent de penser mieux qu'elle ne feroit d'un homme suspect, pour en éviter un autre qui lui est odieux?

Je vous ait dit que je le crois vindicatif. En vérité, j'ai douté quelquefois si sa persévérance, dans les soins qu'il me rend, ne méritoit pas plutôt le nom d'obstination, depuis qu'il a reconnu combien il déplaît à mes parens. A la

vérité, je lui ai vu depuis ce tems-là plus d'ardeur; mais loin de leur faire sa cour, il prend plaisir à les tenir en alarme. Il apporte son désintéressement pour excuse; (il ne me persuaderoit pas aisément que c'est politesse) & cette raison est d'autant plus plausible, qu'il leur connoît le pouvoir de faire tourner à son avantage l'attention qu'il apporteroit à leur plaire. Je conviens qu'il a lieu de croire (sans quoi il seroit impossible de le souffrir) que les plus humbles soumissions seroient rejetées de sa part; & je dois dire aussi que, pour m'obliger, il offre de faire les démarches d'une réconciliation, si je veux lui donner quelque espérance de succès. A l'égard de sa conduite à l'église, dimanche dernier, je ne compte pas beaucoup sur ce qu'il m'a dit pour sa justification, parce que je m'imagine que ses modestes intentions étoient revêtues d'une trop forte apparence d'orgueil. Chorey, qui n'est pas son ennemie, auroit-elle pû s'y méprendre?

Je ne lui crois point une aussi profonde connoissance du cœur humain, que quelques personnes se l'imaginent. Ne vous souvenez vous pas combien il parut frappé d'une réflexion commune qu'il auroit trouvée dans le premier livre de morale? Un jour qu'il se plaignoit, avec un mêlange de menaces, des mauvais discours qu'on avoit tenus contre lui, je lui dis « qu'il devoit les

» méprifer, s'il étoit innocent; & que, s'il ne
» l'étoit pas, la vengeance ne lavoit pas la tache:
» qu'on ne s'étoit jamais avifé *de faire une éponge*
» *d'une épée*; qu'il étoit le maître, en fe corri-
» geant de l'erreur qu'un ennemi lui repro-
» choit, de changer la haine de cet ennemi en
» amitié; ce qui devoit paffer pour la plus
» noble de toutes les vengeances, malgré cet
» ennemi même, puifqu'un ennemi ne pouvoit
» pas fouhaiter de le voir corrigé des fautes dont
» il l'accufoit ».

L'intention, me dit-il, faifoit la bleffure.

« Comment cela, lui répondis-je, lorfqu'elle
» ne peut bleffer fans l'application? L'adverfaire,
» ajoutai-je, ne fait que tenir l'épée. C'eft vous-
» même qui vous en appliquez la pointe; &
» pourquoi vous reffentir mortellement d'une
» malice qui peut fervir à vous rendre meilleur
» pendant tout le cours de votre vie »? Quelles
peuvent être les connoiffances d'un homme qui
a paru fort étonné de ces obfervations? Cependant il peut fe faire qu'il prenne plaifir à la vengeance, & qu'il croie la même faute inexcufable dans un autre. Il ne feroit pas le feul qui condamnât dans autrui ce qu'il fe pardonne à lui-même.

C'eft après ces confidérations, ma chère; c'eft après avoir reconnu combien la balance l'em-

porte d'un côté sur l'autre, que je vous ai dit, dans une de mes lettres. *Pour tout au monde, je ne voudrois pas avoir pour cet homme-là ce qu'on appelle de l'amour* : & j'allois plus loin que la prudence ne le permettoit, lorsque je composois avec vous, par le terme de *goût conditionnel*, sur lequel votre raillerie s'est exercée.

Mais je crois vous entendre dire : quel rapport tout ce verbiage a-t-il à la question ? Ce ne sont que de purs raisonnemens. Vous n'en avez pas moins de l'amour. En avez-vous, ou non ? L'amour, comme la maladie des vapeurs, n'en est pas moins enracinée, pour n'avoir pas de causes raisonnables auxquelles on puisse l'attribuer. Et de là vous revenez à vous plaindre de mes réserves.

Eh bien donc, ma chère, puisque vous le voulez absolument, je crois qu'avec tous ses défauts, j'ai plus de goût pour lui que je ne m'en serois jamais crue capable, & plus, tous ses défauts considérés, que je ne devrois peut être en avoir. Je crois même que les persécutions qu'on me fait souffrir peuvent m'en inspirer encore plus, sur-tout lorsque je me rappelle, à son avantage, les circonstances de notre dernière entrevue, & que, de l'autre côté, je vois chaque jour quelque nouvelle marque de tyrannie. En un mot, je vous avouerai nettement, puisqu'avec vous

les explications ne peuvent être trop claires; que, s'il ne lui manquoit rien du côté des mœurs, je le préférerois à tous les hommes que j'aie jamais connus.

Voilà donc, me direz-vous, ce que vous appelez un goût conditionnel ! Je me flatte, ma chère, que ce n'est rien de plus. Je n'ai jamais senti d'amour; ainsi, je vous laisse à juger si c'en est, ou si ce n'en est pas. Mais j'ose dire que si c'en est, je ne le reconnois pas pour un aussi puissant monarque, pour un conquérant aussi indomptable que je l'ai entendu représenter; & je m'imagine que, pour être irrésistible, il doit recevoir plus d'encouragement que je ne crois lui en avoir donné, puisque je suis bien persuadée que je pourrois encore, sans battemens de cœur, renoncer à l'un des deux hommes pour être délivrée de l'autre.

Mais parlons un peu plus sérieusement. S'il étoit vrai, ma chère, que le malheur particulier de ma situation m'eût forcée, ou, si vous le voulez, m'eût engagée à prendre du goût pour M. Lovelace, & que ce goût, à votre avis, se fût changé en amour; vous qui êtes capable des plus tendres impressions de l'amitié, qui avez de si hautes idées de la délicatesse de notre sexe, & qui êtes actuellement si sensible aux disgrâces d'une personne que vous aimez, auriez-vous dû

pousser si loin cette amie infortunée, fut un sujet de cette nature, particulièrement lorsqu'elle n'a pas cherché, comme vous croyez le pouvoir prouver *par vingt endroits* de mes lettres, à se tenir en garde contre votre pénétration ? Peut-être quelques railleries de bouche auroient été plus convenables, sur-tout si votre amie eût été à la fin de ses peines, & qu'elle eût affecté des airs de prude en rappelant le passé. Mais vous asseoir gaiement, comme je me le représente, pour me les écrire avec une sorte de triomphe, assurément, ma chère (& j'en parle moins pour mon intérêt que pour l'honneur de votre générosité, car je vous ai dit plus d'une fois que votre badinage me plaît,) ce n'est pas la plus glorieuse de vos actions, du moins si l'on considère la délicatesse du sujet, & celle de vos propres sentimens.

Je veux m'arrêter ici, pour vous y laisser faire un peu de réflexion.

PASSONS à la question, dont vous voulez savoir ce que je pense, sur le degré de force que la figure doit avoir pour engager notre sexe. Il me semble que, votre demande ayant rapport à moi, je dois non seulement vous expliquer mes idées en général, mais considérer aussi le sujet dans ma situation particulière, pour vous mettre

en état de juger jusqu'où mes amis ont tort ou raison, lorsqu'ils m'attribuent beaucoup de prévention en faveur de l'un & contre l'autre, du côté de la figure. Mais j'observerai d'abord qu'en comparant M. Lovelace & M. Solmes, ils sont très bien fondés à s'imaginer que cette considération peut avoir quelque pouvoir sur moi; & leur imagination se transforme en certitude.

Il est certain que la figure a quelque chose, non seulement de plausible & d'attrayant pour une femme, mais de propre même à lui donner une sorte de confiance à son choix. Elle fait, à la première vue, de favorables impressions qu'on souhaite de voir confirmées : & s'il arrive en effet qu'une heureuse expérience les confirme, on s'applaudit de son jugement; on en aime mieux la personne, pour nous avoir donné lieu de prendre une opinion flatteuse de notre propre pénétration.

Cependant j'ai toujours eu pour règle générale, que, dans un homme comme dans une femme, une belle figure doit être suspecte; mais sur tout dans les hommes qui doivent estimer beaucoup plus en eux mêmes les qualités de l'ame que celles du corps. A l'égard de notre sexe, si l'opinion publique rend une femme vaine de sa beauté, jusqu'à lui avoir fait négliger des qualités plus importantes & plus durables, on sera dis-

posé à l'excuser, puisqu'une jolie folle n'en est pas moins sûre de plaire, sans qu'on sache trop bien pourquoi. Mais c'est un avantage si court, qu'il ne peut être regardé d'un œil d'envie. Lorsque ce soleil d'été arrive à son déclin, lorsque ces grâces légères, ces voltigemens de papillon s'évanouissent, & que l'hiver de l'âge amène des glaces & des rides, celle qui a négligé ses plus précieuses facultés, sentira les justes effets de son imprudence. Comme une autre Hélene, elle n'aura pas la force de soutenir la *réflexion même* de son miroir; & ne se trouvant plus que la simple qualité de vieille femme, elle tombera dans le mépris qui est attaché à ce caractère; tandis que la femme raisonnable, qui porte dans un âge avancé l'aimable caractère de la vertu & de la prudence, voit remplacer une frivole admiration par un respect solide, qui lui fait gagner beaucoup au change.

Si c'est un homme qu'on suppose vain de sa figure, qu'on lui trouvera l'air efféminé! Avec du génie même, il ne donnera jamais rien aux exercices de l'esprit. Son ame sera toujours répandue au dehors; toutes ses occupations seront bornées à son extérieur, & peut-être à le rendre ridicule en croyant le parer. Il ne fait rien qui n'ait rapport à lui, il n'admire que lui; & malgré les corrections du théâtre, qui tombent si souvent sur la fatuité, il s'aveugle sur lui-même,

& s'abyme dans ce caractère, qui le rend l'objet du mépris d'un sexe, & le jouet de l'autre.

Tel est presque toujours le cas de vos belles figures, & de tous ces hommes qui aspirent à se distinguer par l'ajustement : ce qui me fait répéter que la figure seule est une considération tout à fait méprisable. Mais lorsqu'à la figure un homme joint du savoir, & d'autres talens qui lui attireroient de la distinction sous toute autre forme, cette espèce d'avantage est une addition considérable au mérite personnel ; & s'il n'est point altéré par un excès d'amour-propre ou par de mauvaises mœurs, l'homme qui le possède est un être véritablement estimable.

On ne peut refuser du goût à M. Lovelace. Autant que je suis capable d'en juger, il est versé dans toutes les connoissances qui appartiennent aux beaux arts. Mais quoiqu'il ait une manière, qui lui est propre, de faire tourner sa vanité à son avantage, on s'apperçoit qu'il est trop content de sa figure, de ses talens, & même de sa parure ; avec le bonheur néanmoins, pour son ajustement, d'être toujours mis d'un air si aisé, qu'on s'imagine que c'est sa moindre étude. A l'égard de sa figure, je me croirois inexcusable de contribuer à nourrir sa vanité, en marquant le moindre égard pour une distinction qu'on ne sauroit lui disputer.

A présent, ma chère, puis-je vous deman-

der si j'ai répondu à votre attente ? Si vous me trouvez au-dessous de mon entreprise, je m'efforcerai de la reprendre avec plus de succès dans une situation plus tranquille ; car il me semble que mes réflexions traînent, que mon style rampe, & que mon imagination est abattue. Je ne me sens de vigueur dans l'esprit, que pour vous dire combien je suis dévouée à vos ordres.

CL. HARLOVE.

P. S. L'INSOLENTE Betty-Barnes vient de me réchauffer l'imagination, par le récit du discours suivant, qu'elle prétend avoir entendu tenir à Solmes. Cette hideuse créature se vante, dit-elle, » d'être sûre à présent de la petite précieuse, » & cela, sans y mettre beaucoup du sien. Quel- » que aversion que je puisse avoir eue pour sa » personne, il peut compter du moins sur mes » principes, & ce sera un amusement pour lui de » voir par quels jolis degrés je reviendrai à » chercher les moyens de lui plaire. (L'horrible » personnage !) » C'étoit une observation de » son oncle, qui connoissoit parfaitement le » monde, que la crainte est un garant plus sûr » que l'amour, pour la bonne conduite d'une » femme à l'égatd de son mari ; quoique, pour » lui, il soit résolu, avec une si aimable per- » sonne, de tenter ce qu'il peut attendre de

» l'amour, pendant quelques ſemaines du moins, » parcequ'il a peine à ſe perſuader ce que diſoit » encore ſon oncle, que les excès de tendreſſe » ne ſervent qu'à gâter les femmes. »

Que penſez-vous, ma chère, d'un miſérable de cette eſpèce, *endoctriné* ſur-tout par ſon vieux rechigné d'oncle, qui n'a jamais eu la réputation d'aimer les femmes ?

LETTRE XLI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à miſs HOWE.

Mardi, 21 Mars.

QUE ma mère auroit de penchant à me traiter avec bonté, s'il lui étoit permis de le ſuivre ! Je ſuis bien sûre qu'on ne me feroit point eſſuyer cette indigne perſécution, ſi ſa prudence & ſon excellent eſptit obtenoient la conſidération qu'ils méritent. J'ignore ſi c'eſt à cette chère mère, ou à ma tante, ou peut-être à toutes deux, que j'ai l'obligation d'un nouvel effort qu'on entreprend pour me tenter ; mais voici une lettre remplie de bonté, que j'ai reçue ce matin par les mains de Chorey.

Ma chère enfant, car je dois encore vous donner ce nom, puiſque vous pouvez m'être

chère dans tous les ſens ; nous avons fait une attention particulière à quelques mots qui ſont échappés à votre bonne Norton, & qui nous ont fait entendre que vous vous plaignez de n'avoir pas été traitée, à la première ouverture des intentions de M. Solmes, avec autant de condeſcendance que nous en avons toujours eu pour vous. Quand cela ſeroit vrai, chère Clary, vous ne ſeriez pas excuſable d'avoir manqué de votre part, & de vous oppoſer aux volontés de votre père, dans un point ſur lequel il eſt trop engagé pour reculer avec honneur. Mais tout peut prendre encore une bonne face ; de votre ſimple volonté, ma chère enfant, dépend le bonheur préſent de votre famille.

Votre père me permet de vous dire que, ſi vous voulez répondre enfin à ſes eſpérances, les mécontentemens paſſés ſeront éteints dans l'oubli, comme s'il n'en avoit jamais été queſtion ; mais il m'ordonne auſſi de vous déclarer que c'eſt pour la dernière fois que le pardon vous eſt offert.

Je vous ai fait entendre, comme vous ne ſauriez l'avoir oublié, qu'on avoit demandé à Londres les échantillons de ce qu'il y a de plus riche en étoffes. Ils ſont arrivés ; & votre père, pour faire connoître à quel point il eſt déterminé, veut que je vous les envoie. J'aurois ſouhaité

qu'ils n'eussent point accompagné ma lettre ; mais, au fond, c'est ce qui importe assez peu. Je dois vous dire qu'on n'a plus autant d'égards pour votre délicatesse, que j'aurois désiré qu'on en eût autrefois.

Ce sont les plus nouvelles, comme les plus riches étoffes, qu'on ait pu découvrir. On a voulu qu'elles fussent convenables au rang que nous tenons dans le monde, au bien que nous devons joindre à celui que votre grand-père vous a laissé, & au noble établissement qu'on vous destine.

Votre père se propose de vous faire présent de six habits complets, avec tous les assortimens. Vous en avez un tout neuf, & un autre que je ne crois pas que vous ayez porté deux fois. Comme le neuf est fort riche, si vous voulez qu'il soit compris dans les six, votre père vous donnera cent guinées pour en remplacer la valeur.

M. Solmes est dans le dessein de vous offrir une garniture de diamans. Comme vous avez ceux de votre grand'mère & les vôtres, si vous aimez mieux les faire remonter dans le goût moderne, son présent sera converti dans une somme fort honnête, dont vous aurez la propriété, outre la pension annuelle pour vos menus plaisirs. Ainsi vos objections, contre le caractère d'un homme dont vous n'avez pas aussi bonne opinion que

vous le devriez, ont déformais peu de poids; & vous ferez plus indépendante que ne devroit l'être une femme à qui l'on fuppoferoit moins de difcrétion. Vous favez parfaitement que moi-même, qui ai apporté plus de bien dans la famille que vous n'en donnez à M. Solmes, je n'ai point eu des avantages fi confidérables. Nous avons cru devoir vous les ménager. Dans les mariages d'inclination, on infifte moins fur les termes. Cependant j'aurois regret d'avoir contribué à ces difpofitions, fi vous ne pouviez pas furmonter tous vos dégoûts pour nous obliger.

Ne vous étonnez pas, Clary, que je m'explique avec cette ouverture. Votre conduite, jufqu'à préfent, ne nous a guère permis d'entrer avec vous dans un fi grand détail. Cependant, après ce qui s'eft paffé entre vous & moi dans nos entretiens, & par lettres entre vous & vos oncles, vous ne doutez pas quelles doivent être les fuites. Il faut, ma fille, que nous renoncions à notre autorité, ou vous à votre humeur. Il n'eft pas naturel que vous vous attendiez à l'un, & nous avons toutes les raifons du monde de nous attendre à l'autre. Vous favez combien je vous ai dit de fois que vous devez vous réfoudre à recevoir M. Solmes, ou à n'être plus regardée comme un de nos enfans.

On vous fera voir, quand vous le voudrez,

une copie des articles. Il nous paroît qu'ils sont à l'épreuve de toutes sortes d'objections. On y a fait entrer de nouveaux avantages en faveur de la famille qui n'y étoient pas la première fois que votre tante vous en a parlé. C'est plus, en vérité, que nous n'aurions pensé à demander. Si vous croyez, après les avoir lus, qu'il y ait quelque changement à faire, on le fera volontiers. Allons, chère fille, déterminez-vous à les lire, ou plutôt, faites mieux; priez-moi aujourd'hui ou demain de vous les envoyer.

Comme la hardiesse qu'une certaine personne a eue de paroître à l'église, & ce qui nous revient continuellement de ses bravades, ne peut manquer de nous causer des inquiétudes qui dureront aussi long-tems que vous serez à marier, vous ne devez pas être étonnée qu'on ait pris la résolution d'abréger le tems. Ce sera d'aujourd'hui en quinze jours, si vous ne me faites point d'objection que je puisse approuver. Mais si vous vous déterminiez volontairement, on ne vous refuseroit pas huit ou dix jours de plus.

Vos délicatesses sur la personne vous feront peut-être trouver quelque inégalité dans cette alliance. Mais il ne faut pas non plus que vous attachiez tant de prix à vos qualités personnelles, si vous ne voulez pas qu'on vous croie trop frappée du même avantage dans un autre homme, quelque

quelque méprisable que cette considération soit en elle-même. C'est le jugement qu'un père & une mère en doivent porter. Nous avons deux filles qui nous sont également chères; pourquoi Clarisse trouveroit-elle de l'inégalité dans une alliance où sa sœur aînée n'en trouveroit pas, ni nous pour elle, si M. Solmes nous l'eût demandée la premièr e?

Faites-nous donc connoître que vous vous rendez à nos désirs. Votre retraite cesse aussi-tôt. On oublie toutes vos résistances passées. Nous nous reverrons tous heureux, dans vous, & les uns dans les autres. Vous pouvez descendre à ce moment dans le cabinet de votre père, où vous nous trouverez tous deux, & où nous vous donnerons notre avis sur les étoffes, avec les marques d'une cordiale tendresse, & notre bénédiction.

Soyez une fille honnête & sensible, ma chère Clarisse, telle que vous l'avez toujours été. Votre dernière conduite, & le peu d'espoir que diverses personnes ont de votre changement, ne m'ont point empêchée de faire encore cette tentative en votre faveur. Ne trahissez pas ma confiance, très-chère fille. J'ai promis de ne plus employer ma médiation entre votre père & vous, si cette dernière entreprise est sans succès. Je vous attends donc, mon amour. Votre père

vous attend aussi. Mais tâchez de ne lui laisser voir aucune trace de chagrin sur votre visage. Si vous venez, je vous serrerai, dans mes bras & sur mon tendre cœur, avec autant de plaisir que j'en aie jamais eu à vous embrasser. Vous ne savez pas, ma fille, tout ce que j'ai souffert depuis quelques semaines, & vous ne le concevrez un jour que lorsque vous vous trouverez dans ma situation. C'est celle d'une mère tendre & indulgente, qui adresse nuit & jour ses prières au ciel, & qui s'efforce, au milieudu trouble, de conserver la paix & l'union dans sa famille. Mais vous connoissez les conditions. Ne venez point, si vous n'êtes pas résolue de les accomplir. C'est ce que je crois impossible, après tout ce que je viens d'écrire.

Si vous venez immédiatement avec un visage tranquille, qui fasse connoître que votre cœur est rangé au devoir, (vous m'avez assurée qu'il étoit libre ; souvenez vous-en), je ferai, comme je l'ai dit, & je vous témoignerai, par les plus tendres marques, que je suis *votre mère véritablement affectionnée.*

Jugez, très-chère amie, combien je dois avoir été touchée d'une lettre où de si terribles déclarations sont accompagnées de tant de tendresse & de bonté! Hélas! me suis-je écriée, pourquoi me vois-je condamnée à des combats si rudes, entre

un ordre auquel je ne puis obéir, & un langage qui me pénètre le cœur? Si j'étois sûre de tomber morte au pied de l'autel avant qu'une fatale cérémonie puisse donner, à l'homme que je hais, des droits sur mes sentimens, je crois que je me soumettrois à m'y laisser conduire. Mais penser à vivre avec un homme & pour un homme qu'on ne peut souffrir, quel comble d'horreur!

Et puis, comment suppose-t-on que l'éclat des habits & des ornemens soit capable de faire quelque impression sur une fille qui a toujours eu pour principe, que l'unique vue des femmes, dans le soin qu'elles prennent de leur parure, doit être de se conserver l'affection de leur mari, & de faire honneur à son choix? Dans cette idée, la richesse même des ajustemens qui me sont offerts, ne doit elle pas augmenter mes dégoûts? Grand motif en vérité, pour se parer, que celui de plaire à M. Solmes?

En un mot, il ne m'a point été possible de descendre aux conditions qui m'étoient imposées. Croyez-vous, ma chère, que je l'aie pu? D'écrire, en supposant même qu'on m'eût fait la grâce de lire ma lettre, qu'aurois-je écrit après tant d'efforts inutiles? qu'aurois-je offert qui pût être approuvé? J'ai promené les tourmens de mon cœur dans toutes les parties de ma chambre. J'ai jeté, avec dédain, les échantillons vers la porte. Je

me suis enfermée dans mon cabinet; j'en suis sortie aussi-tôt. Je me suis assise tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre; je me suis approchée successivement de toutes mes fenêtres; je ne pouvois m'arrêter à rien. Dans cette agitation, je prenois la lettre pour la relire, lorsque Betty, chargée des ordres de mon père & de ma mère, est venue m'avertir qu'ils m'attendoient tous deux dans le cabinet de mon père.

Dites à ma mère, ai-je répondu à Betty, que je demande en grâce de la voir ici un moment ou de pouvoir l'entretenir seule dans le lieu qu'elle voudra choisir. Tandis que cette fille m'obéissoit sans répliquer, j'ai prêté l'oreille du haut de l'escalier, & j'ai entendu mon père, qui disoit d'un ton fort élevé : vous voyez le fruit de votre indulgence. C'est autant de bontés perdues. Que sert de reprocher de la violence à votre fils, lorsqu'il n'y a rien à se promettre que par cette voie? Vous ne la verrez pas seule. Ma présence est-elle donc une exception que je doive souffrir?

Représentez-lui, a dit ma mère à Betty, sous quelles conditions il lui est permis de descendre. Je ne la verrai point autrement. Betty est remontée avec cette réponse. J'ai eu recours à ma plume. Mais j'étois si tremblante, qu'à peine avois-je la force de m'en servir; & quand j'au-

rois eu la main plus ferme, je n'aurois pas ſu ce que je devois écrire. Betty, qui m'avoit quittée, eſt revenue dans l'intervalle, pour m'apporter ce billet de mon père.

Rebelle & perverſe Clary, je vois qu'il n'y a point de condeſcendance qui ſoit capable de vous toucher. Votre mère ne vous verra point. Eſpérez encore moins de me voir; mais préparez-vous à l'obéiſſance. Vous connoiſſez nos volontés; votre oncle Antonin, votre frère, votre ſœur & votre favorite madame Norton, aſſiſteront à la cérémonie qui ſera célébrée à petit bruit dans la chapelle de votre oncle. Lorſque M. Solmes pourra vous préſenter à nous dans l'état où nous ſouhaitons de vous voir, peut-être ferons-nous grâce à ſa femme; mais n'en attendez jamais ſous la qualité d'une fille perverſe. La célébration ſe faiſant en ſecret, il ſera tems enſuite de penſer aux habits & à l'équipage. Ainſi diſpoſez-vous à vous rendre chez votre oncle, un des premiers jours de la ſemaine qui vient. Vous ne paroîtrez devant nous qu'après la concluſion, & c'eſt une raiſon de plus pour bannir les délais, car nous ſommes las du ſoin de vous garder dans une priſon que vous avez méritée, & de perdre le tems à diſputer avec une rebelle. Je n'écoute plus de repréſentations; je ne reçois plus de lettres; j'ai l'oreille fermée

à toutes les plaintes, & vous n'entendrez plus parler de moi, jusqu'à ce que vous me soyez présentée sous un autre nom : c'est la dernière déclaration d'un père irrité.

Si cette résolution est inébranlable, mon père a raison, ma chère, de dire qu'il ne me verra plus, car je ne serai jamais la femme de Solmes. Comptez que la mort m'épouvante beaucoup moins.

Mardi au soir.

Lui, cet odieux Solmes, est arrivé au château presqu'au moment que j'ai reçu la lettre de mon père. Il m'a fait demander la permission de me voir ; je suis extrêmement étonnée de cette audace !

J'ai répondu à Betty, qui étoit chargée du message, qu'il commence par me rendre un père & une mère qu'il m'a fait perdre, & j'examinerai alors si je dois entendre ce qu'il veut de moi. Mais si mes amis refusent de me voir à son occasion, je le verrai encore moins pour l'amour de lui-même. J'espere, miss, m'a dit Betty, que vous ne voudriez pas que je descendisse avec cette réponse ; il est avec monsieur & madame. Allez, lui ai-je répété dans mon chagrin, & dites-lui que je ne le verrai pas ; on me pousse au désespoir ; je n'ai rien à craindre.

Elle est descendue, en affectant beaucoup de

répugnance à se charger de ma réponse. Cependant elle l'a rendue dans toute sa force. Quel bruit j'ai entendu faire à mon père! Ils étoient tous ensemble dans son cabinet. Mon frère a proposé de me mettre sur le champ hors de la maison, & de m'abandonner à Lovelace & à ma mauvaise destinée. Ma mère a eu la bonté de hasarder quelques mots en ma faveur, sans que j'aie bien pu les entendre; mais voici la réponse. Ma chère, rien n'est si piquant que de voir prendre le parti d'une rebelle à une femme aussi sensée que vous. Quel exemple pour d'autres enfans! N'ai-je pas eu pour elle autant d'affection que vous? & pourquoi suis-je changé? Plût au ciel que votre sexe fût capable de quelque discernement! Mais la folle tendresse des mères n'a jamais fait que des enfans endurcis.

Ma mère n'a pas laissé de blâmer Betty, comme cette créature me l'a confessé elle-même, d'avoir rapporté mot pour mot ma réponse; mais mon père lui en a fait un sujet d'éloge.

Cette fille dit qu'il seroit monté en fureur à ma chambre, après avoir entendu que je refuse de voir M. Solmes, si mon frère & ma sœur ne l'avoient engagé à se modérer.

Que n'est-il monté? Que ne m'a-t-il tuée pour finir toutes mes peines? Je n'y regretterois que le mal qu'il auroit pu se faire à lui-même.

M. Solmes a daigné plaider pour moi. Ne lui ſuis-je pas extrêmement obligée ?

Toute la maiſon eſt en tumulte ; je ne ſais quelle en ſera la fin. Mais en vérité je ſuis laſſe de la vie. Hélas ! ſi heureuſe il y a quelques ſemaines, & ſi miſérable aujourd'hui ! Ma mère pouvoit bien le dire, que j'aurois de rudes épreuves à eſſuyer !

P. S. L'imbécille (car voilà comme je ſuis traitée) eſt demandée comme par grâce pour une autre ſorte d'épreuve. Mon frère & ma ſœur déſirent qu'on me remette entièrement à leur conduite. On m'aſſure que mon père y a déjà conſenti, quoique ma mère s'y oppoſe encore. Mais s'ils l'obtiennent, quelle cruauté ne dois je pas attendre de leur haine & de leur jalouſie? Cet avis m'eſt venu de ma couſine *Dolly Hervey*, par un billet qu'elle a laiſſé tomber au jardin, ſur mon paſſage. Elle me dit qu'elle brûle de me voir, mais que la défenſe eſt expreſſe, avant que je ſois madame Solmes, ou que j'aie conſenti à prendre ce beau nom. Leur perſévérance me donne l'exemple ; & je le ſuivrai, n'en doutez pas.

Fin du premier Volume.



